

VOYAGE

DE

L'ASTROLABE.

LE VOYAGE DE L'ASTROLABE,

12 VOLUMES GRAND IN-8°, 600 PLANCHES OU CARTES,

se compose des parties suivantes :

Première Division.

Histoire du Voyage, rédigée par M. Dumont d'Urville; 5 volumes grand in-8, papier grand-raisin superfin; avec plus de 100 Vignettes en bois ou en taille-douce, 5 Cartes grand in-folio, et un Atlas d'au moins 240 Planches lithographiées sur demi-feuille jésus-vélin.

Météorologie, Magnétisme, Température de la Mer, etc., Mémoire rédigé par M. Arago, de l'Académie des Sciences; 1 volume grand in-8.

Deuxième Division.

Botanique. Texte par MM. Lesson jeune et A. Richard; 1 volume grand in-8; Atlas de 80 Planches au moins en taille-douce, la plupart coloriées, sur demi-feuille jésus-vélin.

Troisième Division.

Zoologie, rédigée par MM. Quoy et Gaimard; 5 forts volumes grand in-8, avec Atlas de 200 Planches au moins, gravées en taille-douce, imprimées en couleur, relevées au pinceau; sur demi-feuille jésus-vélin.

Quatrième Division.

Partie Entomologique, rédigée par M. le docteur Boisduval; 1 volume grand in-8, avec 12 Planches en taille-douce, imprimées en couleur et relevées au pinceau, sur demi-feuille jésus-vélin.

Cinquième Division.

Hydrographie. Atlas de 45 Cartes ou Plans, gravés par les soins du gouvernement, suivi d'un volume de texte, rédigé par M. Dumont d'Urville.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, RUE DE LA MONNAIE, N. 11.

VOYAGE

DE

LA CORVETTE

L'ASTROLABE

Exécuté par ordre du Roi,

PENDANT LES ANNÉES 1826-1827-1828-1829,

SOUS LE COMMANDEMENT

DE M. J. DUMONT D'URVILLE,

CAPITAINE DE VAISSEAU.

PUBLIÉ

Par Ordonnance de Sa Majesté.

*

HISTOIRE DU VOYAGE.

*

TOME CINQUIÈME.

*



PARIS

J. TASTU, ÉDITEUR,

N. 4 BIS, RUE DES BEAUX-ARTS.

1833



VOYAGE

DE

L'ASTROLABE.

CHAPITRE XXXI.

SÉJOUR A HOBART-TOWN.

Depuis quatre heures du matin jusqu'à onze heures, 1827.
nous reçûmes de fortes rafales de vent du nord au 17 décembre.
N. N. E., qui nous firent chasser à deux reprises différentes. La première fois dix-huit brasses, la seconde vingt brasses de câble filé nous arrêtèrent ; enfin, nous tînmes bon avec soixante et quinze brasses de câble à la mer.

Après onze heures, l'atmosphère subit une augmentation de température remarquable, et les risées nous faisaient surtout éprouver des impressions de chaleur très-extraordinaires. Le thermomètre, qui ne marquait à la surface de l'eau que 16°, et qui, à

1827. Décembre. huit heures du matin, ne marquait que 15° à l'air libre, dès onze heures quarante-cinq minutes était à 24°,2 à l'air libre et à l'ombre. A midi, le vent passa au N. N. O. et même au N. O.; les bouffées de vent et de chaleur devinrent encore plus fortes. Le ciel était sans nuages, mais l'atmosphère tout entière semblait occupée par une vapeur embrasée, semblable à celle qui s'exhale de la bouche d'un four. Cette impression de chaleur était à peine sensible dans l'intérieur des chambres. A midi quarante-cinq minutes, le thermomètre s'éleva à l'ombre jusqu'à 30°,2, et la chaleur devint vraiment insupportable. Cet état de l'atmosphère dura jusqu'à trois heures; puis la température décrut graduellement jusqu'à huit heures du soir, où elle se retrouva, comme le matin, de 18° seulement. Pendant tout ce temps, le baromètre resta stationnaire entre 28^p et 28^p 2.

On sait que Cook et Péron furent, l'un et l'autre, témoins d'un phénomène semblable dans les mêmes parages. Cook l'observa, le 9 janvier 1777, où il venait d'appareiller de la baie de l'Aventure, avec un vent très-violent du N. E.; l'élévation presque subite du thermomètre fut de 11° centigrades, et le maximum d'ascension du mercure fut de 32°,2. Du reste, la chaleur fut de si courte durée, qu'on l'attribua à des vapeurs brûlantes que la brise chassait devant elle.

Le fait observé par Péron, le 16 février 1802, a la plus grande analogie avec celui que nous venons de signaler. La chaleur se fit sentir dès trois heures du

matin, à la suite de rafales violentes du nord, et dura jusqu'à onze heures. En moins d'un quart d'heure, le thermomètre monta de 14° à 22°,5 et même à 27°,5 centigrades. 1827. Décembre.

Péron attribua ce phénomène à l'existence des sables brûlans, situés, suivant lui, dans l'intérieur de la Nouvelle-Hollande, et dont la température devait se communiquer aux vents qui passaient, dans leur cours, au-dessus de ces sables. Je partage bien plutôt l'opinion des personnes de l'expédition de Baudin, qui crurent que cette élévation subite de température provenait de l'embrasement des forêts opéré par les naturels. Dans les journées suivantes, je pus vérifier que, pour faciliter leurs défrichemens, les colons de Van-Diémen avaient livré aux flammes d'immenses étendues de sol couvertes de bois, de broussailles et de hautes herbes. La partie de l'atmosphère, située au-dessus de ces espaces embrasés, devait s'élever en peu de temps à une température très-supérieure à celle qui lui était habituelle; et l'on sent qu'il suffira d'une ou plusieurs rafales violentes pour transporter, à de grandes distances, ces masses d'air brûlant. Leur influence même devra continuer à se faire sentir jusqu'à ce qu'un temps suffisant se soit écoulé pour rétablir l'équilibre entre leur température et celle des couches qu'elles traverseront sur leur route.

Cette explication acquiert un nouveau degré de vraisemblance, quand on fait attention que dans les trois cas en question ce fait eut lieu avec des vents du

1827. Décembre.

nord et à la suite de violentes rafales de cette partie; double condition nécessaire pour transporter rapidement les colonnes d'air échauffé, des terres de la Tasmanie, sur la partie de la mer qui baigne la côte méridionale de cette île.

J'avais voulu mettre à la voile, dès trois heures après midi, pour quitter la position hasardeuse où nous nous trouvions; car nous étions exposés à être poussés par le vent sur la côte rocailleuse de l'île aux Perdrix. Mais le vent ayant redoublé de force, il m'avait fallu renoncer à cette opération. A quatre heures quarante minutes, une rafale furieuse nous fit chasser, et je conçus quelques inquiétudes. Heureusement quinze brasses de câble filé nous arrêtèrent. Enfin, à six heures, le vent s'étant bien modéré, je mis à la voile; au moment même où l'ancre fut haute, la brise sauta subitement du S. O. au S. et au S. E., ce qui nous favorisait singulièrement pour donner dans le canal. Grâce à cette circonstance et aux plans du voyage de d'Entrecasteaux, j'eus bientôt doublé l'île aux Perdrix, la corvette fila rapidement sur les eaux tranquilles du grand bassin intérieur, et à huit heures elle laissa retomber l'ancre à un mille du petit îlot du Satellite. Là, du moins, *l'Astrolabe* est à l'abri de tout danger, et nous pouvons tous dormir tranquilles.

Sur le morne qui domine la rive septentrionale du goulet de la pointe Riche, nous distinguons un mât de signaux, premier indice de la civilisation européenne en ces cantons. Sans doute, cette vigie corres-

pond avec celle d'Hobart-Town, et le gouvernement de la colonie connaît déjà notre arrivée. Trente-cinq ans auparavant, d'Entrecasteaux n'avait rencontré dans cette contrée que quelques misérables sauvages, et, dix ans après lui, les compagnons de Baudin avaient trouvé ce sol complètement désert. 1827. Décembre.

De toutes parts, et notamment sur l'île Bruny, de vastes incendies dévorent les herbes desséchées et les broussailles. Comme les indigènes ont quitté définitivement ces parages, nous ne pouvons attribuer ces embrasemens qu'aux colons qui emploient ce moyen pour déblayer les terres qu'ils veulent défricher. Les vapeurs épaisses qui en résultent nous ont empêchés de saisir bien clairement tous les accidens du canal d'Entrecasteaux; toutefois nous en voyons assez pour apprécier toute son importance.

Au mouillage devant l'île aux Perdrix, nous avons observé que, de six heures à midi, le courant a porté assez régulièrement au S. S. O. hors de la baie, avec une vitesse d'un nœud. De midi à deux heures après midi, les eaux ont été étales, et après deux heures sa direction était celle de l'E. avec une vitesse de 0^{n}, 7.

A huit heures quarante minutes du matin, la chaloupe fut mise à la mer. A dix heures, voyant que la brise fixée au N. E. ne nous permettait point d'appareiller, j'envoyai le grand canot à terre avec les naturalistes et plusieurs officiers pour vaquer à leurs observations. 18.

La brise ayant sauté subitement au S. E. vers onze

1827. Décembre.

heures, je fis relever l'ancre et mis à la voile sous la misaine et les huniers, afin de poursuivre notre route. Pendant ce temps, le grand canot nous rejoignait à la voile.

Au moment où nous donnâmes dans la baie de l'Isthme, le vent varia à l'O. S. O. par rafales violentes et fréquentes. Nous doublâmes la petite île Verte, à un mille au plus au nord, et le cap le Grand à moins de trois encâblures, puis nous laissâmes peu à peu porter à l'E. Dans le cours de cette navigation, nous ne cessâmes pas d'admirer la beauté de cet immense canal, et les mouillages nombreux et assurés qu'il contient pour les vaisseaux de tout rang. Quel magnifique coup-d'œil offriront ces rives au voyageur, lorsqu'un jour elles seront couvertes de jolies maisons de plaisance et de riches plantations! C'est à nos neveux qu'il sera réservé de jouir de ce spectacle, et sous un espace de temps peut-être beaucoup plus rapproché que nous ne l'imaginons.

A deux heures et demie, *l'Astrolabe* cinglait avec rapidité devant le beau bassin du Port du N. O., que domine au nord la masse imposante de la montagne de la Table. Là, seulement, nous commençâmes à apercevoir des habitations et des traces de culture.

A trois heures quarante-cinq minutes, nous débouquions dans la rivière Derwent, entre le cap de la sortie et la pointe Pierson; le pilote arriva à bord, et je lui remis la conduite du navire. Le plus difficile était fait, et j'eusse atteint sans peine et sans aide le mouil-

lage de Hobart-Town, mais j'étais bien aise de me reposer et de me décharger pour quelques instans de ma responsabilité. 1827. Décembre.

Assez long-temps, nous pûmes faire bonne route pour remonter le Derwent; mais, lorsque nous eûmes dépassé Double-Bay, et comme nous n'étions plus guère qu'à quatre ou cinq milles de la ville, le vent passa à l'O. N. O. et souffla avec une violence extrême. Il fallut courir de pénibles bordées entre les deux rives du fleuve, et chacune d'elles nous avançait à peine d'une centaine de toises.

Vers six heures, nous reçûmes la visite du *naval-officer*, auquel je fis mes déclarations; peu après le *harbour-master*, ou maître du port, monta à bord. Cet officier, dont le nom était Kelly, renvoya le pilote et voulut se charger lui-même de conduire la corvette au mouillage. Il tenait d'autant plus à cette fonction, que *l'Astrolabe* était le premier bâtiment de guerre français qui eût paru à Hobart-Town depuis sa fondation, et la nature de notre mission donnait à sa présence un nouvel intérêt.

J'avais bientôt senti qu'avec une brise aussi violente que celle qui soufflait dans la rivière, et la marée contre nous, il nous serait impossible d'atteindre, dans la journée, le mouillage de *Sullivan-Cove ;* j'en fis l'observation à M. Kelly, et je l'invitai à nous faire mouiller provisoirement sur le meilleur fond, en ajoutant que ce serait nous exposer gratuitement à quelque avarie fâcheuse, que de vouloir lutter plus long-temps contre le vent et la marée. M. Kelly, entêté comme

1827. Décembre. le sont beaucoup d'officiers du commerce dans sa nation, et curieux sans doute de développer tout son talent aux yeux des étrangers, s'obstina à conduire immédiatement la corvette au mouillage, assurant que rien ne lui serait plus facile. Comme notre gréement et notre voilure étaient en fort bon état, et que je pouvais compter dessus, je laissai M. Kelly maître de la manœuvre. Il couvrit la corvette de toile, et de temps à autre elle donnait une bande très-considérable, son plat-bord de dessous le vent entrait même quelquefois dans l'eau. Toutefois ses efforts furent inutiles; à onze heures du soir, nous n'avions pas gagné la valeur d'un mille dans le vent, après avoir couru une vingtaine de bordées, et il fallut laisser tomber l'ancre près de la rive occidentale du fleuve, par quatorze brasses fond de vase, et à trois milles au S. E. de la ville.

Le pilote Mansfield, ayant appris que notre mission avait pour objet de faire des découvertes et des explorations dans la mer du Sud, me demanda si j'avais eu des nouvelles de M. de Lapérouse. Sur ma réponse négative, il m'apprit d'une manière confuse que le capitaine d'un navire anglais avait dernièrement trouvé les restes du vaisseau de M. de Lapérouse, dans une des îles de l'Océan-Pacifique, qu'il en avait rapporté des débris, et même qu'il avait ramené l'un des matelots de cette expédition, qui était Prussien d'origine. Il ajoutait que ce capitaine marchand, renvoyé par le gouverneur du Bengale pour aller chercher les autres naufragés, avait touché à Hobart-Town, six mois

avant mon arrivée, et que le Prussien en question se trouvait encore à son bord. 1827. Décembre.

Ce récit, fait d'une manière peu correcte, ne me parut d'abord qu'un conte fait à plaisir et devant être relégué au rang de tous ceux qui, depuis une quarantaine d'années, s'étaient succédés sur le compte de M. de Lapérouse. Toutefois le ton d'assurance du pilote m'engagea à questionner M. Kelly sur cet objet. Cet officier, qui avait jadis commandé des navires de commerce, et qui ne manquait pas d'une certaine instruction dans son métier, reprit d'une manière plus claire et plus positive le récit du pilote.

J'appris alors que M. Dillon, capitaine d'un petit bâtiment du commerce, avait effectivement trouvé à Tikopia des renseignemens assurés sur le naufrage de Lapérouse à Vanikoro, et qu'il avait rapporté une poignée d'épée qu'il supposait avoir appartenu à ce capitaine. A son arrivée à Calcutta, M. Dillon avait fait son rapport au gouverneur de la colonie, et celui-ci l'avait renvoyé avec un navire armé aux frais de la compagnie des Indes, afin de visiter le lieu même du naufrage et de recueillir les Français qui pouvaient avoir survécu à cette catastrophe. M. Kelly ajoutait qu'il connaissait personnellement M. Dillon, et qu'il avait une pleine et entière confiance en ses dépositions.

On doit juger avec quel intérêt j'écoutais ces rapports. Il était enfin soulevé, le voile qui avait si longtemps couvert la tragique destinée de Lapérouse et de ses compagnons. Un heureux hasard avait mis

1827. Décembre. inopinément un Anglais obscur sur la voie de cette importante découverte, et dans ce moment même il devait, selon toute apparence, se trouver sur le théâtre de cette grande infortune. Combien je portais envie à son sort! Combien je déplorais la fatalité qui, dans le cours de ma campagne, ne m'avait pas permis d'avoir aucune connaissance des découvertes de M. Dillon à Tikopia! Du reste, aucun de mes compagnons de voyage n'ajoutait foi à ces rapports, et ils n'en parlaient guère qu'en plaisantant, comme d'un conte tout-à-fait apocryphe.

19. Nous reçûmes de bonne heure la visite de M. Franckland, aide-de-camp du gouverneur. Ce jeune officier, qui parlait fort bien français, venait me présenter les complimens du lieutenant-colonel Arthur, gouverneur de la colonie, et en même temps ses offres de service, assurant qu'il était disposé à me procurer tous les objets dont je pourrais avoir besoin. A mon tour, j'envoyai M. Lottin près du gouverneur pour lui présenter mes devoirs et traiter du salut. Cet officier reçut un accueil fort honnête.

Je m'étais empressé de questionner M. Franckland sur la mission de M. Dillon. Il me répondit en riant que c'était un fou, un aventurier, que sa prétendue découverte n'était qu'une fable, et qu'il avait eu, à son passage dans la colonie, une affaire très-peu honorable, pour laquelle il avait été juridiquement condamné à un emprisonnement. Cette version avait singulièrement refroidi mes espérances. Mais M. Kelly m'apporta le journal où se trouvait consigné tout au

long le rapport de M. Dillon, touchant sa découverte à Tikopia. C'est ce même rapport qui parut en son temps dans les journaux d'Europe, et que M. Dillon a reproduit dans la relation de son voyage [1]. 1827. Décembre.

Après avoir lu attentivement cette relation, et avoir bien pesé son contenu, elle me parut offrir, dans ses détails, un caractère de sincérité qui me conduisit à penser qu'elle ne pouvait pas être dénuée de tout fondement. En conséquence, de ce moment, mon parti fut définitivement pris. Je renonçai à mes projets ultérieurs sur la Nouvelle-Zélande, et me décidai à conduire immédiatement *l'Astrolabe* à Vanikoro, qui n'était encore pour nous que *Mallicolo*, d'après M. Dillon. J'étais convaincu qu'il importait essentiellement à la gloire de notre mission, à l'honneur de la marine et même de la nation française, de constater ce qu'il pouvait y avoir de réel dans ces rapports, ou même d'en établir la fausseté.

Une difficulté s'opposait à mes projets. M. Dillon avait omis à dessein, et sans doute dans la crainte d'être prévenu, la vraie position de Vanikoro et même la direction qu'il avait suivie pour se rendre de Tikopia devant cette île. Mais la phrase où il disait que Vanikoro n'était éloigné de Tikopia que de deux journées de route en pirogue sous le vent, me mettait sur la voie. Dans cette partie de l'Océan-Pacifique, les vents règnent habituellement du S. E. au N. E. Vanikoro ne pouvait donc se trouver qu'à quarante ou cin-

[1] *Dillon*, I, p. 39 et suiv.

1827. Décembre. quante lieues du N. O. au S. O. de Tikopia. Dans le premier cas, cette île devait appartenir au groupe de Santa-Cruz; dans le second, au groupe de Banks. Ces deux groupes, à peu près aussi inconnus l'un que l'autre, se trouvaient également sur la direction de la route que devait tenir Lapérouse, en se rendant des îles des Amis aux côtes de la Nouvelle-Guinée. Enfin, je pouvais espérer qu'en me rendant d'abord à Tikopia, les habitans de cette île me donneraient les renseignemens nécessaires pour me faire parvenir à Vanikoro.

Malgré les rafales qui descendaient de la montagne de la Table avec une impétuosité extraordinaire, M. Kelly a voulu tenter de nous conduire au mouillage. A midi, nous avons dérapé; mais, en ce moment même, le mariage de la tourne-vire a manqué deux fois de suite, et nous avons beaucoup perdu sous le vent avant de pouvoir faire route. Enfin, nous avons couru des bordées pour nous élever au vent; mais, à deux heures, les rafales sont devenues tellement furieuses, qu'il a fallu laisser retomber l'ancre dans la rivière, un peu plus bas que l'endroit que nous venions de quitter. Ce vent a duré toute la soirée, et, bon gré mal gré, nous avons dû nous résoudre à passer encore cette nuit hors du mouillage de Hobart-Town.

Une circonstance qui rend ce mouillage si difficile à atteindre avec les vents contraires, c'est que les eaux du fleuve descendent toujours, même au moment de la marée montante. Le flot n'a d'autre effet

que de faire hausser leur niveau, mais ne détruit point la direction du courant. 1827. Décembre.

Le gouverneur m'a envoyé une invitation pour assister demain à une fête champêtre avec MM. Gaimard et Sainson.

M. Kelly est arrivé à dix heures du matin à bord, et à onze heures nous avons couru de nouveau des bordées pour atteindre Sullivan-Cove. Le vent soufflait encore à l'O. N. O., par grains, et d'une manière très-irrégulière, de sorte que nous avons eu beaucoup de peine à nous élever jusqu'à la hauteur du bon mouillage. Cependant, à une heure après midi, nous avons mouillé l'ancre de tribord, à un demi-mille au sud dela ville, par un excellent fond de vase de treize brasses. 20.

Tandis que M. Jacquinot s'occupait de faire amarrer la corvette, à poste fixe, d'après les directions du pilote; accompagné de MM. Gressien, Faraguet, Gaimard, Sainson et Bertrand, j'allai rendre visite au gouverneur. Au moment où nous quittions le bord, *l'Astrolabe* fit une salve de vingt et un coups de canon, qui lui fut sur-le-champ rendue coup pour coup.

M. Arthur nous reçut d'une manière très-polie, et me renouvela l'assurance que tous les objets dont j'aurais besoin me seraient aussitôt fournis par les magasins du gouvernement. En sortant du palais, je me rendis, avec l'agent comptable, chez le commissaire-général, M. Moodie, à qui je fis part de mes besoins, et que je priai surtout d'apporter la plus grande célérité dans la remise des articles que j'allais lui deman-

1827. Décembre.

der. Cet officier m'assura de toute sa bonne volonté.

A deux heures je rentrai à bord, et à trois heures je me rendis en canot avec MM. Gaimard et Sainson, au lieu où devait se célébrer la fête champêtre du gouverneur. C'était tout simplement un terrain inculte au bord du Derwent, à une lieue environ au nord de la ville. Là, sous une feuillée décorée de pavillons, était dressée une longue table, où trente à quarante personnes prirent place, c'est-à-dire à peu près tous les fonctionnaires d'un certain rang dans la colonie, les principaux officiers de la garnison, et les personnes de la famille du gouverneur.

On servit une espèce d'ambigu qui n'était rien moins que somptueux ou délicat, et on porta quelques toasts à la fin du repas. Ce qui contribua à rendre la partie moins agréable encore, c'est qu'il faisait un froid piquant; il tomba même quelques gouttes de pluie; le thermomètre, qui le matin encore marquait 18° et 20°, descendit à 10°. Comme la journée s'était annoncée sous de meilleurs auspices, les convives des deux sexes s'étaient presque tous mis en habillemens d'été. Aussi, tout en répétant que la partie était charmante, *very pleasant,* les dames grelottaient de tout leur corps, et les hommes eux-mêmes n'étaient nullement à leur aise. Je fus particulièrement incommodé de cette température, et j'y gagnai un refroidissement assez grave, bien que j'eusse eu soin de conserver mes vêtemens de drap.

Après le dîner, on fit un tour de promenade au travers des souches de *mimosa* desséchées et de l'herbe

brûlée. Mais ce moyen ayant paru insuffisant pour échapper au froid, la société se sépara de bonne heure, et chacun s'empressa de gagner un meilleur gîte. 1827. Décembre.

On se réunit dans la soirée chez le gouverneur, où le café et le thé furent servis dans un appartement bien chauffé ; ce qui nous parut à tous une chose beaucoup plus *comfortable* que le repas que nous venions de prendre au grand air. Dans cette société, je remarquai particulièrement, pour l'aménité de leurs formes et leur instruction, le grand-juge, M. Pedder, et le secrétaire du gouvernement, M. Burnett, qui répondirent avec la plus grande complaisance aux diverses questions que je leur adressai sur la colonie et sur la mission de M. Dillon.

Sur ce dernier article, je dois convenir que leurs réponses furent loin de fortifier mes espérances. M. Burnett déclara nettement qu'il n'ajoutait aucune confiance aux récits de M. Dillon, dont la conduite avait été fort peu honorable, et qui avait été condamné à un emprisonnement de deux mois pour ses abus d'autorité. Encore cette punition eût-elle été plus grave, si l'on n'avait eu égard à la mission du *Research*, nom du navire qu'il commandait. « Du reste, ajouta M. Burnett en souriant, demandez-en des nouvelles à M. Pedder; car Dillon a passé entre ses mains, et il pourra vous en parler plus pertinemment que moi. » L'aimable et savant magistrat me donna alors les premières notions des démêlés qui s'élevèrent entre le docteur Tytler et son capitaine. Il est possible que ce naturaliste n'ait pas toujours

1827. Décembre.

gardé dans ses discours la réserve que semblait lui commander le caractère difficile et emporté de son chef; mais il est constant que M. Dillon se livra à des excès d'une grossièreté, d'une brutalité même que rien ne pouvait justifier. C'est le sentiment que je conçus en lisant dans les journaux de la colonie les diverses pièces du procès et le prononcé de la sentence. C'est celui que j'ai conservé à mon retour en France, après avoir lu la relation même de M. Dillon. Malgré le soin qu'il a apporté à rejeter tous les torts sur M. Tytler, et à le couvrir d'ignominie; aux yeux d'un juge impartial, son récit ne saurait justifier, ni même faire excuser sa conduite.

D'aussi fâcheux précédens donnèrent donc aux autorités et aux personnes les plus estimables de la colonie, la plus triste opinion de M. Dillon; il perdit toute espèce de considération, et l'on alla jusqu'à récuser sa probité et sa bonne foi. Il fut regardé comme un aventurier qui avait déjà abusé de la confiance des administrateurs de la compagnie, et le gouverneur lui refusa définitivement un crédit de quatre mille piastres, malgré l'autorisation en bonne forme du gouvernement de la compagnie, dans la crainte que la colonie ne fût exposée à perdre cette somme. On finit par regarder ses récits sur Tikopia et Vanikoro comme des contes forgés à plaisir, et dans le but unique d'extorquer l'argent de la compagnie.

Je dois me dispenser de rapporter les nombreuses plaisanteries que j'entendis faire à ce sujet par diverses personnes d'un véritable mérite.

Pour moi, tout en déplorant les écarts du capitaine Dillon, et regrettant qu'une mission aussi intéressante eût été confiée à de pareilles mains, je sus faire la part de la vérité et celle des préventions. Le défaut d'éducation et un caractère naturellement violent pouvaient avoir entraîné M. Dillon au-delà des convenances qu'un capitaine doit toujours observer envers un officier; mais ce n'était pas un motif pour que sa véracité fût soupçonnée, et je persistai dans le projet d'aller moi-même constater sur les lieux ce qu'il y avait de fondé dans les dépositions du marin anglais. 1827. Décembre.

La ville de Hobart-Town m'a paru déjà d'une étendue remarquable. Ses maisons sont très-espacées, et n'ont généralement qu'un étage, outre le rez-de-chaussée; mais leur propreté et leur régularité leur donnent un aspect agréable. Les rues ne sont point pavées, ce qui les rend fatigantes à parcourir; quelques-unes ont pourtant des trottoirs; en outre, la poussière qui s'en élève continuellement est très-gênante pour les yeux. Le palais du gouvernement occupe une heureuse situation au bord de la baie; cette résidence offrira sous peu d'années de nouveaux agrémens, si les jeunes arbres dont on l'a entourée prennent tout leur développement; car ceux du pays sont peu propres à servir d'ornement. Pl. CLVIII.

Au point du jour, nous avons aperçu sur la cime de la montagne de la Table quelques espaces couverts de neige, et le froid a été assez piquant. Toute la journée le vent a soufflé au N. O. et N. N. O., 21.

1827. Décembre. accompagné de violentes rafales et d'un ciel nuageux.

J'ai vu ce matin le capitaine Welsch, chef de l'arsenal, marin expérimenté, qui a beaucoup navigué sur les côtes de la Nouvelle-Hollande, et notamment dans le détroit de Torrès. Il a témoigné le plus grand empressement à m'être agréable, et s'est transporté avec moi dans tous les magasins et ateliers, pour me montrer lui-même les objets dont je pouvais avoir besoin. Prenant en considération la navigation dangereuse que *l'Astrolabe* allait entreprendre, et instruit par la détresse où nous nous étions trouvés à Tonga-Tabou, je me suis décidé à ajouter deux ancres à jet et une petite chaîne à celles que l'expédition possédait déjà. En effet, je commençais à sentir qu'il eût été ridicule de ma part d'être arrêté par une dépense aussi mesquine dans une mission d'une aussi haute importance, tandis que M. de Bougainville venait d'employer cinq mille pounds (cent vingt-cinq mille francs) à Port-Jackson, pour fournir seulement du vin à son équipage.

Sur-le-champ nos voiliers furent installés dans un local de l'arsenal, où ils purent travailler à réparer nos voiles; et notre chaloupe, très-fatiguée par les divers assauts qu'elle avait subis, fut tirée sur le chantier pour recevoir un radoub complet.

Pendant ce temps, tout l'équipage était occupé à réparer le gréement, et les calfats repassaient les coutures du navire. En un mot, nous apportions toute l'activité possible à nous préparer pour la longue et pénible campagne que nous allions entamer; car il

était facile de prévoir que ce ne serait plus qu'à Amboine que nous pourrions compter de nouveau sur les ressources de la civilisation. 1827. Décembre.

J'ai déjeuné chez M. Welsch, qui m'a donné d'utiles renseignemens et m'a confié avec beaucoup de complaisance ses journaux nautiques, pour en extraire certains passages utiles à la navigation du détroit de Torrès. Mais il n'a pu me dire rien de positif au sujet des découvertes de M. Dillon; sans récuser positivement leur exactitude, il paraît n'y ajouter qu'une médiocre confiance. 22.

Un jeune homme, qui se trouvait à ce repas, et qui a voyagé dans l'intérieur de la Tasmanie, m'a dit que cette grande île nourrissait des kangarous et des opossums de diverses espèces, des wombats, des dasyures et des ornithorynques; il m'a promis de m'en envoyer à bord. Il m'a appris que le grand lac était à soixante milles de Hobart-Town, et que, pour y aller, il faudrait obtenir les secours du gouvernement, et consacrer au moins huit ou dix jours à cette course. Cette dernière raison m'a fait renoncer à une excursion qui m'eût été agréable, ma présence étant nécessaire pour activer les travaux du bord.

Après avoir fait une tournée dans les ateliers, j'ai rendu au *sollicitor-general*, M. Maclelay, la visite qu'il m'avait faite la veille. Ce magistrat estime la population actuelle de la Tasmanie à vingt mille ames (en ne comptant que les Anglais), et celle de Hobart-Town à cinq ou six mille. Il m'a promis de recommander au capitaine du *Persian* le paquet que je dois

1827. Décembre. expédier en Europe. Ce navire partira incessamment pour Londres, où il se rend directement par la route du cap Horn.

Deux mois de solde ont été payés aujourd'hui à tous les hommes de l'équipage, afin que chacun d'eux puisse se procurer, dans la colonie, le tabac et les autres menus objets dont ils peuvent avoir besoin.

Toute la journée, les rafales ont été si violentes, qu'il a été impossible d'envoyer la chaloupe à l'eau, ni de faire des observations. Des tourbillons de poussière s'élèvent des rues de la ville et remplissent l'atmosphère.

23. C'était aujourd'hui dimanche, jour rigoureusement consacré par les Anglais au repos, ce qui a empêché nos propres ouvriers de travailler. Je l'ai passé tout entier à bord pour travailler à ma correspondance.

24. Enfin, le vent a passé à l'est, ce qui a ramené le beau temps pour la journée et nous a délivrés de ces tourmentes fatigantes dont nous étions assaillis depuis notre arrivée à Van-Diemen.

J'ai reçu la visite du capitaine Welsch et du docteur Ross, éditeur et rédacteur de la gazette d'Hobart-Town, qui m'a donné la plupart des derniers numéros de son journal; par là, j'ai pu me mettre promptement au courant des nouvelles du jour. Il m'a demandé une notice sur le voyage de *l'Astrolabe*, et j'ai prié M. Gaimard de donner ces renseignemens; c'est le moyen de faire parvenir promptement et d'une manière sûre des nouvelles de l'expédition en France; cent jours suffisent communément pour tenir Londres

au courant de ce qui se passe dans cette colonie. 1827. Décembre.

Une nouvelle que m'a donnée M. Ross a vivement excité toute mon attention. Le bruit court que M. Gellibrand vient de recevoir, par un navire arrivé d'hier de la Nouvelle-Zélande, une lettre de M. Dillon, datée de la baie des Iles, où il lui annonce qu'il est obligé de renoncer à son voyage pour s'en retourner à Calcutta. M. Welsch, voyant tout l'intérêt que j'attachais à vérifier la source de ce bruit, a eu la complaisance de me conduire chez M. Gellibrand qui avait été l'avocat de M. Dillon, dans son procès contre le docteur Tytler, et qui se trouvait encore son fondé de pouvoir à Hobart-Town. M. Gellibrand m'accueillit avec la plus grande politesse et eut la complaisance de me communiquer toute la partie de la lettre en question, relative à la mission du *Research*. Elle était en effet écrite de la baie des Iles, en date du 18 juillet. M. Dillon mandait en substance qu'à Sydney il n'avait pu se procurer le naturaliste qu'il se proposait d'y embarquer; il avait été surpris et consterné de voir qu'à Hobart-Town on n'avait point remplacé l'eau consommée. Il s'étendait en doléances sur la conduite de M. Blake, son ancien second, et de l'équipage en général; il terminait enfin en déclarant que la saison trop avancée et la mousson contraire ne lui permettaient plus de se rendre à Tikopia, et qu'il se voyait contraint de reprendre immédiatement la route du Bengale.

Bien que j'eusse moi-même une faible opinion des talens de M. Dillon, d'après les données que j'avais

1827. Décembre.

pu recueillir dans la colonie, cette dernière assertion de sa part me parut si absurde, que je conçus des doutes sur l'origine de la lettre. En effet, quiconque a navigué dans cette portion de l'Océan-Pacifique, sait qu'il n'existe aucune sorte de mousson qui puisse empêcher un navire de se rendre de la Nouvelle-Zélande à Tikopia. Je demandai donc à M. Gellibrand si cette lettre était réellement de M. Dillon; il me répondit que le corps de l'écriture n'était point de lui, attendu qu'il savait à peine écrire, mais que la signature était bien la sienne, et qu'il ne doutait nullement de l'authenticité des nouvelles qu'elle contenait. Là-dessus, le capitaine Welsch, qui ne s'était pas encore formellement prononcé sur le mérite de ce navigateur, dit en plaisantant que M. Dillon était en effet trop ignorant pour avoir forgé les récits qu'il avait publiés touchant ses découvertes à Tikopia, et que, plus que tout autre, ce motif le portait à y ajouter quelque confiance. M. Gellibrand, qui avait eu plus que personne dans la colonie les moyens d'étudier le caractère de M. Dillon, n'hésitait pas à croire ses dépositions fondées en vérité, à cela près de quelques exagérations dont il était permis de douter.

Le lecteur doit juger dans quelle position singulière me plaçaient alternativement des opinions aussi contradictoires. Tantôt plein d'espérance, je me voyais déjà sur le théâtre d'une grande infortune, et appelé à donner aux mânes de nos malheureux compatriotes les derniers témoignages des regrets de la France entière. Tantôt déchu de ces hautes destinées, il me

fallait regarder les récits de M. Dillon comme autant de billevesées, et courir le risque de renoncer à un travail glorieux pour me livrer à des recherches aussi stériles que périlleuses. Ajoutons que tous mes compagnons de voyage avaient, sans exception, adopté la dernière de ces opinions, et qu'ils ne parlaient guère de Tikopia et de Vanikoro qu'en plaisantant. 1827. Décembre.

Tout en gémissant sur la triste issue de la mission du *Research*, je m'en consolai bientôt en songeant que nous serions les premiers à visiter les rives de Vanikoro ; cette considération m'engagea à redoubler d'activité pour presser l'époque de notre départ.

M. Jacquinot et moi nous avons dîné chez M. Pedder, et j'ai passé une soirée fort agréable dans la conversation de ce magistrat, qui est un des Anglais les plus aimables et les plus instruits que j'aie connus. Cependant, il paraît voir avec peine que je persiste à quitter de brillantes reconnaissances pour visiter Vanikoro; car les dernières nouvelles reçues de M. Dillon le confirment dans l'opinion que son premier récit n'était qu'un tissu de mensonges.

Un feu a long-temps brillé sur le sommet de la Table, et l'on m'a appris qu'il avait été allumé par une société de bourgeois qui avait fait une promenade à la cime de cette montagne. Sur le désir que j'ai témoigné d'en faire autant, on m'a prévenu que cette excursion était fort pénible, attendu que la dernière partie du chemin devait s'exécuter sur un terrain rocailleux, très-escarpé et parfois dangereux à cause des éboulemens.

1827. 25 décembre. La chaloupe, envoyée à l'eau dans la matinée, à quelques milles de Hobart-Town, n'est revenue qu'à une heure après midi et n'a pu faire que quatre tonneaux d'une eau très-sale, tant le courant qui alimente l'aiguade est devenu maigre. Cette considération m'a déterminé à faire prendre l'eau dans la ville même, comme les navires anglais qui sont sur la rade.

Nous avons voulu envoyer nos ouvriers travailler dans les ateliers; mais les Anglais s'y sont formellement opposés. C'est aujourd'hui Noël, ou *Christmas* en leur langue, fête solennelle chez eux. Les personnes d'un certain rang la célèbrent en famille, et les hommes du peuple par des orgies et des excès de tout genre. Du reste, il est strictement défendu de travailler dans ce grand jour. L'urgence extrême de nos besoins n'a pu servir d'excuse suffisante. Ce n'est pas la première fois que je remarque combien les prétendus réformistes sont plus superstitieux et plus intolérans que les catholiques eux-mêmes dans ces sortes de prohibitions.

Quelques matelots, qui avaient reçu la permission de se promener en ville, ont aussi fêté en même temps Noël et Bacchus. Il s'en est suivi des rixes, des injures et des voies de fait entre les individus des deux nations. Ces fâcheux excès m'ont forcé à tenir de plus près à bord nos indociles marins.

26. Le grand canot, en deux voyages, a apporté à bord tous les vivres de remplacement, les deux ancres à jet et la petite chaîne. Dès le matin, la chaloupe a été envoyée à l'eau; cette opération est pénible, en ce

qu'il faut rouler très-loin les tierçons pour les remplir. 1827.
En outre, la canaille anglaise, encore plongée dans Décembre.
l'ivresse, vient chercher querelle à nos matelots, qui ne sont que trop disposés à lui riposter.

J'ai dîné chez le gouverneur; il y avait peu de monde au repas, mais la réunion qui l'a suivi a été fort nombreuse, et l'on a long-temps dansé. M. de Sainson avait apporté ses nombreux dessins, et ils ont été l'objet de l'admiration générale.

Toute la journée, le vent a soufflé avec violence de l'O. N. O. à l'O. S. O., et il s'est calmé dans la nuit.

Tout le biscuit de campagne a été embarqué, sa- 27.
voir onze mille sept-cent-soixante livres.

J'ai dîné, avec MM. Gressien, Guilbert, Faraguet, Dudemaine et Sainson, à la table des officiers de la garnison. Le repas a été fort agréable et beaucoup mieux servi que tous ceux que j'avais déjà partagés dans la colonie.

MM. Gaimard, Lesson et Bertrand se plaignent vivement de douleurs d'entrailles.

A dix heures du matin, je me suis transporté à 28.
bord du *Persian*, pour remettre moi-même au capitaine Plunkett une caisse en fer-blanc, pesant trente livres environ et contenant le courrier de *l'Astrolabe* avec toutes les pièces relatives à l'expédition. Par cette occasion, j'adresse au ministre le rapport des opérations du voyage, depuis le départ de Port-Jackson jusqu'à Hobart-Town, des doubles des dessins de MM. Sainson, Pâris et Quoy; les descriptions zoologiques de ce dernier et nos expériences du thermomé-

1827. Décembre. trographe; enfin, les calques de huit nouvelles cartes, toutes terminées dans le trajet d'Amboine à Van-Diemen. Je prie le ministre de remettre à l'Académie des Sciences une partie de ces matériaux, et de conserver les autres jusqu'à notre retour. Enfin, j'appelle de nouveau les faveurs du Roi sur mes compagnons, et je ne dissimule point au ministre les dangers auxquels nous allons nous trouver exposés dans cette nouvelle partie du voyage. Du moins, grâce aux précautions que je viens de prendre, quand bien même *l'Astrolabe* et ceux qui la montent viendraient à périr, une grande partie de nos observations et de nos récoltes serait sauvée, et il y aurait déjà de quoi consacrer suffisamment, et d'une manière honorable, le souvenir de notre expédition.

M. Burnett, chez qui je dînais aujourd'hui, m'a montré un petit phalanger rat et un dasyure charmant à tâches blanchâtres, l'un et l'autre très-doux et très-familiers.

L'indisposition de M. Gaimard prenant un caractère plus grave, il a été obligé de descendre en ville pour s'y faire traiter. J'ai moi-même été assailli du même mal dans la soirée; j'ai beaucoup souffert dans la nuit, mais le lendemain les douleurs ont diminué,
29. et le soir je n'éprouvais plus qu'un accablement extraordinaire.

A la recommandation de M. Welsch, je consens à l'embarquement d'un nommé Harry, pauvre indigène, élevé dans une famille européenne. C'est un homme de vingt ans, robuste, assez bien conformé,

d'un teint très-foncé, sans être noir, ayant tous les caractères de sa race, sauf la malpropreté. Harry parle un peu anglais, mais il m'a paru avoir peu d'intelligence et encore moins d'amour du travail, ce qui me fait penser que le séjour du bord ne lui conviendra guère. 1827. Décembre.

Bien que je fusse encore très-faible, je me suis senti sensiblement mieux. 30.

A une heure, je me suis transporté sur l'autre rive du Derwent, en face de la ville, et je me suis promené trois ou quatre heures dans la campagne, en recueillant des plantes, des insectes, et tirant quelques oiseaux. L'herbe est généralement brûlée par le soleil, et les arbres mutilés par l'action du feu; ces causes, jointes au défaut d'eau douce, donnent à l'aspect général du pays ce ton de sécheresse et d'aridité qui partout frappe le voyageur dans la Nouvelle-Hollande. Du reste, j'observai quelques jolies métairies, et les plantations qui prennent un rapide développement sur les bords du Derwent.

J'ai reconnu que la réparation complète de la chaloupe nécessiterait un trop long retard, et j'ai décidé que cette réparation se bornerait à un des bords seulement. 31.

Décidé à gravir la montagne de la Table, j'ai arrêté avec MM. Franckland et Thomas, trésorier de la colonie, les moyens d'exécuter cette course que nous avons fixée à mercredi, 2 janvier. Comme je me proposais de mesurer la hauteur de cette montagne, j'ai visité les deux baromètres qui me

1827. Décembre. restaient; mais l'un d'eux s'est trouvé complètement hors d'état de servir, la cuvette du mercure étant couverte d'une croûte épaisse et noire qui empêchait de lire la graduation. Il m'a fallu renoncer à ce genre d'observation.

1828. 1 janvier. Un navire à trois mâts est arrivé ce soir sur la rade et a mouillé près de nous.

Pl. CLII. Deux beaux navires à trois mâts ont encore mouillé sur rade ce matin. Le capitaine de l'un d'eux m'a communiqué le *New-South-Wales Advertiser* du 5 décembre, où se trouve un article relatif au capitaine Dillon. C'est une lettre par laquelle il annonce son heureux retour à la baie des Iles, le 5 novembre, après avoir visité les îles Vanikoro. Il ajoute qu'il rapporte du naufrage de Lapérouse divers objets qu'il spécifie, et termine enfin en disant que les nombreuses maladies dont l'équipage a été atteint, jointes au défaut de vivres, l'ont obligé de quitter les îles et de toucher à la Nouvelle-Zélande à son retour.

Cette nouvelle inattendue me paraît si contradictoire avec la lettre précédente de M. Dillon, que je retombe dans mon anxiété primitive, c'est-à-dire, que je ne peux y ajouter foi, ni la croire tout-à-fait dépourvue de fondement. Du reste, chacun dans la colonie la regarde comme entièrement fausse, et les officiers de *l'Astrolabe* partagent cette opinion. Cependant j'en fais part au ministre de la marine, dans une lettre supplémentaire que je remets à bord du *Persian* qui n'est pas encore parti.

Après mon dîner, j'ai fait un petit tour de prome-

nade le long du torrent qui coule près du fort Mulgrave; ce dernier n'est qu'une batterie barbette, montée de cinq ou six canons en fort mauvais état. De ce côté, il y a des sites assez agréables, et qui probablement, dans un petit nombre d'années, offriront de jolies maisons de campagne et de belles fabriques. 1828. Janvier.

Quoique souffrant encore d'un violent catarrhe, je me détermine à exécuter la course que j'avais projetée pour aujourd'hui. Dès trois heures quarante-cinq minutes, je quitte le bord, accompagné de MM. Dudemaine et Lesson et des matelots Grasse et Jean. Au bout de la jetée, nous avons trouvé M. Franckland qui nous attendait avec de bons chevaux; M. Dudemaine et moi nous en avons monté chacun un; M. Lesson a préféré faire la route à pied. 2.

Nous avons promptement parcouru l'espace qui sépare l'habitation de M. Thomas de la ville, et sur la route deux jeunes gens, qui doivent nous servir de guides, se sont joints à nous. Dans toute son étendue, qui est de quatre milles environ, le terrain offre une agréable variété de coteaux, de plaines et de forêts, où la civilisation commence à marquer ses progrès par des défrichemens opérés sur les endroits les plus fertiles. Pl. CLX.

L'habitation de M. Thomas, assise à la croupe même de la montagne de la Table, se compose d'une jolie petite maison avec un jardin et quelques champs, le tout situé dans une délicieuse position. En un mot, c'est ce que les Anglais nomment un charmant *cottage*.

1828. Janvier. Nous avons trouvé M. Thomas et son fils disposés à se joindre à nous. Cependant, nous ne nous sommes remis en route qu'après nous être munis d'un bon déjeuner.

A six heures dix minutes, nous avons commencé à gravir la montagne, qui se compose de quatre terrasses très-distinctes que couronne le piton terminal. Celui-ci est le plus escarpé, et sa hauteur m'a paru égaler celle des quatre autres plans réunis.

La première terrasse est semée de pierres blanchâtres, couvertes d'empreintes assez curieuses, qui m'ont paru presque toutes produites par la présence de lycopodes, de fougères, ou de fucacées à frondes très-décomposées. Sur ce plan, et sur les trois qui lui succèdent, la grande végétation se réduit en grande partie aux eucalyptus, acacias, podocarpus et casuarinas, qui ne donnent qu'une ombre très-maigre et tout-à-fait incapable d'arrêter l'effet des rayons solaires. Les arbrisseaux et les arbres se rapportent pour la plupart à des espèces qui habitent aussi la Nouvelle-Galles du Sud.

Au pied seulement de la montagne centrale, ou à trois cents toises d'élévation, commencent à paraître quelques espèces propres à cette station, et leur nombre augmente à mesure qu'on s'avance vers le sommet. Cependant, la plupart appartiennent encore à la Flore de Port-Jackson ou des Montagnes-Bleues. A chaque instant, je m'étonnais de la disette singulière d'oiseaux et d'insectes, en comparaison de ce que j'avais observé aux environs de Port-Western.

M. Lesson s'étant trouvé mal, nous fûmes obligés de le laisser à peu près à mi-chemin. Moi-même, au commencement de la course, j'avais éprouvé un violent malaise; encore tout impressionné de mes récentes indispositions, j'avais été terrassé par la chaleur et la raideur de la montée, et je me vis au moment d'abandonner mon projet. Pourtant je me raidis contre la fatigue, et je réussis à suivre nos guides qui marchaient d'un pas leste et délibéré. Un petit sentier, à demi-battu, facilita notre marche jusqu'au pied du dernier piton. Désormais, il nous fallut cheminer tout au travers des rochers et des buissons, en nous aidant souvent des mains pour nous soutenir. A cent toises du sommet, la pente devient très-escarpée; souvent il nous fallait escalader d'énormes blocs de rochers peu adhérens au sol; souvent leurs fragmens s'échappaient de nos mains et roulaient vers le pied du mont avec un grand fracas. Cette partie du pic devient très-difficile et dangereuse à gravir, et il est nécessaire de veiller attentivement sur l'endroit où l'on pose le pied.

1828. Janvier.

Enfin, après de grands efforts, à dix heures, nous parvînmes à la cime qui offre un vaste plateau d'un demi-mille environ de diamètre, très-uni dans toute son étendue, et complétement dépourvu d'arbres et même d'arbrisseaux; car les plantes ligneuses qui, partout ailleurs, atteignent jusqu'à trois et quatre pieds, ne dépassent point à cette hauteur huit ou dix pouces. Du reste, la surface de ce plateau est couverte d'un charmant tapis de verdure, formé par des

1828. Janvier.

touffes compactes de plantes naines qui, dans la plaine, croissent plus grandes et solitaires. Nul doute que les vents fougueux qui règnent habituellement sur la cime de ce mont ne forcent ces végétaux à affecter ces formes exiguës et rabougries. Déjà, quelques années auparavant, j'avais observé un fait semblable sur le sommet du mont Chastellux aux îles Malouines.

Du reste, je recueillis plusieurs espèces qui me parurent tout-à-fait particulières à cette station, et dont quelques-unes m'ont paru encore inconnues.

L'horizon était assez dégagé, et nous jouîmes d'une admirable vue. On suit avec plaisir le cours majestueux du Derwent jusqu'au-delà d'Elisabeth-Town; le long canal de d'Entrecasteaux et la vaste baie des Tempêtes se développent dans toute leur étendue, avec leurs criques, leurs détroits, leurs îles et leurs nombreux promontoires. De ce côté, la vue s'arrête sur la surface uniforme des flots antarctiques, tandis que, du côté opposé, elle s'égare sur cette immense série de plaines, de montagnes, de savanes et de forêts qui occupent l'intérieur de la Tasmanie.

J'admirai long-temps ce magnifique tableau, encore brut, encore tel que la nature le présenta pour la première fois aux compagnons de d'Entrecasteaux. Pourtant ces contrées étaient habitées par l'espèce humaine depuis nombre de siècles, et ses générations successives avaient paru et disparu sur ce sol, sans y laisser la moindre trace de leur passage. Sous ce rapport, je songeais combien l'homme, à l'état de nature, était

voisin de l'animal réduit à son unique instinct. A cet état, sa destinée n'est-elle pas même inférieure à celle d'une foule d'animaux puissans, comme lui jetés au hasard sur la surface du globe, mais pourvus du moins de moyens plus sûrs de suffire à leurs appétits et à leurs passions. Le lion, le tigre, l'éléphant, le rhinocéros, etc., fiers et paisibles habitans des forêts ou des déserts de l'Asie et de l'Afrique, n'ont-ils pas une existence plus douce et plus heureuse que le chétif Australien, le misérable Pecherais ou l'ignoble Paria, également soumis à la condition la plus précaire ou la plus dégradée?

1828. Janvier.

Un coup de pierrier, tiré sous mes pieds, donna une nouvelle direction à mes idées. Je fixai quelque temps mes regards sur les édifices, les jardins et les navires de Hobart-Town, sur la cité naissante de New-Town, et sur quelques métairies disséminées çà et là autour de ces deux places.

Vingt-quatre ans seulement s'étaient écoulés depuis que les Anglais s'étaient établis dans ces lieux; déjà la civilisation européenne, avec ses arts et son industrie, avait imprimé son cachet sur cette extrémité du monde, naguère sauvage et presque inconnue. Dans un siècle, la main de l'homme aura tellement modifié sa surface entière, que le voyageur, transporté à Van-Diemen, se croira dans quelque coin de l'Écosse ou de l'Irlande. Il est certain que sous le rapport des arts, du luxe et des commodités de la vie, Hobart-Town offre déjà beaucoup plus de ressources que plusieurs de nos chefs-lieux de départemens. Admirables fruits du

1828. Janvier.

commerce et de la navigation! Une correspondance active et régulière unit Hobart-Town avec Londres, la métropole du monde commerçant. Les cinq mille lieues qui séparent ces deux places n'offrent d'autre idée de distance que celle d'un retard habituel de cent cinq jours.

J'avais eu soin de faire apporter un solide pâté et deux bouteilles d'eau-de-vie, auxquels nous fîmes amplement honneur. Notre appétit était vivement excité par la fatigue de la course et par l'air frais et piquant que nous respirions à cette élévation. Mes compagnons anglais qui, croyant avoir suffisamment déjeuné, s'étaient d'abord moqués de ma précaution, y applaudirent sincèrement et ne furent pas des derniers à en profiter.

A midi précis, nous quittâmes la cime du mont et commençâmes à descendre. Cette opération est d'abord très-difficile et exige encore plus de précautions qu'il n'en a fallu pour monter; autrement on s'exposerait à être entraîné avec quelque fragment de rocher l'espace d'une centaine de toises et à être moulu dans la chute.

Personne de nous n'éprouva d'accident fâcheux, et nous reprîmes M. Lesson à l'endroit où nous l'avions laissé. Mais presque au même instant, nous nous aperçûmes que nous avions perdu Jean; il s'était écarté dans la forêt pour tirer sur quelques oiseaux et s'y était sans doute égaré. Après nous être arrêtés long-temps et l'avoir appelé bien des fois inutilement, nous nous décidâmes à poursuivre notre

route, sauf à renvoyer ensuite un des hommes de M. Thomas à sa recherche. 1828. Janvier.

A cinq heures, nous arrivâmes enfin chez M. Thomas, et nous eûmes la satisfaction de voir arriver Jean presque en même temps que nous. Nous étions exténués de fatigue et de chaleur; mais du thé et du café, mêlés en abondance avec du lait très-chaud, nous restaurèrent parfaitement. A sept heures et demie, nous remontâmes à cheval, et une heure après, j'étais de retour à bord, très-satisfait des résultats de notre excursion. Je regrettais seulement que l'accident arrivé à nos baromètres m'eût privé de mesurer exactement la hauteur de la montagne de la Table, que l'Anglais Englefield trouva être de trois mille neuf cent soixante-quatre pieds anglais (trois mille quatre cent soixante-neuf pieds français), d'après une mesure barométrique.

Nous ferons remarquer que les habitans de la colonie ont substitué le nom de *Wellington* à celui de la *Table* que lui avait donné Flinders. Une protéacée magnifique, nommée par les naturels *Warratau*, habite la partie la plus élevée de la montagne, et les Anglais qui font cette course, ne manquent jamais d'orner leurs chapeaux de ses belles fleurs rouges; c'est même, à leurs yeux, une des plus grandes curiosités de cette montagne, car cette plante, disent-ils, ne se trouve nulle part ailleurs. Il me semble pourtant qu'elle croît aussi à la Nouvelle-Galles du Sud, car, si je ne me suis pas trompé, ce serait tout simplement le *Telopœa speciosissima*. Au reste,

1828. j'en ai apporté plusieurs échantillons en bon état.

3 janvier. Dans la matinée, les deux beaux navires, *le Persian* et *l'Asia* mettent à la voile. Le premier porte en Europe mes rapports et toutes les lettres de *l'Astrolabe*.

Comptant remettre demain à la voile, j'ai fait mes visites d'adieux dans la colonie, et j'ai vu un certain capitaine Pitmann, qui passait pour avoir obtenu, par la voie du *Herald* à Port-Jackson, divers renseignemens particuliers touchant les résultats du voyage de M. Dillon à Vanikoro; mais il n'a pu me dire autre chose que ce que je savais déjà. La collection des journaux de Sydney, depuis le 5 jusqu'au 19 décembre, que m'a prêtée M. Burnett, ne contient absolument rien de nouveau à ce sujet, et je suis obligé de rester dans la même perplexité.

J'ai dîné chez M. Arthur, et, en le quittant, je lui ai renouvelé mes remerciemens pour tous les secours qu'il avait bien voulu me prêter dans la colonie; puis je lui ai fait mes adieux définitifs. Comme toutes les personnes de la colonie, il m'a souhaité un heureux succès dans mon entreprise, et a témoigné le plus vif désir de nous revoir à notre retour de Vanikoro. Il m'a fait promettre au moins que, si je revenais à Port-Jackson, je lui ferais connaître le résultat de mes recherches.

M. Gaimard, dont la maladie était devenue ces jours derniers si grave qu'il avait craint d'être obligé de rester à Hobart-Town, se trouve complètement rétabli et pourra reprendre la mer sans danger. Sur

sa propre demande, et d'après le désir des officiers, j'ai consenti au débarquement de Coulomb, l'un de leurs domestiques dont la tête commençait à se déranger, et un jeune Anglais a pris sa place. Le Tasmanien Harry, déjà dégoûté de la vie de matelot, est retourné à terre, et nous n'avons gardé définitivement que deux des Anglais qui avaient demandé à embarquer ici; ce qui porte notre équipage à soixante-dix personnes, tout compris. 1828. Janvier.

Après le déjeuner de l'équipage, on a viré sur l'ancre de babord, qui s'était tellement enfoncée dans la vase, que nous avons eu la plus grande peine à l'en retirer. On a fait marguerite sur la chaîne; le grelin et l'aussière, achetés à Amboine, ont été rompus en trois ou quatre endroits chacun sans pouvoir réussir. Il a fallu employer le grand appareil, encore l'ancre n'est-elle venue qu'après de longs et violens efforts au cabestan. Dans la soirée, on a aussi soulagé l'ancre de tribord, qui a donné moins de peine, puis on l'a laissée retomber; car la journée étant trop avancée, je me suis décidé à remettre l'appareillage au lendemain matin. Toute la journée, la brise du S. E. a été faible, et le thermomètre à l'ombre a monté jusqu'à 24°. On peut juger par là combien la température est variable dans cette partie du monde. 4.

J'ai appris que trois hommes de l'équipage, savoir Bernard, Della-Maria et Martineng, se préparaient à déserter à Hobart-Town, et j'ai recommandé la plus grande surveillance pour la nuit. Il est pénible de ne pouvoir pas mieux compter sur ses propres matelots;

1828. Janvier. c'est la conséquence continuelle du peu de secours que l'on m'offrit avant le départ pour l'armement de *l'Astrolabe*. Puissent ces remarques éviter à d'autres capitaines un sort pareil, et puissent, une bonne fois, les chefs de service se pénétrer des suites funestes que peuvent avoir leur indifférence ou leur mauvaise volonté dans ces circonstances.

Dans la soirée, j'ai envoyé à bord du *Harvey* un second pli contenant le duplicata de mon rapport au ministre, pour suppléer à la perte du premier, au cas où il ne parviendrait pas à son adresse. Ce pli renferme aussi toutes les pièces de comptabilité relatives à nos achats à Hobart-Town.

5. Un calme parfait a régné dans la nuit. A trois heures et demie du matin, une légère brise du N. N. O. prend naissance; je fais tirer le coup de canon pour appeler le pilote, et en même temps pour ne pas perdre un moment, je fais déraper et gouverner à petites voiles vers l'embouchure de la rivière. A cinq heures, le pilote nous rejoignit avec M. Gaimard, puis nous continuâmes notre route le long du fleuve.

A six heures et demie, la brise varia de divers côtés. Nous approchions déjà de la pointe nord de l'île Bruny, où le pilote a une jolie habitation; en causant avec moi, il m'apprit que je pourrais m'y procurer d'excellentes pommes de terre, si je le désirais. M. Bertrand fut expédié pour cet objet dans le canot du pilote, et rapporta une abondante provision de ces tubercules pour les diverses tables de *l'Astrolabe*.

A onze heures, nous donnions déjà dans la baie

des Tempêtes, quand le pilote me pria de lui accorder son congé, pour qu'il pût aller prendre la conduite d'un schooner qui se montrait dans la baie, arrivant de Launceston. Nous restâmes en calme ou exposés à des brises faibles et variables, qui exigeaient de fréquentes manœuvres. Heureusement, le courant continua de nous porter tout doucement dehors; les eaux étaient très-calmes, et d'énormes paquets de *Laminaria* rompaient seuls leur parfaite uniformité. Cependant, une brume épaisse et générale, qui régnait depuis le matin, nous dérobait toute vue de terre. A cinq heures et demie du soir, me trouvant encore sur vingt-sept brasses, fond de sable fin, je ne savais pas trop si je ne devais pas passer la nuit au mouillage, quand une petite brise d'E. me permit de faire route au S. S. E. et de nous éloigner des terres. 1828. Janvier.

Ainsi nous quittons Hobart-Town après une relâche de quinze jours, parfaitement préparés, sous tous les rapports, pour la mission que nous nous proposons de remplir. *L'Astrolabe* est le premier navire français qui ait visité cette colonie depuis sa fondation; mais j'aime à croire que nous y serons suivis par les capitaines chargés de semblables expéditions. Comme point de relâche, divers motifs semblent donner la prééminence à Hobart-Town sur Port-Jackson; on s'y trouve plus à portée des routes du cap Horn et du cap de Bonne-Espérance. Les équipages y sont plus faciles à contenir, et le climat plus tempéré en est plus sain et plus convenable aux travaux fatigans du bord. L'eau ne s'y fait pas beaucoup plus aisément qu'à Port-Jack-

1828. Janvier.

son en été, mais la plupart des provisions y sont à meilleur marché. Le seul inconvénient de cette relâche, c'est que le hâvre de Hobart-Town est certainement plus difficile à atteindre que celui de Sydney, à cause des vents violens et des rafales qui descendent fréquemment de la montagne de la Table. Au reste, du moment où l'on se trouve dans la rivière, il y a un bon fond et un mouillage sûr dans toute son étendue.

Bien qu'il m'ait été impossible de recueillir par moi-même des notes étendues sur l'établissement de Van-Diemen, j'ai pensé que le lecteur serait bien aise de trouver dans ma relation un aperçu de l'état actuel de cette intéressante colonie. Le chapitre suivant sera tout entier consacré à cet objet, et je dois prévenir que ce précis est rédigé sur les ouvrages d'Edward Curr, de Georges Evans et de Harry Widowson. Touchant l'état moral et politique des habitans, je me suis dispensé d'entrer dans aucune espèce de développemens. Les deux colonies de New-South-Wales et de Van-Diemen's-Land ayant eu absolument la même origine, ce que j'ai écrit de l'une peut, à quelques nuances près, s'appliquer à l'autre.

CHAPITRE XXXII.

NOTICE SUR LA COLONIE DE VAN-DIEMEN'S-LAND.

Le célèbre Tasman fut le premier Européen qui vit cette grande île australe, dans la journée du 24 novembre 1642; et il mouilla ses deux navires dans une baie située sur la côte orientale, et qu'il nomma baie de Frederick-Henry. Valentyn traça une esquisse grossière de cette portion de la côte; on remarqua des indices de population, sans voir aucun des habitans. Tasman ne fit qu'apparaître sur cette terre, à laquelle il laissa le nom de Van-Diemen, en l'honneur du gouverneur-général des possessions de la compagnie des Indes-Hollandaises. « On ne sait, disait déjà cet habile navigateur, si cette terre de Diemen, située au S. O. de la Nouvelle-Hollande, la touche ou non. »

Après Tasman, aucun Européen n'aborda sur ces plages jusqu'à l'infortuné Marion, qui vint aussi mouiller avec ses vaisseaux sur cette même baie de Frederick-Henry, au mois de mars 1772. Les com-

munications avec les sauvages furent d'abord paisibles, quoique ceux-ci ne parussent nullement sensibles aux avances et même aux présens de leurs hôtes; mais Marion s'étant hasardé à recevoir un tison enflammé que vint lui offrir un des naturels pour allumer un petit bûcher, cette action devint une véritable déclaration de guerre. Les naturels firent une décharge de pierres et de lances qui blessèrent Marion et l'un de ses officiers. Les Français ripostèrent par une fusillade qui tua un sauvage et en blessa plusieurs autres; les naturels épouvantés cédèrent le champ de bataille aux étrangers. On chercha vainement de l'eau et des arbres propres à faire des mâts, et l'on remit à la voile après une relâche de six jours seulement. Les compagnons de Marion recueillirent des observations fort exactes et pleines d'intérêt pour le temps sur la nature du sol, sur ses productions et sur la forme et les traits de ses habitans. Dès cette époque, on reconnut que la peau de ces hommes était seulement rougeâtre; mais la crasse et la fumée dont ils sont habituellement enduits, les faisaient paraître aussi noirs que les Cafres de Mozambique. On remarqua aussi que leur poitrine était entaillée comme celle de ces mêmes Cafres.

L'année suivante, et dans le même mois, le capitaine Furneaux, compagnon de Cook, dans son second voyage, vint jeter l'ancre sur la baie de l'Adventure, enfoncement situé sur la côte occidentale de la grande baie des Tempêtes. Dans une relâche de cinq jours, il fit de l'eau et du bois, recueillit quelques

notes curieuses sur l'aspect et les productions du pays, observa de nombreux vestiges de la présence des naturels, mais ceux-ci se tinrent constamment cachés aux yeux des Anglais. Ensuite Furneaux reconnut d'assez près presque toute l'étendue de la côte orientale de Van-Diemen ; mais la carte qu'il en dressa est très-incorrecte et bien au-dessous de celles que l'on doit à Cook.

Cook lui-même, dans son troisième voyage, vint mouiller sur la baie de l'Adventure, le 7 janvier 1777, et y séjourna vingt-trois jours. Il leva le plan de cette baie, et traça d'une manière bien plus correcte que Furneaux les accidens des terres environnantes. Des observations fort curieuses et très-détaillées furent recueillies par le chirurgien Anderson sur les productions naturelles du pays, ses habitans, leurs mœurs et leurs coutumes, car cette fois les naturels communiquèrent à diverses reprises et sans défiance avec les Anglais. Ce naturaliste fut frappé de la ressemblance qui existait entre les sauvages de cette contrée et les naturels de Tanna et de Mallicolo. La relation de ce voyage est accompagnée de très-bonnes gravures, représentant un homme, une femme et un enfant de cette terre.

Onze ans plus tard, le 21 août 1788, Bligh toucha sur cette même baie de l'Adventure, où il passa douze jours. On vit les naturels, mais on eut peu de relations avec eux. Nelson, jardinier de l'expédition, planta des arbres fruitiers et sema des plantes potagères en divers endroits. Rien de tout cela ne prospéra.

En 1788 et 1789, le capitaine Hunter se contenta de reconnaître à la voile quelques parties de cette terre. La baie aux Huîtres sur l'île Maria fut découverte en 1789 par Cox, qui y mouilla et vit les naturels. Vancouver, en 1791, ne fit qu'entrevoir ses côtes.

D'Entrecasteaux, en janvier 1793, parut sur la partie méridionale de Van-Diemen's-Land, et consacra près de quarante jours à reconnaître avec soin toute cette étendue de côte. Il parcourut en entier le canal magnifique qui reçut son nom, et les officiers de l'expédition s'avancèrent dans le Derwent jusqu'à l'endroit où son cours se détourne pour se diriger vers l'ouest. Les travaux de ce navigateur n'ont presque rien laissé à faire à ses successeurs pour ce qui regarde cet important canal; et les naturalistes, notamment M. Labillardière, firent connaître en détail les productions de cette contrée.

L'année suivante, l'Anglais Hayes remonta fort avant la rivière, à laquelle d'Entrecasteaux avait donné le nom de Rivière du Nord, et que Hayes appela Derwent. Ce dernier nom a prévalu, par la raison fort simple que les compatriotes de Hayes ont seuls profité des découvertes du navigateur français.

Mais on ignorait encore si la terre de Van-Diemen faisait partie de la Nouvelle-Hollande ou était une île distincte. Le chirurgien Bass eut l'honneur de résoudre cette importante question de géographie. Sur la fin de 1797, il eut le courage de s'avancer, dans une simple chaloupe de baleinier, jusqu'à Port-Western.

Ainsi fut découvert le détroit de Bass, et constaté que la terre de Van-Diemen était séparée du reste de l'Australie.

Sur-le-champ, cette découverte fut vérifiée par le lieutenant Flinders qui, sur la goëlette *Francis*, releva les diverses parties de ce détroit avec beaucoup d'exactitude. Puis, au mois d'octobre 1798, cet officier s'étant rembarqué avec Bass sur le sloop le *Norfolk*, ils opérèrent en commun la circumnavigation complète et détaillée de Van-Diemen. Dans ce voyage, fut tracée pour la première fois la configuration exacte de cette grande île.

En 1802, le capitaine Baudin fit aussi explorer avec soin les côtes orientale et septentrionale de cette île. Les résultats de son expédition ont ajouté de nombreux et utiles documens aux reconnaissances de Flinders, et les recherches des naturalistes épuisèrent presque la matière sur le littoral de cette contrée.

L'apparition des Français sur ces plages lointaines fit craindre au gouvernement anglais que leurs rivaux n'eussent l'intention d'y fonder un établissement semblable à celui de Port-Jackson. Pour empêcher l'exécution d'un semblable projet, il prit lui-même l'initiative. En juin 1803, une colonie, formée d'un détachement de soldats du corps de New-South-Wales, de quelques officiers civils et d'un petit nombre de convicts, vint s'établir sur les bords du Derwent, sous les ordres du capitaine John Bowen. On eut d'abord à lutter contre de nombreux obstacles et contre la rigueur de la saison; le premier établissement

eut lieu sur la rive gauche de la rivière, dans un endroit nommé Risdon, à dix-huit milles de l'embouchure du Derwent.

L'année suivante, au mois de février, le lieutenant-colonel Collins vint prendre le commandement de la colonie, et la renforcer d'un nombre considérable de colons, envoyés directement de l'Angleterre. Ce nombre allait à trois cent soixante-sept prisonniers du sexe masculin et douze femmes libres. Collins transféra le siége de l'établissement sur la rive opposée du fleuve, à l'endroit où s'élève maintenant la ville de Hobart-Town. Cette dernière situation fut préférée, à cause du beau ruisseau qui traverse l'enceinte actuelle de la ville.

Les colons éprouvèrent d'abord de grandes privations. L'île ne pouvait leur fournir aucune des ressources auxquelles ils étaient accoutumés, et ils étaient obligés de réserver les bestiaux pour les faire reproduire, ce qui les privait de viande fraîche. Heureusement, cette disette se trouvait en quelque sorte suppléée par la quantité d'emus, de kangarous et d'autre gibier dont l'île était alors abondamment pourvue.

Les indigènes voulurent se présenter amicalement devant leurs hôtes, mais le lieutenant Jeffreys, qui commandait le détachement en l'absence de Bowen, s'étant malheureusement trompé sur la nature de leurs intentions, les reçut à coups de canon et de fusil, et plusieurs de ces malheureux sauvages furent tués ou blessés. De ce moment, les insulaires conçurent contre les Anglais la haine la plus invétérée,

et ne cessèrent de leur en donner des preuves toutes les fois qu'ils en trouvèrent l'occasion. Il y a lieu de croire que les mauvais traitemens qu'ils essuyaient souvent de la part des vagabonds de la colonie, *bush-rangers,* contribuèrent à entretenir ces dispositions hostiles.

Un autre établissement fut fondé en octobre 1804 à Port-Dalrymple, sur la partie septentrionale de l'île, sous le commandement du lieutenant-colonel Patterson.

Les premiers moutons furent apportés dans l'île, en 1807, de l'Inde et de l'île Norfolk. Le bétail de Hobart-Town, qui provenait du Bengale, était d'une qualité inférieure à celui du port Dalrymple.

Par les soins, les talens et l'infatigable activité du lieutenant-colonel Collins, la colonie fit de rapides progrès, et la ville de Hobart-Town se peupla promptement de maisons régulières et proprement construites. Cet estimable gouverneur mourut subitement, le 24 mars 1810, et, dans l'espace de trois ans, la colonie fut administrée provisoirement tour à tour par le lieutenant Edward Lord, le capitaine W. Murray et le lieutenant-colonel Andrew Geils.

Le colonel Davy fut le second gouverneur en titre de Van-Diemen's-Land. Il y arriva le 4 février 1813, et en partit le 9 février 1817. Ce fut le colonel William Sorrel qui lui succéda, et qui dirigea la colonie jusqu'au 14 mai 1824, où il repartit pour l'Angleterre, emportant avec lui l'estime et l'affection de tous ceux qui l'avaient connu. Sorrel fut à la colonie de Van-

Diemen ce que Macquarie avait été pour la Nouvelle-Galles du Sud; et la mémoire de ces deux hommes de bien restera long-temps gravée dans le cœur des colons de l'Australie et de la Tasmanie.

Le colonel Georges Arthur succéda à Sorrel ; mais il s'en faut bien qu'il se soit concilié comme lui les suffrages des colons. La raideur de son caractère et sa morgue militaire lui ont souvent inspiré des actes de despotisme qui ont excité de vives plaintes et d'amères récriminations.

Long-temps la colonie de Van-Diemen ne fut qu'une dépendance du gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud ; en conséquence les chefs ne prenaient que le titre de lieutenant-gouverneur, et ne pouvaient rien faire d'important sans l'autorisation du gouverneur-général. Mais le 3 décembre 1825, une proclamation, émanée de la métropole, déclara que Van-Diemen et les îles adjacentes formeraient désormais un gouvernement indépendant. De ce moment, le colonel Arthur prit le titre *d'excellence*. Cependant, il doit prendre les ordres du gouverneur-général, tant que celui-ci se trouve sur le sol de Van-Diemen. Cette mesure devint fort utile à la colonie, en la délivrant des entraves qui retardaient souvent l'administration des affaires et la décision des tribunaux, entraves qui s'opposaient surtout au développement du commerce. En outre, le grand nombre de colons libres qui sont venus s'établir dans cette île depuis quelques années, a donné une grande impulsion à sa prospérité, et les plantations se sont considérablement accrues.

La population actuelle de la colonie (à la fin de 1827) doit s'élever à environ vingt mille ames, dont la moitié sont des convicts; mais cette population s'accroît rapidement. Cet accroissement, dans le cours de l'année 1826, n'a pas été de moins de mille ou douze cents personnes, dont six cent deux prisonniers, savoir cinq cent trois hommes et quatre-vingt-dix-neuf femmes. Dans le cours de cette même année, la valeur des importations qui n'avait été que de 76,406 livres sterling augmenta de 23,341 livres sterling.

Dans l'exercice de ses fonctions, le gouverneur est assisté par un conseil exécutif et par un conseil législatif. Le premier se compose de quatre membres, savoir le chef de la justice, le secrétaire de la colonie, le trésorier et le chef de la police; le gouverneur en est de droit le président. Celui-ci doit prendre l'avis du conseil pour toutes les affaires de quelque importance; mais il peut passer outre s'il le juge à propos; seulement, en ce cas, il est obligé de rendre compte par écrit de ses motifs au gouvernement de la métropole. D'après cela, il est évident que les fonctions du conseil se bornent à une espèce de contrôle impuissant sur les actes du gouverneur.

Le conseil législatif consiste en sept membres, dont trois appartiennent aussi au conseil exécutif, savoir le chef de la justice, le secrétaire de la colonie et le chef de la police; les autres, en 1827, étaient M. Hamilton, magistrat de police à New-Norfolk; Ansley, magistrat de police à Jericho; Archer, grand propriétaire, et Curr, secrétaire de la compagnie de

Van-Diemen's-Land. A ce conseil est réservé le droit d'établir des impôts et de passer des lois. Leurs séances sont secrètes, et personne n'en connaît l'objet, jusqu'au moment où la gazette en publie le résultat.

La composition du conseil, presque entièrement formé de fonctionnaires salariés, et sa manière de procéder à huis-clos, ne tardèrent pas à exciter un mécontentement général. Les principaux habitans, au mois de mars 1827, prièrent le shérif, M. Feriday, de convoquer une réunion générale des colons, afin de demander au Roi et aux Chambres le jugement par jurys et la législation par représentation. L'assemblée eut lieu, et une adresse, tendant à ce but, fut signée par presque toutes les personnes libres de la ville et du voisinage.

La pétition fut envoyée en Angleterre par le navire *le Hugh-Crawford*, et lors du passage de *l'Astrolabe* on en attendait avec impatience les résultats. Cette affaire était devenue l'objet de toutes les conversations des habitans, et les journaux prenaient une part fort active au succès de cette démarche.

L'île Van-Diemen, séparée de la Nouvelle-Hollande par le détroit de Bass, est comprise entre le 41e et le 44e degré de latitude méridionale, et entre le 143e et le 146e de longitude à l'est du méridien de Paris. Sa forme générale est celle d'un triangle presque équilatéral, dont le sommet très-émoussé regarde le pôle antarctique, et dont la base un peu concave s'étend le long du détroit. Sa longueur et sa largeur

moyennes sont de cent cinquante milles, et sa surface est d'au moins douze mille milles carrés.

Avant la découverte de cette île par les Européens, les naturels n'admettaient probablement pas d'autres divisions que les étendues de territoire que les diverses tribus avaient jugé à propos de s'arroger, comme sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande. Ces divisions, et même les noms des tribus, nous seront probablement toujours inconnus.

Aujourd'hui, les conquérans ou nouveaux propriétaires du sol, les Anglais, ont divisé d'abord la surface entière de Van-Diemen's-Land en deux grandes portions; l'une, qu'ils ont nommée comté de Buckingham, occupe la partie méridionale de l'île, et l'autre, appelée comté de Cornwall, comprend toute la partie septentrionale. La rivière Macquarie, dans la partie de son cours voisine de sa source, paraît être la limite de ces deux comtés. Dans l'état actuel, l'un et l'autre n'occupent guère que la portion centrale de l'île, où se trouvent çà et là quelques établissemens; les régions plus voisines des deux côtes sont encore inhabitées ou abandonnées aux peuplades indigènes qui s'y sont réfugiées pour y continuer leur manière de vivre accoutumée.

La capitale de la colonie entière, et de Buckingham en particulier, le siége du gouvernement, est Hobart-Town, située sur la rive droite du Derwent, à dix milles de son embouchure, et dans une plaine agréable, au pied du mont de la Table. Cette ville contient environ mille maisons, et six ou sept mille habitans.

Mais le grand nombre des enfans, et la quantité d'étrangers qui viennent s'y établir, donnent lieu de croire que cette population sera doublée sous un petit nombre d'années. Sa longueur est d'un mille environ du nord au sud, et sa largeur d'un demi-mille.

Les rues sont coupées à angle droit, larges, bien alignées, et les principales sont mac-adamisées. Les maisons sont généralement en bois, isolées l'une de l'autre, et accompagnées chacune d'un petit jardin qui leur fait face. Mais presque tous les nouveaux édifices de quelque importance sont en briques ou en pierre; quelques-uns ont deux étages. La pierre est d'une bonne qualité, d'un bel aspect, mais fort chère à faire tailler. Aussi plusieurs maisons sont construites en pierre brute, et recrépies en plâtre.



Les loyers sont fort chers. Une petite maison, composée de quatre pièces, avec une cuisine par

derrière, se loue jusqu'à soixante et quatre-vingts livres sterling; des logemens plus considérables, ou des magasins, montent jusqu'à deux et trois cents livres sterling, suivant leur situation plus ou moins favorable.

Le ruisseau qui traverse Hobart-Town fait tourner un grand nombre de moulins, et suffirait encore aux besoins des habitans, quand bien même ils deviendraient vingt fois plus nombreux qu'ils ne le sont. Pl. CLXIX et CLXX.

Le hâvre est commode et très-sûr. Une belle jetée, construite sur sa droite, et sur laquelle s'élèvent divers magasins et édifices publics, rend très-faciles les communications de la rade avec la ville. Sur la pointe de gauche s'élève un petit fort en terre, nommé batterie Mulgrave, qui ne contient qu'une demi-douzaine de canons en mauvais état, dont l'unique service est de faire de temps en temps quelques saluts. Pl. CLI.

Au fond de la baie, sont l'arsenal, les magasins du gouvernement et les bureaux du commissariat. Au-dessus s'élève le palais du gouverneur, vaste édifice entouré de belles pelouses, de jardins et de bosquets qui s'étendent jusqu'au bord de la mer. Un peu plus loin sont l'église avec son clocher, le palais de justice et la prison. Enfin, sur une éminence, en haut de la rue Macquarie, et en dehors de la ville actuelle, sont situées les casernes. De cette position, on jouit d'une vue complète de la ville, du hâvre, de la rivière, et même de la rive opposée. Pl. CLVII. Pl. CLVII *bis*.

En outre, on doit noter encore les maisons de réclusion et de correction, l'hôpital, les bureaux de la

police, de la poste et de la compagnie de Van-Diemen's-Land; la chapelle catholique, diverses écoles ou maisons d'éducation; enfin divers établissemens particuliers plus ou moins importans.

Au sud de la ville, jusqu'à l'embouchure de la rivière, s'étend le district de Sandy-Bay ou Queenboro; il contient quelques habitations éparses çà et là dans la campagne, mais il n'y a aucun établissement remarquable. Seulement, sur le mont Nelson, on a placé un poste de signaux et un télégraphe qui communique avec le fort Mulgrave, et donne sur-le-champ connaissance, au gouverneur, des mouvemens des navires en vue, dès qu'il s'en présente devant le cap sud-ouest.

A Sandy-Bay, petite anse située à quatre milles de la ville, dans une position agréable, on trouve quelques jolies métairies : cependant la qualité du sol, qui est sablonneux, est très-médiocre, et dans l'intérieur le pays n'offre qu'une suite de hauteurs couvertes de bois et peu susceptibles de culture.

Le long de la rivière, et à un mille et demi de la ville, en partant du quartier appelé Lumber-Yard, on arrive dans un endroit nommé Loretto, où le gouverneur avait eu l'intention d'élever un palais, parce qu'on y trouve d'excellente pierre à bâtir. Déjà plusieurs blocs avaient été taillés et préparés, mais le projet a été ajourné, à cause des frais considérables qu'il eût entraînés.

En sortant de la ville, par Elizabeth Street, on se trouve sur la grande route qui se dirige au nord

et conduit à New-Norfolk et à Launceston; de chaque côté de cette route, durant un certain espace, s'élèvent plusieurs habitations agréables et bien bâties. Quand on a marché l'espace de deux milles environ, en tournant à droite, on est charmé par l'aspect d'un des sites les plus ravissans de toute l'île. C'est là New-Town, qui n'est encore aujourd'hui qu'un village composé d'un petit nombre de maisons régulières, de métairies, de jardins et de pâturages rians, mais qui ne tardera pas à devenir une jolie ville. De New-Town on a la plus belle vue du cours du Derwent; les montagnes hautes et déchirées, qui dominent l'autre rive, forment un contraste frappant avec les cultures qui environnent ce hameau.

Pl. CLIX et CLXIII.

Après avoir dépassé la belle auberge appelée Rose Inn, le voyageur n'a rien à remarquer, jusqu'au bac d'Austin, que la beauté de la route et les circuits du Derwent qui viennent de temps en temps frapper ses regards. Sur la droite de la route, et à huit milles trois quarts de Hobart-Town, se trouve Ferry-House, bonne et grande auberge, pourvue de toutes les commodités possibles. Là se trouve aussi le bac sur lequel on traverse d'ordinaire le Derwent pour s'avancer vers le nord de l'île. Mais, pour le moment, nous allons quitter cette route pour donner une idée du pays, aux environs de New-Norfolk.

A treize milles du bac, en suivant les agréables détours de la rivière, on arrive à Elizabeth Town, chef-lieu du district de New-Norfolk. Dans ce trajet, du côté de l'ouest, la vue s'arrête sur une contrée

sauvage, mais elle se promène avec plaisir sur les jolies habitations de la rive opposée, qui forment l'établissement de Herdsman's Cove. Le long de la route on voit quelques jolies maisons et les fours à chaux du gouvernement, un beau moulin à eau appartenant à M. Terry, et l'habitation de M. Lascelles. A mesure qu'on s'approche de la ville, le lit du Derwent se rétrécit, et la scène prend un aspect sauvage et romantique. Les flancs des montagnes sont suspendus sur les eaux du fleuve, et la route, qui est très-étroite, est quelquefois taillée dans le roc vif.

Elizabeth Town, qui ne présentait qu'une seule maison, il n'y a pas plus de sept ou huit ans, est déjà un beau village composé d'une quarantaine de petites métairies, où l'on remarque la maison de campagne du gouverneur, située dans une position délicieuse.
Pl. CLXV. On y trouve en outre une des meilleures auberges du pays. Au milieu de ce village s'élève une jolie église en
Pl. CLXVI. briques, où l'on célèbre deux fois le service le dimanche.

Le Derwent est navigable, jusqu'en cet endroit, pour les bateaux de quatorze et quinze tonneaux. Il y en a toujours en route pour les relations du commerce. Le prix du fret est d'un schelling par quintal pour toute espèce de fardeaux, et de quatre pences pour chaque boisseau de grain de toute nature. Au-dessus d'Elizabeth Town, la force du courant et les nombreux rochers qui barrent le lit du fleuve cessent de rendre sa navigation praticable.

En continuant de remonter la rivière, on voit

encore cinq ou six jolies métairies entourées de belles cultures; on trouve un petit torrent, nommé le Plenty, qui se décharge dans le Derwent, puis on arrive sur le bel établissement de M. Humphrey. Les terres labourables sont sur le bord du Derwent, et les montagnes de l'ouest offrent de beaux pâturages à de nombreux troupeaux. C'est là que le Styx vient s'unir au Derwent.

A quelques milles plus loin, sur les bords de la rivière, sont encore quelques autres habitations. Mais comme ce terrain devient très-montueux, bientôt il n'offre plus de pâturages pour les troupeaux, et ne peut plus être cultivé. A l'ouest, une énorme chaîne de montagnes escarpées, déchirées et terminées par des sommets blanchâtres, sépare ces contrées intérieures des bords du hâvre Macquarie. Les condamnés, relégués sur les bords de ce bassin, ont souvent essayé de franchir cette barrière pour s'échapper vers l'intérieur; mais en général ils sont morts de fatigue, ou ont été contraints de revenir sur leurs pas pour se rendre à l'autorité. Aussi toute cette étendue de pays, qui porte le nom de Western Mountains, est-elle encore fort imparfaitement connue.

Revenons maintenant à Elizabeth Town, et passons le pont flottant devant Bush Inn; après avoir traversé le district de New-Norfolk où se trouvent plusieurs jolies métairies, et entre autres celles de MM. Barker, Robinson, Cawthorne, Heywood, etc., nous parviendrons sur des hauteurs d'où l'on a une vue fort

étendue du pays. Dans l'ouest, à l'extrémité des monts Western, s'élève un piton sourcilleux qui domine considérablement tout le reste de la chaîne. Son sommet étant presque toujours couvert de neige, il a reçu le nom de Frenchman's Cap (bonnet du Français) par allusion au bonnet blanc qui couvre presque toujours le chef d'un cuisinier français. Sous les pieds du voyageur s'étendent les fertiles pâturages des districts de Sorrel et de Macquarie. Le feu gouverneur Sorrel possédait une belle propriété dans ce canton.

A la base d'un des pitons nombreux qui s'élèvent sur cette partie de l'île et sur les bords du Clyde, sont éparses quelques cabanes en bois et en gazon, qui marquent l'emplacement de la future ville Macquarie. Tout le terrain qui l'environne est un sol d'alluvion d'une excellente qualité. Sur la droite, avant de traverser le Clyde, est la belle habitation du docteur Bromley; son jardin, qui s'étend jusqu'aux bords du torrent, est un des plus beaux et des plus fertiles de l'île.

Après avoir dépassé le Clyde, on se trouve dans un beau pays découvert, montueux et tapissé d'immenses pâturages, très-propres à la nourriture des troupeaux et des bestiaux. On y remarque les propriétés de MM. Langloh, Parker, Owen, Lord, etc. A trois milles de Lawrennie est l'habitation de M. Marzette. Enfin, plus au N. N. O., et sur les bords de l'Ouse et du Shannon, sont les terres de MM. Austin, Ross, Treffit, Patterson et autres. Mais dans ce nombre,

très-peu sont habitées par leurs propriétaires, et cette partie du pays est encore peu connue.

Si vous remontez le cours du Clyde, en laissant Abyssinie sur la droite, et Cross-Marsh sur la gauche, vous rejoindrez la route de Launceston. Un peu dans l'est de Cross-Marsh est la propriété de M. Burns, entourée de hautes collines dépouillées de bois et couvertes d'excellens pâturages. Après avoir repassé le Clyde, à un mille de cet endroit, le pays offre une plaine unie de dix ou douze milles d'étendue, d'un aspect assez triste. En sortant de ces plaines, nommées Emu Bottoms, on traverse des bois pour arriver à l'emplacement destiné à la ville de Bothwell. L'habitation de M. Reid, la métairie de M. Scott, quelques cabanes pour les soldats et une jolie maisonnette pour l'officier-commandant, forment aujourd'hui la cité de Bothwell. A un mille de distance, est un excellent moulin à eau. A trois milles sur la gauche, est le bel établissement du capitaine Word, environnée par plusieurs jolies maisonnettes, habitées par d'honnêtes familles écossaises, amenées à ses frais dans ce pays.

Les hauteurs d'Abyssinie ont été long-temps le repaire d'une tribu de naturels qui ravageaient le pays. Les lieux nommés Hunting Grounds offrent beaucoup d'attraits aux chasseurs du kangarou. La rivière Jordan poursuit son cours au travers de ravins immenses, hérissés de rochers et parsemés de nombreux précipices.

Plus loin, le Jordan s'égare dans les plaines fertiles

de Cross-Marsh, où se trouvent les belles habitations de MM. Espie, Kemp et Lord. Près du vaste enclos de celui-ci, vous retombez dans la grande route de Hobart-Town à Launceston, à trente-un milles de la première de ces villes et à quatre-vingt-treize milles de l'autre.

En revenant au sud, on verra les districts florissans de Pitt Water, Coal River, où sont déjà de nombreuses habitations; celui de Green Ponds, occupé par de petites métairies d'un chétif aspect. Après avoir franchi le sommet escarpé de Constitution Hill, et dépassé la belle habitation du docteur Espie, on arrive dans les fertiles plaines de Bagdad, qu'exploitent déjà de nombreux colons.

Le Strathallan, petit torrent qui se jette dans le Derwent, sépare les plaines de Bagdad de celles de Brighton. Le dernier lieu parut propre à devenir le chef-lieu du gouvernement. Ce projet, qui reçut un commencement d'exécution, fut ensuite abandonné, et tout ce qui en reste est un petit édifice en briques et quelques huttes pour loger un poste militaire. Du reste, plusieurs habitations sont disséminées dans la campagne, et l'on remarque celles de madame Whitehead et de M. Gage, à onze milles de Hobart-Town.

Le district nommé Clarence-Plains occupe un terrain découvert et peu productif sur la rive orientale du Derwent. Il fut primitivement partagé entre la plupart des colons qui furent transportés de l'île Norfolk à Van-Diemen's-Land. Sur le bord de la rivière, on doit remarquer les établissemens de Geilston et Ris-

don, appartenant au colonel Geils, et qui, dès l'année 1816, rapportaient assez de blé pour suffire à la consommation des officiers, des colons et des soldats pour une année entière.

Près de Coal River est l'importante propriété de M. Williams, dans l'un des plus beaux sites de l'île, et célèbre par son excellent beurre.

En traversant Coal River, on passe sur le district de Sussex ou Lower Pitt Water, où se trouvent de nombreuses propriétés très-productives. Dans le nombre, on doit citer celles de MM. Gordon, Lakeland, Bethume, Glover, etc.

Sorrel Town, capitale du Sussex, offre déjà une trentaine de jolies maisons, une belle église en pierre de taille, une prison, une école et une petite caserne. De petits sloops entretiennent une communication régulière entre cette place et Hobart-Town pour les besoins du commerce.

A peu de distance de cet endroit, sur un haut promontoire qui saille dans la mer, sont les restes d'une maison que le lieutenant Jefferys avait voulu bâtir sur un plan démesuré. Orielton, situé dans le même district, à vingt milles de Hobart-Town, est un terrain fertile et uni, où sont les habitations de MM. Owen et Lord, et qui nourrit d'immenses troupeaux de brebis.

A quatre ou cinq milles de cet endroit, est la ville de Richmond, composée d'un beau palais de justice en pierre de taille, d'une bonne prison, d'un marché et de quelques maisonnettes. Aux environs, on compte

une centaine de métairies, dont plusieurs sont d'une belle tenue.

En remontant Coal River, qui prend sa source dans les montagnes de la côte orientale de l'île, on se trouve dans les plaines de Jérusalem, en grande partie occupées par de petits concessionnaires. Puis, si nous traversons de nouveau les districts de Bagdad et de Cross-Marsh, nous arrivons sur un territoire, nommé Lovely Banks, appartenant à M. Hudson, d'un aspect agréable, modérément boisé et fertile en bons pâturages. De là à Hobart-Town, on compte trente six milles et demi.

A cinq milles et demi plus loin, est une belle habitation, appartenant à M. Edward Lord, contenant six milles acres de terre, onze cents brebis, trois cents têtes de bétail, etc. De là à Jericho, dans un espace de six milles, la route est montueuse. A deux milles de Jericho, on passe sur une montagne, nommée Spring Hill, d'où l'on découvre une vue magnifique vers la partie occidentale de l'île, savoir les vallées situées à vos pieds et les montagnes immenses qui les environnent. Le mont de la Table, qui a beaucoup de ressemblance avec celui du cap de Bonne-Espérance, domine toute la scène et fixe surtout votre attention.

Quant à la ville de Jericho elle-même, on n'y trouve encore qu'une prison de peu d'apparence, un poste de soldats logés dans des huttes, et l'habitation en bois de l'officier-commandant; plus, trois ou quatre propriétés particulières.

A peu de distance, derrière une rangée de co-

teaux, est située l'agréable habitation de M. Anstey, dans la partie la plus fraîche et la plus élevée de toutes celles qui sont cultivées dans l'île. Des milliers de brebis paissent l'herbe des vallées et des coteaux environnans.

A cinq milles, sur la droite de Jericho, le Jordan prend sa source dans une grande lagune de trois cents acres d'étendue, nommée Lemon's Lagune. De cet endroit à Hobart-Town, on compte quarante-sept milles, et dans toute cette étendue, la route est macadamisée. Au-delà, la nouvelle route suit une chaîne de monticules, d'un aspect très-triste. Mais l'ancienne, après avoir traversé un pays bien dégagé, passe par la ville d'Oatlands, où l'on ne trouve encore que quelques cabanes en terre pour les soldats et les convicts.

A onze milles de Oatlands, après avoir traversé quelques pitons rocailleux et l'immense plaine de York Plains, on doit s'arrêter à l'auberge de White Heart Inn, à Tin Dish Holes; autrement il faut pousser quinze milles plus loin jusqu'à Ross Bridge; ce dernier espace est occupé par une plaine bien dégagée, où se trouvent l'habitation de M. Harrison, près d'Antill Ponds, et celle de M. Kimberly, dans la vallée nommée Salt Pan Plains. Ce nom lui vient de deux grands marais qui s'y trouvent, et déposent en été beaucoup de sel.

A trois milles à l'est de la route, on voit un monticule, nommé Harrietta, de cent pieds d'élévation environ, terminé par un plateau uni et découvert de

quinze ou vingt acres de surface. Vu d'une certaine distance, il ressemble à une vaste fortification.

Les eaux d'Antill Ponds, après un cours sinueux de cinq ou six milles, vont s'unir au torrent de Blackman. La route passe sur cette rivière à Blackman's Bridge, sur un pont de cent pieds de long; dans cet endroit éloigné de soixante-sept milles de Hobart-Town, on ne voit que deux ou trois maisons isolées. Mais, à quelques milles plus loin, sont la propriété et le grand moulin à eau de M. Lackey, les domaines de MM. Eddie, Badley, et plus haut la grande maison de M. Curr Clarke, où madame Clarke a établi une pension pour les jeunes demoiselles.

Dans ce même district, et près du ruisseau de Penny-Royal Creek, sont encore les habitations de MM. Yorke, Sutherland, une distillerie fondée par d'honnêtes familles écossaises, enfin un beau moulin à eau, appartenant à M. Gatenby, avec des ateliers de charron et de forgeron. La terre est généralement fort bonne dans ce canton.

Si nous reprenons la route de Launceston à Blackman's Bridge, nous passons devant les habitations de MM. Kermode, Parrymore et Horton, et, après une course de sept milles, nous arrivons à l'auberge de Man of Ross à Ross Bridge. Cet endroit est destiné à devenir le siége d'une ville; il y a de l'eau en abondance et quelques carrières de bonne pierre à bâtir. Il y a un lieu préparé pour les courses de chevaux. Enfin, on y traverse le Macquarie sur un pont de deux ou trois cents pieds de longueur; et ce fleuve est

la limite des comtés de Buckingham et de Cornwall.

De Ross Bridge à Campbell Town, la route traverse une plaine riche et fertile, où l'on remarque une ferme considérable du gouvernement, et la belle habitation de M. Horne. La ville même de Campbell Town, située au confluent d'Elizabeth River avec le Macquarie, ne se compose actuellement que d'une maison neuve en briques qui sert d'auberge; mais les diverses habitations de bons cultivateurs qui l'environnent lui donnent l'apparence d'un bourg.

Des rives du Macquarie jusqu'aux montagnes de l'Est le pays est fertile et présente une suite de bons pâturages. Ces plaines portent le nom de Saint-Paul et Break-o'-Day. A six milles de Campbell Town, vous laissez sur votre gauche la belle habitation et les nombreuses clôtures de M. Willis; un mille plus loin, vous laissez aussi à gauche les marais de Hyland, vaste réservoir d'eau fort utile aux troupeaux en été. Puis vous quittez un pays dégagé pour entrer dans la triste forêt d'Epping, qui n'a pas moins de huit milles d'étendue.

Ensuite, on se trouve dans des plaines magnifiques que traverse le cours sinueux du South Esk; ce fleuve prend sa source sur les flancs du sourcilleux Ben Lomond, dont la masse domine la chaîne entière des montagnes voisines. On passe successivement devant les propriétés de MM. Gibson, Thomas, Youl; on traverse sur un bac, établi depuis plusieurs années, le South Esk, près de l'habitation de M. Nolan, et à cent douze milles de Hobart-Town.

Sur la rive septentrionale, quelques cabanes et une ou deux maisonnettes indiquent l'emplacement d'une ville, nommée Perth, qui sera un jour fort agréable. A deux milles au nord de ce passage, sont les fertiles plaines de Bredalbane, et à quelques milles plus loin, dans un lieu nommé Cocked hat Hill, on rencontre plusieurs petites métairies qui appartiennent à divers individus d'une réputation fort suspecte sous le rapport de la probité. De là à Launceston, la route, dans un espace de six milles, est assez bonne et passe devant la ferme de M. Smith et la jolie habitation de M. Walker. A peu de distance, dans l'est de cette route, le North Esk se précipite avec violence, dans l'espace d'un mille, sur une chaîne de quinze ou vingt énormes rochers, dont chacun a une vingtaine de pieds de hauteur. Cette série de cascades, entremêlées d'arbres qui sont comme suspendus sur leur étendue, offre un coup-d'œil très-pittoresque.

Launceston, chef-lieu du comté de Cornwall, éloigné de cent vingt-trois milles de Hobart-Town, fut fondé en 1804 par les ordres du gouverneur King. Quoique moins considérable que Hobart-Town, puisqu'elle ne compte guère que deux milles habitans, sa position est cependant préférable à cause de l'excellente qualité du sol qui l'environne.

Cette ville est assise au confluent du North Esk et du Tamar. Quoique éloignée de la mer de près de quarante-trois milles, la marée y monte de quinze pieds, et des navires de trois cent cinquante tonneaux peuvent laisser tomber l'ancre à une encâblure de la

jetée. Mais de nombreux bancs rendent la navigation de cette rivière pénible à de grands bâtimens, et de petits navires sont continuellement employés aux relations du commerce entre cette place et Sydney; la quantité des exportations en blé seulement s'élève à cent mille boisseaux. Quelques-uns de ces bâtimens ont déjà porté du blé de cette partie de la Tasmanie à Maurice, au cap de Bonne-Espérance et au Brésil, avec diverses chances de profit.

En édifices publics, on ne peut noter que l'église, un grand magasin neuf et les casernes qui reçoivent une compagnie du régiment qui forme la garnison de l'île; enfin un collége, fondé en 1826 par souscription. Les personnes qui ont souscrit pour cinquante livres sterling ont le droit d'y placer leurs fils pour y être nourris et instruits, moyennant une rétribution annuelle de trente livres sterling.

Les rues sont régulièrement tracées et se coupent à angles droits, mais sont presque impraticables en temps de pluie. Les maisons sont basses, la plupart construites en bois et n'ayant que le rez-de-chaussée. Un petit nombre seulement, plus neuves et construites en pierre, offrent une apparence plus respectable.

De Launceston à George Town, en suivant le cours du Tamar, on voit sur ses rives quelques petites métairies; mais si l'on en excepte les propriétés de MM. George et Charles Barnard, il n'y a pas en tout trois cents acres de terre en culture. Les montagnes s'approchent beaucoup plus de la rive occidentale du fleuve que du côté de l'est; de ce dernier côté, on

voit le mont Direction et les sommets intermédiaires, de l'autre les monts Asbestos et Pleasant Hills.

A vingt milles de l'embouchure, sur le bord occidental, sont les moulins nommés Supply Mills, élevés à grands frais par M. Charlton sur le ruisseau Supply. Ils peuvent moudre quatre cents boisseaux de grain par jour.

George Town est situé à trois milles de l'entrée du port Dalrymple, qui forme l'embouchure du Tamar, et sur sa rive orientale. Le gouvernement a dépensé beaucoup d'argent pour cet établissement, auquel on avait attribué d'abord une haute importance. Mais comme le sol des environs est extrêmement nu et rebelle à toute espèce de culture, peu de personnes ont voulu s'y fixer, et George Town n'est pour ainsi dire qu'un établissement militaire. Il y a un nombre considérable de condamnés qui sont gardés par un détachement de vétérans. On y avait aussi établi, il y a quelques années, une maison de travail pour les femmes, mais on n'y renferme que celles qui se sont rendues coupables de récidive.

Du côté de la rivière opposé à la ville, est l'habitation du capitaine Townsend. Sur la rive orientale, et à la bouche même du fleuve, est la maison du pilote, qui sert en même temps de poste de signaux.

A quinze milles à l'est du Tamar, coule la rivière Piper, dont l'entrée est obstruée par un banc. Sur ses bords on trouve quelques morceaux d'un bon terrain, mais personne ne s'y est encore établi.

Du côté du cap Portland, entre Ringaroome River

et la baie de Fives, le pays ne consiste qu'en landes arides et pierreuses, qui ne paraissent offrir aucun genre d'utilité.

Jusqu'à trente milles de son embouchure, les bords du Ringaroome annoncent une meilleure qualité du sol; mais, comme son niveau est plus bas que celui de la rivière, il est à craindre qu'en hiver tout cet espace ne soit submergé.

A l'ouest du Tamar, trois rivières, nommées première, deuxième et troisième rivière Western, viennent décharger leurs eaux à la mer. Sur leurs bords, on trouve de beaux pâturages où les bergers conduisent leurs troupeaux. Sur la pointe nord-ouest de Van-Diemen, la compagnie de Van-Diemen's-Land a pris possession d'une concession de deux cent mille acres de terre, sous la direction d'Edward Curr, et elle s'occupe d'y former un très-grand établissement. La péninsule seule de Circular Head, dont cette compagnie a fait l'acquisition, contient près de huit mille acres de terre, dont la moitié offre d'excellens pâturages.

Pour faire connaître au lecteur le reste du territoire aujourd'hui occupé dans l'île de Van-Diemen, nous allons le ramener de Launceston à Hobart-Town par une autre route que celle que nous venons de suivre.

En sortant de Launceston, par la partie de l'est, après avoir dépassé un monticule, on arrive bientôt à de grands marécages dont les bords sont aujourd'hui tapissés de trèfle blanc. Un officier du régiment qui

se trouvait autrefois dans l'île, avait coutume d'en mettre de la graine dans sa poche, et d'en semer çà et là sur la route en se promenant à cheval; un moyen aussi simple a suffi pour introduire en ces lieux un fourrage aussi utile. Dans ce canton, vous pouvez remarquer les beaux pâturages de MM. Dry, Hobler et Cookson, sur les bords du North Esk, et la distillerie d'eau-de-vie de grains, bâtie par M. Tower.

On entre ensuite dans les plaines Patterson, formées par un terreau fertile, noirâtre et argileux, où l'on trouve les propriétés de MM. Hill, Rose, MacLeod, Sutherland, Lett, Owen, Bartley et Sinclair, etc. Dans toute cette étendue de pays, il n'y a pas dix acres de mauvaise terre.

En se dirigeant au sud-est pour se rapprocher du South Esk, la belle propriété du capitaine Barclay offre un aspect tout aussi fertile; sur les bords même de cette rivière, rien n'est plus riant que les riches plantations de M. Cox. Aussi a-t-il déjà entouré de palissades près de douze cents acres de terre!...

Sur les bords du Nile, ou plus communément Cox's Creek, sont les domaines du capitaine Ostler, du docteur Cameron et de M. Massey. En remontant le South Esk, jusqu'à six milles environ de Ben Lomond, on verra la propriété de M. Bateman. Comme la terre est partout d'une excellente qualité, elle est déjà occupée par divers colons.

Après avoir repassé le South Esk, à Perth, on verra les possessions de MM. Bonney, Walker et Ritchee, et le vaste établissement de M. Archer, le plus

considérable de tous ceux de la colonie. La maison est située sur une hauteur d'où l'on a la vue de la rivière Lake, des plaines Norfolk et de tout le pays jusqu'à la chaîne des Western Mountains.

Près de cet endroit, on peut passer le Lake River à gué, à Mountgarret's Ford, et l'on se trouve dans les plaines de Norfolk, sur la rive occidentale du Lake River.

Tout le terrain, compris entre le South Esk et le Lake River, sur les bords de ce dernier, est d'une excellente qualité, et appartient à M. Archer. Il y a en outre une quantité de petites métairies occupées par des jeunes gens nés dans l'île, ou par des personnes qui y résident depuis longues années, mais qui paraissent peu empressées de seconder, par leurs soins, l'heureuse qualité du sol qu'ils habitent.

A l'extrémité des plaines de Norfolk, sont la ferme et l'établissement d'agriculture de Van-Diemen's-Land et New-South-Wales, composés de deux mille acres de terre. Comme les montagnes de l'ouest se rapprochent beaucoup de la rivière en cet endroit, la terre de bonne qualité n'y est plus aussi étendue que plus loin au nord, et le grand nombre de troncs d'arbres brûlés que l'on voit çà et là en rend l'aspect triste.

En continuant de remonter le Lake River, on voit successivement les habitations de MM. J. Archer, Brumley, Lawrence et Carns. On passe la rivière à gué près de la dernière, et l'on trouve les propriétés de MM. Young, Fletcher, O'Conner, Parker, etc.

Plus loin, le pays devient montagneux jusqu'aux lacs où la rivière prend sa source, et qui servent d'asile à une foule d'oiseaux de toute espèce, comme cygnes noirs, canards sauvages, bécassines, cailles, etc.

A la jonction de la rivière Lake avec le Macquarie, est l'habitation de M. Corney; à la suite viennent celles de MM. Simpson, Von-Bibra, et les terres de MM. Young, Fletcher, Watson, Stoddart, Dixon, etc. Des limites de M. Simpson à Ross Bridge, la route traverse un très-beau pays dans l'étendue de seize milles, le long du Macquarie, et ce district renferme plusieurs jolies métairies dont les possesseurs cultivent du blé seulement pour leur consommation, attendu qu'ils sont trop éloignés des deux extrémités de l'île pour l'envoyer vendre.

Nous avons déjà décrit l'espace compris entre Ross Bridge et Hobart-Town. Nous dirons donc un mot de l'établissement formé à Oyster Bay ou Little Swan Port sur la rive orientale de l'île. Son éloignement du chef-lieu par eau, et la difficulté du chemin par terre, ont empêché ses progrès durant plusieurs années, et M. Meredith a été long-temps seul habitant de ces lieux. Mais deux fermiers et leurs familles sont allés dernièrement y établir des laiteries; quelques autres ont commencé à y louer de la terre. Il y en a plusieurs milliers d'acres d'assez bonne qualité et bien arrosée; en outre on peut y établir d'utiles pêcheries.

Entre Oyster Bay et Frederic Hendrick's Bay, on trouve l'île Maria, dont le sol est détestable, et par

conséquent de peu de valeur. Cette place a été longtemps le siége d'un établissement pénitentiaire, et l'on y envoie encore ceux qui sont condamnés dans l'île. On ne sait pas trop à quoi ces gens sont employés.

Le hâvre Macquarie, situé sur la côte occidentale de l'île, contient un autre établissement pénitentiaire, où sont envoyés les sujets les plus incorrigibles, et leur traitement est plus rigoureux que partout ailleurs. Plusieurs sont condamnés pour la vie, et quelques-uns ne peuvent travailler qu'enchaînés. La plupart de ces hommes sont occupés à abattre du bois et à le débiter, d'autres construisent des canots et de petits navires pour le gouvernement. Leur nourriture consiste en une faible ration de bœuf salé et de biscuit. Chaque jour, quand leur travail est terminé, ils sont ramenés sur une petite île nommée Sarah, au milieu du hâvre, et renfermés dans une forte prison durant toute la nuit. Un détachement, commandé par un capitaine, est chargé de les surveiller.

Le pays qui environne le hâvre Macquarie passe pour être affreux et incapable de recevoir aucune espèce de culture. Plusieurs condamnés aiment mieux, dit-on, subir la mort que d'y être transportés pour la vie, et l'on a vu parmi eux des individus commettre des meurtres tout exprès pour être délivrés de la misérable existence à laquelle ils sont réduits.

Jusqu'à ce jour on connaît très-peu de chose de la côte occidentale; cependant il est des personnes qui croient qu'entre la chaîne des Western Mountains et la côte, on trouve encore de bons terrains, en re-

montant vers le nord, jusqu'à l'établissement de la compagnie de Van-Diemen's-Land.

Il en est de même de la chaîne orientale; une fois qu'on l'a franchie, on trouve de grandes étendues de pays bien arrosées et faciles à exploiter. Peu de concessions ont été faites de ce côté, et les bergers y conduisent leurs troupeaux en attendant que ces terrains aient reçu une destination.

D'après ce que nous venons de dire, on voit qu'à peu de chose près tous les établissemens formés jusqu'à ce jour dans l'île de Van-Diemen sont renfermés dans une longue vallée qui règne depuis le port Dalrymple jusqu'à Hobart-Town. D'une part elle est bornée par les montagnes de l'est, et de l'autre par les montagnes de l'ouest : cette vallée n'occupe guère qu'un tiers de l'île; en outre, elle est parsemée de pitons et de hauteurs qui l'empêchent d'être cultivée dans toute son étendue. Aussi cette île ne sera-t-elle jamais susceptible d'atteindre à la population qu'on serait tenté de lui accorder, au premier coup-d'œil, en raison de sa superficie.

Il y a plusieurs montagnes élevées sur Van-Diemen's-Land; la principale a d'abord reçu le nom de montagne de la Table, à cause de sa ressemblance avec celle qui domine la baie du cap de Bonne-Espérance : mais, depuis quelques années, le nom de montagne Wellinghton a prévalu. Elle s'élève immédiatement au-dessus de Hobart-Town, et sa hauteur, mesurée avec un baromètre par sir Henri Englefield, s'est trouvée être de trois mille neuf cent soixante-quatre

pieds anglais. Son sommet est couvert de neige durant les trois quarts de l'année, et elle est sujette à des bourrasques semblables à celles qui ont rendu si célèbre la montagne d'Afrique du même nom. Quoique la tempête ne soit pas annoncée par des nuages condensés sur son sommet, comme au Cap, cependant l'aspect menaçant du ciel suffit pour avertir les habitans. Ces tourmentes sont heureusement bornées aux environs de la montagne et durent rarement plus de trois heures; mais, pendant ce temps, rien n'en peut surpasser la violence. En 1810, un navire, destiné pour Hobart-Town, mouilla de nuit dans le canal de d'Entrecasteaux à cause du calme. Le lendemain matin, on travailla à déraper, dans l'espoir que la brise de mer s'élèverait avant que l'ancre fût haute; mais l'équipage n'eut pas plutôt terminé cette opération et appareillé les voiles, qu'on fut surpris par une de ces rafales de la montagne. Aussitôt le navire engagea; et il eût chaviré ou perdu sa mâture, si l'on n'eût à l'instant largué les drisses et écoutes. Les voiles carguées, le navire se releva; et, comme il se trouvait dans un hâvre étroit et bien fermé, il put sans danger laisser souffler le coup de vent. Cette tourmente ne dura pas plus de deux heures; mais, pendant ce temps, les eaux du hâvre furent horriblement agitées, et elles s'élevaient en poussière fine et par tourbillons. La fureur du vent fut telle, que les matelots étaient obligés de se cramponner aux cordes de toutes leurs forces pour éviter d'être emportés hors du navire.

Dans la partie occidentale de l'île règne une chaîne de hautes montagnes, nommée Western Mountains, dont l'élévation est d'environ trois mille cinq cents pieds : elles sont situées à soixante milles au N. O. de Hobart-Town, à l'extrémité d'une plaine verdoyante. Sur leur sommet se trouve un grand lac, où l'on conjecture que le Derwent prend sa source, aussi bien que les rivières qui coulent dans le hâvre Macquarie.

A trente milles au S. E. de Launceston sont les deux pitons appelés Ben Lomond ou Butts et le pic de Tasman, l'un et l'autre d'une hauteur moyenne. Au N. O. de Launceston s'étend une chaîne de hautes collines, nommées Asbestos Hills, parce qu'on y trouve beaucoup d'asbeste. A seize milles au N. E. de Hobart-Town, et à l'extrémité septentrionale du district du Lake River, s'élève une haute montagne en forme de pain de sucre, nommée mont Mangalore.

Il y a encore plusieurs autres hauteurs dans l'île qui méritent à peine le nom de montagnes. Du reste, à l'exception de la partie située au S. et au S. O. de Hobart-Town, qui offre un sol nu et dépouillé, le reste du pays, quoique parsemé de pitons et de collines, avec des plaines et des vallées, ne peut pas être considéré comme rocailleux. Les parties les plus montagneuses ne sont point dépourvues de végétation, et sont en général couvertes de pâturages entremêlés de bois qui leur donnent un aspect agréable.

Dans le grand nombre des rivières et des torrens qui sillonnent la surface de cette île, deux seulement

sont remarquables par leur largeur et leur étendue, le Derwent et le Tamar.

L'embouchure du Tamar ne peut compter que du cap Direction et de la pointe Pierson, attendu que les eaux de la baie des Tempêtes et du canal de d'Entrecasteaux appartiennent presque entièrement à l'Océan. De là son cours est dirigé au N. N. O., dans l'étendue de vingt ou vingt-quatre milles, en laissant Double-Bay sur la droite et la ville d'Hobart-Town sur la gauche; puis il reçoit les eaux de Herdsman's Cove, se détourne vers l'O. et même vers l'O. S. O., et continue d'être navigable, pour des bateaux de vingt ou vingt-cinq tonneaux, jusqu'aux chutes de New-Norfolk. Son cours devient ensuite très-sinueux; il traverse les riches plaines de Macquarie, et, suivant l'opinion la plus commune, il prend sa source sous les flancs des montagnes de l'ouest.

Ce fleuve abonde en poissons de diverses espèces. Les baleines remontent jusqu'à la ville, et, du rivage, les habitans peuvent souvent contempler les moyens que l'homme emploie pour se rendre maître de ces monstres marins.

Durant tout le cours du fleuve, on peut jouir d'un coup-d'œil admirable, souvent romantique et pittoresque. D'énormes rochers suspendus presque à pic, de jolis bocages toujours verts, de riantes prairies et de vastes pâturages, enfin de nombreuses et agréables métairies, entourées de belles plantations, fixent tour à tour les regards du voyageur. Des vaisseaux de tout rang peuvent trouver partout un excellent

mouillage, jusqu'à douze milles au-dessus de Hobart-Town. En un mot, les beautés diverses, et les nombreuses ressources qu'offrent les rives du Derwent, promettent toutes sortes d'avantages aux personnes qui s'établissent sur cette partie de l'île.

Le torrent du Kangarou coule au pied d'une suite de hauteurs, à droite de Coal River, et vient se jeter dans cette rivière après un cours de six milles environ, dirigé vers le sud. Coal River prend sa source près des collines nommées Three Hills, dans les plaines de Jerusalem, et se dirigeant au sud, il serpente au travers d'une riche et fertile contrée de douze milles de longueur, auquel cette rivière donne son nom, puis il traverse un beau pays, désigné sous le nom de Sweet Water Hills, et se décharge enfin dans un vaste bassin d'eau salée ou bras de mer, nommé Pitt Water.

Le Tamar est une rivière de médiocre étendue, mais d'une haute importance, à cause de la beauté des terres qui la bordent aux environs de Launceston. Le Port-Dalrymple forme son embouchure, son lit est obstrué de nombreux rochers et de bancs de sable qui rendent sa navigation fort pénible pour de grands navires. Dans une grande étendue, ses bords sont en général nus et dépouillés; mais à huit ou dix milles de Launceston, le terrain prend un aspect tout différent, le sol s'améliore, et aux environs de cette ville il est de la meilleure qualité.

Près de son embouchure, la largeur de cette rivière est de un à trois milles, et elle conserve de six cents à

mille toises de largeur jusqu'à vingt milles de distance, formant çà et là de petites baies avec de bons mouillages. A trente milles de la mer, sont les bancs nommés Nelson's Shoals et les buttes appelées Pleasant Hills; c'est ici qu'en hiver les eaux cessent d'être salées. Les buttes de Pleasant Hills sont situées sur la rive droite et offrent un aspect délicieux. Naguère, les naturels habitaient souvent ces lieux, à cause des kangarous et des autres espèces de gibier qui y abondaient.

C'est à Launceston que les eaux réunies du North Esk et du South Esk forment le Tamar. La première de ces deux rivières prend sa source au pied de Ben Lomond, et serpente au travers d'un riche et beau pays, dans une étendue de vingt milles environ. Mais son lit n'est navigable que pour des barques et des canots, et seulement à une petite distance de la ville; à sept milles de Launceston, dans un lieu nommé Corra Lin, les hommes et les bestiaux peuvent le traverser à gué sur un lit de galets.

Le South Esk, qui prend aussi quelquefois le nom de Cataract, prend naissance au pied de Tasman's Peak dans le S. E. du comté de Cornwall; de là prenant d'abord son cours à l'ouest, dans un beau pays découvert, il se dirige ensuite au nord au travers des plaines de Norfolk, et vient tomber dans le Tamar à un mille à l'ouest de Launceston. Là il forme une cascade d'environ quarante pieds de hauteur, entre deux mornes élevés et escarpés, et ses eaux coulent dans une vallée étroite d'un mille de longueur sur un

lit de larges rochers. Le cours entier de cette rivière est d'environ soixante milles.

A vingt milles de Port-Dalrymple, un torrent médiocre, nommé le Supply, prend sa source près des monts Asbestos, et vient tomber dans le Tamar près de Black Swan Point, après avoir traversé un pays de peu de valeur.

Deux autres rivières nommées, la première First Western River, et la deuxième Second Western River, coulent, l'une à neuf, et l'autre à vingt milles à l'ouest de Port-Dalrymple. Chacune d'elles traverse de vastes plaines bien boisées, et leurs embouchures forment des hâvres traversés par une barre.

Le Lake River prend sa source à quelques milles à l'ouest des marais Antill Ponds, au commencement du vaste district de Salt Pan Plains. Après avoir suivi un cours de vingt milles à peu près en ligne droite au nord, il vient tomber dans le South Esk presqu'au milieu des plaines de Norfolk. C'est un beau courant de soixante pieds de large, formant par intervalles des marais assez grands ou des petits lacs auxquels il doit son nom. Comme toutes les autres rivières de l'île, il abonde en poissons et en poules d'eau.

Au fond du hâvre Macquarie coulent deux rivières qui, d'après la direction de leur cours, doivent prendre leur source dans le grand lac des montagnes de l'ouest. La contrée voisine se refuse à toute espèce de culture, mais on peut s'y procurer du charbon de terre et du bois d'excellente qualité.

A Port Davey, deux rivières assez considérables

viennent se jeter à la mer, et leurs eaux, dit-on, descendent avec impétuosité des plateaux des montagnes de l'ouest.

Une petite rivière, nommée Huon River, qui prend naissance sur le revers méridional de la montagne de la Table, vient se jeter dans le canal de d'Entrecasteaux, devant la petite île Huon.

La rivière Jordan est un torrent médiocre qui doit son origine aux débordemens des eaux d'un lac fort étendu et couvert de joncs, nommé Lemon's Lagoon. Le Jordan n'est pas large, mais dans son cours il traverse les délicieuses plaines de Jericho; à la sortie d'une suite de marécages, il s'unit à un autre torrent, nommé le Strathallan Creek, dans la plaine de Bagdad, et vient enfin tomber dans le Derwent à Herdman's Cove.

La carte de Cross indique encore quelques autres rivières d'une étendue assez considérable, telles que le Clyde, le Shannon, l'Ouse, l'Arthur, mais l'on n'en connaît guère autre chose que leur direction. Les trois premières se jètent dans le Derwent au centre de l'île, et la dernière vient se jeter à la mer, près du mont Norfolk, sur la côte occidentale de l'île, par 41° 25' lat. S.

Parmi les lacs ou marais nombreux que l'on trouve dans cette contrée, le plus remarquable serait celui que M. Evans place sur le sommet des montagnes de l'ouest, et qui aurait été découvert, en décembre 1817, par le jeune Beaumont. Cette vaste pièce d'eau n'aurait pas moins de cinquante milles de circuit; sa forme est

angulaire, ses bords sont médiocrement boisés, et de l'une des rives on ne voit qu'à peine la rive opposée. En toutes saisons, à croire ce qu'on dit, ses eaux déborderaient en abondance par diverses issues, ce qui déjà est fort étonnant; mais en temps de pluie, ses débordemens deviendraient terribles. C'est à cette cause qu'il faudrait attribuer l'irrégularité des marées dans le Derwent, car on suppose que cette rivière doit sa source à ce grand réservoir. Nous sommes forcé de faire observer que nous ne trouvons aucune trace de ce lac dans la carte de Cross, et qu'au contraire elle indique un lac Beaumont vers le milieu de l'île, lac où le Clyde prendrait naissance. Nous invitons les futurs explorateurs de la Tasmanie à décider cette importante question.

A neuf ou dix milles à l'est de Hobart-Town, est un autre lac fort étendu, nommé Pitt Water, qui communique par un chenal étroit avec la baie du Nord. Son étendue est d'au moins six milles de long, sur trois de large, et, en certains endroits, il a assez de fond pour recevoir des navires de cent tonneaux. Le Coal River vient se jeter sur la partie septentrionale de ce bassin; ses marées sont de quatre ou cinq pieds, et l'on y trouve en abondance diverses sortes de poissons, surtout des huîtres aussi belles qu'en aucune partie du monde. En certaines places, ses bords sont couverts de crète marine, qui croît sur des arbres de cinq ou six pieds de hauteur, dont les troncs ont près d'un pied de circonférence. Deux ou trois petites îles sont disséminées sur la surface de ce bassin.

Le lac qui porte le nom de Lemon's Lagoon se trouve à trente-cinq milles environ au N. E. de Hobart-Town, et à cinq milles à droite de la route que l'on suit communément pour aller de cette place à Launceston. Sa forme est circulaire, son étendue est de plus de sept milles de circuit, et il est environné de hautes collines. Il a très-peu de profondeur, excepté dans la saison pluvieuse, où, en outre de ses propres eaux, il reçoit toutes celles des torrens qui descendent des hauteurs voisines. Du reste, deux ou trois courans d'eau s'en échappent constamment, et l'un d'eux devient la rivière Jordan. Ce lac abonde en gibier de toute espèce, et le pays d'alentour nourrit beaucoup d'emus et de kangarous.

A quarante milles de Hobart-Town, entre deux collines à l'extrémité des plaines de Jericho, au milieu de beaux pâturages, se trouve une suite de marais, nommés Macquarie Springs. A cinquante-cinq milles de la même ville, sur la grande route de Port Dalrymple, on rencontre une autre chaîne de marais, vulgairement appelés Sorrel Springs.

Ceux qui ont été nommés Antill's Ponds sont situés au pied d'une chaîne de coteaux, dans la partie méridionale du district de Salt Pan Plains, vers le centre de l'île. Dans ces plaines, on trouve plusieurs lagons, dont trois ont leurs eaux tellement imprégnées de sel, que chaque année on y récolte plusieurs tonneaux de cette substance. Ces lacs sont éloignés de plus de trente milles de la côte la plus voisine, comme de tout courant d'eau salée. On

doit remarquer que ces marais sont presque à sec en été.

La carte de Cross indique en outre les lacs Arthur, Fergus, Echo, sur lesquels on ne possède aucuns renseignemens plus détaillés. On voit qu'en général l'île de Van-Diemen est abondamment pourvue d'eaux douces, soit par les nombreux courans qui la traversent, soit par les vastes réservoirs disséminés sur toute son étendue. Quel parti les arts et l'agriculture ne pourraient-ils pas tirer de ce précieux avantage !

La description des côtes, canaux, ports et mouillages étant du ressort particulier de l'hydrographie, nous ne traiterons ce sujet que superficiellement. Mais nous ne pouvons nous empêcher de faire observer qu'aucune île au monde n'a été favorisée par la nature d'autant d'excellens mouillages que la Tasmanie. En effet, indépendamment du canal d'Entrecasteaux et de la baie des Tempêtes qui offrent une foule de hâvres et d'abris meilleurs les uns que les autres, on y trouve encore la baie des Huîtres, sur l'île Maria le port Montbazin, et le hâvre nommé Great Swan Port dans la baie Fleurieu, le port Dalrymple, le hâvre Macquarie, dont l'entrée est étroite et difficile, mais dont le bassin est immense, le port Davey et des mouillages utiles sur les îles Waterhouse et Hunter.

Les promontoires les plus remarquables sont, dans la partie septentrionale, le cap Grimm au N. O., la pointe circulaire à peu de distance dans l'E. de ce cap, le cap Portland au N. E.; dans la partie méridionale de l'île, on remarque les caps Pillar, Raoul,

la pointe Tasman, et les caps S. et S. O. Tous ces caps, et particulièrement ceux du S., sont formés par des mornes élevés et escarpés; quelques-uns sont même composés de colonnes de basalte, comme les caps Pillar et Raoul. Le cap Portland seul est plus bas, et finit par une plage sablonneuse, dominée par des coteaux peu boisés.

Toutes les îles qui accompagnent Van-Diemen's-Land sont très-rapprochées de terre. A l'exception des îles Bruny, Maria, Schouten, et de celles qui se trouvent dans le détroit de Bass, qui sont de dimensions assez considérables; toutes les autres, comme Maatzuykers, Mewstone, Pedra-Branca, Friars, Maurouard, Saint-Georges, ne sont que des îlots ou des rochers dépouillés et escarpés.

En général, les côtes de cette grande île sont fort saines, et les écueils les plus dangereux ne s'étendent pas à plus de deux ou trois milles au large. En tout temps, et surtout pendant les trois mois d'hiver, les vents du S. O. soufflent par cette latitude avec une violence extrême, ce qui rend alors la côte occidentale fort dangereuse. Communément on regarde comme un présage assuré de beau temps, de voir le vent varier au S. E. et à l'E.

Dans le règne végétal, on trouve peu de différence entre les arbres qui peuplent les forêts de la Nouvelle-Hollande et ceux de la terre de Van-Diemen. Cependant cette dernière contrée ne produit ni le cèdre *(cedrela toona)*, ni le mahogany *(eucalyptus robusta)*, ni le rose-wood *(trichilia glandulosa)*; mais

ces espèces sont avantageusement remplacées par une espèce nommée black-wood et par le pin d'Huon *(dacrydium* Sp. *)* dont le bois est d'une durée remarquable. Ce dernier croît en abondance sur les bords des rivières nouvellement découvertes, et particulièrement au fond du hâvre Macquarie. Son bois a une forte odeur de résine qui a l'avantage de détruire les insectes; il n'est pas propre à la construction des navires, mais on l'emploie à faire d'excellentes embarcations.

Le stringy-bark, espèce d'eucalyptus, est un des arbres les plus utiles de l'île; il croît dans les terrains bas et marécageux, et atteint de quarante à soixante et dix pieds de hauteur. Son bois, d'un grain dur et droit, est principalement propre à la charpente des maisons et à faire des palissades, etc. L'écorce, qui sert à faire des cabanes pour les scieurs et les fendeurs de bois, se sépare facilement du tronc par énormes plaques.

Le blue gum *(eucalyptus piperita* Smith) est plus abondant que le précédent. C'est un bois pesant d'un grain très-uni et qui atteint une taille immense. On se sert souvent avec succès des jeunes sujets pour faire des mâts de petits navires, et la plupart des canots de la colonie ont été construits avec ce bois. Il est aussi employé dans la construction des maisons, mais il faut qu'il soit bien sec; alors il est compacte et de bonne durée.

Le pepper mint, ainsi nommé parce que sa feuille a l'odeur de la menthe poivrée, croît par toute l'île.

Cet arbre est de peu d'utilité et ne sert guère qu'à faire des tables; mais dans ces forêts il élève quelquefois sa cime élancée à une hauteur étonnante au-dessus de toutes les autres espèces.

Les black wattle et silver wattle, espèces d'acacias, seraient aussi propres à divers usages, mais ils ne sont pas recherchés à cause de leur peu d'épaisseur. Cependant leurs belles grappes de fleurs jaunes offrent au printemps un charmant coup-d'œil.

Le pin de la baie de l'Adventure *(podocarpus aspleniifolius* Labillardière)se trouve au fond de la baie de ce nom. Ce serait un bon bois de construction, mais il est fort rare.

Le light wood *(ceratopetalum gummiferum)*, qui croît sur le bord des criques et des marais, devient plus touffu au sommet que tous les arbres de la même taille. Son bois, à la fois dur et léger, convient parfaitement pour les auges des moulins.

Le cherry tree *(exocarpus cupressiformis)* est un arbrisseau qui croît sur les coteaux rocailleux et dans les terrains arides; il ne sert guère que comme bois à brûler. On en fait cependant des montures de fusil, mais elles sont de peu de durée.

L'honeysuckle (*banksia integrifolia*) croît en divers lieux avec le casuarina et l'exocarpus. Ces trois espèces servent quelquefois à fabriquer des objets de fantaisie, mais leur bois est peu estimé.

Le tea tree (*melaleuca lineariifolia*) croît par touffes dans les stations humides, sur les bords des rivières et des torrens. Ses feuilles, prises en infusion

avec un peu de sucre, forment un breuvage agréable et qui peut fort bien remplacer le thé. Les naturels choisissent les jets les plus longs et les plus droits de cet arbrisseau pour en faire leurs lances.

Le currijong des naturels (*hibiscus heterophyllus*) s'y rencontre quelquefois, et son écorce intérieure peut être employée à faire des cordages. Le warratau (*telopea speciosissima*) habite les sommités de la montagne de la Table, et forme un bel arbrisseau d'ornement.

Les arbres de la Tasmanie, les mimosas seuls exceptés, sont loin d'offrir un aspect gracieux; leur ombrage est maigre, et leurs cimes, loin d'être touffues, sont difformes. Pas un d'eux n'approche pour l'agrément du coup-d'œil du plus médiocre de nos chênes ou de nos ormes. Parmi les plus grandes espèces, deux ou trois se dépouillent naturellement de leur écorce, qui retombe en lanières de quarante ou cinquante pieds de longueur de la cime vers le tronc; et il en résulte l'aspect le plus triste et le plus désagréable qu'on puisse imaginer.

Les plantes annuelles ou herbacées sont représentées à peu près par les espèces que l'on trouve à la Nouvelle-Galles du Sud, mêlées avec un certain nombre qui paraissent propres à Van-Diemen's-Land. Elles sont en général plus communes et plus vigoureuses dans cette dernière contrée, ce qui tient à un climat plus frais et à un terrain moins desséché.

Parmi les fruits indigènes, il n'en est pas un qu'on puisse citer. Pas un ne mérite d'être préféré aux mû-

res sauvages qui croissent sur les ronces en Europe. Mais on cultive dans les jardins avec le plus grand succès les pommes, les poires, les prunes, les mûres, les framboises, les groseilles, les fraises, les gadèles, etc. D'un autre côté, les oranges, les citrons, les goïaves, les grenades, et diverses autres espèces, y viennent plus difficilement qu'à Port-Jackson, ce qui tient à la différence de température. Les légumes et les plantes potagères y sont d'une très-bonne qualité; l'on y récolte toutes les espèces que l'on cultive en Angleterre.

Les animaux propres au pays sont des kangarous de trois ou quatre espèces, deux espèces d'opossum, l'écureuil, le phalanger, le kangarou-rat, le wombat, deux dasyures, le phascolome et l'échidné. Le chien sauvage ne s'y trouve pas comme à la Nouvelle-Hollande, mais le grand dasyure (*thylacinus cynocephalus*) parvient quelquefois à six pieds et demi de longueur du bout du nez à l'extrémité de la queue. Cet animal fait de grands ravages parmi les troupeaux; mais il est timide et fuit constamment à l'approche de l'homme, à moins qu'il ne soit surpris.

Les oiseaux appartiennent aussi aux mêmes espèces que celles de la Nouvelle-Hollande. Les plus remarquables sont l'emu, les cacatoës, les perroquets, les cailles, les philédons, les corbeaux, les pies, les pigeons et les colombes qui forment un excellent mets, et diverses espèces aquatiques, comme le cygne noir, deux ou trois espèces de canard, la bécassine, le plongeon, le pluvier, la poule d'eau, etc.

Les serpens se montrent assez fréquemment, de septembre à mars, dans les terrains très-humides ou marécageux, mais ils sont moins dangereux qu'à la Nouvelle-Galles du Sud. Toutefois le redoutable serpent noir (*blak snake*) existe aussi dans cette île. Les autres reptiles se bornent à une petite espèce de lézard très-innocente.

Les insectes ne sont ni nombreux ni variés dans leurs espèces, à l'exception des fourmis, des moustiques, et d'une mouche verte assez commune. Il y a aussi des scorpions et des mille-pieds, mais ils sont rares.

Les côtes, les hâvres et les rivières offrent en abondance divers poissons d'une bonne qualité. On en pêche dans le Derwent trois espèces nommées vulgairement la morue de roche, la tête plate et la perche, mais aucune n'est très-estimée pour sa saveur. Les requins et les marsouins remontent cette rivière jusqu'aux environs de la ville, et l'on a souvent tué dans Sullivan-Cove de grandes baleines noires; cette espèce abonde sur les côtes, mais celle qui fournit le sperma-céti est rare.

Les rochers maritimes sont couverts de moules, et l'on trouve en certains endroits de très-bonnes huîtres.

Les phoques, jadis assez fréquens sur les côtes de Van-Diemen's-Land, ont été tellement pourchassés qu'ils sont aujourd'hui tres-rares.

Les richesses minéralogiques de cette île sont encore aujourd'hui peu connues; cependant on assure qu'il s'y trouve des mines de cuivre, de fer, d'alun

et d'ardoise, mais aucune n'a encore été exploitée. La pierre à chaux y est peu abondante; on trouve de bonne pierre de taille dans la partie méridionale, mais celle du nord est moins favorisée sous ce rapport. Le charbon de terre existe en plusieurs endroits, et l'on en a découvert plusieurs veines ; mais il est probable qu'elles ne seront exploitées qu'à l'époque où le bois commencera à devenir rare et cher dans la ville. On croit qu'il en existe une mine très-riche, à un mille de la ville, dans la propriété de M. Emmit.

Les naturels de cette île paraissent décidément appartenir à la race qui peuple en général toute la surface de l'Australie, bien que certains voyageurs aient annoncé qu'ils en différaient à tel point qu'ils les considéraient comme de véritables nègres. On ne peut disconvenir que leur teint ne soit plus foncé et leurs cheveux naturellement plus crépus que chez leurs voisins de l'Australie. Du reste, même stature, même conformation, mêmes traits du visage, et mêmes habitudes, à quelques nuances près. Pl. CLIII.

Réunis en petites tribus, ils vivent principalement de chasse et de pêche; les moules, les huîtres, les lepas, les homards et les crabes leur offrent aussi de précieuses ressources. On a avancé qu'ils ne reconnaissaient aucune espèce de chef, mais les Anglais ont cru remarquer le contraire; chaque tribu aurait à sa tête un homme auquel tous les autres rendraient hommage et obéissance.

Ils ont des huttes dont la charpente est formée par trois pièces de bois fichées en terre et réunies au som-

met par une corde. Deux des côtés de cette espèce de pyramide triangulaire sont garnis d'une sorte de treillis; puis le tout est recouvert d'une couverture de chaume.

Leurs embarcations sont des espèces de catimararans, dont la base est formée par deux troncs d'arbre de trente pieds de long, maintenus parallèlement à la distance de cinq à six pieds l'un de l'autre, au moyen de quatre ou cinq traverses assujetties aux deux extrémités par des lanières d'écorce. Le milieu est aussi garni de traverses, et toute cette partie est en outre remplie par un treillage assez serré. Chacun de ces bateaux plats, ou plutôt de ces radeaux, peut porter dix personnes; les naturels avec leurs pagaies savent les manœuvrer avec autant de sûreté que de rapidité. Ils s'en servent quand ils veulent traverser des lacs, des rivières et des bras de mer pour passer sur des îles, puis ils les abandonnent à la plage quand ils n'en ont plus besoin.

Ils sont fort adroits à diriger leurs lances, mais ils ignorent l'usage du bâton à lancer si utile aux naturels de Port-Jackson. Leur vêtement en hiver consiste en peaux de kangarous cousues ensemble, qui forment une espèce de manteau très-chaud. En été, les hommes sont nus, mais les femmes ne quittent pas ce vêtement qui s'attache sur les épaules et autour du corps avec une corde.

Ces peuples ne pratiquent ni la coutume de faire sauter les deux dents de devant chez les hommes, ni celle de se couper la première phalange du petit doigt

chez les femmes, comme le faisaient généralement les indigènes de la Nouvelle-Galles du Sud. Bien qu'ils disposent de leurs femmes en faveur des Européens, on n'a point appris que l'infanticide fût en usage chez eux, non plus qu'aucune autre coutume cruelle ou barbare de ce genre.

Suivant le lieutenant Jeffreys, les femmes sont beaucoup plus agréables que celles de Port-Jackson, leurs membres sont mieux proportionnés et leurs traits plus gracieux. Elles tiennent aussi leur corps plus propre, et empêchent leurs cheveux de devenir trop longs, en ayant soin de les couper de temps en temps avec deux morceaux de cristal de roche. Elles sont en général douces, soumises et affectionnées. Comme elles sont traitées avec dureté et tyrannie par leurs maris, il est souvent arrivé qu'elles ont quitté leurs tribus pour s'attacher aux marins anglais qui fréquentent leurs côtes pour la pêche de la baleine ou des phoques. Quelque pénible que soit encore leur existence avec ces hommes grossiers, ces malheureuses femmes la trouvent douce en comparaison de celle qui leur est réservée dans leur propre pays.

Les femmes qui se sont ainsi attachées à des Européens ont ensuite une grande crainte de retomber entre les mains de leurs compatriotes qui ne manqueraient pas de les maltraiter cruellement, et souvent de faire périr par le feu les enfans qu'elles auraient eus des étrangers. Le lieutenant Jeffreys raconte ainsi ce qui arriva un jour à une de ces malheureuses Tasmaniennes.

« Une de ces femmes, qui s'était attachée durant plusieurs années à un marin d'une famille honnête, mais d'un caractère léger et aventureux, s'étant un jour écartée, avec son enfant au sein, de la société de pêcheurs avec qui elle vivait, tomba par hasard au milieu d'une troupe de naturels. Ceux-ci se jetèrent sur elle, la menacèrent de la maltraiter, arrachèrent son enfant de ses bras et le jetèrent dans un grand brasier. Cet affreux spectacle anima la pauvre femme d'un courage surnaturel. Avec la rapidité de l'éclair, elle s'élança à travers la horde de barbares qui l'environnaient, arracha sur-le-champ son enfant du milieu des flammes, et s'enfuit dans les bois de la rive opposée en l'emportant dans ses bras. Les sauvages la poursuivirent, mais la frayeur jointe à la tendresse maternelle lui donna des ailes, elle échappa à ses oppresseurs, et favorisée par les ombres de la nuit, elle réussit à se cacher ainsi que son enfant derrière le tronc épais d'un arbre abattu. Les naturels la cherchèrent long-temps, mais n'ayant pu la trouver, ils retournèrent près de leur feu et finirent bientôt par se coucher et s'endormir. La pauvre femme s'en étant aperçue, et voyant qu'elle pouvait se retirer sans crainte, quitta tout doucement sa cachette, et prenant la fuite, avant le jour elle atteignit la ville de Launceston, éloignée de dix milles environ. Là, elle trouva un asile agréable chez un gentleman et sa dame qui avaient déjà eu la complaisance de se charger de la fille aînée de cette femme. Cette dernière, qui est aujourd'hui une belle fille de onze ans environ, avait

eu pour père un Anglais de Van-Diemen's-Land. On lui a donné le nom de miss Dalrymple, et, comme tous les enfans qui résultent du commerce des naturels avec les Européens, elle est fort jolie; son teint est légèrement cuivré, ses joues sont rosées; ses yeux, grands et noirs, ont le blanc légèrement azuré, et les paupières longues et bien dessinées; ses dents sont excessivement blanches et ses membres admirablement bien formés. Sa pauvre mère, par suite de l'aventure que l'on vient de conter, souffrit grièvement de la fatigue, ainsi que des blessures qu'elle s'était faites en se précipitant dans le feu pour sauver son enfant; l'enfant lui-même avait été si maltraité, qu'il s'ensuivit une inflammation qui le mit à deux doigts du tombeau. »

Il arrive souvent que les pêcheurs, occupés de leur tâche, sont obligés de laisser pour quelques jours leurs compagnes derrière eux. En ces occasions, ces tendres créatures adressent une espèce de chant à leur divinité imaginaire, pour attirer sur leurs maris ou sur leurs protecteurs la bénédiction divine, et surtout pour leur procurer un retour heureux et prompt. « Ce chant, dit M. Jeffreys, est accompagné d'un genre d'action assez agréable, et récité avec des intonnations qui ne manquent point de grâce : la pureté de leur voix, la douceur des notes, leur cadence assez juste, et leur précision parfaite, forment une espèce d'harmonie que l'oreille la plus délicate ne saurait entendre sans plaisir. »

Nous répéterons ici que ces sauvages évitent toute

communication avec les Anglais. Les faibles tribus qui existent encore dans l'île se sont réfugiées dans les parties les plus montueuses et les plus inaccessibles, d'où elles sortent quelquefois pour tomber sur les troupeaux des colons et sur les colons eux-mêmes. Toutes les fois que ceux-ci en trouvent l'occasion, ils tirent une vengeance cruelle de ces agressions. De cet état de choses, il résulte naturellement que depuis l'établissement des Anglais dans ce pays, le nombre des indigènes a rapidement décru, et comme ils sont contenus par les limites de l'île, qui leur interdisent de fuir le contact des Européens, il est probable qu'avant quarante ou cinquante ans, toute cette race aura complètement disparu. La civilisation est incompatible avec l'état sauvage, et partout où la première étend son empire, l'homme de la nature doit se résigner à suivre ses lois ou à voir périr sa race. Tout annonce que le Tasmanien, et plus tard l'Australien, incapables de jamais être civilisés, finiront par disparaître tout-à-fait, comme ont fait les Guanches, les Caraïbes, les Mohawks, et généralement toutes les peuplades sauvages dont les Européens ont envahi le territoire.

CHAPITRE XXXIII.

TRAVERSÉE DE HOBART-TOWN A VANIKORO.

Toute la nuit nous gouvernâmes au sud pour 1828.
nous élever au large, et, quand le jour revint, nous 6 janvier.
serrâmes successivement le vent à l'E. S. E. et à l'E. Mais l'atmosphère resta si embrumée, que nous ne pûmes prendre aucune connaissance des terres de l'île Tasman, malgré la petite distance où nous nous en trouvions.

A neuf heures et demie du matin, la brise sauta subitement du N. E. au S. O., où elle souffla avec assez de force, accompagnée d'une pluie abondante et continuelle. Nous gouvernâmes au N. E. $^1/_4$ N.; mais cela dura peu; dans la soirée le vent mollit et varia, et à minuit il faisait déjà calme.

De cinq heures et demie du matin à neuf heures, 7.
les terres de la côte orientale de Van-Diemen's-Land se montraient confusément à l'O. N. O. et dans un grand éloignement. Le vent s'est rétabli au S. O., et nous avons cheminé au N. E. Des troupes innombra-

1828. Janvier. bles de pétrels bruns ont long-temps couvert la surface de la mer.

Plusieurs personnes se plaignent de coliques violentes; elles ont déterminé chez M. Sainson une véritable entérite qui le fait beaucoup souffrir. Je suis toujours tourmenté de mon rhume, mais je compte sur notre retour dans la zône torride pour dissiper toutes ces affections.

8. Dans la journée le vent a varié au sud, dans la nuit
9. il a passé au S. E. et même à l'E. Le jour suivant, il s'est enfin établi au N. N. E., où il a soufflé avec force, ce qui nous a obligés de tenir le plus près babord amures, sous une voilure modérée. Pour achever de nous contrarier, le courant nous entraîne dans le S. E. de quinze ou vingt milles par jour.

12. Toute la matinée nous luttons contre un coup de vent du N. E. accompagné de pesantes averses; il souffle avec une telle impétuosité que nous sommes bientôt obligés de mettre à la cape, sous la voile d'étai de cape et le petit foc. Mais cette tourmente est de peu de durée. Dès quatre heures du soir, elle est remplacée par un calme plat, et peu après par un vent de N. O. qui fraîchit rapidement et nous permet enfin de remettre en route le cap au N. E.

La grosse houle du N. E. lutte contre les lames naissantes soulevées par le vent du N. O., et il en résulte une mer très-dure, et parfois des secousses
13. très-violentes pour la corvette. Cependant la première cède peu à peu, et poussés par une brise puissante qui passe par gradation insensible du N. O. à l'O.,

au S. O., au S. et même au S. S. E., dans les journées des 13 et 14, nous filons assez régulièrement sept nœuds. Durant quatre heures même, notre corvette naturellement peu diligente, chargée par de pesantes rafales, en dépit d'une mer énorme, fournit ses neuf milles à l'heure, sous la misaine seulement et le grand hunier deux ris pris. 1828. Janvier.

Le ciel se nettoie, la mer se calme et le vent s'apaise. Mais comme s'il nous était impossible d'avoir tout à la fois, le dernier rallie de plus en plus l'E. Heureusement nous pouvons désormais laisser porter plus au nord. Les journées des 16 et 17 sont belles, et le vent nous favorise. Aussi le 18, à midi, nous avions presque atteint 32° de latitude S.; le thermomètre est à 20°, nous jouissons d'une température très-douce, et presque tous les malades des journées précédentes sont complètement rétablis. Chacun de nous ressent vivement le retour du beau temps et d'une mer plus tranquille. On dirait qu'échappés à une existence de tourmens et d'ennuis continuels, nous rentrons dans le cercle habituel de la vie. Sans doute ces grandes navigations seraient trop favorisées, si l'on n'avait pas à redouter ces longues crises de fatigues et de souffrances; mais elles reviennent trop souvent pour *l'Astrolabe*, et jamais mission n'aura éprouvé autant de coups de vent et de mauvais temps que la nôtre. 15. 18.

Notre position devient d'autant plus satisfaisante que nous avons désormais doublé la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zélande; nous sommes donc

1828. Janvier. maintenant maîtres de notre manœuvre pour la suite de notre route.

Les albatros ont disparu, et l'on a déjà vu un phaëton.

19. Les observations de midi m'apprennent que le courant, dans les vingt-quatre heures précédentes, nous a entraînés d'environ dix-huit milles à l'E. N. E.; je mets le cap au N. N. O., pour ne pas manquer l'île Norfolk, dont je désire prendre connaissance chemin faisant.

20. A six heures vingt-cinq minutes du matin, du haut des mâts, l'on aperçoit le sommet de l'île Phillip, dans le N. 42° O. Une faible brise d'O. rend notre marche très-lente, et ne me permet pas d'approcher de ces îlots aussi près que je l'aurais souhaité. Toute l'après-midi, nous en restâmes à dix ou douze milles de distance environ, et nous ne trouvâmes point le fond par quatre-vingts brasses. Quoique beaucoup plus petite que l'autre, l'île Phillip est plus élevée; sur la partie méridionale de Norfolk, on distinguait un massif de ces beaux arbres qui ont reçu le nom de *Araucaria excelsa*.

La longitude obtenue par la marche moyenne de nos deux montres, nos 38 et 83, s'est trouvée de 165° 42' E. pour l'île Norfolk, c'est-à-dire conforme à celle qu'ont adoptée Horsburg et Krusenstern, je ne sais d'après quelle autorité.

21. Au point du jour nous revîmes les îles Norfolk et Phillip dans l'ouest, et elles ne cessèrent d'être visibles de dessus le pont qu'à huit heures, quand nous

devions en être éloignés de trente ou trente-six milles. 1828. Janvier.

La brise est très-faible, et par intervalles la mer, d'ailleurs très-calme, offre d'immenses espaces entièrement couverts d'une poussière épaisse, jaunâtre et visqueuse, qui ressemble à de la sciure de bois. Observée à la loupe, elle offre une infinité de petits corpuscules égaux, homogènes, linéaires, presque cylindriques et atténués aux deux extrémités, sans aucun mouvement propre. Dans plusieurs de ces corpuscules, une des extrémités semble divisée en barbules très-déliées qui se détachent parfois spontanément. M. Quoy a rapporté ces animalcules au genre *Bacillaire;* le nombre en est si prodigieux, qu'il aurait de quoi effrayer l'imagination qui essaierait de s'en former une idée [1].

Durant trois jours nous eûmes encore des brises faibles et incertaines de l'E. N. E. à l'E. S. E. Enfin le 24 le vent souffla plus régulièrement de cette dernière partie, et nous cheminâmes plus rapidement au N. E. 1/4 N. 24.

Je me rappelais qu'en suivant une direction à peu près semblable, M. Duperrey avait manqué l'île Mathew, dont il lui était recommandé de prendre connaissance. Il y avait lieu de croire que ce navigateur, se fiant trop à la position qui avait été assignée à cette île par Gilbert, avait dû la laisser sur babord. En conséquence, pour éviter une pareille mésaventure, je 26.

[1] *Voyez* note 6.

1828. Janvier.

me proposai de me placer sur son parallèle bien à l'est de sa position, puis de laisser porter à l'ouest jusqu'à ce que je l'eusse rencontrée.

Cette manœuvre fut suivie d'un succès complet. A midi nous avions atteint le parallèle de 22° 34' lat. S., et le méridien de 169° 15' longit. E., et ne découvrant rien dans toute la partie du N. E., j'avais laissé porter au N. O.; mais à midi et demi M. Lottin et le jeune Cannac aperçurent dans l'ouest, au travers d'une brume assez épaisse, une petite île distante de cinq ou six lieues au plus. Nous nous dirigeâmes dessus, mais une bande d'eau tout-à-fait décolorée qui se prolongeait de l'est à l'ouest, sous le vent à nous et à deux ou trois encâblures au plus, me força long-temps à manœuvrer tantôt d'un bord, tantôt de l'autre pour l'éviter. Bien que ces eaux eussent tout-à-fait l'apparence de couvrir un bas-fond, je ne croyais point qu'il y eût de danger : mais il ventait alors avec force, il eût été imprudent d'exposer la corvette, et inutile d'envoyer un canot pour sonder, attendu que nous eussions dérivé dans ces eaux troubles avant qu'on eût pu le mettre à la mer.

Poussés par une belle brise de S. E., nous approchions rapidement de l'île, et nous examinions d'un œil indécis et curieux un nuage fort épais, stationnaire sur la cime de ce rocher isolé. Sa couleur, sa forme et ses accidens semblaient annoncer qu'il était le produit d'une fumée sans cesse renouvelée. En effet, sur les trois heures après-midi, comme nous ne passions guère qu'à une lieue de cet îlot, nous ne pûmes dou-

ter davantage que ce fût un petit volcan en activité. 1828.
Le centre offrait l'aspect d'un cratère à demi éboulé, Janvier.
et des tourbillons de fumée s'en exhalaient sans cesse, ainsi que des flancs de la partie occidentale qui se dessine sous la forme d'un morne arrondi et peu élevé. Les tourbillons, transparens et bleuâtres à leur base, semblaient enflammés dans cette partie et formaient ensuite une longue colonne d'une teinte obscure que la brise du S. E. chassait parallèlement au niveau de l'Océan. De grands espaces étaient entièrement couverts de soufre; leur teinte dorée contrastait avec la couleur triste et sombre des pierres du reste de l'île qui ne paraît être qu'un amas de scories et de laves refroidies.



Ce roc enflammé n'a pas plus de deux milles de circuit, sa hauteur doit être de soixante ou quatre-vingts toises. C'est peut-être le plus petit des volcans isolés que l'on connaisse sur la surface du globe.

1828. Janvier.

Nos observations faites dans les circonstances les plus favorables ont fixé la position de ce volcan par 22° 23' lat. S. et 168° 52' long. E. Cette position, qui diffère considérablement de celle de Gilbert et d'Arrowsmith, s'accorde parfaitement avec celle du capitaine Fearn. D'un autre côté, il serait étonnant que nous n'eussions pu apercevoir l'île Hunter de ce dernier navigateur qu'il indique à trente-cinq milles à l'E. du rocher Mathew, attendu qu'à midi nous en étions nous-mêmes à près de vingt-quatre milles à l'E., et à six heures quinze minutes du soir à plus de vingt-cinq milles à l'O. Dans l'une ou l'autre position, nous aurions dû apercevoir l'île que Fearn mentionne, puisqu'il affirme qu'elle est visible à onze lieues de distance. Probablement il y aura eu confusion, l'île Mathew aura été doublée à tort; dans tous les cas c'est un point de géographie qui ne sera définitivement résolu que par le navigateur qui aura parcouru avec soin ce parallèle dans l'espace de deux ou trois degrés de longitude.

Après avoir fixé la position de ce rocher remarquable auquel j'ai laissé le nom de volcan Mathew, je continuai ma route à l'O. pour vérifier s'il devait conserver ce nom, car il eût dû prendre celui de Hunter, si j'eusse découvert la seconde île de Fearn. Les eaux décolorées ont de nouveau reparu; comme elles croisaient directement notre route, il a fallu cette fois en risquer l'aventure. Tandis que nous les traversions, rien ne pouvait nous faire soupçonner qu'elles fussent occasionées par un haut fond, et il ventait trop pour

sonder. Il est probable que cette teinte sale était encore produite par la présence d'animalcules microscopiques [1]. 1828. Janvier.

A six heures un quart du soir, nous n'avions vu aucun signe de terre dans l'O.; cependant nous ne pourrions pas garantir qu'il n'en existât pas, attendu qu'une brume assez épaisse aurait pu nous en dérober l'aspect. Quoi qu'il en soit, dans la crainte de me laisser trop affaler sous le vent, je remis le cap au N. pour prolonger au vent toute la chaîne des terres du Saint-Esprit. J'étais d'ailleurs jaloux de reconnaître l'île Erronan, pour rattacher encore une fois mes opérations à celles de l'année précédente et aux travaux de M. d'Entrecasteaux.

Une jolie brise d'E. S. E continue de nous pousser au N. N. O. Nous traversons fréquemment d'immenses lits de *bacillaires* qui décolorent entièrement les eaux de la mer. Du reste, nous avons joui d'un beau temps, d'un horizon très-pur, et nous n'avons rien remarqué qui annonçât la présence de terres ou de dangers dans ces parages. 27.

A sept heures du matin, la cime d'Erronan s'est montrée dans l'O. N. O., à la distance de sept ou huit lieues. Les observations de la journée par les montres n°s 38 et 83 corrigées par les différences secondes donnent une longitude de 160° 47' E. qui ne diffère que de deux minutes en plus de celle qui fut obtenue l'année dernière pour le même point. 28.

[1] *Voyez* note 7.

1828. Janvier. Désormais, durant plusieurs jours consécutifs, notre marche est régulièrement retardée par les calmes, les brises variables et les grains accompagnés de chaleurs accablantes. Les lits de bacillaires nous causent aussi parfois des momens d'inquiétude par leur surprenante ressemblance avec les effets produits par des bancs ou des rochers à fleur d'eau.

29. Dans la soirée, nous avons perdu de vue Erronan dans le S., à douze ou quinze lieues de distance.

4 février. Le soleil passe près du zénith à midi, et le thermomètre se maintient régulièrement à 28 et à 29° à l'ombre, le jour comme la nuit. Aussi nous éprouvons des chaleurs insupportables, surtout lorsque les brises font place aux calmes.

8. Le 8, à trois heures quarante-cinq minutes après midi, la vigie des barres signala la petite île Mitre dans le N., à toute distance. A cinq heures et demie, on l'aperçut de dessus le pont, et au déclin du jour elle se montrait sous la forme d'un rocher médiocrement élevé. La nuit fut très-sombre, et j'eus soin de me maintenir au vent de l'île et à une distance convenable.

9. Dès quatre heures du matin, je laissai porter sur Mitre. A cinq heures quarante-cinq minutes, nous étions précisément sur le méridien et à trois milles au S. de cet îlot, et à six heures cinquante-quatre minutes sur son parallèle à l'ouest et à la même distance. Mitre n'est qu'un rocher d'un mille au plus d'étendue, médiocrement boisé, escarpé et de soixante à quatre-vingts toises d'élévation. Il se compose de deux mon-

drains égaux, qui d'un peu loin paraissent séparés, suivis dans le N. d'un rocher presque détaché, et deux fois moins élevé, mais délié, cylindrique et percé par le milieu, ce qui lui donne un aspect tout-à-fait bizarre. Tout à l'entour de Mitre, la mer paraît être fort saine. 1828. Février.



Nous fîmes ensuite route à l'O. $^1/_4$ S. O.; l'île Cherry se montra alors dans le N. O., à grande distance, sous la forme d'un petit îlot aplati. A midi, nous passions précisément sous son méridien, et à vingt-cinq milles d'éloignement.

Dès neuf heures quarante-cinq minutes, j'avais mis le cap au S. O. pour rallier le parallèle de Tikopia. On cessa de voir Mitre de dessus le pont à une heure sept minutes, à vingt-cinq milles de distance; et, à quatre heures quarante-sept minutes, la vigie placée sur les barres de cacatois commença à distinguer Tikopia, pointant sur l'horizon sous la forme d'un petit piton très-aigu, bien que nous en fussions encore éloignés de près de cinquante-deux milles. On l'aperçut de

1828. Février. dessus le pont à six heures vingt minutes, puis la nuit nous en déroba l'aspect. La nuit fut belle, et nous en passâmes une grande partie en panne.

10. A quatre heures du matin, nous remîmes le cap à l'O. S. O., en augmentant de voiles; mais la brise était si faible que nous n'approchions de Tikopia qu'avec une lenteur désolante. A midi, nous en étions encore à douze milles. En approchant, nous reconnûmes qu'elle n'avait pas plus de trois ou quatre milles de circuit; elle offre dans le N. un pic assez pointu, couvert d'une riche végétation et dont la hauteur peut aller à cent cinquante toises, tandis qu'au S. E. elle se termine par un rocher isolé, vertical, cylindrique, de
Pl. CLXXII. trente ou quarante toises de hauteur, dépouillé sur ses flancs, mais couronné au sommet par une touffe d'arbrisseaux. Toute la bande orientale de Tikopia paraît inaccessible, de ce côté ses flancs étant toujours battus par les flots de la mer. A travers les forêts qui



couvrent l'île, on distingue un grand nombre de cocotiers. Par son aspect et sa position, cet îlot solitaire, tapissé de verdure, et jeté comme au hasard sur la

surface des flots, semble un bouquet d'arbres qui s'élève au milieu d'une immense prairie. 1828. Février.

A la vue de Tikopia, l'impatiente curiosité dont j'étais animé depuis la première nouvelle des découvertes de Dillon, prit un caractère encore plus prononcé. Là, seulement, j'allais connaître de la bouche des naturels si les rapports de ce navigateur étaient fondés ou bien s'ils n'étaient que des histoires forgées à plaisir. N'aurais-je donc renoncé aux honorables travaux qui m'attendaient sur les îles de la Nouvelle-Zélande, que pour ajouter foi aux rêves d'un aventurier!... Aussi je maudissais de bon cœur le calme désespérant qui ne nous permettait guère de marcher qu'à pas de tortue, et fixés sur la lunette mes yeux avides interrogeaient les rives de Tikopia, pour découvrir quelque indice favorable à mes soupçons.

Enfin vers deux heures la vigie annonce trois pirogues qui se dirigent vers nous. Chacun se précipite sur les bastingages et hâte de ses vœux l'instant qui va mettre un terme à nos doutes. Les pirogues approchent, chacune d'elles est montée par cinq ou six naturels. Dans celle qui marche en tête, on remarque un Européen en bonnet de laine, chemise rouge et pantalon de prunelle blanche. Il monte sur-le-champ Pl. CLXXVII. à bord, et répond à mes questions qu'il est le Prussien Martin Bushart qui vient d'accompagner le capitaine Dillon dans son voyage aux îles Mallicolo. Puis il me présente un certificat daté de la baie des Iles, le 18 décembre 1828. Ainsi plus de doute, les faits avancés par Dillon sont exacts : c'est à Vanikoro que Lapé-

1828. Février.

rouse a fait naufrage, et M. Dillon nous a devancés dans les recherches que nous nous proposions de faire.

J'invite Bushart à descendre dans ma chambre, et voici en substance le résultat de l'entretien que j'eus avec lui.

Après une longue indécision causée par ses querelles avec ses officiers, M. Dillon s'était enfin décidé à se rendre aux îles Mallicolo. En passant à Tikopia, il avait pris à son bord plusieurs habitans de cette île pour lui servir de guides et d'interprètes dans les îles voisines. M. Dillon n'avait pu mouiller ni à Païou ni à Vanou; ce n'avait été qu'avec beaucoup de difficultés, et en courant de grands dangers, qu'il avait pu conduire son navire dans un endroit nommé Ocili, situé à dix ou douze milles du lieu du naufrage. Je compris même qu'il avait fallu placer des balises pour guider la marche des bâtimens au travers des coraux, attendu que le canal était souvent très-resserré. M. Dillon avait séjourné près d'un mois sur Mallicolo, et s'y était effectivement procuré les divers objets mentionnés dans sa lettre de la Nouvelle-Zélande. Mais il ne restait aucun Français dans l'île; le dernier était mort un an auparavant, et les naturels avaient indiqué son tombeau aux étrangers. Les insulaires s'étaient montrés paisibles envers leurs hôtes, mais l'air de l'île était fort malsain, et l'équipage avait été attaqué d'une fièvre opiniâtre dont il avait cruellement souffert.

Bushart était revenu, du consentement de M. Dillon, de la baie des Iles à Tikopia, sur le schooner *le*

Governor-Macquarie, destiné ultérieurement pour les îles Rotouma et Tonga-Tabou. Cet homme consentit sur-le-champ à m'accompagner à Mallicolo et partout où j'irais ensuite, pourvu que je lui permisse d'emmener sa femme qui était une native de la Nouvelle-Zélande, et son bagage. Ce dernier article ne souffrait aucune difficulté, mais je répugnais singulièrement à recevoir sur la corvette une jeune femme dont la présence pouvait exciter des désordres dans l'équipage. Cependant, pour ne pas me priver de l'assistance d'un guide aussi utile, je promis à Bushart de recevoir sa femme avec lui, et de la faire respecter à bord de *l'Astrolabe* autant qu'il pourrait le désirer. Dès-lors cela me parut une affaire terminée.

1828. Février.

Pendant ce temps, les naturels de Tikopia vendaient à bord le peu de cocos et de poisson qu'ils avaient apportés. Bushart m'ayant affirmé que ce peuple était d'un excellent naturel, et que nos hommes ne courraient aucun risque au milieu d'eux, je fis sur-le-champ armer la baleinière que je remis sous les ordres de M. Guilbert pour conduire à terre MM. Gaimard, Lesson et Sainson. J'étais bien aise que ces trois personnes pussent profiter du peu de momens que je voulais passer devant Tikopia, dans l'intérêt de l'histoire naturelle et du dessin. Bushart s'embarqua avec eux, et promit de revenir sur la baleinière avec sa femme, car je désirais poursuivre immédiatement ma route vers Vanikoro.

L'Astrolabe resta à peu près en calme plat à trois ou quatre milles au sud-est de Tikopia, mais le cou-

1828. Février. rant l'entraînait sensiblement dans l'ouest. Nous avons été entourés de naturels jusqu'au soleil couchant. Ces hommes naturellement doux, joyeux et familiers, m'ont paru appartenir à la même race que les habitans de Tonga et Rotouma ; ils parlent à peu près la même langue, et ont des habitudes semblables. Ils sont en général grands, bien faits, tatoués sur la poitrine et le visage, et portent des cheveux longs et plats auxquels l'usage de la chaux donne une teinte blafarde. Aucun d'eux n'avait apporté d'armes. Ce qui m'a paru le plus remarquable, c'est que l'usage de l'arek est arrivé jusqu'à eux ; comme les Malais, ils le mâchent avec la feuille du *piper* et un peu de chaux, ce qui leur gâte horriblement les dents. Tikopia serait donc, vers l'orient, la limite jusqu'aujourd'hui connue de cet usage bizarre.

Pl. CLXXVII, CLXXXIX et CLXXXV.



Les habitans de ce petit coin de terre ont une connaissance très-exacte des diverses îles qui les envi-

ronnent jusqu'à une distance considérable. Dans l'est, ils m'ont fort bien désigné Rotouma, Fataka (île Mitre), inhabitée, Anouda (île Cherry), peuplée par des hommes de leur race; au nord-nord-ouest, Taumako, habité par un peuple de la même race, et distant de deux jours de marche. A l'ouest et à l'ouest-nord-ouest Vanikoro (véritable nom du *Mallicolo* de Dillon), Païou, Vanou et Ocili, occupés par des noirs non anthropophages, qu'ils nomment collectivement *Fidgi*, ce qui offre un rapport assez singulier avec le nom donné par les habitans de Tonga aux peuples de l'archipel Viti. A l'ouest-sud-ouest, ils ont indiqué Natiou et d'autres îles occupées par la même race; enfin dans le sud ils ont cité les îles Warouka (sans doute îles Banks de Bligh), habitées par des noirs cannibales, ce qu'ils ont exprimé par des gestes très-significatifs accompagnés des signes les plus manifestes d'horreur et d'effroi pour cette nation : on m'a montré un naturel de Rotouma, entraîné par le vent dans sa pirogue jusque sur Tikopia, où il a trouvé un asile et où il s'est vu obligé de rester.

1828. Février.

Trois Anglais, déserteurs du baleinier *le Harriet*, et fixés depuis neuf mois sur Tikopia, m'ont fait le plus grand éloge du caractère et des dispositions de cette petite peuplade. Ils ont nié le meurtre du troisième enfant mâle, avancé par M. Dillon dans un de ses rapports, et m'ont assuré qu'il n'existait aucun mouillage sous le vent de l'île. Deux de ces Européens, nommés Hambilton et Williams, m'ont demandé à embarquer à bord de *l'Astrolabe*. J'y ai con-

1828. Février. senti d'autant plus volontiers qu'ils parlaient, surtout le premier, passablement la langue du pays. Ces hommes m'ont avoué par la suite que la principale raison qui leur faisait quitter Tikopia était l'abstinence forcée de viande à laquelle ils étaient réduits, attendu que les naturels n'ont pas d'autres alimens que les fruits, les racines, le poisson et les coquillages. Naguère ils avaient eu des cochons, mais ayant remarqué que ces animaux faisaient un grand tort à leurs plantations, un beau jour ils les égorgèrent tous, et depuis cette époque ils n'ont plus voulu en nourrir dans leur île [1].

A sept heures du soir la baleinière a été de retour à bord. Les Français ont été parfaitement reçus à leur arrivée par les naturels qui les ont conduits dans une de leurs cases publiques, et leur ont offert des rafraîchissemens. Bushart a annoncé son départ à sa femme et aux chefs qui en ont paru fort contrariés, notamment la femme dont le dépit était visible : cependant Bushart a déclaré aux officiers qu'il passerait encore cette nuit à terre, et que le jour suivant, de bon matin, il se rendrait à bord. Bien que ces MM. ne paraissent aucunement douter de sa bonne volonté, ce retard de sa part me semble d'un mauvais augure, et je commence à craindre que de nouvelles réflexions ne l'aient décidé à rester dans son île. Certes je n'ai aucun droit de contraindre cet homme dans ses actions, mais je lui sais mauvais gré de n'avoir pas été plus sincère avec moi.

Pl. CLXXIII.

Pl. CLXXIV.

[1] *Voyez* note 8.

Les officiers ont appris de Bushart que M. Dillon avait aussi passé à Tonga-Tabou, où son navire avait failli être enlevé par les naturels. Ce navigateur avait eu connaissance de notre échouage et de nos combats contre les insulaires; il avait vu Simonet et Reboul, et il avait même racheté le fusil à piston et la gibecière enlevés à M. Dudemaine par son ami Moe-Agui. 1828. Février.

Toute la nuit le calme a persisté entremêlé de faibles risées d'E. Plusieurs feux brillaient à terre. Au point du jour nous n'étions pas à plus de quatre cents toises de la plage occidentale de Tikopia, mais le courant continue de nous faire dériver dans l'ouest. 11.

Aucune pirogue ne s'est dirigée vers nous avant sept heures du matin; mais dans l'espace d'une heure, à partir de ce moment, il en est arrivé douze ou quinze montées chacune par quatre ou cinq hommes. Des quatre *arikis,* ou premiers chefs de l'île, trois vinrent me faire leur visite, et chacun d'eux m'offrit un présent consistant en trois ou quatre noix de coco, autant de bananes vertes et de mauvaise qualité, et un ou deux poissons volans. C'était une preuve de leur extrême pauvreté; j'eus soin de répondre à leur politesse comme si leurs présens eussent été d'un plus grand prix.

Un de ces hommes, que je pris au premier abord pour un insulaire, s'approcha de moi avec timidité, et me présenta un pli soigneusement enveloppé de papier; en retour je lui donnai un collier et un couteau qui le comblèrent de joie. Ce pli contenait une lettre de M. Dillon, qui me faisait simplement part de l'ob-

1828. Février. jet de son voyage, et m'annonçait qu'il allait se diriger sur l'île Pitt, et ensuite sur Santa-Cruz. Comme il évitait de me donner aucun renseignement particulier sur Vanikoro, quelques-uns de mes compagnons en prirent occasion de dire que M. Dillon ne m'avait laissé cette lettre que pour me donner le moyen de lui porter secours en cas où il lui serait arrivé quelque malheur dans ses recherches.

L'Anglais Hambilton, que je questionnai au sujet de l'homme à qui M. Dillon avait confié sa lettre, m'apprit qu'il n'était point natif de Tikopia, et des questions subséquentes me firent connaître que c'était le lascar Joe qui avait vendu à M. Dillon la poignée d'épée, et qui le premier lui avait donné des renseignemens positifs sur le lieu du naufrage, et les traces qui en restaient dans le pays.

Je fis appeler Joe, et le questionnai lui-même. Il avait tellement peur que je ne voulusse l'emmener, qu'il nia d'abord qu'il fût le lascar de ce nom, et se refusa à me donner toute espèce de renseignement. Cependant quand je lui eus bien fait comprendre que mon intention était de le laisser complètement maître de ses actions, il s'enhardit peu à peu, et finit par avouer qu'il était allé lui-même, plusieurs années auparavant, aux îles Vanikoro, où il avait vu plusieurs objets provenant des vaisseaux; qu'on lui dit alors que deux blancs, très-âgés, vivaient encore, mais qu'il ne les avait jamais vus.

Du reste, d'accord en cela avec les naturels de Tikopia, il assure que l'air y est très-malsain à cause

du froid et des fièvres qui y règnent habituellement. 1828. Février.
Mate-moe fenoua (la terre tue), répondaient-ils tous, sans exception, aux prières et aux offres que je leur faisais pour les engager à m'accompagner, en secouant la tête de frayeur, en frissonnant et faisant le signe d'un homme mort. Dans un voyage qu'ils firent sur ces îles, les Tikopiens eurent dix de leurs hommes enlevés par la fièvre, et l'équipage de M. Dillon paraît avoir cruellement souffert de cette maladie.

Le lascar Joe, natif de Calcutta, a vécu quatre ans aux îles Viti, dont il amena une femme à Tikopia; il a successivement visité les îles Laguemba, Koro, Takon-Robe, Imbao, Mouala, Kandabon, Vatou-Lele, et il a résidé trois ou quatre mois dans chacune, excepté à Vouhia où il a passé vingt-un mois. Que de choses curieuses cet homme a vues!... Que de rapports pleins d'intérêt il pourrait faire s'il avait reçu la moindre éducation!... Mais Joe ne savait ni lire ni écrire, et il a tellement contracté toutes les habitudes des Polynésiens, qu'au premier coup-d'œil il est presque impossible de le distinguer d'avec eux, d'autant plus que son corps est couvert d'un tatouage semblable au leur. Mais, en y regardant de plus près, sa figure offre un type différent, la coupe en est plus ovale Pl.
et moins arrondie; ses traits aussi annoncent une CLXXXIX.
race plus intelligente.

Joe employa toute son éloquence pour me dissuader d'aller à Vanikoro, assurant que nous y trouverions tous la mort si nous descendions à terre. Du reste, il paraissait disposé à nous accompagner partout

1828. Février. ailleurs. Mais cela ne faisait nullement mon compte, et je n'avais précisément besoin de ses services que pour Vanikoro; partout ailleurs il me devenait beaucoup plus gênant qu'utile.

Huit heures et demie venaient de sonner, Bushart n'arrivait pas, et je ne voyais même aucune pirogue cheminer de notre côté. Je m'informai des raisons qui pouvaient le retenir; les Anglais du *Harriet* me répondirent que les chefs qui se trouvaient à bord lui avaient dit que *Bilo* (nom vulgaire donné par les naturels à Bushart, de Bill son nom de baptême en anglais) ne viendrait pas, attendu qu'il était malade; mais les Anglais ne me laissèrent pas ignorer que la véritable raison était que son chef direct, le second ariki de Tikopia, s'opposait à son départ, pour ne pas voir sortir de l'île les effets et les armes que cet Européen possédait.

Je fus indigné à l'idée que les naturels pouvaient retenir malgré lui Bushart sur leur île, et je résolus de lui rendre la liberté par un acte d'autorité. Après avoir signifié d'un ton sévère aux chefs qu'aucun d'eux ne retournerait à Tikopia, avant que Bilo se fût lui-même présenté à bord, j'expédiai sur-le-champ la yole sous les ordres de M. Guilbert, avec la mission de ramener Bushart.

Bien que la crainte se montrât sur leurs traits, les chefs déférèrent sans peine à ma volonté, et, pour mieux me prouver leur bonne foi, ils consentirent à renvoyer leurs pirogues à terre, en restant eux-mêmes à bord au nombre de vingt-cinq ou trente naturels.

Une brise très-faible du N. E. régnait et ne suffisait pas pour me soutenir contre le courant qui m'éloignait peu à peu de l'île. J'ai mis ce retard à profit, en observant plus attentivement nos hôtes, et en adressant de nouvelles questions sur leur compte aux Anglais. 1828. Février.

L'île entière de Tikopia ne contient que quatre ou cinq cents habitans distribués sous l'autorité de quatre chefs, dont le premier porte le titre d'*Ariki Tabou ;* les prérogatives de leur charge consistent particulièrement dans les droits du Tabou et dans les tributs sur la pêche que le peuple leur paie. En outre il y a un prêtre, qui vint à bord et me fit un présent semblable à celui des chefs.

Les hommes du peuple n'abordent ces chefs qu'accroupis, et ils sont obligés de se prosterner devant eux. Les chefs eux-mêmes, en se présentant devant moi, parurent fort émus ; ils me prirent la main droite et appliquèrent leur nez sur le dos de cette main. Les habitans de Vanikoro donnèrent aux naufragés le nom de *Mara*, et dès qu'ils surent que nous étions de la même nation, ceux de Tikopia nous donnèrent le même nom, jusqu'à ce qu'ils connussent celui de *Franki*. Un des arikis, et c'était celui de Bushart, souffrit cruellement du mal de mer ; fait assez remarquable chez des hommes habitués à passer leur vie dans l'eau !...

Les naturels nous avaient apporté ce matin quelques poissons volans ; mais à la vue d'une murène que M. Quoy avait déposée sur le cabestan, ils s'écartè-

1828. Février.

rent avec une sorte de terreur religieuse ; les Anglais nous apprirent que ce poisson était un des *Atouas*, dieux de l'île, et que les insulaires lui portaient le respect le plus profond. Ceci me rappelle que les habitans de Ualan avaient une vénération semblable pour les anguilles auxquelles ils accordent le titre de *Ton*, qui est celui de la classe la plus élevée chez eux. Une superstition semblable se retrouve chez les Islandais au sujet des anguilles.

Si le bétel et l'arck sont en usage chez ce peuple, le kava l'est également. Nouvelle preuve que Tikopia serait effectivement placé aux limites des mœurs malaises et polynésiennes. Les fruits de l'*Artocarpus incisus* y portent des graines, ce que je n'ai jamais vu dans les îles Taïti et Tonga. La nourriture habituelle des insulaires consiste en fruits à pain, grosses bananes, ignames, cocos et un peu de poisson. On m'a assuré aujourd'hui qu'il n'y avait que deux ou trois cochons sur toute l'île et une vingtaine de poules. Hier, dans leur promenade, les officiers tuèrent quatre canards sauvages, et en virent quelques-uns qu'ils ont cru domestiques. Ce serait le premier endroit où les sauvages auraient pris soin de cette espèce de volaille [1].

Le retard prolongé de la yole commençait à m'impatienter beaucoup, lorsqu'à une heure après midi le Prussien Bushart arriva, dans une pirogue, avec sa

[1] En lisant la relation de M. Dillon, j'ai reconnu que ces canards étaient sans doute ceux que ce navigateur laissa sur Tikopia.

femme, jeune Zélandaise de dix-huit ans et d'assez bonne mine. Bushart monta à bord, et d'un air tout bouleversé me dit qu'il avait changé d'avis et qu'il désirait rester sur Tikopia; que, si cependant je l'exigeais, il me suivrait, mais que cela le contrarierait fort. Je me contentai de lui demander si, en cela, il n'était pas violenté par les naturels. M'ayant bien assuré qu'il ne suivait que sa propre impulsion, je le laissai absolument libre de ses actions. Sa femme paraissait redouter encore plus que lui que je ne voulusse le retenir par force, et aux cris d'effroi qu'elle poussait d'abord succédèrent des cris de joie lorsqu'elle vit que son mari pouvait quitter le navire. Tous les naturels attendaient aussi avec anxiété le résultat de cette entrevue, et leur satisfaction fut évidente de pouvoir conserver leur ami Bilo avec eux. 1828. Février.

M. Guilbert, qui arriva quelques minutes après Bushart, me raconta que cet homme avait paru très-effrayé en apprenant que la yole avait l'ordre de le ramener à bord, qu'il n'avait pas voulu s'embarquer dans le canot, et qu'il ne s'était même décidé à revenir sur la corvette que lorsqu'on lui avait dit que j'étais décidé à retenir les chefs, jusqu'au moment où il aurait lui-même fait acte d'apparition.

Ainsi se termina cette négociation. Si d'un côté j'éprouvai quelque regret de perdre l'aide d'un guide et d'un interprète aussi utile, je m'en consolai en songeant que cela m'évitait de recevoir à bord une femme dont la présence pouvait avoir beaucoup d'inconvéniens; et je résolus de m'en tenir aux deux Anglais qui

1828. Février. m'avaient demandé passage sur la corvette. De ce moment, j'aurais bien voulu poursuivre sur-le-champ ma route sur Vanikoro, mais il restait à bord près de vingt-cinq naturels que je ne me souciais point du tout d'emmener avec moi, et les pirogues n'étaient point revenues. Tout en pestant, il fallut attendre jusqu'à deux heures et demie. Encore n'arriva-t-il que cinq pirogues, et chacune d'elles ne pouvait recevoir que trois ou quatre hommes en sus de ceux qui la montaient. Aussi, quand elles furent toutes parties, il resta encore cinq naturels appartenant sans doute à la classe la plus obscure et aux derniers rangs de la société; car, malgré leurs prières et leurs supplications, personne ne voulut s'en charger. Aucune pirogue n'était en vue et le courant nous avait déjà entraînés de huit milles sous le vent de l'île. Bon gré mal gré, il fallut me décider à faire voile, emmenant ces hommes avec moi.

Ces pauvres malheureux voulaient d'abord se jeter à la mer pour rejoindre leur île, et ils demandaient quelques morceaux de bois, faisant signe que cela leur suffirait pour se soutenir sur l'eau. Mais il y aurait eu de la cruauté de ma part à céder à leurs désirs; la distance à laquelle nous étions déjà de Tikopia, surtout la force des vagues, ne leur aurait jamais permis d'atteindre la terre, et ils auraient infailliblement péri à la suite d'une lutte longue et pénible. Je chargeai Hambilton de leur expliquer que je consentais à me charger d'eux et que je les nourrirais jusqu'à Vanikoro, où ils pourraient débarquer et se procurer les moyens de revenir chez eux, puisqu'il existait des communications

assez régulières entre les deux peuples. Cette assurance bannit leur inquiétude, leur gaieté ne tarda pas à renaître, et ils me contèrent que deux de leurs compatriotes étant établis à Vanikoro, ils auraient recours à leur assistance et pourraient m'être fort utiles. 1828. Février.

Nous n'avons pu faire route qu'avec une extrême lenteur dans l'O. N. O. C'était la direction précise où les naturels m'avaient indiqué Vanikoro. Jusqu'à la nuit, Tikopia se montrait derrière nous, sous la forme d'un petit piton, et me rappelait tout-à-fait l'aspect de Ténédos dans l'Archipel grec.

Dans la soirée, nous avons reçu quelques ondées. Puis nous avons eu une petite brise d'E. N. E. qui nous a permis de poursuivre notre route toute la nuit.

Malgré toutes les questions que j'ai adressées aux naturels de Tikopia, il est singulier que je n'aie pu m'assurer si Vanikoro est composé d'une ou de plusieurs îles. Ce qu'il y a de plus vraisemblable, c'est qu'il n'y a qu'une seule île dont Païou, Vanou et Ocili seraient seulement divers districts. Du reste, demain ou après-demain nous serons fixés à cet égard. Le lascar Joe assure que les habitans de Vanikoro ont beaucoup de cochons et de volailles qu'ils nous céderont volontiers pour des haches et des colliers. Cet espoir nous sourit agréablement après la longue diète que nous venons de subir. Les habitans de Vanikoro connaissent parfaitement Santa-Cruz qu'ils désignent sous le nom de *Nitendi* ou *Indenhi*.

Nos Tikopiens ont couché dans le grand canot. Toute la nuit ils n'ont cessé d'indiquer exactement le

1828. Février. gisement de Vanikoro, lorsqu'on leur demandait de quel côté de l'horizon il était situé. Certaines étoiles leur servaient à reconnaître leur position.

12. Au jour nous vîmes encore très-distinctement Tikopia, dans l'est, comme un petit navire sur la surface de la mer, et nous la perdîmes de vue de dessus le pont, à sept heures dix minutes, à une distance de plus de quarante milles. Je gouvernai ensuite plus au nord, afin de prendre connaissance de Taumako, île remarquable par la mention que Quiros en fit pour la première fois, que quelques géographes modernes ont cru retrouver dans Rotouma, et dont les habitans de Tikopia venaient de me certifier l'existence dans leur voisinage. Nous n'aperçûmes rien du tout dans la partie du nord; mais au coucher du soleil, dans la partie de l'horizon éclairée par le disque de cet astre, des barres de perroquet, nous avons pu distinguer dans l'O. 5° S., les sommités de Vanikoro sous la forme de trois mondrains aplatis et isolés comme autant d'îles distinctes. Nous en étions alors à soixante milles de distance.

A cet aspect nos cœurs furent agités par un mouvement indéfinissable d'espérance et de regrets, de douleur et de satisfaction. Enfin nous avions sous les yeux le point mystérieux qui avait caché si longtemps à la France, à l'Europe entière les débris d'une noble et généreuse entreprise; nous allions fouler ce funeste sol, interroger ses plages, et questionner ses habitans. Mais quel allait être le résultat de nos efforts? Nous serait-il possible seulement de payer notre

tribut de larmes à la mémoire de nos malheureux compatriotes? Telles étaient les tristes réflexions qui nous laissèrent plongés dans une morne rêverie.... 1828. Février.

Toute la journée nos Tikopiens ont été fort joyeux, et ils paraissaient s'occuper entre eux de ce qu'ils allaient faire à Vanikoro. Ils m'ont expliqué, par l'organe de Hambilton, qu'ils iraient se promener durant le jour à terre, mais qu'ils reviendraient passer la nuit à bord de la corvette, attendu qu'ils mourraient s'ils dormaient à terre. Parmi ces cinq individus, Hambilton m'en fit remarquer un qui se disait natif de Houvea, île située à deux journées de Tonga-Tabou. Il se trouvait avec trois de ses compatriotes dans une petite pirogue, quand la brise l'entraîna sous le vent de son île. Ces malheureux furent obligés de rester trente jours à la mer, n'ayant que dix cocos pour toute ressource. Ils étaient à l'extrémité quand ils abordèrent à Tikopia, où ils furent accueillis avec hospitalité, et où ils s'établirent. Celui qui se trouvait à bord de *l'Astrolabe* avait reçu de ses nouveaux compatriotes le nom de Brini-Warou.

Nous passâmes une partie de la nuit en panne. A quatre heures nous fîmes voile à l'ouest. Le ciel se couvrit, et nous eûmes quelques grains. A six heures Vanikoro se remontra encore à une grande distance. Toute la journée nous fîmes route pour en approcher, mais la brise fut constamment si faible et si incertaine, qu'à six heures du soir nous en étions encore à plus de vingt milles. Mais ses terres s'étaient bien élevées au-dessus de l'horizon; elles se présentaient 13.

1828. Février. alors sous la forme de trois îles, dont la plus éloignée et la plus élevée eût été en partie masquée par celles qui se trouvaient sur le premier plan.

14. Nous avons encore passé la nuit, partie aux petits bords, partie en panne. Puis à quatre heures nous avons gouverné à l'O. 1/4 N. O., vers le milieu de l'île, avec une petite brise du nord. A sept heures quarante minutes nous fîmes une station durant laquelle on fila cent brasses de ligne sans trouver fond. Alors nous n'étions plus qu'à cinq milles de terre, et nous en distinguions facilement les détails. Partout régnait une côte élevée, couverte d'épaisses forêts, et en apparence d'un accès peu facile. Les deux pointes du N. E. et du S. E. semblaient accompagnées de récifs dangereux. Leur intervalle, il est vrai, promettait un espace libre, et sur une des pointes du fond on apercevait des touffes de cocotiers du milieu desquelles s'élevaient des colonnes de fumée; mais nous ne pouvions distinguer si cet enfoncement formait un hâvre praticable; dans tous les cas il devait être peu avantageux comme étant entièrement ouvert aux vents et aux houles habituelles de l'E. Avant de me décider pour ce mouillage, il me parut préférable d'explorer les autres parties de l'île, notamment celles de dessous le vent, où la corvette serait beaucoup mieux abritée.

En conséquence, je laissai porter à l'O. 1/4 S. O. et à l'O. S. O. pour prolonger le récif du sud, sur lequel je voyais des rochers et des îlots de sable peu élevés. A neuf heures un espace placé sur ma route,

et marqué par un remous extraordinaire, me fit craindre qu'il ne cachât un danger. Je revins sur babord, et envoyai M. Guilbert sonder en cet endroit; mais cinquante brasses de ligne filées ne lui firent point trouver le fond, et j'en conclus que ce ne pouvait être qu'un effet de courant ou de retour de marée. 1828. Février.

Peu après, une pirogue qui était sortie à la voile, du grand enfoncement de l'est, sembla, durant quelque temps, se diriger vers nous, et je mis en panne pour l'attendre; mais, après s'être avancée à quelque distance de terre, elle rentra dans les récifs. Cette manœuvre me démontra à l'instant que les sauvages de Vanikoro n'avaient ni l'habileté des peuples de Tonga, Rotouma, etc., à manœuvrer leurs pirogues, ni leur confiance à se hasarder à la rencontre des Européens.

Après avoir renvoyé M. Guilbert pour éclairer ma marche le long du récif, au moyen de signaux de convention, je continuai à prolonger la chaîne des brisans du sud à moins de deux milles de distance. A onze heures, voyant encore quelques pirogues à la voile le long du rivage, afin d'éviter toute surprise fâcheuse au canot qui n'était point armé, je le rappelai à bord, mais les pirogues ne tentèrent point de sortir des récifs.

A onze heures et demie le canot fut renvoyé sous les ordres de M. Lottin; cet officier reçut l'ordre de prolonger le brisant d'assez près pour s'assurer s'il n'existait point quelque passage praticable pour la corvette.

Nous nous trouvions alors sur la bande méridio-

1828. Février.

nale de l'île qui offrait un aspect un peu moins sauvage; plusieurs bouquets de cocotiers se montraient çà et là sur le rivage, tandis que l'intérieur était occupé par de hautes montagnes boisées jusqu'au sommet. Du reste on ne distinguait ni cabanes ni même d'autres habitans que ceux qui montaient les deux ou trois pirogues que nous avions aperçues, ce qui annonçait une population très-faible.

A midi et demie l'île Toupoua, sans doute île Ourry de Carteret, se montra à nos regards dans le N. 49° O. par la pointe occidentale de Vanikoro. Je me flattais de pouvoir continuer l'exploration des brisans sur lesquels nous apercevions de temps en temps quelques rochers noirs au-dessus de l'eau, sans découvrir une passe praticable pour notre corvette. Mais, à deux heures et demie, la brise qui, toute faible qu'elle était, s'était soutenue au S. E. et au S., sauta tout-à-coup à l'O.

Je rappelai le canot, et profitai de ce changement de vent pour me replacer au vent de l'île, et me mettre en position de reprendre ensuite par le N. l'examen des côtes de Vanikoro. Je laissai donc porter à l'E. 1/4 N. E., afin de revenir sur mes pas : alors plusieurs pirogues naviguaient dans l'intérieur du récif et semblaient chercher un passage; cependant aucune ne vint à nous. J'en eus un véritable regret, car j'aurais appris du moins des naturels la position de Païou, Vanou et Ocili, ce qui aurait pu me guider dans mes opérations ultérieures.

Pour surcroît de désagrément, à cinq heures et

demie nous eûmes calme plat et des grains. Nous n'étions pas à plus de trois milles des brisans, et l'on sent bien que c'était une perspective peu rassurante que d'avoir à passer une nuit obscure de douze heures, dans un pareil voisinage et livrés à l'action des courans. Aussi commençais-je à concevoir quelques inquiétudes, quand, à six heures et demie, il s'éleva une petite fraîcheur d'E. qui me permit de faire très-lentement deux ou trois milles de plus au large. Puis tout le reste de la nuit, nous eûmes calme plat. 1828. Février.

Toute la journée, nous avons éprouvé une chaleur accablante due au voisinage de la terre: dans la soirée l'atmosphère était chargée d'un air lourd et étouffant.

Cette journée a commencé par des grains et une pluie continuelle qui n'a cessé qu'à huit heures. Puis il s'est élevé une faible brise variable du S. O. au S. E. Comme il était impossible par ce temps de poursuivre mes explorations avec la corvette, je me suis décidé à envoyer à terre le grand canot armé en guerre et commandé par M. Lottin. Hambilton et Brini-Warou serviront d'interprètes à cet officier, et il sera accompagné par MM. Gaimard et Pâris. M. Lottin se portera vers le grand enfoncement que nous avons remarqué dans l'E. et s'assurera s'il est possible d'y conduire la corvette; quoiqu'il ait ordre de ne point descendre à terre, il doit, autant qu'il sera possible de le faire sans danger, communiquer avec les naturels. Tandis que de concert avec M. Pâris il recueillera les sondes et les données nécessaires pour guider la corvette au mouillage, M. Gaimard interrogera les naturels et fera en 15.

1828. Février. sorte d'obtenir d'eux la position exacte d'Ocili, Vanou, Païou et Taumako, du mouillage de M. Dillon et du lieu où les vaisseaux de Lapérouse naufragèrent. Enfin Hambilton est chargé de la mission de porter de ma part un présent au chef Nelo qui m'a été signalé à Tikopia par Bushart, comme un homme possédant une grande influence dans Vanikoro, afin de gagner ses bonnes grâces. Pour arriver à ce but, Hambilton est même autorisé à rester à terre s'il le juge à propos.

Le canot est parti à neuf heures et demie, et nous sommes restés en panne à deux lieues de la pointe S. E. de Vanikoro, attendant avec impatience les nouvelles que M. Lottin allait nous rapporter. A trois heures, nous avons tous été ravis de le voir reparaître, se dirigeant vers nous, portant pavillon blanc en tête de mât. C'était le signal dont j'étais convenu avec M. Lottin, s'il avait trouvé un mouillage praticable.

L'embarcation ne rallia la corvette qu'à quatre heures quarante minutes, et elle fut sur-le-champ hissée. M. Lottin avait trouvé un mouillage peu sûr, peu fermé à la vérité, puisqu'il n'était abrité que par un pâté de coraux contre les houles et les vents de l'E. Pourtant il était praticable; d'ailleurs c'était le même où M. Dillon avait d'abord conduit son navire et que Bushart m'avait indiqué sous le nom d'Ocili. De son côté M. Gaimard avait constaté que Païou et Vanou, lieux du naufrage, étaient situés du côté opposé de l'île, sur la partie occidentale, et que les ha-

bitans de Vanou étaient fort mal disposés envers les blancs, depuis que leur chef avait été jadis tué par eux. Taumako lui avait été indiqué par les naturels dans le N. N. E. Enfin Hambilton me rapporta que le lieu même du naufrage, nommé Nama, était fort loin d'Ocili; Dillon avait séjourné un mois sur l'île et avait emmené avec lui trois des quatre Tikopiens établis à Vanikoro. Ces divers documens avaient été communiqués par Nelo lui-même qui était venu dans sa pirogue au-devant des Français et leur avait manifesté des intentions amicales, sans avoir cet air franc, ouvert et empressé des hommes de la race polynésienne. Il avait reçu les présens avec plaisir, mais il n'avait rien offert en retour. Brini-Warou a lié promptement connaissance avec les habitans de l'île, mais il s'est refusé à la proposition d'aller coucher à terre; il a renouvelé ses gestes touchant sa crainte de la fièvre, et a mieux aimé revenir passer la nuit à bord. 1828. Février.

Ces divers rapports commençaient à fixer mes doutes. Bien que je visse avec regret que *l'Astrolabe* serait assez gravement exposée au mouillage d'Ocili, je ne pouvais être arrêté par une pareille considération; un devoir sacré m'appelait sur ces lieux, et je résolus de conduire la corvette à Ocili, aussitôt que le vent me le permettrait.

Nous passâmes la nuit en panne sans nous éloigner de terre, et tout prêts à donner dans la baie de l'Est au premier souffle favorable. Mais à sept heures du matin, le vent paraissant fixé dans la partie de l'ouest, il me parut utile de profiter de ce contre-temps pour 16.

1828. Février. courir une longue bordée au N. E., et chercher avec soin la position de l'île Taumako, indiquée par les habitans de Vanikoro, comme par ceux de Tikopia, dans leur voisinage commun. Retrouver cette île, fixer sa position, et étudier ses peuples pour la première fois visités par Quiros, me paraissait une opération digne de tout l'intérêt des géographes.

Toute la journée, nous cinglâmes au N. E. $^1/_4$ N. sans avoir autre chose que les terres de Vanikoro derrière nous, terres qui, au coucher du soleil, se montraient à peine au-dessus de l'horizon, éloignées déjà de nous de près de cinquante milles.

Nos passagers de Tikopia sont fort tranquilles et d'un excellent caractère; ils passent presque tout leur temps sous une tente qu'on leur a élevée sur l'arrière du grand canot. Deux d'entre eux veillaient ce matin à l'émerillon laissé à la traîne et attaché sur la poupe du navire, et ils ont réussi à capturer un requin; ce qui les a enchantés. Il était amusant de voir le ravissement peint sur tous leurs traits, et la surprise qu'ils éprouvaient d'avoir pu se rendre maîtres aussi facilement de ce monstrueux poisson.

17. Malgré le calme et les folles brises, j'ai tenté de continuer à m'avancer dans le N. E. Nous avons eu fréquemment des grains; mais, dans les intervalles, il y a eu des éclaircies qui nous eussent certainement permis de découvrir une terre haute à plus de dix lieues de distance. A six heures du soir, me trouvant déjà à trente lieues au N. E. de Vanikoro, et à la même distance au N. N. O. de Tikopia, sans avoir

rien aperçu, j'ai jugé qu'il était temps de gagner vers le S. 1828. Février.

Au point du jour aucune terre ne se montrait à nos regards, et la brise s'était rétablie au N. E. De mon infructueuse recherche j'ai conclu que Taumako, dont l'existence ne pouvait plus être révoquée en doute, devait se trouver plus loin vers le nord, et qu'elle pouvait très-bien être la même terre que l'île Kennedy, du *Nautilus*. Cette hypothèse paraît, il est vrai, de prime abord, contradictoire avec la déposition unanime des habitans de Tikopia, qui affirment que Taumako n'est situé qu'à deux jours de marche de leur île, tandis qu'il y en a trois de Taumako à Vanikoro. Mais cette différence de temps dans les deux traversées doit peut-être s'expliquer par la différence des routes à faire, plutôt que par leur longueur effective. En effet dans le premier cas, ou de Tikopia à Taumako, ce serait à peu près le N. O. qu'on aurait à faire ou vent arrière; tandis que de Vanikoro à Taumako ce serait le N. N. E., route beaucoup plus rapprochée du vent régnant et beaucoup moins facile pour de simples pirogues. 18.

En tout cas, je jugeai qu'une recherche plus exacte de Taumako devait être ajournée après nos opérations sur Vanikoro, et je remis le cap sur cette dernière île. Mais le vent fut très-faible, et nous fîmes peu de chemin.

A neuf heures quarante-cinq minutes du matin, les sommités de Vanikoro reparaissent à quarante-cinq milles d'éloignement; et à quatre heures du soir nous 19.

1828. Février. ne sommes plus qu'à trois lieues de la partie nord-est de cette île. Nous serrons le vent babord pour nous soutenir au vent durant la nuit, et le jour suivant, à
20. huit heures du matin, nous venons nous replacer à quatre milles de sa partie orientale.

Avant d'engager la corvette dans la baie dont M. Lottin n'avait eu que le temps de prendre une notion superficielle, je renvoyai cet officier avec M. Gressien pour recueillir des données plus exactes sur ses abords et les précautions à prendre pour y parvenir sans danger.

A neuf heures ces deux officiers partirent dans le grand canot, et je manœuvrai pour maintenir la corvette à peu de distance de la pointe du sud-est; mais le calme et le courant m'ont insensiblement porté sur les brisans, et il m'a fallu forcer de voiles pour les dépasser.

Durant quelque temps nous avions suivi des yeux deux pirogues qui semblaient se diriger vers le grand canot. L'une d'elles était retournée à terre avec lui, et



l'autre a courageusement poursuivi sa route vers la corvette malgré la distance où elle se trouvait déjà de la côte. A une heure après midi elle était parvenue, par notre travers, sous le vent et à trois ou quatre encâblures de distance ; j'ai laissé porter de son côté ; puis j'ai mis en panne, ce qui lui a donné le moyen d'accoster le long de *l'Astrolabe*. Cette pirogue n'était composée que d'un tronc creusé intérieurement, avec une rainure suffisante dans le sens longitudinal, pour que les naturels pussent y introduire leurs jambes ; elle était pourvue d'un fort grand balancier et d'une voile triangulaire d'une dimension extraordinaire. Trois hommes seulement la montaient, et l'un

1828. Février. Pl. CLXXV.

Pl. CLXI, CLXII et CCXLI.



d'eux était le propre fils du chef Nelo ; ces sauvages avaient fait leur grande toilette, c'est-à-dire qu'ils s'étaient copieusement oints d'huile ; un morceau de bambou traversait la cloison de leurs narines, leurs

1828. Février.

oreilles, leurs bras et leurs jambes étaient ornés d'anneaux en coquille ou en écaille de tortue. Les oreilles surtout portaient des paquets de ces ornemens, ce qui leur donnait un aspect extraordinaire.

Le fils de Nelo monta sur-le-champ à bord en demandant l'*Ariki*. Tout en affectant beaucoup de confiance et de courage, on voyait facilement qu'il était vivement ému : un sentiment très-marqué d'inquiétude et d'effroi se décelait dans ses gestes et dans tous ses mouvemens. Je l'accueillis de mon mieux, et lui fis des présens, ce qui parut le mettre plus à son aise et le rassurer complètement sur la nature de mes intentions. C'était un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans en apparence, aux formes grêles, à la taille élancée; sa stature était médiocre, et sa peau très-lisse et foncée en couleur sans être tout-à-fait noire; il était d'ailleurs bien pris dans ses petites proportions. Sa figure était agréable, ses manières douces, timides et modestes; il se montra fort réservé dans sa conduite et dans ses actions, tant qu'il fut à bord. Il m'indiqua Taumako dans la direction du nord, ce qui paraît indiquer que cette île serait plus près de Santa-Cruz que je ne le pensais, et confirmer son identité avec Kennedy; il me fit comprendre aussi qu'il y avait de l'eau douce et des cochons à Vanikoro. Enfin ce jeune homme m'indiqua les positions des îles Tikopia, Warouka, Natiou, Toupoua, Nitendi, avec beaucoup d'intelligence. Je lui aurais encore adressé d'autres questions, si le courant qui continuait de me porter sur les récifs ne m'eût forcé d'augmenter de voiles.

Malgré le désir que j'aurais eu de garder plus longtemps mon jeune hôte, je fus obligé de l'inviter à regagner son île, à cause de la faiblesse de sa pirogue et des dangers qu'il eût courus, en nous suivant plus au large. Deux aunes d'étoffe à grandes fleurs, dont je lui fis présent à son départ, parurent en faire l'homme le plus heureux du monde. 1828. Février.

A trois heures, nous avons commencé à voir le grand canot qui revenait à bord ; mais il était près de cinq heures quand il a pu nous rejoindre, attendu la distance où nous étions de terre. Cette fois, M. Lottin a sondé avec soin toute la baie et en a dressé un croquis assez exact ; son travail me mettra à même d'atteindre avec plus de sécurité le mouillage d'Ocili.

M. Lottin a même pénétré dans un bassin intérieur qui offrirait un mouillage excellent, s'il ne fallait y pénétrer par un canal fort resserré, sinueux et obstrué de coraux. Il s'est assuré que ce bassin intérieur communique aussi à la mer par un canal dirigé vers le nord, de sorte que la partie N. E. de Vanikoro forme une île distincte, tout-à-fait isolée du reste des terres, mais cernée par le brisant commun.

Les naturels ont encore montré des dispositions pacifiques. Brini-Warou est allé dîner avec le chef Nelo, mais il n'a pas voulu coucher à terre, et il s'est empressé de rallier le canot dans une pirogue, quand il a vu nos gens reprendre le chemin de la corvette. Déjà les Tikopiens qui étaient restés à bord n'avaient nullement goûté l'invitation que je leur avais faite d'accompagner le fils de Nelo à terre : ils n'avaient d'abord

1828. Février. répondu que par une grimace, puis ils avaient ajouté qu'ils désiraient rester à bord, si je leur en donnais la permission.

Durant la nuit, je prolongeai la bordée jusqu'à quinze milles au large pour m'élever au vent; le 21, à midi, je me retrouvais presque au même point que la veille à la même heure, c'est-à-dire à trois milles de l'entrée de la baie.

Les circonstances me paraissant favorables, je résolus de donner sur-le-champ dans la baie. M. Pâris fut expédié dans la yole, avec ordre de se placer sur l'acore nord du banc d'Ocili; le grand canot fut mis à la mer, et chacun se rendit à son poste.

Toutes ces dispositions prises, je laissai porter avec une petite brise d'E. N. E., en ralliant la partie nord de la baie. Durant près d'une demi-heure, le vent a manqué complètement : nous étions alors près des récifs du N. E., et, si le calme eût continué, nous nous trouvions dans une position funeste. Heureusement la brise s'est ranimée à l'E. S. E., et nous avons filé tout doucement le long des brisans de Tevai, car la marée qui sortait avec rapidité retardait considérablement notre marche. Durant près d'un mille, nous avons prolongé le brisant à quarante ou cinquante toises de distance; du pont de la corvette, nos regards planaient sur toute l'étendue du récif et de la plage, comme s'ils eussent été sous nos pieds. Sans doute, il y avait du péril à raser d'aussi près ces dangereux coraux, mais cette manœuvre était indispensable, car nous passâmes sur un pâté de coraux très-apparent,

et qui ne parut pas être couvert de plus de quatre ou cinq brasses d'eau. M. Guilbert, placé en vigie sur les barres, en voyait de plus dangereux à peu de distance sur babord. Ce fut un instant bien critique; chacun redoutait un choc qui eût pu causer notre ruine. 1828. Février.

Enfin je m'écartai de la plage de Tevai, pour rallier celle d'Ocili. Après avoir contourné à huit ou dix toises au large le canot que M. Pâris avait mouillé sur le récif, je revins tout-à-coup sur babord, et laissai tomber l'ancre à trois heures et demie par vingt-sept brasses, sur un fond de sable vasard.

Mais je reconnus tout de suite que la position que je venais de prendre ne valait rien du tout, en ce que la portion du chenal où nous étions mouillés était si resserrée et si profonde, que *l'Astrolabe* ne pourrait y éviter qu'avec de grands dangers. Sans tarder, je sautai dans la yole, pour aller reconnaître la partie de l'anse plus enfoncée vers le sud. Un rapide examen m'eut bientôt convaincu que la corvette y trouverait un espace à la fois plus dégagé et plus abrité contre les lames du large. Cela fait, je débarquai à la plage, auprès d'un ruisseau assez large et assez profond, mais dont l'eau était saumâtre jusqu'à une certaine distance. Ayant suivi un sentier sur la droite, je traversai une plantation d'*arum* et j'arrivai à un joli torrent d'une eau fraîche, abondante et pure, qui n'était pas éloigné de plus de deux cents pas du rivage. Cette circonstance me détermina; sur-le-champ je retournai à bord, l'ancre fut relevée; au moyen d'une ancre à

1828. Février. jet et de trois aussières élongées dans le S. E., nous fûmes bientôt amarrés dans un lieu plus sûr et plus convenable, par vingt-trois brasses fond de vase. Nous restâmes pour la nuit sur trente-cinq brasses de la chaîne et sur le grelin de l'ancre à jet. A huit heures, chacun alla prendre un repos dont il avait grand besoin, et la nuit se passa très-paisiblement.

A peine avions-nous laissé tomber l'ancre que nous avions été accostés par quatre ou cinq pirogues. Nelo, qui se trouvait dans l'une d'elles, monta à bord d'un air assez décidé et nous souhaita la bienvenue; mais il n'apportait pour toute provision que quelques cocos, taros et ignames d'assez mauvaise qualité. Comme ce chef m'a paru avoir au moins cinquante-cinq ans, j'ai cru d'abord que j'obtiendrais de lui des renseignemens précis sur le naufrage des vaisseaux de Lapérouse et sur le sort de ceux qui avaient survécu à cette catastrophe. Mais il n'a pu me donner rien de positif. Tout ce qui m'a semblé résulter des questions adressées aujourd'hui aux naturels par l'organe de Hambilton et de Brini-Warou, serait que les Français auraient tous quitté Vanikoro, après avoir tué quatre chefs et quinze naturels. Du reste, Nelo m'a promis un guide pour le canot, quand je voudrais l'expédier à Païou et à Vanou; il m'a assuré que Dillon y avait envoyé quatre ou cinq fois son embarcation, et que chaque fois elle avait pu aller et revenir dans la même journée.

Enfin *l'Astrolabe* est mouillée à Vanikoro, les naturels semblent favorablement disposés à notre égard, et tout présage un heureux succès à nos recher-

ches. Dans tout l'équipage, deux personnes seulement sont encore légèrement indisposées, M. Sainson et le maître d'équipage. Certes, en quittant Hobart-Town, je n'eusse pu désirer une navigation plus heureuse. Voyons maintenant quels seront les résultats d'un début aussi prospère!...

1828. Février.

CHAPITRE XXXIV.

SÉJOUR DE L'ASTROLABE A VANIKORO.

1828.
22 février.

Mon premier soin fut d'amarrer solidement *l'Astrolabe* au lieu où elle devait rester provisoirement, jusqu'au moment où je pourrais la conduire dans un endroit plus sûr. Son mouillage devant Ocili occupait un espace tellement circonscrit, que je ne crus pas devoir la laisser libre d'éviter avec la marée; en conséquence je l'établis à poste fixe sur trois amarres, savoir : avec trente-cinq brasses de la grosse chaîne, la petite chaîne toute entière, et quatre-vingts brasses du grelin de gomotou. Par ce moyen la corvette se trouvait maintenue à égale distance, environ quatre-vingts brasses, de chacun des trois récifs les plus voisins; les bords de ces récifs offrent de vraies murailles sous-marines, presque verticales, et de trente à quarante pieds de hauteur.

Les sauvages sont revenus ce matin, un peu plus nombreux que la veille, et ils ont apporté à vendre quelques cocos, bananes et taros; mais comme ils de-

mandent de la moindre chose des prix exagérés, les marchés ont été peu animés. Il paraît que M. Dillon a versé dans l'île, avec une incroyable profusion, toutes sortes d'articles d'industrie européenne et d'objets en fer. Les naturels en sont complètement rassasiés, et, comme nous ne pouvons déployer de semblables largesses, il en résulte que toutes nos offres sont accueillies avec froideur, ou pour mieux dire avec dédain [1]. Ainsi nous voilà réduits encore à faire maigre chère à Vanikoro, et à nous contenter des ressources que nous offriront la chasse et la pêche pour alimenter nos tables et varier un peu l'éternelle représentation du lard salé et des légumes secs. 1828. Février.

A dix heures et demie je suis descendu sur la plage d'Ocili, avec plusieurs personnes de l'équipage. J'ai trouvé le sol fertile, les forêts majestueuses, la végétation admirable et à peu près semblable à celle de la Nouvelle-Irlande et de la Nouvelle-Guinée; j'ai observé quelques insectes et plusieurs papillons des Moluques. Les oiseaux sont farouches et peu nombreux. Cependant il y a aussi des colombes qui forment un excellent gibier, et des poules d'eau assez maigres. Par malheur l'épaisseur des bois et des fourrés ne permet guère de s'écarter du rivage; un

[1] Pour fixer le lecteur à cet égard, il suffira de lui apprendre que la compagnie des Indes avait accordé à M. Dillon, pour distribuer dans la seule île de Vanikoro, une quantité d'objets dont la valeur était égale à celle qui nous était assignée par le gouvernement français (mille piastres) pour une campagne de trois ans, et pour acheter des sauvages les vivres et les rafraîchissemens nécessaires à la consommation de l'équipage!....

1827. Février. seul petit espace est dégagé d'arbres et occupé par des plantations d'*arum* fort mal entretenues. Un grain de pluie copieux a tombé pendant que j'étais à terre. La chaloupe a fait une charge d'eau assez facilement, une fois que le sentier de l'aiguade a été élargi et déblayé des arbustes qui l'obstruaient.

Les sauvages ont quitté la corvette de bonne heure, dans la matinée, et n'ont plus reparu que dans la soirée. Comme ces naturels sont en général peu agréables, qu'ils n'apportent rien de curieux ni de bon à manger, et que leurs femmes, d'ailleurs assez hideuses, ne paraissent nullement disposées à trafiquer de leurs faveurs, il en résulte que nos matelots font très-peu d'attention à eux; je prévois déjà que je n'aurai point à craindre qu'aucun de ceux-là ait envie de rester à Vanikoro, tant le pays offre peu d'attraits!... Nos Tikopiens eux-mêmes, tout en allant passer la journée à terre, ont soin de revenir le soir coucher à bord, attendu la peur de la fièvre.

Hambilton m'ayant témoigné le désir d'aller au village de Tevai, sur l'autre côté de la baie, je l'ai chargé de demander à Nelo un guide pour conduire le canot que je compte envoyer demain à Païou. A son retour il m'a présenté un naturel d'un certain âge qui s'est offert avec son fils à piloter le canot, et je leur ai promis en récompense une hache et quelques menus objets en fer.

M. Gressien commandera le grand canot armé en guerre, qui se rendra demain sur les récifs du naufrage, et il sera accompagné par MM. Quoy, Gai-

mard, Bertrand et Faraguet. Car mon intention est que chacun des officiers puisse y aller successivement; moi-même je ferai partie de la dernière expédition qui s'y rendra. Je tiens à ce que toutes les personnes de l'état-major de *l'Astrolabe*, sans exception, puissent contempler de leurs propres yeux le lieu du naufrage pour en rendre témoignage à notre retour en France. 1828. Février.

Le grand canot est parfaitement armé, et, comme j'ai toute confiance dans la prudence et la bravoure de M. Gressien, je lui donne pleins pouvoirs. Seulement je lui recommande beaucoup de circonspection dans ses rapports avec les sauvages, et, sous quelque prétexte que ce soit, de ne point laisser échouer son embarcation. Tant qu'il sera à flot, il sera maître de sa manœuvre, et conservera toujours une supériorité marquée sur les frêles pirogues des insulaires. 23.

Le grand canot est parti à quatre heures et demie du matin, avec un beau temps qui s'est soutenu toute la journée. Il a commencé sa tournée par la partie de l'est, et il doit faire le tour entier de la grande île.

Il est venu quelques pirogues à bord; mais, toujours exigeans outre raison, les sauvages n'ont presque rien vendu. Ils ont apporté aujourd'hui des arcs et des flèches qu'ils se sont obstinément refusés à échanger, à quelque prix que ce fût. Ces hommes continuent de montrer une défiance étrangère aux peuples de la race polynésienne. Cela paraît tenir à une sorte d'antipathie naturelle des races noires contre

1828. Février. les blancs, antipathie dont une foule de voyageurs ont éprouvé les funestes effets.

MM. Jacquinot et Lottin ont commencé aujourd'hui leurs observations astronomiques. Pour moi, j'ai éprouvé un ressentiment d'entérite qui m'a jeté dans un grand affaiblissement. Toutefois j'ai encore erré de six heures à deux heures dans les forêts ombreuses qui environnent l'aiguade. De nouveau j'ai admiré la ressemblance qui existe entre la nature de la végétation, des oiseaux, des insectes et même des plantations de cette île, et ce que j'avais observé à la Nouvelle-Guinée. Les plantations se réduisent à la culture de l'*arum esculentum* et du *dioscorea sativa*, sur des espaces déblayés où les naturels laissent cependant croître, disséminés, des cocotiers, sagoutiers, aréquiers, arbres à pain, *inocarpus* et *hibiscus tiliaceus*. Ce dernier arbre leur fournit sans doute l'écorce avec laquelle ils fabriquent leurs grossières étoffes. Comme à Doreï les fourmis sont partout fort importunes, et les moustiques plus fâcheuses encore viennent nous harceler jusqu'à bord de la corvette.

24. Malgré la chaleur excessive qui a régné toute la journée, les travaux du bord ont été poursuivis avec activité.

Vers midi le grand canot a été de retour à bord, après avoir heureusement accompli sa mission. M. Gressien a pu faire le tour de l'île en dedans de la ceinture de brisans qui l'environne, et même en suivant la côte de fort près. A Païou, le premier village où il se soit arrêté, tout le monde a pris la fuite; Hambilton, le

seul homme du canot qui soit descendu à terre, n'a trouvé qu'un vieillard et une vieille femme; ces deux individus, dominés par la frayeur, n'ont pu lui donner aucun renseignement. Plus loin, dans un endroit nommé Nama, où se trouve un village plus considérable qu'à Païou, on a communiqué avec les naturels qui ont vendu plusieurs vieux morceaux de fer et de cuivre provenant des vaisseaux naufragés à Païou et à Vanou; mais personne ne pouvait ou ne voulait donner de détails touchant les circonstances du naufrage, ni sur le sort des Français qui avaient pu échapper. Un seul, plus âgé, a dit qu'un certain nombre d'Européens s'étaient sauvés sur des planches, et que deux d'entre eux s'étaient établis à Païou, mais qu'ils étaient morts depuis long-temps. Les autres, comme s'ils se fussent donné le mot pour garder le silence sur cet événement, protestaient qu'ils n'en avaient aucune connaissance, que ces objets leur venaient de leurs parens qui les avaient enfouis en terre il y avait bien long-temps. Lorsqu'on leur objectait les objets recueillis par Dillon sur les récifs, tous assuraient que ce capitaine, qu'ils nommaient *Pita* (corruption de son nom de baptême *Peter*), n'avait point emporté de canons, qu'il n'avait rien recueilli sur le brisant, et que durant son séjour dans l'île la mer avait été trop grosse pour qu'on pût rien pêcher sur les récifs. Il était évident que ces insulaires, craignant que nous ne fussions venus chez eux pour tirer vengeance de la mort de nos compatriotes, avaient adopté de concert un système de dénégation absolue

1828.
Février.

1828. Février. touchant le naufrage des frégates et les événemens qui s'en étaient suivis. Ni promesses, ni caresses, ni prières ne réussirent à M. Gressien pour vaincre leur obstination, et il fut obligé de les quitter sans en obtenir rien de plus satisfaisant.

Le grand canot a passé la nuit près du village de Vanou dont les habitans ont aussi apporté quelques débris insignifians du naufrage. Puis ce matin il s'est dirigé vers la passe du nord, par laquelle il est rentré dans le bassin intérieur, et il est enfin revenu à bord par la passe de l'est [1].

A Vanou les deux guides de Tevai parurent fort alarmés de se trouver en présence des habitans de cet endroit; ils se couchèrent à plat-ventre dans le canot, et ne se firent voir qu'après avoir reconnu que les naturels de Vanou ne se montraient point hostiles envers leurs hôtes. Un de ces guides raconta à Hambilton qu'outre les deux navires qui avaient fait naufrage à Païou et à Vanou, un autre avait péri près des îles de sable, nommées Maka-Loumou, au sud de l'île; mais qu'on n'avait pu rien en sauver, attendu qu'il avait été sur-le-champ brisé, et s'était englouti le long du brisant.

Ce premier voyage nous a fait connaître le contour de l'île, et nous a confirmé le fait du naufrage; mais il ne nous a procuré aucuns documens sur le lieu précis où il arriva, ni sur les événemens qui l'ont accompagné. Nous serons peut-être plus heureux dans

1 *Voyez* note 9.

les excursions suivantes. En outre je ferai en sorte de captiver, par des amitiés et des prévenances de tout genre, la confiance de nos soupçonneux hôtes, afin de leur arracher des déclarations plus complètes et plus satisfaisantes touchant la catastrophe qui nous intéresse si vivement tous. 1828. Février.

Déjà M. Guilbert, en chassant sur les bords de la passe de l'est, a découvert, sur la petite île du bassin intérieur, un village dont les habitans l'ont bien accueilli. Deux des naturels de cet endroit, nommés Tangaloa et Barbaka, lui ont montré un certificat que M. Dillon leur avait laissé, et que M. Guilbert a pu obtenir moyennant quelques présens. Par chacune de ces pièces écrites sur un morceau de parchemin, et datées du 6 octobre 1827, M. Dillon certifie qu'il a été content de la conduite du porteur durant son séjour dans l'île, qu'il y est arrivé le 13 septembre 1827, et doit en repartir le jour suivant, 7 octobre, pour se rendre aux îles sous le vent, à la recherche des Français de l'équipage de Lapérouse. Il fait aussi mention de cinq canons de bronze, d'un mortier de cuivre et de vaisselle trouvés à Vanikoro. En outre M. Guilbert a apporté de ce village un morceau de cuivre percé de quelques trous, paraissant avoir servi de garniture de bout de vergue.

La chaloupe a jeté la seine sur la plage, et a fait une pêche assez abondante. Dans la disette de vivres frais où nous sommes réduits, une pareille capture est un sujet de joie universelle.

M. Gressien est parti à cinq heures, dans la yole, 25.

1828. Février. pour travailler à lever le plan de la passe de l'est et de la baie intérieure; il a consacré une grande partie du jour à ce travail.

Moi-même, à six heures et demie, je me suis embarqué dans la baleinière avec MM. Gaimard, Guilbert et Lauvergne, et me suis dirigé vers le village de Tevai : mon intention était de rendre visite au chef Nelo, de le questionner à loisir sur le naufrage, et de tâcher de l'engager à nous fournir quelques cochons.

Nous avons eu beaucoup de peine à débarquer, car le récif s'avance assez loin au large, et il est parsemé de trous assez profonds qui rendent l'accès du rivage difficile et dangereux. Les naturels n'ont paru ni satisfaits ni fâchés de nous voir, et cette indifférence m'a frappé. Leur village se compose d'une trentaine de cases groupées assez agréablement sous une touffe de cocotiers et autres arbres, dans un petit vallon au pied de la montagne; sa population peut s'élever à deux cents personnes environ.

Le vieux Nelo m'a reçu dans sa cabane d'un air assez bourru, et il a débuté par me demander des haches, en ajoutant que Pita lui en avait donné *beaucoup, beaucoup*. Je lui ai fait expliquer par Hambilton que nous avions besoin de vivres frais, que les haches nous avaient été données par notre chef pour nous en procurer, et que, si Nelo voulait envoyer à bord des cochons et des poules, nous lui donnerions beaucoup de haches. Alors Nelo a demandé trois haches pour un petit cochon, et une hache pour un petit poulet. Ce dernier marché ne pouvait pas me

convenir, mais j'ai consenti au premier, et j'ai envoyé prendre dans le canot trois haches. Nelo les a examinées, puis il a rompu le marché sous prétexte qu'une des haches n'était pas assez grosse. Voyant sa mauvaise foi, j'ai voulu m'en aller; mais il m'a fait tant d'instances que j'ai consenti à me rendre dans la maison de l'*Atoua*, où le marché, disait-il, allait se conclure. Cette maison de l'Atoua était une case plus grande et mieux construite que les autres, pourvue dans tout son contour d'estrades de nattes en forme de lits de camp pour s'asseoir ou dormir, et abondamment pourvue d'armes, cordages et divers ustensiles. Il m'a semblé que c'était à la fois une salle d'armes et de conseil, plutôt qu'une espèce de temple, puisque je n'y ai remarqué rien qui parût avoir rapport à un culte quelconque.

1828. Février.

Quoi qu'il en soit, ce fut là que Nelo fit semblant de vouloir négocier et d'envoyer chercher des cochons. Mais aucun n'arrivait; et chaque fois que je faisais mine de m'en aller, Nelo m'arrêtait avec humeur, et les sauvages qui nous entouraient semblaient grommeler entre leurs dents et n'attendre qu'un signal de leur chef pour tomber sur nous. Je reconnus que l'intention du brave Nelo était d'avoir des haches sans donner de cochons : nous étions venus sans armes, et il eût été mal avisé de vouloir résister à ces sauvages alertes, résolus et bien armés. Il était évident que je venais de me fourrer dans un guêpier, et, tout en cédant, je ne songeai plus qu'à me ménager une retraite honorable.

1828. Février. Ainsi, prenant tout-à-coup mon parti, je fis dire à Nelo, par Hambilton, que je n'avais pas le temps d'attendre que l'on amenât des cochons; mais que je lui donnais à compte sur le prix convenu une grosse hache et un beau collier, et que, comme je comptais sur sa bonne foi, il recevrait le reste du prix quand il ferait porter l'animal à bord. Sur cela, je lui livrai les deux objets en question, et, sans attendre sa réponse, je me remis en route pour le canot.

Ce dénouement imprévu du marché surprit tellement Nelo, ou bien il fut si content d'obtenir la hache pour rien, qu'il ne s'opposa nullement à ma retraite non plus qu'aucun de ses gens. Pour ma part, je m'estimai fort heureux d'être sorti à aussi bon marché de cette espèce de coupe-gorge. Cette aventure me donna la plus mauvaise opinion du caractère des habitans de Tevai, et je vis que nous ne pourrions pas être trop sur nos gardes contre leurs dispositions avides et turbulentes et leur perfidie. Le fils de Nelo lui-même, si composé, si timide quand il venait nous voir, se trouvait au nombre des plus insolens.

Durant cette entrevue, j'avais cependant profité de tous les instans où je pouvais fixer l'attention du cupide Nelo pour le questionner au sujet du naufrage. Malgré sa mauvaise humeur, il répondait quelquefois à mes questions. — Suivant lui, les Français qui avaient abordé à Vanou avaient tiré les premiers sur les naturels, et en avaient tué une vingtaine : puis ils s'en étaient allés. Jamais, à sa connaissance, aucun *papa langui* (blanc) n'avait existé dans Vanikoro,

ni dans les îles voisines. Un navire s'était effectivement perdu sur les récifs du S. E. ; mais on n'avait pu rien en sauver, et les blancs qui le montaient n'étaient point descendus à terre. Enfin, Pita n'avait point eu de canons, et n'avait pas même pu pêcher sur les récifs.... Malgré les protestations de Nelo, je voyais facilement que ce chef n'était point sincère, et qu'il y avait beaucoup de réticences dans ses déclarations. 1828. Février.

En quittant Tevai, je me dirigeai sur un des villages de Manevai, dans le bassin intérieur. Du plus Pl. CLXXXII.



loin qu'ils nous aperçurent, les habitans accoururent au-devant de nous, sans armes, et en témoignant une joie extrême de nous voir. Le vieil ariki Tamanongui me prit amicalement par la main, et me conduisit dans une espèce de case publique où l'on préparait des vivres. Nous nous assîmes au milieu de tout le peuple et à côté des chefs des deux villages.

1828. Février.

Je donnai à chacun d'eux un collier, et M. Guilbert les gratifia d'un morceau d'étoffe de Tonga : ces présens les comblèrent de joie. Puis je commençai à les questionner. Ils m'écoutaient attentivement, et paraissaient disposés à m'être agréables. Néanmoins, comme ceux de Tevai, ils nièrent long-temps avoir eu connaissance de l'événement; personne ne se souvenait d'avoir vu les vaisseaux naufragés, ni les étrangers qui les montaient. Enfin un vieillard, qui paraissait n'avoir pas moins de soixante-dix ans, confessa qu'il avait vu deux blancs qui étaient descendus à Païou; mais il ajouta qu'ils y étaient morts depuis long-temps sans avoir laissé d'enfans. Ceux qui avaient abordé à Vanou avaient été reçus à coups de flèches par les naturels : alors les blancs avaient tiré sur ceux-ci avec leurs fusils (et il faisait le geste d'un homme qui souffle la mort); ils en avaient tué plusieurs; ensuite ils avaient tous péri eux-mêmes, et leurs crânes étaient enterrés à Vanou. Les autres os avaient servi aux sauvages à garnir leurs flèches. Quelques-uns des assistans ont voulu nier ce dernier fait; mais, en définitive, ils ont avoué qu'ils craignaient de voir les habitans de Vanou arriver pour les exterminer, s'ils avaient connaissance que ceux de Manevai eussent fait cette déclaration. Ils firent même retirer le vieillard pour empêcher que je ne l'interrogeasse plus longuement.

Pendant ce temps, on m'avait apporté de vieux morceaux de fer provenant du navire naufragé devant Païou; mais je n'achetai qu'un clou et un morceau

de cuivre, les autres pièces n'offrant que des débris informes, à cause de leur vétusté ou de leur oxidation. 1828. Février.

A Manevai, comme à Tevai, je montrai aux naturels une croix de Saint-Louis et une pièce d'argent, en leur demandant s'ils avaient déjà vu des objets semblables. A Tevai, personne ne se souvint d'en avoir jamais vu; mais à Manevai, Tangaloa affirma qu'il s'en trouvait de semblables à Vanou. Je négociai ensuite, avec Tangaloa et Barbaka, le prix des morceaux de parchemin laissés par Dillon. Le premier céda volontiers le sien pour un beau collier; et Barbaka, après s'être montré d'abord plus exigeant, accepta aussi ce marché.

Le chef Tamanongui me fit offrir du poisson, du taro et des cocos; je n'acceptai que quelques cocos, mais je fus très-sensible à son hospitalité, qui contrastait si fortement avec l'insolente avidité de Nelo et de ses sujets. Ce bon ariki parut enchanté, ainsi que tous ses hommes, quand je lui appris que dans cinq jours le navire viendrait mouiller près du village; et il répéta plusieurs fois que tout y serait à mon service.

J'avais remarqué Tangaloa, tant pour son intelligence et ses agréables manières que pour sa connaissance parfaite de la langue de Tikopia. Aussi lui avais-je fait quelques amitiés, qui l'avaient d'autant mieux disposé à mon égard qu'il était déjà l'ami de M. Guilbert. Jaloux d'acquérir un interprète aussi intelligent, je lui avais proposé de servir de guide au Pl. CLXXVI.

1828. Février. canot qui allait retourner à Vanou et à Païou. Il accepta de très-bonne grâce, et parut tout décidé à nous accompagner sur-le-champ à bord ; mais à mesure que l'instant du départ approchait, il devint rêveur et taciturne, et je m'aperçus qu'il regrettait de s'être autant engagé. Enfin, arrivé près du canot qui nous attendait le long du récif, son courage l'abandonna complètement, et il refusa de nous suivre, en alléguant que Nelo le tuerait s'il se hasardait sur son territoire. Je crus alors que ce motif n'était qu'une défaite pour lui servir d'excuse, et que Tangaloa n'était arrêté que par sa défiance envers des étrangers qu'il connaissait à peine. Bientôt je devais apprendre que l'autre raison pouvait avoir quelque fondement.

Dans les deux villages, les naturels se sont accordés à désigner spécialement sous le nom de Vanikoro l'île du N. E. sur laquelle se trouvaient le village de ce nom et celui de Tevai. Mais ils n'ont point de nom collectif pour la grande île, et ils l'ont divisée en districts dont les principaux sont Tanema, Païou et Vanou. En conséquence, pour nous conformer à la désignation des peuples voisins, le groupe entier, suivant nous, portera le nom d'îles Vanikoro, la grande île gardera le nom de la Recherche que lui avait imposé d'Entrecasteaux, la petite sera l'île Tevai, de son principal village qui donnera aussi son nom à la baie de l'est. Le bassin intérieur sera la baie de Manevai, et notre mouillage actuel sera le hâvre d'Ocili ; enfin les deux canaux par où l'on pénètre dans la baie de Manevai,

seront les passes de l'est et du nord. Deux des pointes de l'est de l'île de la Recherche ont été nommées Pointe de l'Astrolabe et Pointe Dillon. Les autres baies et caps ont leurs noms des villages voisins ou des districts sur lesquels ils se trouvent [1]. 1828. Février.

En traversant deux fois la passe de l'est, j'ai reconnu avec joie qu'elle était moins difficile que je ne l'avais jugée au premier abord. M. Gressien, qui a employé une partie du jour à la sonder, m'en a rendu le même compte. Il a vérifié en outre que le bassin de Manevai offrait un mouillage excellent. Une fois la passe bien balisée, il me sera possible d'y engager la corvette, car je ne puis me dissimuler qu'elle ne serait pas du tout en sûreté sur la rade d'Ocili, si nous étions assaillis par de forts vents et une grosse mer de l'est.

Un dernier voyage de la chaloupe a complété notre provision d'eau. Le coup de seine de la soirée a encore procuré une pêche abondante.

Demain M. Jacquinot, accompagné de MM. Lottin, Sainson, Dudemaine et Lesson, partira dans le grand canot pour faire une seconde excursion autour de l'île, et chercher de nouveau le lieu du naufrage. Il était convenu entre Hambilton et moi que cet Anglais resterait à Païou, dans l'espoir d'interroger plus facilement les habitans et de mieux gagner leur confiance, quand une fois il serait seul parmi eux ; il devait être repris dans un voyage subséquent du grand canot.

[1] Plus tard, la pointe orientale de Tevai fut appelée pointe de la Bayonnaise, du nom du navire que commandait M. Le Goarant.

1828. Février. Ayant eu connaissance de cette décision, M. Gaimard vint me prier de lui accorder la permission de se joindre à Hambilton et de rester quelques jours à Païou dans le même dessein. Mon premier mouvement fut de me refuser à ce désir ; cependant, ayant réfléchi d'une part que tout le monde se portait bien, qu'outre M. Gaimard il restait encore deux médecins à bord, qu'enfin M. Gaimard n'exposait que sa propre personne ; d'un autre côté considérant que par son zèle, son activité et le crédit dont il jouissait d'ordinaire au milieu des nations sauvages, il pourrait arriver à quelque résultat important ; je finis par acquiescer à sa proposition, et je lui remis un présent pour le chef de Païou. Je lui recommandai spécialement la recherche des crânes déposés à Vanou et des pièces de monnaie, la découverte du lieu du naufrage, et de celui où les Français auraient construit un petit navire. En même temps, je l'invitai fortement à ne rien emporter sur lui qui pût exciter la cupidité des naturels, et à ne conserver autre chose que les effets qui lui étaient strictement nécessaires. Il est fâcheux que M. Gaimard ne connaisse point l'anglais, ce qui lui rend l'assistance d'Hambilton beaucoup moins utile.

26. Dès trois heures du matin, le grand canot bien armé est parti pour remplir sa mission. M. Gressien a encore passé la journée à sonder et lever le plan de la baie de Manevai, avec la yole. Le bot a été mis aux ordres de M. Pâris qui a exécuté un travail semblable pour la baie de Tevai.

Nous avons observé dans la matinée plusieurs piro-

gues qui arrivaient par la passe de l'est et semblaient se diriger sur le rivage de Tevai. De son côté, M. Gressien a trouvé les habitans de Manevai disposés à danser, comme s'ils eussent célébré une fête. Mais le travail dont il était chargé ne lui a pas permis d'en observer les détails. 1828. Février.

La faiblesse extrême que j'éprouve depuis quelques jours ne me permet pas de m'écarter du navire; je me contente d'une courte promenade sous les arbres de la plage, et je prends chaque jour un bain qui me procure un peu de soulagement.

A une heure après minuit, comme je dormais sur le bastingage, j'ai été réveillé par le bruit qu'a fait le grand canot en accostant le long du bord. J'ai questionné avec empressement nos voyageurs, et l'on doit juger de la satisfaction que j'ai éprouvée, en recevant les renseignemens suivans. 27.

Le grand canot est arrivé ce matin à huit heures environ devant Vanou. A son approche, les femmes se sont enfuies dans les bois, emmenant leurs enfans avec elles et emportant sur le dos leurs effets les plus précieux. Les hommes sont venus au-devant du canot d'un air où régnaient l'inquiétude et l'effroi; à toutes les questions qu'on leur a adressées, ils n'ont fait que des réponses évasives et visiblement mensongères. Tout en persistant dans leur système de dénégation absolue touchant le naufrage des navires et ses conséquences, ils ont cependant avoué qu'ils avaient eu en leur pouvoir les crânes des *maras*, mais ils ont ajouté qu'on les avait depuis long-temps jetés à la mer. Pl. CLXXXIV.

1828. Février. Pl. CLXVII.

Seul parmi ces sauvages, Valie, second chef de Vanou, paraissait plus disposé à la confiance et à la sincérité. Plusieurs fois il fut sur le point de faire des déclarations plus satisfaisantes; mais chaque fois il fut arrêté par les gestes et les menaces de ses compatriotes qui l'empêchèrent de parler. On ne put non plus obtenir d'eux aucun renseignement touchant le lieu du naufrage. M. Gaimard et Hambilton descendirent à terre et visitèrent la maison de l'Atoua où rien d'intéressant ne s'offrit à leurs recherches.

Pl. CLXXXIII.

Alors le canot se dirigea vers Nama, village situé à deux milles plus loin. Les Français y furent accueillis d'un air plus ouvert qu'à Vanou; cependant leurs questions, leurs promesses et leurs efforts y furent long-temps aussi infructueux, et M. Jacquinot se proposait déjà de continuer sa route vers Païou, lorsqu'il s'avisa de déployer aux yeux des sauvages un morceau de drap rouge. La vue de cet objet produisit un tel effet sur l'esprit d'un de ces sauvages, qu'il sauta sur-le-champ dans le canot et s'offrit à le conduire sur le lieu du naufrage, pourvu qu'on lui donnât le précieux morceau d'étoffe. Le marché fut ausitôt conclu, et nos compagnons furent enfin conduits sur le lieu que nous cherchions avec tant d'empressement depuis notre arrivée.

La chaîne de récifs qui forme comme une immense ceinture autour de Vanikoro, à la distance de deux ou trois milles au large, près de Païou et devant un lieu nommé Ambi, se rapproche beaucoup de la côte dont elle n'est guère alors éloignée de plus d'un mille. Ce fut

là, dans une espèce de coupée au travers des brisans, 1828.
que le sauvage arrêta le canot et fit signe aux Français Février.
de regarder au fond de l'eau. En effet, à la profondeur de douze ou quinze pieds, ils distinguèrent bientôt, disséminés çà et là et empâtés de coraux, des ancres, Pl. CCXL *bis*.
des canons, des boulets et divers autres objets, surtout de nombreuses plaques de plomb. A ce spectacle, tous leurs doutes furent dissipés; ils restèrent convaincus que les tristes débris qui frappaient leurs yeux étaient les derniers témoins du désastre des navires de Lapérouse.

Il ne restait plus que des objets en fer, cuivre ou plomb. Tout le bois avait disparu, détruit sans doute par le temps et le frottement des lames. La disposition des ancres faisait présumer que quatre d'entre elles avaient coulé avec le navire, tandis que les deux autres avaient pu être mouillées. L'aspect des lieux donnait enfin lieu de croire que le navire avait tenté de s'introduire au dedans des récifs par une espèce de passe, qu'il avait échoué, et n'avait pu se dégager de cette position qui lui était devenue fatale. Suivant le récit de quelques sauvages, ce navire aurait été celui dont l'équipage avait pu se sauver à Païou, et y construire un petit bâtiment, tandis que l'autre aurait échoué en dehors du récif, où il se serait tout-à-fait englouti.

M. Jacquinot fit plonger sur une de ces ancres; on réussit à l'élinguer, et déjà on avait fortement agi avec les palans pour la soulager, quand on s'aperçut que cette manœuvre allait compromettre le salut du

1828. Février. canot dont l'arrière cédait aux efforts qui avaient été faits; tant cette ancre était déjà engagée sous la croûte des coraux! Cette considération décida M. Jacquinot à renoncer à son entreprise, et comme il était déjà quatre heures du soir, il jugea à propos de se mettre en route pour le navire. En conséquence, après avoir déposé M. Gaimard et Hambilton au milieu des habitans de Nama, qui parurent enchantés de voir ces étrangers s'établir au milieu d'eux, le grand canot se dirigea vers la corvette; il toucha plusieurs fois contre des bancs de coraux; mais, comme il faisait très-beau clair de lune et calme, ces accidens n'eurent point de suite fâcheuse, et le canot opéra heureusement son retour à Ocili par la baie Manevai et la passe de l'Est.

Du reste MM. Jacquinot et Lottin avaient acheté des naturels plusieurs objets du naufrage, dont les plus remarquables étaient un croc de capon, un bout de chaîne de paratonnerre, une mesure à poudre en cuivre, un piedestal d'instrument ou d'un fort chandelier en cuivre, surtout un vase cubique en cuivre avec une forte doublure en plomb, etc.; enfin un saumon de fer de cent livres pesant.

Comme je l'ai déjà dit, ce voyage nous a tous convaincus que les bâtimens dont nous recueillons les débris, et dont ces messieurs ont vu les ancres et les canons épars sous l'eau, étaient effectivement ceux de Lapérouse. Je tiens cependant à acquérir de nouvelles preuves de conviction, s'il est possible; je tiens du moins à me procurer un canon et une ancre pour les rapporter avec nous en Europe, et les montrer à

nos concitoyens comme des monumens authentiques du naufrage des frégates de Lapérouse et de nos efforts sur les récifs de Vanikoro. Mais pour cela il faut que la chaloupe elle-même se transporte sur les récifs du naufrage, et je ne veux point qu'elle s'éloigne de la corvette avant que celle-ci soit mouillée dans un lieu plus sûr. 1828. Février.

Dans la journée notre provision de bois à brûler a été complétée, et M. Pâris a terminé son travail relativement à la baie Tevai. Une forte houle entre en rade, et nous fait rouler bord sur bord, tandis qu'elle fait mugir avec force les brisans de la baie et de la passe de l'Est. Cependant la brise est modérée au N. et au N. N. E.; mais ces grandes lames viennent sans doute des parages situés au nord de la ligne, et sont le résultat de quelque coup de vent dans l'hémisphère septentrional. 28.

A deux heures et demie, je suis allé prendre mon bain accoutumé, à l'ombre des *barringtonia* et des *calophyllum* aux feuilles luisantes et cartonnées. Ces beaux arbres étendent leurs rameaux au large, et forment ainsi sur le rivage même de délicieux ombrages. Sept pirogues de Tevai ont passé près du bord, et ont accosté le long de la plage d'Ocili. La plupart de ceux qui les montaient étaient des hommes, mais il y avait aussi quelques femmes qui allaient chercher des vivres à la plantation voisine de l'aiguade; car ici, comme à la Nouvelle-Hollande, ce sexe est chargé de tous les travaux pénibles. Ces femmes sont encore plus hideuses que les hommes,

1828. Février. surtout quand elles ont atteint un certain âge. Leurs mamelles sèches, plissées et pendantes, ressemblent à de vieilles besaces, et comme si elles étaient jalouses d'imprimer plus vite à leur gorge cet aspect dégoûtant, elles ont adopté la coutume de la serrer fortement avec une ceinture au-dessus du mamelon. Leurs cheveux sont laineux, et le plus souvent tondus ras.



Un court tablier couvre leurs parties naturelles, et ces malheureuses créatures ont contracté pour la plupart une attitude gauche et contournée, par l'habitude qu'elles ont de porter les fardeaux. Quelque hideuses que soient ces femmes, leurs maris en sont très-jaloux et ne permettent qu'avec une extrême répugnance à nos hommes d'approcher d'elles.

Les hommes, qui paraissent avoir fait leur toilette,

sont armés de leurs arcs et de leurs flèches. Les premiers, longs de cinq ou six pieds, sont d'un beau bois rougeâtre, fort et flexible. Les flèches sont des bambous adroitement travaillés, garnis d'une pointe en os, fort déliée et très-aiguë, soudée au corps de la flèche avec une résine tenace. Ces sauvages affirment d'une voix unanime que ces flèches causent des blessures mortelles; mais les expériences faites à bord sur des animaux n'ont point confirmé cette assertion. Il est vrai que ces mêmes sauvages conviennent que, toutes mortelles qu'elles sont pour l'homme, ces armes ne font point le même effet sur les animaux ni sur les oiseaux, ce qui paraît peu croyable. Comme les pointes qui garnissent ces flèches sont faites avec des os humains, il est probable que la superstition entre pour beaucoup dans leur conviction à cet égard. En outre ces pointes étant, comme je l'ai dit, très-déliées, doivent se rompre le plus souvent lorsque la flèche pénètre assez avant, et, en restant dans la plaie, leur présence doit occasioner des accidens funestes pour des sauvages qui ignorent le moyen de les extraire. De là peut-être le préjugé qui leur fait considérer ces flèches comme empoisonnées. Quoi qu'il en soit, ils tiennent tellement à ces armes, que jusqu'à ce moment ils ont formellement refusé d'en céder une seule, même pour du drap rouge dont ils sont si avides; à toutes les propositions qu'on leur fait à cet égard, ils se contentent de dire que ces armes sont *tabous* comme nos fusils.

1828. Février.

Pl. CLXXVIII.

On a appris aujourd'hui de ces hommes qu'ils sont

1828. Février.

habituellement en guerre avec les habitans du village situé sur la pointe orientale de l'île Tevai, village qui porte spécialement le nom de Vanikoro. Ces derniers se serviraient de sarbacanes pour lancer leurs flèches, si l'on a bien compris les gestes de nos sauvages, et ils auraient tué dans ces derniers temps neuf hommes aux habitans de Tevai.

Naguère un village se trouvait aussi sur la plage d'Ocili, et l'on en voit encore les ruines. Mais les habitans ont été exterminés à la suite de quelques combats, et leur territoire est tombé au pouvoir de la tribu de Tevai.

Dans leur grande toilette, les hommes sont ridiculement surchargés d'anneaux en coquillages blancs ou en écaille de tortue, entrelacés les uns dans les autres, et suspendus aux oreilles, à la cloison des narines, aux bras, aux poignets, à la ceinture, aux genoux, et jusqu'à la cheville des pieds; tandis que les femmes portent rarement de ces ornemens et toujours en petite quantité. En masse, comme tous ceux de la race noire océanienne, ce peuple est dégoûtant, fainéant, stupide, farouche, avide et sans qualités ni vertus que je lui connaisse. Notre force seule lui impose, et je pense que notre existence serait fort compromise, si nous étions, ou s'ils nous croyaient les plus faibles. Il fut sans doute bien cruel pour notre illustre Lapérouse de succomber d'une manière si malheureuse sur la fin de sa brillante expédition; mais s'il eut le temps de connaître les êtres hideux entre les mains desquels son mauvais sort l'avait pré-

cipité, avant de périr, son naufrage dut lui paraître dix fois plus déplorable encore. Partout ailleurs, au milieu des peuples de la race polynésienne, comme à Taïti, Tonga, Rotouma, Tikopia, etc., le premier moment d'inquiétude et d'effroi de la part des sauvages passé, il eût pu traiter avec eux, et en obtenir des égards et même des secours et des vivres. Les anthropophages de la Nouvelle-Zélande se sont eux-mêmes montrés quelquefois hospitaliers envers les Européens naufragés sur leurs plages. Mais à Vanikoro les compagnons de Lapérouse ne durent trouver que cupidité, barbarie et perfidie. Malgré nos offres nous ne pouvons obtenir, des habitans de Tevai, que des noix de cocos et quelques bananes, tant leurs prétentions sont excessives pour les autres productions. Quant aux cochons, ils paraissent décidés à ne pas en céder, quel que soit le prix qu'on leur propose.

1828. Février.

Malgré les chaleurs étouffantes qui règnent à Vanikoro, et les travaux forcés en tout genre que viennent d'exécuter nos hommes, il est très-remarquable que personne ne souffre ni de la fièvre ni de la dyssenterie. M. Sainson et le maître d'équipage sont même parfaitement rétablis; je suis le seul dont la santé ne soit pas aussi satisfaisante que celle des autres. Mais mon état paraît tenir à des affections d'entrailles qui durent déjà depuis long-temps.

La chaloupe a apporté le reste du bois à brûler. Tous les hommes de l'équipage sont allés, en deux bordées, à terre pour laver leur linge et leurs hamacs dans le ruisseau de l'aiguade.

1828. Février. Aujourd'hui les naturels de Tevai sont venus à bord en plus grand nombre qu'ils ne l'avaient encore fait ; ils ont apporté une plus grande quantité de cocos et de bananes que de coutume. Ils ont même amené deux cochons, mais leurs prix ont été si outrés qu'ils les ont remportés à terre. Peut-être, malgré le silence que j'avais recommandé, ont-ils compris que nous allions quitter leur territoire pour nous transporter chez leurs voisins ; ils auront senti que c'en serait fait de leurs marchés, et ils auront désiré réparer le temps perdu. Dans tous les cas le chef Nelo n'a point reparu ; il n'a point tenu sa parole, et a gardé la hache. J'aurais été bien surpris s'il avait montré plus de probité.

29. Ce matin il soufflait une petite brise de S. S. E. avec beau temps ; la circonstance m'a paru favorable pour conduire la corvette de la rade d'Ocili dans la baie de Manevai. Dès cinq heures du matin le branlebas fut fait, toutes nos ancres de poste furent successivement levées, et nous commençâmes à nous touer vers la passe de l'Est au moyen de grelins élongés sur des ancres à jet. Cette opération souffrit peu de difficultés jusqu'à huit heures ; mais en ce moment la brise fraîchit au nord plus qu'elle n'avait fait les jours précédens, et fit chasser une de nos ancres à jet ; ce qui nous rejeta à moins de huit ou dix brasses des brisans du rivage.

Avec de grands efforts nous pûmes continuer notre manœuvre ; cependant une autre ancre à jet ayant encore chassé, cette fois nous retombâmes près du récif

du mouillage sur lequel la mer brisait avec fureur. 1828. Février.

Durant plus de vingt minutes, la corvette se trouva sur des têtes de coraux situés à moins de quatorze pieds sous l'eau, et avec une houle assez forte : il est fort heureux que, dans les levées de la lame, elle n'ait touché contre aucun de ces rocs acérés dont un seul eût pu la défoncer.

Nous réussîmes encore à nous tirer de ce danger; mais tout le reste du jour nous fûmes cruellement contrariés par le vent. Malgré tous nos efforts, nous fûmes condamnés à passer la nuit, à moins d'une encâblure de ce fatal brisant, sur deux ancres à jet mouillées, l'une par trente-cinq brasses de fond et avec quarante-cinq brasses de la petite chaîne, l'autre par trente-trois brasses et avec soixante-dix brasses d'un grelin peu solide.

Dans la journée, il y a eu quinze ancres, tant grosses que petites, mouillées et élongées, souvent avec deux ou trois grelins, au milieu d'une mer assez creuse et par de grands fonds.

Accablés de fatigue, tous les officiers et les hommes de l'équipage dormirent du plus profond sommeil. Seul je veillais pour tous; car, dévoré d'inquiétude sur notre position critique, je ne pouvais m'en rapporter qu'à moi-même pour veiller sur les chances du vent, de sorte qu'il me fut impossible de fermer l'œil un seul instant. A l'exception des affreuses nuits passées sur les récifs de Tonga-Tabou, nous n'en n'avions pas eu d'aussi pénible. Si le vent eût varié à l'E. et eût soufflé avec quelque force, *l'Astrolabe*

1828. Février. eût été perdue sans ressource. Avec des naturels aussi barbares que ceux de Vanikoro, et qui ne respectent tout juste les Européens qu'en raison de la crainte que ceux-ci leur inspirent, il est vraisemblable que nous eussions tous péri sous leurs coups.

Les habitans de Tevai ont encore apporté aujourd'hui beaucoup de cocos et de bananes à bord ; ils paraissent très-contrariés de notre déplacement, qui va nous transporter hors des limites de leur territoire, et par conséquent les priver de tous les avantages qu'ils espéraient retirer de leur commerce exclusif avec nous. Dans leurs regrets, il n'y a pas le moindre sentiment généreux : la cupidité seule les excite.

1 mars. Les travaux recommencèrent dès quatre heures et demie du matin, et nous nous efforçâmes d'atteindre la passe. Malheureusement le vent du N. reprit, et nous contraria singulièrement. Ce ne fut qu'avec des peines et des efforts inouis que nous pûmes donner dans la passe, tourmentés à la fois par le vent et le courant contraires, et obligés de manœuvrer la corvette dans un canal quelquefois si resserré, qu'elle n'y eût pas trouvé sa longueur pour se retourner. Cela nous forçait à avoir sans cesse trois ancres en mouvement, afin que nous fussions toujours retenus au moins par deux d'entre elles, tandis qu'on manœuvrait la troisième.

Tandis que nous donnions dans ce dangereux canal, les naturels de Tevai et de Manevai nous donnaient un spectacle cúrieux, et dont j'aurais mieux

joui, si je n'eusse été distrait par les inquiétudes et les soins continuels qu'exigeait de moi la conduite de *l'Astrolabe*. Vers une heure après-midi, M. Gressien étant allé élonger une ancre dans la passe, deux habitans de Manevai parurent sur le récif du sud, et se lancèrent à l'eau probablement dans l'intention de se rendre à bord du canot de M. Gressien. Mais cet officier, naturellement tout entier à sa corvée, ne fit point attention à l'action de ces sauvages, et revint à bord dès qu'il eut mouillé son ancre. 1828. Mars.

En ce moment même, cinq ou six pirogues de Tevai se trouvaient encore le long du navire, et commerçaient avec l'équipage. Sur-le-champ deux d'entre elles se détachèrent des autres, coururent avec rapidité vers les deux hommes à la nage, les saisirent malgré leurs efforts pour s'enfuir, et les conduisirent en triomphe à Tevai. Les autres pirogues les suivirent de près; les hommes qui les montaient descendirent sur le récif du nord, et se dirigèrent vers leur village, en gambadant, poussant des cris et faisant des gestes de joie, comme pour célébrer une victoire.

Une demi-heure après cet événement, une pirogue de Manevai traversa le chenal, et il en débarqua un vieillard qui me parut être le chef de Manevai : du reste, il se dirigea seul et sans armes vers Tevai, tandis que ceux qui l'avaient amené reprirent le large. Sans doute le vieillard obtint promptement l'élargissement des deux prisonniers, car il ne tarda pas à reparaître avec eux. Pendant ce temps, tous les guer-

1828. Mars. riers de Manevai, armés de leurs arcs et de leurs flèches et au nombre de cinquante ou soixante, arrivèrent successivement sur le récif situé de leur côté : les uns s'accroupirent pour contempler la corvette, quelques-uns couraient sur la plage, et d'autres s'amusaient à lancer des flèches sur les poissons. C'était un spectacle curieux que de voir ces corps nus, noirs et grêles, paraître et disparaître alternativement, comme des fantômes, entre les arbres du rivage.

Deux pirogues de Tevai s'approchèrent encore de la corvette pour reprendre leurs échanges; mais à la vue de quatre pirogues de Manevai qui s'avançaient à leur rencontre, elles firent une prompte retraite. Quelques minutes après, quatre pirogues de Tevai revinrent à la charge; mais il s'en présenta sur-le-champ plus de dix de Manevai. Celles-ci s'avancèrent jusqu'au milieu de la passe, en faisant toutes sortes de menaces et de provocations à leurs ennemis, qui restèrent prudemment sur leur récif. Durant quelque temps, ces cris d'insulte et d'aggression, poussés par les habitans de Manevai, retentirent à nos oreilles; il y eut même quelques flèches lancées de part et d'autre, qui me donnèrent un moment d'inquiétude pour nos canots, obligés de passer entre les deux partis pour exécuter leurs opérations.

Mais ceux de Tevai, se sentant sans doute les plus faibles, restèrent toujours à une distance respectueuse, et finirent par se retirer tout-à-fait. Au moment même où les provocations semblaient être le plus animées, je remarquai, parmi les sauvages de

Manevai, un individu sans armes, qui seul et debout dans une pirogue agitait un morceau d'étoffe blanche, et par ses signes semblait inviter les habitans de Tevai à se retirer, tandis que ses propres compatriotes les défiaient par les menaces les plus insultantes. 1828. Mars.

Une fois débarrassés de la présence de leurs rivaux, les naturels de Manevai firent leur apparition à bord, et parurent enchantés de l'accueil qu'ils y reçurent. De ce moment, nous ne revîmes plus les habitans de Tevai, dont aucun de nous ne regretta la société [1].

Il nous fallut encore le reste de la journée pour franchir toute la longueur de la passe, encore est-il douteux que nous eussions réussi sans une double circonstance qui nous favorisa. Après midi, la brise, quoique toujours contraire, mollit beaucoup; et sur les quatre heures la marée, ayant reversé en dedans des îles, nous poussa lestement vers l'intérieur, en nous faisant raser de très-près les dangereux brisans qui bordent cette passe épineuse.

Enfin, à sept heures et demie, j'eus la satisfaction de voir la corvette établie sur deux ancres dans l'intérieur de la baie, sur une mer aussi paisible que l'eau d'un étang, et à l'abri des houles du large. La journée nous avait encore coûté vingt-deux ancres à mouiller et à relever. Toutefois c'était presque un miracle que nous n'eussions touché nulle part, ni perdu d'ancres ou de grelins, par un fond hérissé de coraux, et ayant eu à lutter contre des circonstances

[1] *Voyez* note 10.

1828. Mars. aussi défavorables. Le grelin de gomotou acheté à Amboine nous a rendu les plus grands services; dans cette circonstance critique, j'ai été à même d'apprécier à toute leur valeur ces utiles cordages. Leur extrême légèreté leur donne un grand avantage sur ceux de chanvre, sans rien leur enlever en solidité, ni en flexibilité. Je ne saurais trop en recommander l'emploi aux capitaines appelés à faire des voyages semblables à celui de *l'Astrolabe*, et qui auraient l'occasion de s'en procurer aux Moluques ou à Java.

2. Comme il faisait calme plat, à six heures du matin, je partis dans la yole, pour aller reconnaître la partie du bassin où nous serions le mieux placés et le plus à proximité de toute espèce de ressources. Après avoir franchi une seconde passe formée par les brisans de l'île Manevai et un récif qui s'étend au large de la côte opposée, je trouvai un hâvre très-sûr avec quinze à
Pl. CLXXXI. vingt brasses de fond, derrière l'île Manevai. Le brisant opposé défendait ce bassin contre les houles de la baie extérieure, et, pour ne lui laisser rien à désirer, une jolie rivière venait se jeter à la mer précisément en cet endroit.

Mon choix fut bientôt arrêté. Je retournai à bord, les ancres furent sur-le-champ dérapées; et à l'aide des avirons de galères et de trois canots de l'avant, nous atteignîmes en moins de deux heures le mouillage de Mangadai. Toute lente qu'elle était, cette navigation était bien plus satisfaisante que celle des deux journées précédentes; à la joie qui régnait à bord, aux cris d'allégresse des matelots qui nageaient dans les canots,

on eût dit que *l'Astrolabe* exécutait une marche triom- 1828.
phale, tandis que les manœuvres des journées anté- Mars.
rieures semblaient être les tristes et pénibles efforts d'un équipage qui cherche à se soustraire au danger le plus imminent. En ce moment, qui eût pu deviner que la scène changerait si tôt d'aspect!..

Arrivé au poste que j'avais choisi, mon premier soin a été d'y établir de nouveau la corvette sur trois amarres; opération qui n'a été terminée qu'à quatre heures et demie du soir. Puis on s'est occupé sur-le-champ de préparer la chaloupe et la baleinière qui seront expédiées dès demain vers Païou, pour relever quelques débris importans du naufrage, lever le plan de cette partie de l'île et ramener M. Gaimard et Hambilton. Après le retour de l'embarcation, je compte moi-même me rendre à Vanou, Nama et Païou, pour interroger les naturels, examiner les localités et parvenir, s'il est possible, à de nouveaux renseignemens sur le sort des Français. La yole a été envoyée vers la rivière; après l'avoir remontée jusqu'à une certaine distance, elle en trouva l'eau potable et très-facile à faire, découverte qui nous a été fort agréable.

Au moment où nous avons mouillé, tous les naturels qui jusque-là nous avaient paisiblement accompagnés dans leurs pirogues, au nombre de quinze ou vingt, ont monté à bord et nous ont de nouveau témoigné toute leur satisfaction de nous voir sur leur territoire. Les chefs et plusieurs naturels m'ont donné le salut de respect (qui consiste à baiser le dos de la main), et je leur ai fait quelques présens. Le vieux

1828. Mars. Moembe, premier ariki et chef religieux de Manevai, a voulu être mon ami particulier. Il est âgé de quarante-cinq à cinquante ans, d'une très-petite taille et fort laid de sa personne. Les individus qui m'ont paru ensuite les plus influens sont : un homme dans la force de l'âge, robuste, agile et intelligent, nommé Kavaliki, puis un troisième dont j'ai oublié le nom, enfin notre ami Tangaloa qui se disait frère de Kavaliki et dont j'ai déjà signalé la sagacité. Nous avons cru comprendre que ces deux derniers se donnaient pour être issus d'un père de Tikopia et d'une mère de Vanikoro, mais nous ne pourrions pas en répondre.

Moembe et ses compagnons m'ont exactement indiqué les gisemens de Nitendi ou Indendi, Taumako, Natiou et Warouka. En outre, Moembe m'a présenté deux naturels de Toupoua et de Nitendi, qui ont prononcé les noms de Mantji, Tchikaïna, et de plusieurs autres îles situées au N. et au N. O. de Vanikoro. On doit se rappeler que Tchikaïna est un des noms donnés jadis à Quiros par les naturels de Taumako, ce qui me confirma encore l'exactitude de son récit.

Au coucher du soleil, les sauvages nous ont tous quittés pour retourner dans leurs cases, et les cinq Tikopiens sont au contraire revenus dans une pirogue, afin de passer, comme de coutume, la nuit à bord. Ils paraissent fort contens de l'accueil et des procédés des habitans de Manevai à leur égard. Brini-Warou m'a appris en outre que les chefs allaient leur fournir une pirogue toute équipée pour retourner à Tikopia, si je ne m'y opposais pas. Non-seu-

lement je leur ai assuré que je donnais mon consentement à leur départ, mais je leur ai promis des vivres pour la traversée et des présens au moment de leur départ ; promesses qui les ont comblés de joie. Pour dire vrai, je serai charmé d'être débarrassé de ces cinq naturels, qui ne m'ont jamais été d'une utilité réelle, et que je n'ai gardés à bord que par un sentiment de compassion et d'humanité. A leur place, j'embarquerai avec plaisir deux ou trois naturels de Manevai pour me guider dans mes recherches sur Nitendi et Taumako. Quelques-uns ont déjà paru souscrire à mes propositions ; d'ailleurs mon ami Moembe m'a promis de désigner d'autorité deux de ses hommes pour me servir de guides et d'interprètes.

1828. Mars.

A trois heures et demie du matin, la chaloupe et la baleinière se sont mises en route pour accomplir leur mission sur la partie occidentale de Vanikoro. La première de ces embarcations, armée de quatorze hommes et de quatre pierriers, est commandée par M. Guilbert qu'accompagnent MM. Pâris et Sainson : sa destination est de draguer divers articles du naufrage, et surtout de se procurer une des ancres et un des canons aperçus par le grand canot. M. Gressien commande la baleinière, et il doit compléter la géographie de cette partie de Vanikoro, autant qu'il lui sera possible, après avoir prêté à la chaloupe tous les secours nécessaires pour accomplir sa mission. Les deux embarcations emportent deux jours complets de vivres pour cette expédition, et des objets d'échange pour s'en procurer en cas de besoin. 3.

1828. Mars. Sur les sept heures, les naturels sont revenus à bord, entre autres mon ami Moembe, qui m'a renouvelé ses offres de service et ses protestations d'amitié. Très-différent de ses compatriotes sous divers rapports, son caractère est doux, son humeur paisible, et ses manières décentes, réservées et polies. En un mot, l'on peut assurer que c'est un homme tout-à-fait *comme il faut*, pour un habitant de Vanikoro.

Dès la veille, il m'avait long-temps entretenu de son *Atoua;* tout ce que j'avais pu saisir de son discours avait été, qu'il désirait me présenter à cet Atoua, car il était convenable que je lui fisse mon offrande. Aujourd'hui, il a remis la conversation sur le même chapitre : curieux d'apprendre quel était cet Atoua, et en quoi consistait le culte qui lui était rendu, j'invitai Moembe à m'accompagner à terre avec Williams, et à me conduire devant sa divinité.

Nous descendîmes à une centaine de pas au nord de la rivière. Au bord de la plage, parmi quatre ou cinq cases, Moembe m'en désigna respectueusement une qui, plus chétive et moins bien entretenue que les autres, était, disait-il, la résidence de l'*Atoua*. Pour preuve, il me montra du doigt le trou d'un de ces crabes de terre si communs dans toutes les îles de l'Océanie. Au premier abord, je crus qu'il se moquait de moi, et je lui demandai s'il n'existait pas quelque autre Atoua plus puissant, plus considérable. Alors Moembe étendit la main vers la montagne, et je crus qu'il m'indiquait quelque autre endroit plus reculé dans l'intérieur. Je lui fis signe de me conduire

à cet autre Atoua ; il se mit à marcher devant moi ; j'étais suivi par l'Anglais Williams et mon secrétaire B. Lauvergne. 1828. Mars.

Nous cheminâmes durant quelque temps par de petits sentiers bien battus, au travers de plantations plus étendues et mieux entretenues que toutes celles que j'avais jusqu'alors observées. Ces plantations se composaient surtout de taros et d'ignames ombragées par des cocotiers, des bananiers, des arbres-à-pain, des inocarpus, spondias, etc. Après avoir marché l'espace d'un mille environ, nous arrivâmes sur le bord de la rivière, dont le volume est encore considérable, mais dont le cours est souvent barré par des cascades dans le roc. Là cessaient les plantations, et tous les cocotiers s'effaçaient complètement devant une forêt compacte.

Moembe m'engagea à revenir sur mes pas, assurant que plus avant je ne trouverais que des arbres sauvages, et des buissons où je me déchirerais les jambes. Les nouvelles explications qu'il me donna prouvèrent que la résidence du grand Atoua était le sommet même du mont Kapogo suspendu sur nos têtes; les nuages qui entourent habituellement ce piton sont l'indice de la présence du dieu. Moembe me fit particulièrement remarquer un rocher blanchâtre, nu et escarpé, d'où les eaux se précipitent en cascade, à la suite des grands orages.

Je ne m'arrêtai que le temps nécessaire pour que Lauvergne dessinât un site éminemment pittoresque au bord de la rivière ; puis nous reprîmes le chemin

1828. Mars. de la plage. De retour auprès des cases dont j'ai déjà parlé, Moembe me répéta que l'une d'elles était bien la maison de l'Atoua, tandis que les autres n'étaient que de simples *balaï* ou cases pour manger et dormir. Puis il me fit remarquer, près du trou de Tourlourou, un terrain fraîchement remué, ajoutant qu'en cet endroit avait été inhumé un grand personnage nommé *Loubo,* son père ou son parent. Ce *Loubo* était l'*Atoua* auquel je devais une offrande.

Plus jaloux de me concilier l'affection du bon Moembe que celle de son divin Loubo, je déposai en guise d'offrande, sur la tombe de ce dernier, un morceau d'étoffe. Cette action fut en effet très-agréable à Moembe qui, d'un ton très-recueilli, adressa un discours assez long à son dieu *Loubo*, pour me recommander à sa bienveillance, et lui expliquer que l'*Ariki Mara* était son ami et celui de sa famille.

Cela fait, sur un des pieux qui servaient de montans à la cabane, Moembe me montra un nid en terre, d'abeilles maçonnes, ou de fourmis, car je ne saurais trop affirmer à quel genre d'insectes il a pu appartenir, et il m'assura avec beaucoup de sang-froid, et même avec une gravité respectueuse, que dans ce nid résidait un autre *Atoua* nommé *Banie*, non moins révéré que Loubo.

Je vis bien qu'il fallait encore m'exécuter généreusement à l'égard de ce nouveau dieu. En conséquence, je lui offris un miroir et un collier que Moembe déposa sur le nid en question; puis il récita à Banie une prière encore plus longue que celle qu'il avait faite à

Loubo. Moembe laissa durant quelques minutes les offrandes sur les gîtes de ses deux atouas, puis il les reprit avec respect, les enveloppa avec soin dans un morceau d'étoffe, et les emporta avec lui, plus avisé du moins que ces hommes qui laissent inutilement pourrir des objets de prix en l'honneur de leurs divinités. Du reste, ces preuves authentiques de ma piété envers les Atouas de Moembe achevèrent de me concilier toute son affection, et je dois dire qu'en effet je n'ai jamais eu à me plaindre des procédés de l'honnête Moembe. 1828. Mars.

Nous traversâmes ensuite les deux bras de la rivière, et nous trouvâmes quatre ou cinq cases que Moembe me désigna comme sa propriété particulière. C'était à l'endroit même où notre nouvel observatoire venait d'être établi. Moembe me fit entrer dans la plus vaste et la mieux entretenue de ces cases, et me fit comprendre qu'elle était entièrement à mon service; je m'y reposai un moment avec lui, et je tentai de l'interroger sur le naufrage des *Maras,* par l'entremise de Williams.

A cet égard, Moembe ne put me donner des détails bien satisfaisans; il déclara qu'il n'avait vu ni le navire naufragé, ni les Maras, attendu qu'il n'était alors qu'un très-petit garçon; seulement il avait entendu dire que les habitans de Vanou allèrent au vaisseau échoué pour le piller, mais qu'ils furent repoussés par les blancs qui firent feu sur eux et leur tuèrent vingt hommes et trois chefs; à leur tour, les insulaires tuèrent à coups de flèche tous les blancs qui voulurent

1828. Mars. descendre sur leur territoire. Suivant lui, deux hommes seulement descendirent à terre à Païou, et n'y vécurent pas plus de trois lunes. Mais l'Atoua des *Papalangui*, enfans du ciel, vengea bientôt la mort des blancs, et envoya des maladies qui firent périr une quantité de naturels. Depuis les vaisseaux naufragés, ils n'avaient plus revu d'Européens jusqu'à l'arrivée de Pita.

Comme la chaleur était suffocante sur cette partie de la plage, je suis revenu à bord. Les naturels de Manevai continuent de se montrer plus confians et plus communicatifs que ceux de Tevai; ils ont apporté dans la journée plus de vivres de différentes espèces, que les autres n'avaient fait durant tout notre séjour à Ocili. Pour des colliers, j'ai pu enfin me procurer des arcs et des flèches, et une boîte à contenir la chaux qu'ils mêlent avec leur bétel; mais je n'ai encore pu me procurer aucun de leurs bracelets auxquels ils attachent un prix infini, puisqu'ils ont refusé, pour un seul de ces ornemens, un grand couperet et un collier réunis.

La seine a été jetée, dans la soirée, devant la plage de l'observatoire, et a ramené une pêche assez copieuse. On trouve ici des pinnes marines, des bénitiers, des spondiles, des cames, moules, arches, vénus, et surtout de bonnes huîtres en assez grande quantité; la pénurie de viande fraîche nous force à tirer parti de ces différens coquillages et à les mettre à diverses espèces de sauces. La chasse n'offre que des pigeons, des chevaliers ou des poules sultanes en petit nombre.

Il a fait généralement calme avec une chaleur accablante ; cependant, de midi à deux heures, il a tombé un grain de pluie très-abondant, qui a subitement donné naissance à de nombreuses cascades, sur le revers de la montagne, et fait grossir la rivière d'une manière extraordinaire. Toute la matinée, les naturels ont commercé paisiblement le long du bord. Mon ami Moembe a passé une bonne partie de la journée avec moi, et m'a raconté que les peuples de Manevai, Vanikoro, Mambili et Vanou étaient alliés ensemble et ennemis communs de ceux de Tevai, Nama, Païou et Tanema; mais ces divisions ne concernaient point les chefs qui étaient tous amis entre eux. Voici les noms de ces chefs suivant Moembe : à Vanikoro, Valiko ; à Mambili, Moundgi ; à Vanou, Valie et Fonou ; à Nama, Kamaïou ; à Païou, Outaïka ; à Tanema, Naïla ; à Tevai, Nelo ; à Manevai, Kalaï et Moembe. Si le rapport de Moembe est exact, pour des hommes aussi barbares, il faut convenir que c'est une convention bien sage et bien politique de la part des chefs, d'avoir arrêté que les peuples seuls pouvaient se faire la guerre, mais qu'entre eux chefs ils seraient toujours amis. Dans notre Europe tant civilisée, les rois n'ont pas mieux fait.

1828.
4 mars.

Nous voyons de temps en temps les femmes passer dans leurs pirogues près du navire, pour se rendre à la pêche avec leurs filets, ou aller cueillir des racines dans les plantations le long de la rivière ; mais elles évitent toute communication avec les blancs, et les hommes en paraissent fort jaloux.

1828.
5 mars.

A cinq heures vingt minutes du matin, la chaloupe et la baleinière sont rentrées à bord, ramenant tout leur équipage et en outre M. Gaimard et Hambilton. Un courant violent contraria beaucoup MM. Gressien et Guilbert dans les opérations dont ils étaient chargés; néanmoins ils en vinrent à bout. M. Gressien recueillit les matériaux nécessaires pour compléter le plan des récifs et des côtes de Vanikoro. M. Guilbert, après de violens efforts qui firent craquer l'arrière de sa



chaloupe, parvint à extraire des récifs les objets suivans : une ancre de dix-huit cents livres environ sans jas, fortement oxidée et revêtue d'une croûte de coraux dont l'épaisseur paraît d'un à deux pouces; un canon court en fonte, également recouvert de coraux, tellement oxidé que le métal cédait facilement sous

l'action du marteau ; un pierrier en bronze et une es- 1828.
pingole en cuivre, beaucoup mieux conservés, l'un Mars.
portant sur ses tourillons les numéros 548 d'ordre et 144 de poids, l'autre les numéros 286 d'ordre et 94 de poids : du reste nulle autre marque ; un saumon de plomb, une grande plaque du même métal, des fragmens de porcelaine, etc. En outre, on avait acheté à Nama les débris d'une bouilloire.



Au lieu du naufrage, on avait remarqué cinq autres ancres, deux pierriers, et d'autres canons à demi recouverts par les coraux.

Le séjour de M. Gaimard n'avait conduit à aucune découverte utile. Il était revenu très-peu satisfait de l'esprit turbulent, du caractère irascible et des dispositions avides des naturels de Nama. Il avait eu souvent à souffrir de leurs mauvais procédés, et il n'avait pu visiter Païou comme il se le proposait. Les naturels persistaient dans leur système de dénégation absolue touchant le naufrage des Maras, et il

1828. Mars. lui paraissait très-difficile d'obtenir désormais de leur part aucun renseignement satisfaisant. Ce qu'il y avait de plus fâcheux, c'est que M. Gaimard revenait de son voyage avec des furoncles très-douloureux, accompagnés d'une fièvre assez violente. Toutefois, chacun de nous pensa que son mal n'aurait point de suite, et qu'il avait été occasioné uniquement par les désagrémens et les privations qu'il avait essuyées durant son séjour avec les sauvages [1].

A la vue des débris rapportés par la chaloupe, nul de nous ne douta qu'ils n'eussent appartenu aux frégates de Lapérouse. Toutefois, pour écarter toute imputation d'avoir cédé aux illusions d'une imagination prévenue, je rassemblai toutes les personnes de l'état-major de *l'Astrolabe*, et leur demandai tour à tour quelle était leur opinion touchant cet événement. Toutes déclarèrent d'une voix unanime qu'à leurs yeux le naufrage de Lapérouse sur les brisans de Vanikoro leur paraissait un fait établi, et qu'ils étaient convaincus que les objets rapportés par la chaloupe en étaient les restes.

Alors je leur fis part du projet que j'avais depuis long-temps conçu, d'élever à la mémoire de nos infortunés compatriotes un mausolée modeste, mais qui suffirait du moins pour attester notre passage à Vanikoro, nos efforts et l'amertume de nos regrets, en attendant que la France pût un jour y consacrer un monument plus durable et plus digne de sa puissance.

Cette proposition fut reçue avec enthousiasme, et

[1] *Voyez* note 11.

chacun voulut concourir à l'érection du cénotaphe. 1828.
Sans doute, nous eussions désiré le placer à Païou Mars.
même, le plus près possible du théâtre du naufrage et du lieu où se réfugièrent les malheureux qui purent échapper à la première catastrophe; mais l'exécution de ce projet à une distance aussi considérable du navire, et hors de sa protection, eût entraîné des difficultés insurmontables et de grands dangers. En outre, notre mausolée, placé à Païou, n'eût point été en vue des navigateurs destinés à nous suivre à Vanikoro.

Tout bien considéré, nous arrêtâmes qu'il serait placé au milieu d'une touffe de mangliers situés sur le récif qui cerne en partie notre mouillage du côté du nord. Sur-le-champ, accompagné de plusieurs officiers, je descendis sur le récif, je désignai le local que l'on commença à déblayer, et je chargeai M. Lottin de la surveillance particulière des travaux relatifs au mausolée. Sa forme devait être celle d'un prisme quadrangulaire de six pieds sur chaque arête, surmonté par une pyramide quadrangulaire de même dimension. Des plateaux de corail, contenus entre quatre pieux solides fichés en terre, devaient former le corps de l'édifice, et sa cime était recouverte par un chapiteau en bois peint. Je destinai à cet emploi les planches de koudi, achetées l'année précédente à Korora-Reka. Je donnai l'ordre de n'employer ni clous, ni ferrures, pour assembler ces pièces, afin de n'offrir aux naturels aucun objet qui pût les porter à détruire notre ouvrage, pour satisfaire leur cupidité.

1828. Mars. Pour la première fois, un naturel a consenti à me céder deux bracelets pour un grand couperet, et Kavaliki m'a livré, pour trois haches, un petit cochon pesant au plus quinze livres.

Nous avons reçu aujourd'hui la visite de plusieurs habitans du village de Vanikoro, et notamment de Valiko, premier chef de cette tribu. Valiko est un homme de cinquante à cinquante-cinq ans, au teint très-noir, aux cheveux grisonnans, mais encore vif, actif, et en apparence plus intelligent que tous les naturels de la race noire que j'avais encore remarqués. Par l'entremise de Hambilton, je l'interrogeai sur le naufrage des Maras ; voici ce qui résulta de ses réponses, par elles-mêmes assez précises, et en outre développées par les explications de Tangaloa et de Kavaliki.

En définitive, aucun navire n'aurait péri devant Vanou; mais l'un aurait échoué devant Païou, à l'endroit même où sont encore aujourd'hui les ancres et les canons, et de ce bâtiment proviennent tous les objets que les naturels ont livrés à M. Dillon et à *l'Astrolabe ;* l'autre toucha et s'engloutit devant Tanema, en dehors même du récif, sans qu'on pût en rien sauver; presque tous les hommes qui le montaient périrent sans venir à terre. Les *Maras* du premier navire, en grand nombre (cependant il n'en désigne que trente, dans l'impossibité où il est d'en énumérer davantage), s'établirent à Païou, et travaillèrent à la construction d'un petit vaisseau. Quoique les naturels eussent du respect pour ces étrangers et ne les abordassent qu'en leur baisant les mains en signe d'hom-

mage, ce qu'il exprime par un geste, il y eut des querelles où périrent, d'un côté, cinq naturels de Vanou, dont trois Arikis et un homme de Tanema; de l'autre part, il y eut deux Maras tués à Païou. Au bout de cinq lunes, les Maras quittèrent l'île sur leur petit bâtiment. Valiko me montra un garçon de douze à treize ans pour m'expliquer qu'il avait le même âge que cet enfant à l'époque du naufrage des Maras. 1828. Mars.

Il a été impossible à Valiko de me donner l'origine du nom *mara* qu'ils assignèrent aux Français; seulement, il dit que quand on demandait à ceux-ci d'où il venaient, ils répondaient : *Mara*. Peut-être serait-ce une corruption du mot *mer* que leur prononçaient leurs hôtes? Avant ces deux navires, ils n'avaient jamais entendu parler des *Papalangui*, mot qu'ils ont adopté des peuples de la race polynésienne, pour désigner tous les blancs; mais ils savaient que trois bâtimens de cette nation avaient passé devant les côtes de Nitendi sans y toucher; sans doute, le navire de Carteret et les deux frégates de d'Entrecasteaux. Ils n'en virent plus jusqu'à l'arrivée de *Pita*, et *l'Astrolabe* a été le quatrième navire qu'ils aient vu. Tous attestent qu'il n'y a aucun homme du naufrage, ni à Nitendi, ni à Toupoua, ni à Taumako, etc. Cependant, il y a en ce moment à Vanikoro des habitans de chacune de ces trois îles. Kavaliki et Tangaloa affirment, ainsi que Valiko, qu'à Vanou il y a quantité de pièces de monnaie en cuivre, en argent et même en or. Tangaloa, moyennant une hache que je lui promets, s'engage à me montrer le lieu où les Maras construi-

1828. Mars. sirent leur petit bâtiment, et le récif où périt un des vaisseaux devant Tanema.

Suivant Kavaliki et Tangaloa, la grande île se nomme collectivement Vanikoro, et ses divers districts sont : Vanou, Nama, Païou, Tanema, Nimbe, Temoua et Ocili, dont les habitans ont été récemment exterminés. L'île du N. E. se nomme Taneanou et ne renferme que les deux villages de Vanikoro et de Tevai. Enfin la petite île Manevai est habitée par la tribu de ce nom.

J'ai fait des présens à Valiko et à Kavaliki, qui sont repartis pour leur résidence, très-satisfaits de leurs rapports avec nous. Le dernier a promis de rapporter à bord des cochons, après avoir indiqué qu'il y en avait beaucoup dans son village.

Le temps est devenu très-orageux, et dans la soirée la pluie a commencé à tomber avec abondance, et a duré presque toute la nuit. Les brisans grondent avec force, et annoncent qu'une grosse mer règne au large.

6. Le temps est tout-à-fait gâté, la brise persiste au S. et au S. O., et les grains se succèdent avec fréquence. Néanmoins, M. Lottin est allé à terre pour faire couper le bois nécessaire à l'érection du mausolée.

Les naturels ont aussi commercé toute la journée le long du bord. Moembe m'a apporté des huîtres et des cocos, je n'ai accepté que les huîtres. J'ai revu Valiko qui m'a répété que c'était à Païou que les Maras avaient construit leur petit navire, et qu'eux-mê-

mes avaient démoli le grand vaisseau qui, autrement, eût pu subsister encore très-long-temps. 1828. Mars.

L'état de M. Gaimard a beaucoup empiré; il garde le lit, et la fièvre s'est déclarée. Moi-même, qui me sentais mieux depuis quelques jours, j'ai éprouvé, dans la matinée; une impression fébrile qui a augmenté dans le cours de la journée, et, le soir, m'a occasioné de véritables frissons. J'ai reconnu l'action de la triste maladie qui, neuf ans auparavant, m'avait tourmenté deux mois entiers dans les îles de l'Archipel grec, que j'avais prise sur les plages de Lemnos et que je ne quittai que sur la cime de Scopelos.

La pluie a tombé toute la matinée avec une extrême violence, puis le ciel est resté chargé d'épais nuages, et l'atmosphère est très-humide. On a voulu jeter la seine devant la rivière, mais le courant devenu fort rapide l'a entraînée sur des roches; elle a été déchirée en plusieurs endroits, et l'on n'a rien pris. 7.

Vers midi, Hambilton est allé au village de Manevai, pour interroger de nouveau le vieillard que j'avais déjà questionné sur le naufrage, lors de ma première visite du 25 février. Ce naturel a déclaré que le premier navire fut vu échoué sur les récifs de Tanema, à la suite d'une nuit où il avait beaucoup venté, et le matin suivant on vit l'autre échoué devant Païou. On ne sauva rien du premier bâtiment, mais il s'en échappa une trentaine d'hommes, qui se réunirent à quarante ou cinquante de l'autre navire qui étaient descendus à Païou; là, ils construisirent un petit bâtiment sur lequel ils s'en allèrent tous, au

1828. Mars. bout de six ou sept lunes. Ce vieillard avait vu le navire échoué à Tanema et les hommes qui en provenaient, mais il n'avait pas vu ceux qui avaient appartenu au navire échoué devant Païou, attendu que sa tribu était en guerre avec celle de ce district. Dans les guerres des blancs avec les sauvages, il y eut deux des premiers tués à Païou, et cinq naturels, dont trois Arikis.

Cette version, conforme quant aux points les plus importans à celle de Valiko, m'a paru la plus digne de confiance, d'autant que Valiko, généralement doué d'une intelligence supérieure à celle de ses concitoyens, semblait être tout-à-fait exempt de passion ou de crainte dans cette affaire.

Ma fièvre ayant pris un caractère plus marqué, j'ai commencé à adopter un régime de diète très-sévère, d'après le système que je me suis fait sur ces sortes de maladies.

8. Un ciel très-couvert et une faible brise de nord nous amènent, vers onze heures et demie, des torrens de pluie qui continuent tout le reste de la journée. Ces temps déplorables n'améliorent point l'état des malades, et l'équipage compte déjà deux ou trois hommes attaqués de la fièvre, outre M. Gaimard et moi.

Cependant les travaux du cénotaphe sont poursuivis avec activité, et rien ne saurait me déterminer à quitter l'île, sans avoir payé ce dernier tribut aux mânes de nos infortunés compatriotes.

Par l'organe d'Hambilton, je me suis procuré de

nouveaux renseignemens de Tangaloa sur les îles voisines de Vanikoro. Cet insulaire est allé à Taumako, et il affirme que cette terre est à peu près à égale distance de Nitendi et de Vanikoro; elle n'est guère plus grande que l'île Tevai, mais elle est haute, bien peuplée, et a près d'elle une petite île. Nitendi, ou Indendi, car la prononciation de ces hommes laisse des doutes sur le vrai nom (Santa-Cruz des Espagnols), est dix fois plus grande et plus peuplée que Vanikoro; elle est fertile en cochons, poules et productions diverses. Un naturel a donné aussi à M. Guilbert un croquis de ces îles, très-imparfait il est vrai, mais qui annonce déjà une sorte de raisonnement de la part du sauvage qui l'a tracé. 1828. Mars.

M. Gressien, parti à cinq heures et demie du matin avec la baleinière, pour reconnaître et sonder la passe du N., a poursuivi sa tâche avec constance, malgré les flots de pluie qui ont tombé une partie de la journée. Cet officier a reconnu la passe du N. E. et l'a jugée praticable, bien qu'elle fût obstruée par des bancs et des récifs nombreux; en outre, il faudrait mettre le cap à l'est pendant long-temps, et pour cela il faudrait une brise d'ouest assurée. M. Gressien a cru entrevoir une passe plus étroite dirigée droit au N., et il se propose de l'explorer à la prochaine occasion.

La pluie a duré presque toute la journée, le ciel a 9.
été constamment voilé par d'épais nuages, et n'a pas offert un moment de beau temps. Dans ces climats embrasés, on peut juger quelle influence funeste de-

1828. Mars. vait avoir cette humidité continuelle, particulièrement pour des marins confinés entre les planches d'un petit navire, et dans une baie comme celle de Manevai, entourée de toutes parts de hautes montagnes.

Vers dix heures du matin, nous avons reçu la visite de nos cinq passagers qui, sur le point de partir, venaient nous faire leurs adieux, et réclamer l'effet de mes promesses. Le navire sur lequel ils comptaient franchir les quarante lieues qui séparent Vanikoro de Tikopia, était une frêle pirogue à balancier, et leurs provisions se réduisaient à quelques cocos secs et à un petit nombre de taros. Toutefois, la traversée qu'ils entreprenaient ne paraissait pas leur causer la moindre inquiétude; et bien qu'il fît habituellement un temps sombre et orageux avec les vents d'ouest qui régnaient, ils craignaient bien plus le retour d'un ciel plus serein qui eût ramené les vents d'Est, tout-à-fait contraires à leurs projets. La raison qui engageait ces pauvres sauvages à hâter leur départ, c'est que, malgré leur précaution de revenir chaque soir coucher à bord, l'un d'eux se trouvait déjà en proie aux frissons de la fièvre, et ils nous firent comprendre par signes qu'ils mourraient tous s'ils restaient plus long-temps à Vanikoro.

Le malade était étendu près d'un petit feu, sous un abri qu'on lui avait ménagé sur la plate-forme du balancier. Je m'empressai de donner à ces pauvres sauvages une herminette et une belle hache, acquisition qui les transporta de joie. Plusieurs officiers leur firent des présens, et les matelots eux-mêmes voulu-

rent contribuer à leur bien-être, en leur faisant une large provision avec le biscuit de leurs épargnes. Sensibles à ces preuves d'amitié, ces insulaires ne quittèrent *l'Astrolabe* qu'en témoignant toute leur gratitude du traitement qu'ils y avaient éprouvé, et en faisant des vœux pour le bonheur de tous ceux qui la montaient. Sur-le-champ, ils prirent le large par la passe de l'E.

1828.
Mars.

Bien que ces cinq insulaires ne m'eussent rendu aucun service, et qu'ils ne fussent qu'une charge pour moi, je leur dois néanmoins la justice de déclarer que leur conduite fut parfaite pendant toute la durée de leur séjour à bord. Ils n'étaient ni gênans, ni importuns, et ne se plaignaient jamais. Aussi réussirent-ils à se concilier l'affection et la bienveillance de tout le monde, même des matelots, classe généralement difficile à satisfaire.

Ces sauvages nous avaient dit que la murène et la raie prennent rang au nombre des principales divinités à Tikopia, et que ce serait un crime que d'en manger. Mais le requin, nommé dans cette île *Mongo*, ne jouit pas du même privilége, et on se régale de sa chair sans aucun scrupule.

La chaloupe est allée sur le récif, avec une corvée sous les ordres de M. Lottin; mais à peine on commençait à travailler que la pluie a tombé avec une force inconcevable; il a fallu renoncer à l'ouvrage et revenir à bord.

Les naturels, gorgés de fer, de colliers et autres objets d'industrie européenne, deviennent chaque jour

1828. Mars. plus difficiles. Jadis le naufrage des vaisseaux de Lapérouse, en les enrichissant au-delà de toute espérance, détruisit presque entièrement leur industrie primitive. Ils avaient cessé de fabriquer aucune hache en coquillages ou en pierre : tous leurs instrumens, leurs arcs, leurs ornemens, provenaient, disaient-ils, des îles voisines, et surtout de Nitendi, dont les habitans venaient échanger ces objets à Vanikoro contre des morceaux de fer. Cependant cette mine de richesses commençait à s'épuiser; il a fallu les deux expéditions du *Research* et de *l'Astrolabe* pour la raviver, en leur apportant une foule de haches, couteaux, ciseaux, colliers, etc. Ces objets y sont maintenant si communs, qu'il est de fait qu'en France il n'y a peut-être pas un village où ils soient si peu appréciés qu'à Vanikoro. C'est un inconvénient qui se fera long-temps sentir aux navigateurs qui voudront visiter désormais cette île.

La fièvre et le mauvais temps me confinent à bord. Je commence à craindre d'être obligé de renoncer à l'excursion que je comptais faire à Païou, attendu qu'il nous faudra profiter du premier vent favorable pour nous échapper des récifs de Vanikoro.

10. La pluie a cessé dans la journée, mais le ciel est resté très-chargé, et il a passé de violentes rafales de la partie du sud-ouest; il a fallu filer tout le grelin de gomotou pour ne pas l'exposer à rompre.

Comme il n'est guère probable que nos Tikopiens aient pu se rendre avant le jour dans leur île, il y a fort à craindre que ces bourrasques n'aient fait cha-

virer leur misérable pirogue, et nous avons plaint le sort de ces pauvres insulaires. 1828. Mars.

Les charpentiers ont travaillé à l'érection du mausolée sous la direction de M. Lottin. M. Quoy désirait vivement faire l'acquisition de trois crânes qu'il avait observés au village de Manevai, pour ses observations de physiologie; mais toutes les propositions qu'il a pu faire aux naturels n'ont pu les amener à se défaire de ces précieuses reliques.

La fièvre fait dans l'équipage de rapides progrès; aujourd'hui l'on compte déjà huit personnes attaquées de cette triste maladie.

Nous avons reçu la visite d'un grand nombre de 11.
naturels dont plusieurs étaient oints d'huile et noircis, surtout le chef Kalaï, que sa grande toilette rendait presque méconnaissable. On a cru que ces apprêts pouvaient avoir pour motif la mort d'un vieillard décédé avant-hier à Manevai; et quelques-uns de nos officiers avaient déjà vu les femmes célébrer son deuil par des pleurs et des gémissemens.

Papaki de Manevai nous a conté qu'il avait reçu le tatouage à Mami, petite île voisine de Nitendi, et qu'il avait visité les îles Taumako, Nioukabo, Pileni, Fonou-Fonou, etc., dont il a même nommé les chefs. Nul doute que ces îles n'appartiennent aux groupes du Duff de Wilson et de Mendana, près de l'île du Volcan ou Tinakora des naturels.

A six heures du matin, M. Gressien est reparti dans la baleinière, afin de poursuivre ses reconnaissances sur la partie septentrionale de l'île et de déterminer

1828. Mars. quelle serait l'issue la plus favorable pour faire sortir la corvette de Vanikoro. Il a consacré la journée entière à sonder de nouveau la passe du N. E., qu'il a trouvée praticable, et le plus souvent n'offrant pas fond à cinquante brasses. Mais avec des vents d'Est, il vaudrait encore mieux adopter l'une des deux passes situées près de la pointe de Nanounha. D'ailleurs les naturels s'accordent à soutenir que M. Dillon est sorti avec son navire par un passage situé droit au nord de la baie Manevai. Ces corvées sont très-fatigantes, et il faut tout le zèle, le courage et l'excellente constitution de M. Gressien pour y résister. Cet officier est animé d'ailleurs par le désir de rendre plus exacte et plus complète la belle carte de Vanikoro, qu'il a entreprise sur l'échelle la plus vaste.

12. Vers midi, la pluie a recommencé à tomber par torrens et a duré tout le reste du jour, avec des rafales violentes du N. O., variables à l'O. S. O. et au S. O. Cependant, un détachement de marins a travaillé à élever la maçonnerie de notre monument.

Les naturels continuent de visiter notre navire, mais de timides et réservés qu'ils étaient d'abord, ils sont devenus peu à peu exigeans, et même presque aussi insolens que ceux de Tevai. Ces messieurs n'ont-ils pas déjà parlé de tributs à leur payer pour avoir l'autorisation de bâtir notre tombeau!... Sans doute ils sont enhardis par l'extrême douceur qu'on leur a montrée et les prévenances en tout genre dont ils ont été l'objet de notre part. Certainement ils auraient besoin d'une leçon; mais je préfère temporiser, d'une

part à cause des corvées qu'il faut souvent envoyer à terre, de l'autre, par l'espoir de quitter incessamment leur île. D'ailleurs, pour assurer la conservation de notre cénotaphe, il est à désirer que nous ménagions ces barbares jusqu'au dernier moment. 1828. Mars.

Du reste, la fièvre fait d'effrayans progrès; ce soir, quinze hommes sont déjà frappés, et un avenir sinistre nous menace, si nous ne pouvons quitter bientôt ces plages funestes.

La pluie et les vents d'Ouest ont persisté. Néanmoins les travaux du mausolée ont été poursuivis, et ce petit monument a été enfin terminé, malgré les obstacles que nous ont opposés le mauvais temps et la maladie. 13.

Parti à six heures et demie du matin avec la baleinière, M. Gressien n'est rentré qu'à huit heures du soir. Il a reconnu la passe située à l'E. de l'île Nanounha. Bien qu'elle soit étroite et offre quelques dangers sur sa route, elle est plus sûre que celle du N. E.; et avec les vents d'Est on peut la tenter avec espoir de succès. Enfin, en cas de malheur, la petite île Nanounha offrirait un asile à l'équipage, on pourrait s'y retrancher et s'y défendre contre les attaques des sauvages. Cependant, en pareille circonstance, je ne puis me dissimuler que nous aurions peu de chances pour nous sauver, et l'expédition serait grandement menacée d'une ruine complète.

Vers trois heures du matin, M. Lottin est descendu sur le récif avec les charpentiers, pour mettre en place les dernières pièces du mausolée. C'est le cha- 14.

1828. Mars. piteau pyramidal, en planches de koudi, qui doit lui servir de couronnement, et qui se termine par un gros bouton en bois, taillé à facettes. Dans une des traverses, est incrustée une plaque en plomb, sur laquelle ont été tracés, en gros caractères, fortement creusés, les mots suivans :

A LA MÉMOIRE DE LAPÉROUSE ET DE SES COMPAGNONS, L'ASTROLABE. 14 MARS 1828.

Nous donnâmes à cette inscription la forme la plus laconique, pour une double raison. Nous étions pressés par le temps, et nous désirions que la plaque de plomb fût réduite à la plus petite dimension possible.

A dix heures et demie, tout était terminé. Comme la fièvre me retenait à bord, M. Jacquinot fut chargé de procéder à l'inauguration du monument. Il descendit à la tête d'une partie de l'équipage sur le récif; un détachement de dix hommes armés défila par trois fois, dans un silence solennel et respectueux, à l'entour du mausolée, et fit trois décharges de mousqueterie, tandis que du bord une salve de vingt et un coups de canon faisait retentir les montagnes de Vanikoro. Quarante Pl. CLXXXVII. ans auparavant, les échos de ces mêmes montagnes avaient peut-être répété les cris de nos compatriotes expirant sous les coups des sauvages, ou succombant sous les atteintes de la fièvre!... Et nous-mêmes n'avions-nous pas à craindre une destinée pareille? Le

cénotaphe que, de nos mains défaillantes, nous venions d'élever en l'honneur des compagnons de Lapérouse, ne pouvait-il pas aussi devenir le dernier témoin des longues épreuves et du désastre de la nouvelle *Astrolabe!...* Réflexions douloureuses, que mon accablement et les douleurs de la fièvre ne m'empêchent point de faire en ce moment critique! 1828. Mars.

Aux premiers coups de canon, les sauvages, glacés d'épouvante, s'enfuirent de toutes parts, abandonnant même leurs pirogues pour s'échapper plus vite. Rassemblés près de leur village, ils épiaient avec inquiétude quels seraient les résultats de ces terribles détonations. J'avais jugé à propos de ne point les prévenir, afin de mieux examiner leur conduite, et en même temps pour leur donner une plus haute opinion de notre puissance.

Au bout d'un quart d'heure d'absence environ, ayant remarqué que personne parmi eux n'avait été tué, voyant surtout que nous ne faisions aucune démonstration hostile, ils se rassemblèrent peu à peu sur le récif situé devant la corvette, dans l'île Manevai. Bientôt, deux d'entre eux, plus hardis que le reste, montèrent dans une pirogue et se dirigèrent vers la corvette. Ces deux hommes étaient les deux arikis de Manevai, savoir : mon ami Moembe et le belliqueux Kalaï. Je fus à la fois surpris et satisfait de cette preuve de courage et de confiance de leur part; cette démarche semblait justifier jusqu'à un certain point l'assertion de Moembe, que *les chefs ne se faisaient point la guerre.*

1828. Mars. Ils montèrent à bord d'un air incertain, s'avancèrent près de moi avec un maintien respectueux, et m'abordèrent en me baisant le dos de la main. Je fis en sorte de les rassurer de mon mieux, et par l'organe d'Hambilton je leur assurai que nous n'étions nullement irrités contre eux, que si nous voulions sérieusement leur déclarer la guerre, nous pourrions les exterminer tout d'un coup; mais que les canons n'avaient point été chargés à boulet, et que les coups qu'ils avaient entendus avaient été seulement tirés en l'honneur de l'*Atoua Papalangui*, dieu des Européens, que nous venions de placer sur le récif. Je les priai d'engager leurs compatriotes à respecter la *maison de notre Dieu*, et à ne point chercher à la détruire. Si les navires qui viendraient après nous dans leur île voyaient cette maison debout, ce serait pour eux un gage de notre amitié avec les habitans de Manevai, et ceux-ci n'en seraient que mieux traités par leurs hôtes. Si le monument était renversé, les blancs seraient irrités, et, s'ils étaient de notre nation, ils vengeraient sans doute sévèrement cet attentat.

Pour bannir toute inquiétude de leur part, je leur fis entendre que c'était là l'unique vengeance que nous eussions à tirer du meurtre des Maras tués long-temps auparavant, attendu que le Dieu que nous venions de placer sur le brisant protégerait désormais les esprits des Maras; que cette cérémonie nous suffisait, et que maintenant il ne nous restait pas le moindre sujet de guerre contre le peuple de Vanikoro. Je leur fis observer cependant que, pour

ne pas provoquer la colère des Atouas de Vanikoro, le nòtre avait été placé sur le récif au milieu des eaux, tandis que les Atouas du pays, Banie et Loubo, étaient établis sur terre; précaution qui éviterait toute collision de pouvoirs entre ces divers dieux. 1828. Mars.

Enfin, pour achever de nous rendre, ajoutai-je, ces deux Atouas plus favorables, je remis à Moembe une herminette et un morceau de drap rouge pour l'offrir de ma part à Loubo, et autant à Kalaï pour le redoutable Banie. Bien que mes deux Arikis parussent déjà souscrire très-volontiers à toutes mes propositions, le dernier argument fit sur eux la plus vive impression. Après m'avoir écouté avec la plus grande attention, ils jurèrent par ce qu'ils avaient de plus sacré que l'*Atoua Papalangui* serait respecté à l'égal de Loubo et de Banie, qu'ils veilleraient à la conservation de sa maison, *fare Atoua*, et qu'ils traiteraient en ennemi quiconque tenterait d'y faire quelque dégradation [1].

Certes, je suis persuadé qu'en ce moment Kalaï et Moembe étaient de bonne foi, mais l'humeur de ces sauvages est bien variable; d'ailleurs, ces deux chefs ne pouvaient pas répondre des dispositions de tous leurs compatriotes. J'aurais donc peu compté sur la parole de ces hommes grossiers et stupides, si nous n'avions eu le soin de n'employer que des matériaux peu susceptibles de tenter leur cupidité, de sorte que, pour détruire notre ouvrage, il faudrait qu'ils se don-

[1] *Voyez* note 12.

1828. Mars. nassent une fatigue sans but, ce qui s'accorderait peu avec leur paresse et leur indolence naturelles.

Du reste, après avoir scellé la paix avec nous, les deux chefs, ravis des présens qu'ils venaient de recevoir, me demandèrent la permission d'aller les montrer à leurs compagnons inquiets, et de leur faire part de ce qui venait d'être conclu. Leur retour causa une grande joie dans tout le peuple de Manevai; et nous fûmes bientôt entourés, comme de coutume, par les pirogues des insulaires.

Pour nous, notre dernière tâche sur Vanikoro était enfin accomplie. Nous avions rendu les derniers devoirs à nos malheureux compatriotes; il s'agissait d'aviser au plus tôt à notre propre départ. Vingt-cinq personnes gémissaient déjà sur les cadres, et quelques jours suffisaient pour nous priver des bras qui devaient nous arracher de Vanikoro. Aussi, pour nous tenir prêts à profiter du premier beau temps, je fis relever la grosse ancre et sa chaîne, et je mouillai à la place une ancre à jet pour nous maintenir vers le milieu du chenal.

15. Dès cinq heures et demie le branlebas a lieu; il fait calme plat et beau temps. Toutes les ancres sont successivement relevées, et nous nous avançons doucement vers le nord, remorqués par le grand canot et la baleinière, où sont embarqués le petit nombre d'hommes qui restent valides. Mais à huit heures et demie, la marée contraire nous force à mouiller une ancre à jet à un demi-mille au N. E. du mausolée.

Je profite de ce retard pour envoyer encore une

fois M. Gressien explorer la passe de Nanounha. Je m'étais flatté de l'espoir de pouvoir attendre son retour sur l'ancre à jet. Par malheur, la brise fraîchit à l'E. et au S. E.; elle nous fait chasser et nous entraîne à moins d'une encâblure des brisans de dessous le vent. Malgré ma répugnance, je suis obligé de laisser tomber l'ancre moyenne avec sa chaîne en fer par trente-cinq brasses de fond, et à cinq heures du soir, le vent renforçant encore, il faut ajouter une grosse ancre pour assurer notre tenue, et envoyer une ancre à jet de l'arrière avec un grelin, pour empêcher les tours de câbles. 1828. Mars.

Dans l'état d'affaiblissement où nous étions, ces ressources étaient bien tristes, attendu qu'il fallait un travail long et pénible pour relever toutes ces ancres. Ainsi, nous étions bien moins avancés que le matin même, et notre position était beaucoup plus menaçante. S'il eût venté bon frais d'E. S. E. dans la nuit, rien ne pouvait empêcher la corvette de tomber sur les récifs de la côte, où elle se serait défoncée. Nous en avons été quittes pour des orages, des grains et une pluie continuelle.

Toute la soirée, les naturels de Manevai sont venus en grand nombre à bord, et ont apporté une immense quantité de poissons. Mais la moitié de l'équipage environ est obligée de contempler cette abondance avec un œil de douleur et de regrets, sans pouvoir y prendre part; ceux même qui se portent bien, dévorés d'inquiétude sur notre position, sont peu disposés à se livrer à la joie.

1828. Mars. M. Gressien n'est rentré qu'à six heures et demie du soir, et m'a annoncé qu'il a enfin découvert une troisième passe courant presque droit au nord, meilleure que les deux autres, attendu qu'elle conduit directement au large; seulement il y a près de son entrée, et en dedans de ses brisans, deux ou trois bancs dangereux à éviter. Cette passe est sans doute celle qu'a suivie M. Dillon, et je suis décidé aussi à la prendre, d'autant plus que M. Gressien se fait fort de pouvoir y servir de pilote à *l'Astrolabe*.

16. Quoique la pluie soit bien apaisée au jour, le temps est encore si incertain, que je n'ai pas osé faire toucher aux ancres, dans la crainte de tomber sur les récifs. Car, si cet accident arrivait, l'équipage est désormais si faible, qu'il nous deviendrait impossible d'exécuter les manœuvres nécessaires pour nous relever. On doit juger tout ce qu'une pareille attente avait de douloureux.

Les naturels sont revenus dans l'après-midi vendre du poisson à bord. Leurs démarches, leurs dispositions deviennent de plus en plus suspectes; ils déguisent à peine la joie que leur fait éprouver notre affaiblissement progressif, et tout annonce qu'ils nourrissent de perfides espérances.

La fièvre m'a plus cruellement tourmenté qu'elle ne l'avait encore fait jusqu'alors. A minuit, une rafale assez forte, accompagnée d'une pluie violente, m'a causé une vive inquiétude.

17. Quarante personnes sont hors de service, et si nous laissons passer cette journée sans bouger, de-

main peut-être il ne sera plus temps de vouloir quitter Vanikoro. En conséquence, je suis décidé à tenter un dernier effort. A six heures du matin, on commence à virer sur les ancres, et on les relève les unes après les autres, manœuvre longue et pénible, attendu que le câble, la chaîne et le grelin s'étaient entortillés les uns avec les autres, et que nous avions peu de bras valides. 1828. Mars.

Sur les huit heures, tandis que nous étions le plus occupés à ce travail, j'ai été fort étonné de voir venir à nous une demi-douzaine de pirogues de Tevai, d'autant plus que trois ou quatre habitans de Manevai, qui se trouvaient déjà à bord, ne paraissaient nullement effrayés à leur approche, bien qu'ils m'eussent encore dit, quelques jours auparavant, que ceux de Tevai étaient leurs ennemis mortels. Je témoignai ma surprise aux hommes de Manevai, qui se contentèrent de rire d'un air équivoque, en disant qu'ils avaient fait leur paix avec les habitans de Tevai, et que ceux-ci m'apportaient des cocos. Mais je vis bientôt que les nouveaux venus n'apportaient rien que des arcs et des flèches en fort bon état. Deux ou trois d'entre eux montèrent à bord d'un air déterminé, et s'approchèrent du grand panneau pour regarder dans l'intérieur du faux pont, et s'assurer du nombre des hommes malades. Une joie maligne perçait en même temps dans leurs regards diaboliques. En ce moment, quelques personnes de l'équipage m'ont fait observer que, deux des trois hommes de Manevai qui se trouvaient à bord, faisaient ce même manége depuis trois

1828. Mars. ou quatre jours. M. Gressien, qui observait depuis le matin leurs mouvemens, avait cru voir les guerriers des deux tribus se réunir sur la plage, et avoir entre eux une longue conférence.

De pareilles manœuvres annonçaient les plus perfides dispositions, et je jugeai que le danger était imminent. A l'instant, j'intimai aux naturels l'ordre de quitter la corvette et de rentrer dans leurs pirogues. Ils eurent l'audace de me regarder d'un air fier et menaçant, comme pour me défier de faire mettre à exécution mon ordre. Je me contentai de faire ouvrir la salle d'armes ordinairement fermée avec soin, et d'un front sévère je la montrai du doigt à mes sauvages, tandis que de l'autre je désignais leurs pirogues; l'aspect subit de vingt mousquets étincelans, dont ils connaissaient la puissance, les fit tressaillir, et nous délivra de leur sinistre présence.

Il est plus essentiel qu'on ne pense de contenir ces hommes grossiers par la seule terreur des armes à feu; elle est presque toujours plus salutaire pour l'Européen que leur effet même. La vue seule d'un pistolet pourra mettre en fuite vingt sauvages, tandis qu'ils seraient capables de se ruer comme des bêtes féroces sur un détachement entier qui viendrait de faire feu sur eux.

Du reste, nous venions, pour ainsi dire, de rompre la paille avec ces barbares, et notre départ devenait plus indispensable que jamais. J'exhortai donc l'équipage à redoubler de courage et d'efforts, et je pressai le moment de l'appareillage, autant que le permet-

taient mes faibles moyens. Les malades eux-mêmes prêtèrent leurs débiles mains à l'ouvrage, et nous pûmes enfin élonger une ancre à jet dans l'E., par trente brasses de fond; quoiqu'elle fût surjâlée, nous fûmes assez heureux pour qu'elle tînt jusqu'au bout. 1828. Mars.

Ce fut donc sur ce frêle appui que, le 17 mars 1828, à onze heures quinze minutes du matin, *l'Astrolabe* déploya ses voiles et prit définitivement son essor pour quitter Vanikoro. Nous serrâmes d'abord le vent le plus près qu'il nous fut possible, avec une bonne brise d'E. S. E. assez fraîche : puis nous laissâmes porter sur la passe; mais au moment même où nous donnions dans l'endroit le plus scabreux, celui où elle est semée d'écueils, un grain subit vint un moment borner notre horizon à un rayon de soixante à quatre-vingts toises.

Accablé par la fièvre, je pouvais à peine me soutenir pour commander la manœuvre, et mes yeux affaiblis ne pouvaient se fixer sur les flots d'écume qui blanchissaient les deux bords de la passe. Mais je fus secondé par l'activité des officiers, surtout par l'assistance de M. Gressien, que j'avais chargé de diriger notre route. Il nous servit de pilote, et le fit avec tant de sang-froid, de prudence et d'habileté, que la corvette franchit sans accident la passe étroite et difficile par où nous devions gagner le large. Ce moment décidait sans retour du sort de l'expédition, et la moindre fausse manœuvre la jetait sur des écueils d'où rien ne pouvait la retirer. Aussi, malgré notre détresse, après quelques minutes d'une pénible anxiété,

1828. Mars. nous éprouvâmes tous, en nous voyant délivrés des récifs de cette île funeste, un sentiment de joie comparable à celui d'un prisonnier qui échappe aux horreurs de la plus dure captivité. La douce espérance vint ranimer notre courage abattu, et nos regards se tournèrent encore une fois vers les rives de notre patrie, à travers les cinq ou six mille lieues qui nous en séparaient.

Mais avant de poursuivre notre aventureuse expédition, arrêtons-nous encore quelques momens à Vanikoro, pour offrir un résumé succinct de nos observations sur cette île, du résultat de nos recherches et de nos conjectures sur le sort de Lapérouse et de ses compagnons.

Le groupe des îles Vanikoro ou de Lapérouse, comme les a nommées M. Dillon, se compose de deux îles d'inégale étendue; nous avons donné le nom d'île de la Recherche à la plus grande, et de Tevai à la plus petite. La première n'a pas moins de trente milles de circonférence, tandis que l'autre n'en a pas plus de neuf. Toutes deux sont hautes et couvertes d'arbres jusqu'au bord de la mer.

Le mont Kapogo, point culminant de l'île de la Recherche, a quatre cent soixante-quatorze toises d'élévation, et peut facilement s'apercevoir à vingt lieues de distance.

En outre, on trouve deux îlots dans la baie intérieure, dont l'un, médiocrement élevé, porte le nom de Manevai, l'autre est très-bas. La petite île Nanounha, située devant le district d'Arambou, est

aussi basse. Chacun de ces trois îlots a tout au plus cinq ou six cents toises de circuit. 1828. Mars.

Toutes ces terres sont environnées par un immense récif de trente-six milles de circonférence, et dont la distance aux côtes, varie d'un à deux milles. Sauf quelques passes étroites, il est continu dans toute cette étendue, et n'est interrompu que dans la partie de l'est, l'espace de huit milles environ. Encore dans cet espace et devant la pointe orientale de Tevai, règne un brisant isolé qui s'étend à plus d'un mille au large. Le récif général est formé par des couches compactes de coraux que la marée laisse en partie à sec, et sur lesquelles s'élèvent de distance en distance des rochers nus, noirâtres, plus ou moins volumineux, et dont la hauteur varie de quatre à six et même huit pieds.

En dedans de ce brisant, et dans l'espace compris entre cette ceinture et le rivage, la profondeur de la mer est généralement de trente à quarante brasses; mais on y trouve de nombreux pâtés de coraux, qui s'élèvent jusqu'à deux ou trois brasses de la surface des eaux, ce qui rendrait la navigation de ces canaux embarrassante pour des navires d'une certaine dimension.

La côte elle-même est partout bordée par un récif de corail, qui s'étend à une ou deux encâblures au large, et rend le plus souvent son accès difficile et dangereux, même aux petites embarcations. La plage de Païou et un très-petit espace devant Ocili sont les seuls points, à notre connaissance, qui en soient

1828. Mars. exempts et où les canots puissent aller jusqu'à terre.

Nul Européen, sans doute, ne s'avisera de disputer le fatal honneur d'avoir découvert ces îles à notre infortuné Lapérouse, honneur qu'il acheta au prix de la perte de ses vaisseaux, et probablement de sa propre vie. Le capitaine Edwards, de *la Pandora*, paraît avoir été ensuite le premier Européen qui l'ait vue le 13 août 1791 ; il passa entre elle et l'île Edgecumbe ou Touboua, et la nomma Ile Pitt. Sous ce nom de Pitt, elle figurait dans la carte d'Arrowsmith par 11° 52′ lat. S. et 164° 23′ long. E. Le 19 mai 1793, d'Entrecasteaux en passa à douze ou quinze lieues dans l'ouest, et la nomma Ile de la Recherche, d'après le navire qu'il commandait. Il la jugea beaucoup plus petite qu'elle n'est réellement, mais il détermina sa position d'une manière fort exacte, car il plaça son sommet par 11° 40′ lat. S. et 164° 25′ long. E.

Sur *la Coquille*, dans la nuit du 1er au 2 août 1823, nous ne dûmes en passer qu'à quatre ou cinq lieues de distance; nous la reconnûmes dans la matinée du 2, et nous vîmes qu'elle devait être plus considérable qu'on ne l'avait figurée dans l'Atlas de d'Entrecasteaux. Nous ignorons quelle position lui assigna M. Duperrey.

Au mois de mai 1826, M. Dillon, maître du navire *le Saint-Patrick*, recueillit à Tikopia les premières notions sur le naufrage de Lapérouse à Vanikoro, et il voulut visiter cette dernière île; mais le calme le retint en vue de cette terre, durant huit jours, sans lui permettre d'y aborder.

Expédié par le gouvernement de la compagnie des Indes-Orientales, avec *le Research* sous ses ordres, avec la mission de vérifier les rapports qui lui avaient été faits à Tikopia, M. Dillon mouilla dans le hâvre d'Ocili le 13 septembre 1827, et ne quitta Vanikoro que le 8 octobre suivant. Nous renverrons le lecteur à la relation de son voyage pour les détails de sa relâche à Vanikoro; qu'il nous suffise ici de dire qu'il réussit à se procurer, de la part des naturels, à force d'échanges, les objets les plus intéressans du naufrage, et qu'il ne laissa guère à recueillir à ses successeurs que des articles de peu de valeur, et ceux qui étaient restés engagés dans les récifs sous les eaux. M. Dillon a établi la position du hâvre d'Ocili par 11° 41′ lat. S. et 164° 45′ long. E.

1828. Mars.

Enfin *l'Astrolabe*, après avoir déjà exécuté de grandes reconnaissances hydrographiques, eut à Hobart-Town une connaissance vague des découvertes de M. Dillon, et se dirigea vers Vanikoro, où elle mouilla le 22 février 1828, et qu'elle quitta le 17 mars suivant. Nous venons de raconter les événemens qui lui arrivèrent durant son mouillage. Les observations de *l'Astrolabe* ont fixé la position d'Ocili par 11° 40′ 24″ lat. S. et 164° 32′ long. E.

Le groupe de Vanikoro n'offre qu'une très-faible population. Les côtes seules sont habitées, et tout l'intérieur n'offre qu'une forêt compacte, sauvage et presque impénétrable. Je ne pense pas qu'on puisse estimer à plus de douze ou quinze cents individus le nombre total de ses habitans. La paresse de ces

1828. Mars. hommes, leurs guerres fréquentes et l'influence délétère du climat semblent se réunir pour appauvrir de jour en jour cette misérable race. Il est possible qu'avant un siècle cette île n'offre plus que quelques familles dispersées sur toute son étendue.

Les habitans de Vanikoro, comme tous ceux de la race noire, sont timides, défians, et naturellement animés de dispositions hostiles contre les Européens. Malgré la laideur de leurs femmes, ils en sont fort jaloux et ne les produisent qu'à regret aux regards des étrangers. Les hommes, en général petits, maigres et souvent attaqués d'ulcères ou couverts de taches de lèpre, sont agiles, souples et dispos; quelques-uns même offrent une physionomie assez agréable et des formes régulières.

La coupe alongée de leur visage, la hauteur de leur front et surtout le rétrécissement de cette partie à la hauteur des tempes donnent à ces sauvages un aspect bizarre et tout-à-fait particulier. Les morceaux de bois ou de coquilles qu'ils passent dans la cloison du nez, et les anneaux dont ils se surchargent les oreilles et quelquefois les narines, achèvent de les défigurer complètement.

Les hommes vont d'ordinaire entièrement nus et n'ont d'autre vêtement qu'une ceinture en étoffe d'*hibiscus*, ou en rotin tressé, à laquelle est suspendu un petit morceau de toile pour envelopper les parties
Pl. CLXXXV. naturelles. Pour les femmes, la ceinture est la même, mais le pagne est un peu plus long et descend jusqu'aux genoux.

Les cheveux des hommes et des femmes, surtout quand ils sont en toilette, sont retroussés et enveloppés dans un morceau de toile qui tombe par derrière en forme de sac arrondi et pointu. Les bords de cette espèce de bonnet sont parés de fleurs ou de feuilles vertes.

1828. Mars. Pl. CXXXVI.



Ces hommes font un grand usage du bétel, ce qui rend leurs dents et leurs gencives fort vilaines. Leur chaux est renfermée dans une petite calebasse fermée avec un bouchon de bois; l'arec et le bétel dans de petits sacs adroitement tissus. Le kava paraît leur être inconnu. Ils pratiquent le tatouage sur le dos seulement, et ses dessins représentent d'ordinaire des poissons, des lézards, des dents de loup, etc.; mais la couleur de leur peau les rend peu apparens.

La nourriture de ces insulaires consiste principalement en poisson, tortues, coquillages, taros, cocos, bananes, et dans une espèce de patate douce. Ils ont aussi l'arbre à pain des deux variétés, l'*inocarpus* et

1828. Mars. le *pandanus* dont ils mangent les fruits; mais leur ressource principale en végétaux est le taro ou *arum*. Il est certain qu'ils ont des cochons domestiques, mais le grand prix qu'ils attachent à ces animaux fait présumer qu'ils doivent être rares dans l'île. Nous n'avons observé aucune espèce de volaille apprivoisée.

Leurs maisons sont plus propres et moins grossières qu'on ne l'attendrait d'un peuple aussi barbare. Elles ont de dix à vingt pieds de longueur, sur six à dix de largeur. Un triple rang de pieux soutient la toiture qui est angulaire et descend d'une hauteur de douze ou quinze pieds à quatre ou cinq pieds au-dessus du sol. Le toit et les murailles sont en nattes fabriquées avec des feuilles de cocotier; une porte de taille raisonnable est pratiquée à l'une des extrémités, un foyer carré se trouve au centre de la cabane, et les meubles sont déposés sur des plates-formes ménagées dans les angles.

Il y a des cases plus spacieuses, avec des espèces d'estrades ou lits de camp, comme celle où nous fûmes conduits par Nelo à Tevai, et qu'on nommait la maison de l'*Atoua*. Ce sont sans doute des espèces de maisons publiques qui servent à la fois d'arsenaux, de salles de conseil, et peut-être de temples pour le culte. Car tout annonce que ces sauvages ont des dieux et une religion; ce que Moembe et Kalaï me dirent de leurs atouas Banie et Loubo suffit pour ne laisser aucun doute à ce sujet; mais il faudrait un plus long séjour que le nôtre, et des communications plus intimes et plus suivies avec ces sauvages, pour

arriver à des notions satisfaisantes sur cette matière. 1828. Mars.

Ces hommes ont constamment nié qu'ils fussent anthropophages. Mais ils sont convenus qu'ils exposaient les corps des ennemis, tués au combat, dans l'eau de mer, et les y laissaient assez long-temps pour que la chair se séparât entièrement des os. Ils gardaient les crânes comme trophées, et se servaient des menus ossemens des extrémités pour former la pointe de leurs flèches. Les blessures faites par les flèches ainsi armées étaient toujours considérées comme mortelles, tandis que celles qui résultaient des flèches ordinaires armées seulement de pointes en bois ne produisaient point le même effet [1].

La langue de ces sauvages paraît différer essentiellement de celle des Polynésiens. Plusieurs d'entre eux néanmoins comprennent et parlent un peu cette dernière langue qui paraît s'étendre jusqu'aux îles Taumako, Pileni, etc., c'est-à-dire jusqu'aux îles basses près de Sainte-Croix. Le dialecte de Vanikoro offre déjà des sons plus composés que le polynésien, ainsi qu'on en peut juger par les mots *Itchaou*, *Nedjou*, *Ocili*, etc., puisqu'ils supposent les consonnances *tch*, *dj*, *ç* ou *s*, inconnues aux Polynésiens. Cependant ce dialecte n'a rien de dur à l'oreille, et n'offre point de difficultés remarquables dans sa prononciation à l'Européen. D'un autre côté les habitans de Vanikoro répétaient assez exactement les mots que nous leur proposions.

C'est ici le cas d'expliquer la différence qui existe

[1] *Voyez* note 13.

1828. Mars. entre la manière dont j'ai écrit le nom du groupe qui nous occupe, et celle qui a été employée par M. Dillon, et même par quelques-uns de mes compagnons de voyage. J'ai adopté le nom de *Vanikoro*, tandis que M. Gaimard s'en tient à celui de *Vanikolo*, et M. Dillon à celui de *Mannicolo*. Quant à ce dernier, il est certainement inexact; à bord de *l'Astrolabe*, il n'y a eu qu'une voix unanime pour le rejeter.

Quant à décider entre *Vanikoro* et *Vanikolo*, la question est beaucoup plus difficile, et l'on pourrait en dire : *Adhuc sub judice lis est*. Il est certain que les naturels n'ont point, à cet égard, une prononciation bien arrêtée; je conviendrai même que le plus grand nombre, surtout parmi les femmes et les enfans, prononçaient plutôt Vanikolo que Vanikoro. Mais il m'a semblé que les hommes faits, ceux dont l'autorité paraissait devoir être suivie de préférence, articulaient presque Vanikoro. D'ailleurs, quand je voulus me déterminer, je puis me rappeler que la plupart des avis furent pour *Vanikoro*, et que M. Gaimard et deux ou trois autres personnes seulement opinèrent pour *Vanikolo*. Sans doute, pour plus d'exactitude, et pour concilier les deux opinions, il faudrait adopter un caractère de convention qui n'eût ni le son propre de l'*r* ni celui de l'*l*, mais un son intermédiaire tenant de l'un et de l'autre, qui rendrait plus convenablement la prononciation des sauvages.

Chez nous-mêmes, en Europe, les enfans offrent souvent des exemples de cette anomalie. Pour eux le

son de l'*r* se rapproche plus ou moins de celui l'*l*, et il vient un moment où l'on ne saurait décider à laquelle de ces deux consonnes on doit le rapporter. Combien d'enfans, jusqu'à un âge avancé, disent *malteau*, *lôti*, *flicassée*, etc., pour *marteau*, *rôti*, *fricassée!* La même chose arrive exactement pour les hommes enfans de Vanikoro ou Vanikolo. Nous déclarons d'ailleurs que nous ne tenons pas le moins du monde à l'une de ces désignations plutôt qu'à l'autre. 1828. Mars.

La même explication doit s'appliquer aux noms de Nelo, Tangaloa, que M. Dillon a écrits plus correctement peut-être Nero, Tangaroa.

Enfin nous allons terminer cette digression sur Vanikoro par un tableau offrant la synonymie générale des désignations employées par M. Dillon pour les diverses localités de ce groupe d'îles sur sa carte, et celles que nous avons jugé convenable d'adopter.

M. D'URVILLE.	M. DILLON.
Iles Vanikoro.	Iles Mannicolo.
Ile de la Recherche.	Ile de Lapérouse.
Ile Tevai.	Ile Amherst.
Ile Manevai.	Ile de la Direction.
Ile Nanounha.	Ile Combermère.
Baie de Tevai.	Baie de Bayley.
Baie de Manevai.	Baie de Lushington.
Baie Saboe.	Baie Swinton.
Baie Nimbe.	Baie Trotter.
Passe de l'Est.	Passe Dillon.
Passe du Nord.	Chenal Hayes.
Pointe de la Bayonnaise.	Pointe Brightman.
Pointe Mambili.	Cap Hayes.

1828.
Mars.

M. D'URVILLE.	M. DILLON.
Ile Bounha.	Pointe Archer.
Kayamo.	Cap Harrington.
Pointe Nedjou.	Cap Palmer.
Pointe Itchaou.	Cap Molony ?
Pointe Baoure.	Cap Serjeant.
Pointe de l'Astrolabe.	Cap Wilson.
Pointe Dillon.	Pointe du Research.
Rivière Mangadai.	Rivière Griffiths.
Rivière Tavaïma.	Rivière Chaigneau.
Mont Kapogo.	Montagne Charles X ou Mangoniffa.
Mont Guemeli.	Mont Kimely.
Village Tevai.	Village Davey.
Village Vanou.	Village Whanou.
Village Nama.	Village Ammah.
Village Payou	Village Païou.
Tanema.	Village Dennemah.
Nimbe.	Village Napee.
Village Oeili.	Village Ouselee.

M. Dillon indique sur son plan quatre passages au travers des récifs qui existent probablement, mais que nous n'avons point signalés, attendu que nous ne les avons point reconnus. Ce sont les passes Savage, Adam, Muston et Gullif. Nous ne savons pas trop néanmoins comment concilier l'existence des passes Adam et Muston, voisines du lieu du naufrage, avec la configuration que nous avons été obligés de donner à cet endroit lui-même qui s'offre sous la fausse apparence d'une passe véritable. Une nouvelle exploration plus longue et plus détaillée de Vanikoro expliquera ces apparentes contradictions. Ce qui paraît certain,

c'est que la configuration de la grande île, depuis la baie Saboe ou Swinton, jusqu'à la pointe Dillon ou du Research, est fort inexacte sur le plan de M. Dillon. 1828. Mars.

Maintenant nous allons revenir sur le résultat de nos recherches touchant le naufrage de Lapérouse et sur les conjectures les plus probables que l'on puisse former sur son sort.

Du moment de notre arrivée, les insulaires de Vanikoro, naturellement farouches et défians, comme tous les sauvages de la race noire océanienne, semblaient avoir adopté de concert un système constant de dénégation touchant cette catastrophe, ou bien ils n'opposaient à nos questions que des réponses évasives, comme : *Je ne sais — je n'ai pas vu — cela est arrivé il y a très-long-temps — nous l'avons entendu dire à nos pères*, etc. Il est évident que leur conduite à l'égard des infortunés qui échappèrent au naufrage ne fut rien moins qu'hospitalière; sans doute ils redoutaient que nous ne fussions venus pour en tirer vengeance, surtout quand ils eurent appris des Anglais et des naturels de Tikopia que nous étions de la même nation que les Maras. Cependant, quand ils se furent assurés que nous n'avions aucune intention hostile, et lorsqu'ils virent que nous les comblions d'amitiés et de présens, leur frayeur diminua un peu; quelques-uns devinrent plus communicatifs, et répondirent plus volontiers aux questions que je ne cessais de leur renouveler. Je m'attachais de préférence aux vieillards qui pouvaient avoir été témoins de ce

1828. Mars. funeste événement, et à ceux, qui, plus jeunes, paraissaient avoir plus d'intelligence, être doués d'une mémoire plus lucide, et par là susceptibles d'avoir mieux retenu ce qu'ils avaient appris de la bouche de leurs pères.

Dans ma narration, j'ai donné les résultats de ces divers entretiens, et l'on a vu qu'au nombre des premiers figurent Valiko, premier chef du village de Vanikoro, un chef très-âgé de Manevai, et Moembe, chef religieux du même village. Parmi les autres, les plus remarquables ont été Tangaloa et Kava-Liki, jeunes chefs très-intelligens, qui se disaient avec orgueil issus d'un père de Tikopia et d'une mère de Vanikoro, origine qui les rapprochait de la vraie race polynésienne. En comparant, analysant et discutant leurs différens récits, voici la version la plus vraisemblable que j'ai pu adopter.

A la suite d'une nuit très-obscure, durant laquelle le vent du S. E. soufflait avec violence, le matin les insulaires virent tout-à-coup sur la côte méridionale, vis-à-vis le district de Tanema, une immense pirogue échouée sur les récifs. Elle fut promptement démolie par les vagues, et disparut entièrement sans qu'on en pût rien sauver par la suite. Des hommes qui la montaient, un petit nombre seulement put s'échapper dans un canot et gagner la terre. Le jour suivant, et dans la matinée aussi, les sauvages aperçurent une seconde pirogue, semblable à la première, échouée devant Païou. Celle-ci sous le vent de l'île, moins tourmentée par le vent et la mer, d'ailleurs assise sur

un fond régulier de douze ou quinze pieds, resta long-temps en place sans être détruite. Les étrangers qui la montaient descendirent à Païou, où ils s'établirent avec ceux de l'autre navire, et travaillèrent sur-le-champ à construire un petit bâtiment des débris du navire qui n'avait point coulé. 1828. Mars.

Les Français, que les naturels nommèrent *Maras*, furent, disent-ils, toujours respectés par les indigènes, et ceux-ci ne les approchaient qu'en leur baisant les mains, cérémonie qu'ils ont souvent pratiquée envers les officiers de *l'Astrolabe* durant sa relâche. Cependant il y eut de fréquentes rixes, et dans une d'entre elles les naturels perdirent plusieurs guerriers dont trois chefs, et il y eut deux Français tués. Enfin, après six ou sept lunes de travail, le petit bâtiment fut terminé, et tous les étrangers quittèrent l'île, suivant l'opinion la plus répandue. Quelques-uns ont affirmé qu'il resta deux Maras, mais qu'ils ne vécurent pas long-temps. A cet égard il y a peu de sujets de doute, et leurs dépositions unanimes attestent qu'il ne peut exister aucun Français ni à Vanikoro, ni à Toupoua, ni même à Nitendi, ou dans les îles voisines. Quant aux crânes des malheureux Français qui succombèrent sous les coups de ces sauvages, il est probable que ceux-ci les ont long-temps conservés comme des trophées de leur victoire; mais, s'ils les possédaient encore à l'époque de notre arrivée, il est vraisemblable qu'ils se seront empressés de les cacher en lieu sûr pour les soustraire à toutes nos perquisitions.

Tout nous porte à croire que Lapérouse, après

1828. Mars. avoir visité les îles des Amis, et terminé sa reconnaissance de la Nouvelle-Calédonie, avait remis le cap au nord, et se dirigeait sur Santa-Cruz, comme le lui prescrivaient ses instructions, et comme il nous l'apprend lui-même par son dernier rapport au ministre de la marine. En approchant de ces îles, il crut sans doute pouvoir continuer sa route durant la nuit, comme cela lui était souvent arrivé, lorsqu'il tomba inopinément sur les terribles récifs de Vanikoro dont l'existence était entièrement ignorée. Probablement la frégate qui marchait en avant, et les objets rapportés par M. Dillon ont donné lieu de penser que c'était *la Boussole* elle-même, donna sur les brisans sans pouvoir se relever, tandis que l'autre eut encore le temps de revenir au vent et de reprendre le large. Mais l'affreuse idée de laisser leurs compagnons de voyage, leur chef peut-être, à la merci d'un peuple barbare, et sans espoir de revoir leur patrie, ne dut pas permettre à ceux qui avaient échappé à ce premier péril de s'écarter de cette île funeste, et ils durent tout tenter pour arracher leurs compatriotes au sort qui les menaçait. Ce fut là, n'en doutons point, la cause de la perte du second navire. L'aspect même des lieux où il est resté donne un nouvel appui à cette opinion; car au premier abord on croirait y trouver une passe entre les récifs; il est possible que les Français du second navire aient essayé de pénétrer par cette ouverture en dedans des brisans, et qu'ils n'aient reconnu leur erreur que lorsque leur perte fut aussi consommée.

Bien qu'aucun document positif et direct n'ait démontré que ces débris ont réellement appartenu à l'expédition de Lapérouse, je ne pense pas qu'il reste cependant à cet égard la moindre incertitude. En effet, les renseignemens que j'ai recueillis de la bouche des naturels sont parfaitement conformes, sous les rapports essentiels, à ceux que se procura M. Dillon; et cela sans que nous ayons pu être influencés l'un par l'autre, attendu que je n'eus connaissance de son rapport qu'à l'Ile-de-France, deux mois après que j'avais déjà expédié le mien au ministre. Ces dépositions ont donc tous les caractères de l'authenticité; elles attestent que deux grands navires périrent, il y a quarante ans environ, sur les récifs de Vanikoro, qu'ils contenaient beaucoup de monde; les naturels se sont même rappelé qu'ils portaient le pavillon blanc. Tout cela, joint aux pièces de canon, aux pierriers rapportés, démontre que ces navires étaient des bâtimens de guerre. Mais on sait positivement que, long-temps avant comme après cette époque, nul autre navire de guerre n'a péri dans ces mers que les frégates de Lapérouse et *la Pandora*, commandée par Edwards, qui fit naufrage sur les récifs du detroit de Torrès. En outre, la nature de quelques-unes des pièces rapportées du naufrage montre qu'elles appartenaient à une mission chargée de travaux extraordinaires. Enfin, l'unique morceau de bois rapporté par M. Dillon s'est trouvé coïncider avec les dessins qui ont été conservés des sculptures de la poupe de *la Boussole*. Que de probabilités

1828.
Mars.

1828. Mars. réunies qui doivent équivaloir à une certitude complète!...

Comme on s'attendra sans doute à me voir émettre mon opinion sur la route que les Français durent suivre après avoir quitté Vanikoro, je déclarerai qu'à mon avis ils durent se diriger vers la Nouvelle-Irlande, pour atteindre les Moluques ou les Philippines, sur les traces de Carteret ou de Bougainville. Alors c'était la seule route qui offrît quelques chances de succès à un navire aussi faible, aussi mal équipé que pouvait l'être celui qui fut construit à Vanikoro; car on doit présumer que les Français avaient été singulièrement affaiblis par la fièvre et leurs combats avec les naturels.

J'irai même plus loin, et j'oserai dire que ce sera sur la côte occidentale des îles Salomon qu'on pourra, par la suite, retrouver quelques indices de leur passage. Le document suivant me paraît propre à donner quelque poids à ce pressentiment.

Comme je cherchais à Hobart-Town tous les moyens possibles de percer le mystère dont M. Dillon avait enveloppé la position de Vanikoro dans sa relation, j'appris avec surprise qu'il existait dans la colonie une personne qui prétendait avoir rencontré, long-temps auparavant, des traces de Lapérouse. Jaloux d'examiner jusqu'à quel point ce bruit pouvait être fondé, je fis des démarches près de cette personne, et j'en obtins le rapport suivant écrit en anglais, dont voici la traduction littérale.

Extrait du journal de James Hobbs, premier officier du navire l'Union, *de Calcutta (capitaine John Nichols) destiné pour Penang.* 1828. Mars.

14 avril 1811.

Comme nous étions en calme sur la côte de la Nouvelle-Géorgie ou îles Salomon, je m'en allai dans le canot avec quatre lascars et un matelot anglais, pour me procurer quelques fruits pour l'équipage, sur une île située par 8° 18' latitude S. et 156° 30' longitude E., ne pensant pas qu'elle fût habitée, attendu qu'elle paraissait fort petite. Nous étions beaucoup plus loin de terre que je ne le croyais, et avant d'y être rendu le navire fut hors de vue. Quand nous fûmes près du rivage, l'île nous parut traversée par un chenal à marée haute; au milieu de ce passage, je pus observer très-distinctement un grand espars ou bien un mât planté droit debout avec quelque chose qui me parut être le grément pour le soutenir. Une pirogue montée par un homme et huit ou dix jeunes gens s'avança, en nous montrant une branche d'arbre, pour nous inviter à descendre à terre avec eux. Ils semblaient très-bien disposés, et je désirais me rendre à leurs vœux; mais je ne pus y déterminer mes compagnons. J'eus alors recours à des moyens plus sévères; ils furent également inutiles, car mes hommes déclarèrent qu'ils se feraient plutôt tuer dans le canot, que de consentir à aller à terre pour y être mangés. Durant ce temps, le rivage s'était couvert de naturels; ceux-ci voyant que les vieillards et les jeunes gens ne pouvaient réussir à nous amener avec eux, une femme s'avança seule dans une pirogue. Les hommes du rivage voyant que toutes leurs sollicitations étaient sans succès, et le canot étant tout près de terre, en quelques

1828. Mars. minutes nous fûmes environnés par quarante ou cinquante pirogues, qui contenaient chacune depuis un jusqu'à vingt naturels. Alors la femme témoigna par signes le désir que je fisse connaître à ses compatriotes si j'étais un homme ou une femme, ce que je fus obligé de faire, et ils en furent très-réjouis. Les hommes de mon canot étaient tellement dominés par la frayeur, qu'ils avaient à peine la force de tenir l'embarcation au large des rochers. Le navire était encore hors de vue; mais, à notre satisfaction, il survint un grain violent, et quand le ciel se fut éclairci, le bâtiment se montra à nos regards, ce qui redonna la vie à mes hommes, et nous forçâmes de rames vers le navire. Quand nous en fûmes à petite distance, je crus sa perte assurée, attendu qu'il était entouré d'un grand nombre de pirogues, et que son pont était si complètement couvert de naturels, que je ne pouvais pas même distinguer un seul des hommes de l'équipage. J'accostai du mieux que je pus, et je me hâtai de dégager le pont; mais je ne pus en venir à bout qu'en ayant recours à la violence, et en blessant au bras un homme qui avait volé tout le fer des pompes. Au même instant, un rocher de corail se montra sous le navire, mais heureusement nous ne touchâmes point. Nous étions alors à six milles environ au S. E. de l'île du N. O. Quelques naturels portaient des morceaux de fer, des barres de ce métal et des étoffes rouges, dont ils semblaient faire un grand cas. Très-peu parmi eux avaient apporté des armes. Ce sont de grands voleurs; quand ils réussissent à dérober quelque chose, ils sont enchantés, et se sauvent en sautant à la mer pardessus le bord.

James Hobbs.

Hobart-Town, 4 janvier 1828.

Sur-le-champ, ce rapport me rappela la déposition du capitaine Bowen, de *l'Albermarle*, rapportée dans le discours préliminaire du *Voyage de Lapérouse*, par Millet Mureau. Le navigateur Bowen avait dû déclarer, devant le juge de paix de Morlaix, qu'en décembre 1791 il avait vu, sur la côte de la Nouvelle-Géorgie et près du cap Deception, les débris du vaisseau de Lapérouse flottant sur les eaux, et que les naturels lui paraissaient avoir connaissance des Européens et de l'usage du fer. 1828 Mars.

Cette déclaration, accompagnée de détails assez invraisemblables, avait toujours inspiré peu de confiance. Cependant, en la rapprochant de celle de James Hobbs, beaucoup plus positive et mieux circonstanciée, surtout en considérant que le petit bâtiment construit par les naufragés de Vanikoro dut naturellement se diriger vers la Nouvelle-Irlande, en prolongeant la chaîne des îles Salomon, j'en conclus qu'il était possible que les malheureux Français qui avaient échappé à leur premier désastre fussent allés se perdre une seconde fois sur quelqu'un des écueils situés aux environs de l'espace connu sous le nom de Baie des Indiens, entre les caps Deception et Satisfaction.

Prévenu de cette idée en quittant Vanikoro, mon intention était de reconnaître Nitendi, Tinakoro, Pileni, Taumako, etc., puis de me diriger vers la baie des Indiens et de rechercher avec tout le soin possible s'il existait réellement en ces parages quelques vestiges ou quelques souvenirs du passage des Français.

1828. Mars.

Quand bien même nos recherches eussent été inutiles sous ce rapport, nos observations sur des îles aussi peu connues auraient encore été d'un haut intérêt pour la mission, et nous auraient en partie dédommagé de l'inutilité de nos efforts. Ensuite, profitant des brises variables assez fréquentes sous le vent de ces grandes îles, je serais revenu assez dans l'Est pour me diriger sur la Louisiade et commencer l'exploration des côtes méridionales de cet archipel et de la Nouvelle-Guinée.

L'état désespéré où se trouvait l'équipage de *l'Astrolabe* au départ de Vanikoro ne me permettait point de donner suite sur-le-champ à ce projet. Je bornais alors mes prétentions à reconnaître Nitendi et Taumako, puis à gagner le plus tôt possible Port-Jackson. Dans cette terre hospitalière et sous la salutaire influence de son climat, j'espérais que nos malades se rétabliraient promptement. Puis, si la saison me le permettait encore, en quittant cette colonie, je comptais me diriger sur le détroit de Torrès, pour rentrer dans l'Océan indien, ou bien, en cas d'impossibilité, je serais revenu en Europe par la route facile du cap Horn, en achevant le tour du monde, comme la plupart des navires qui vont d'Angleterre à la Nouvelle-Galles du Sud.

CHAPITRE XXXVI.

TRAVERSÉE DE VANIKORO A GOUAHAM ET SÉJOUR DANS CETTE ILE.

A une heure vingt minutes après midi, nous pouvions déjà contempler sans inquiétude ces funestes récifs qui, deux heures auparavant, nous causaient encore de si vives terreurs. Nous mîmes en panne pour embarquer le grand canot et saisir à poste fixe les ancres et les embarcations. Les sommités de Toupoua se montraient alors dans l'O. N. O. à vingt-cinq milles de distance. 1828. 17 mars.

Je fis servir, à deux heures quarante-cinq minutes, et gouvernai au nord avec une forte brise d'E. S. E. et une mer assez dure. A six heures, la brume nous cachait déjà les terres de Vanikoro. Nous passâmes la nuit aux petits bords sous les huniers; le vent continua de souffler avec force à l'E. S. E., avec des grains, des éclairs et une grosse mer.

Toute la matinée la pluie tombe par torrens, mais le ciel s'embellit un peu dans l'après-midi. Je poursuis ma bordée au N. N. E., dans le dessein de reconnaître 18.

1828. Mars. Taumako; car mon intention est de pousser jusqu'à Kennedy, puis de revenir sur Nitendi. Malheureusement l'équipage s'affaiblit de jour en jour.

19. De faibles brises d'E. S. E. nous livrent à une houle énorme qui tourmente cruellement les malades, et moi tout le premier. En outre, les torrens de pluie qui reviennent à chaque instant entretiennent à bord une humidité pernicieuse.

20. Les grains sont continuels, la houle fort dure et très-fatigante. De plus, le vent tout faible qu'il est, passe au N. O. Déjà j'étais parvenu par 10° 30' lat. S., sans avoir rien vu. Mais le mauvais temps et le triste état de l'équipage me forcent à renoncer à mes projets d'exploration sur l'archipel de Santa-Cruz, et à reprendre la route de Port-Jackson, afin de procurer à nos malades les moyens de se reposer et de se rétablir. En conséquence, à huit heures du matin, j'ai laissé porter à l'E. S. E.

Durant les deux journées suivantes, je fis route au S. E., avec une faible brise du nord au N. N. O., sous des torrens de pluie et contre une grosse houle
22. du S. E. qui arrêtait notre aire. Cependant le 22 au matin, nous aperçûmes Tikopia et nous la conservâmes en vue, toute la journée, à dix ou douze lieues de distance, tant la brise était faible.

23. Grains de pluie par intervalles, calmes ou faibles risées d'E., une longue houle de S. E. nous fait rouler bord sur bord. Quelle pénible situation avec quarante malades dont l'état s'aggrave de jour en jour!

24. Le vent souffle à l'E. et à l'E. S. E., ce qui me

force à tenir le plus près babord, et à faire peu de route, à cause de la houle. La nuit est mauvaise et très-sombre. 1828. Mars.

Le ciel se charge entièrement, la pluie tombe par torrens et le vent souffle avec beaucoup de violence à l'E. S. E. A onze heures, les rafales sont déjà si pesantes, qu'il faut prendre deux ris aux huniers. Nous continuons notre route au sud. 25.

La nuit est détestable, et j'éprouve de sérieuses inquiétudes à cause des courans qui peuvent m'entraîner sur les îles situées sous le vent et dont la position est encore très-vaguement donnée.

Bon frais d'E. S. E. et d'E.; rafales très-pesantes, chargées de pluie et de vent, mer très-dure. Navigation pénible au-delà de ce qu'on peut exprimer. 26.

Les fatigues de cette journée et des précédentes me réduisent à l'état le plus déplorable. Déjà MM. Lottin, Faraguet, Pâris et Dudemaine avaient cédé à la maladie. Aujourd'hui M. Jacquinot lui-même, second de l'expédition, a été obligé de garder le lit. Il ne me reste plus que MM. Gressien et Guilbert de valides dans l'état-major. Vingt-cinq hommes de l'équipage sont étendus sur les cadres, et parmi ceux qui restent debout, la moitié très-faible encore ne peut rendre presque aucun service à la manœuvre, de sorte qu'il nous reste à peine six ou sept hommes par quart.

Cette désastreuse situation me fait faire de pénibles réflexions. Je risque d'être entraîné au travers des Nouvelles-Hébrides, et si je suis obligé de passer sous le vent de ces îles, il me reste peu d'espoir d'atteindre

1828. Mars. la Nouvelle-Galles du Sud, au moins sans être exposé à une traversée très-longue et à des fatigues inouïes. En outre, en m'obstinant à poursuivre ma route au S., et à lutter contre les vents du S. E., j'expose *l'Astrolabe* à ne pas conserver un seul homme debout, et ce danger deviendra d'autant plus imminent que nous avancerons plus au sud, car les coups de vent de la mer antarctique et ses houles pénibles ne pourront manquer de fatiguer de plus en plus les hommes bien portans et de réduire les malades aux abois.

Dans toute cette partie de l'Océan-Pacifique, il n'existe pas un mouillage où je puisse conduire la corvette avec quelque espoir de succès, pour améliorer le sort des malades. Toutes les îles qui nous environnent sont peuplées par des sauvages barbares, défians, la plupart cannibales; et presque tous les navigateurs qui les ont fréquentés, ont été contraints d'avoir recours à la force des armes pour repousser leurs attaques. D'ailleurs on ne trouve chez eux ni vivres ni rafraîchissemens, et, une fois mouillés, il est probable que nous n'aurions plus la force de relever nos ancres. Il est donc préférable de tenir la mer. Après de longues réflexions et de pénibles agitations, je me détermine à me diriger sur Gouaham, afin de donner quelque repos à l'équipage épuisé. C'est l'unique port européen à ma disposition, le seul qui me paraisse convenir au but que je me propose. Nous connaissons tous l'accueil obligeant que M. Freycinet a reçu il y a neuf ans dans cette colonie, et combien cette relâche lui a été utile pour le réta-

blissement de ses nombreux malades. Ces motifs réunis me décident à laisser porter au nord, dans la journée du 26 mars, pour rallier les Mariannes. 1828. Mars.

Par cette nouvelle disposition, je me voyais contraint de renoncer définitivement au passage du détroit de Torrès, car de Gouaham je ne pouvais plus songer à revenir vers ce détroit, contre la direction des vents alisés. Scrupuleux, comme je l'avais été jusqu'alors, dans l'observation fidèle de mes instructions, j'éprouvai un vif regret de laisser cette partie de mes travaux; quelquefois même, dans les paroxismes de la fièvre, j'étais tenté de laisser porter à l'O., pour donner à pleine voile dans ce dangereux passage, et m'y frayer une route plus expéditive vers les Moluques. Mais quand la voix de la raison reprenait le dessus dans mon esprit, outre l'inutilité absolue d'une semblable route pour la navigation, attendu l'impossibilité physique où nous étions tous de nous livrer à aucun travail géographique, je reconnaissais qu'il y aurait dans ce parti à peine une ou deux chances de succès, contre toutes les probabilités réunies d'une perte complète. En effet, avec tout le bonheur possible, il nous aurait fallu quelquefois louvoyer entre les récifs et mouiller au moins cinq ou six nuits; manœuvres devenues impraticables avec le peu d'hommes qui pouvaient encore agir. Non-seulement il eût été téméraire, mais même coupable de ma part, d'exposer la corvette, son équipage et ses importans matériaux, à un naufrage presque inévitable, auquel probablement personne n'eût échappé.

Heureusement ce sentiment prévalut, je m'armai de

1828. Mars. patience et poursuivis la route des Mariannes. Très-heureusement, car la suite des événemens et la ténacité de la maladie m'ont prouvé plus tard que l'expédition était perdue sans ressource, si j'eusse voulu la conduire par le détroit de Torrès [1].

27. Vers midi, nous avions aperçu l'île Fataka, et à quatre heures du soir Anouda s'est montrée à toute vue. Dans la nuit, nous passions dans l'E. et à dix milles environ de la dernière.

28. Les grains de pluie recommencent à tomber avec violence, la brise est très-irrégulière et la houle considérable. L'eau pénètre dans toutes les parties du navire et engendre une humidité funeste aux malades.

Trente-cinq malades sont étendus sur les cadres. M. Gressien qui, malgré ses courses multipliées sur les brisans, avait pu échapper à la fièvre, est attaqué, et il ne reste debout que MM. Lottin et Guilbert. Le premier, qui ne fait que se relever, est encore très-faible; pour soulager ces deux officiers, je suis contraint de confier un quart au maître d'équipage Collinet. Je suis toujours dans le plus grand accablement, c'est une cruelle fatigue pour moi que de descendre dans ma chambre pour faire le point et donner la route. Je passe la plus grande partie du temps étendu sur une cage à poules ou dans ma couchette, sous la dunette.

Il y a vingt-deux jours que le mauvais temps dure; on doit espérer qu'il cessera bientôt, pour faire place aux brises régulières de l'E. et du S. E.

Mais, dans les trois journées suivantes, les vents

[1] *Voyez* note 14.

sont si mous, que nous faisons à peine vingt lieues en route. L'équipage est si affaibli, qu'ayant donné l'ordre de serrer la grande voile à l'approche d'un grain, cette manœuvre n'a pu s'exécuter, faute de bras. Cela me contraint à ne conserver qu'une voilure légère et facile à manier. 1828. Mars.

Pourtant, à ma grande satisfaction, la maladie de MM. Jacquinot et Gressien n'a pas de suite, et ils reprennent leur service dès le 31 mars. Chez moi, au 31. contraire, la fièvre, depuis quelques jours, nonobstant la diète sévère que j'observe, est accompagnée de ténesme, hémorrhoïdes, dégoût et prostration générale des forces. Je souffre cruellement, et il est des momens où je regarderais comme un véritable bienfait la fin d'une pareille existence, si elle devait se prolonger. Dans le cas où je succomberais à la force du mal, j'ai tout préparé pour que M. Jacquinot éprouve le moins d'embarras possible à ramener l'expédition en France. Le rapport que je dois lire à l'Académie, à mon retour, pour rendre compte des opérations du voyage, est même tout prêt, et il ne s'agirait que d'y ajouter les événemens qui pourront avoir lieu jusqu'au retour. Aussi, à cela près des souffrances physiques, sous le rapport moral, je suis fort tranquille, et j'emporterais au moins dans la tombe la conscience intime d'avoir dignement rempli la tâche qui m'était imposée.

Comme il conversait avec moi, ce matin, M. Jacquinot me disait que si j'eusse gouverné vers le détroit de Torrès, comme j'en avais quelquefois manifesté

1828. Mars. le désir, tous les hommes qui étaient encore debout eussent tellement été frappés de terreur, que pas un d'entre eux ne serait resté sur le pont. Ces gens sont complètement démoralisés par les dangers qu'ils ont souvent courus : à l'exception de cinq ou six individus plus fortement trempés, tout le reste était sans énergie.

1 avril. Depuis deux jours, la mer charriait beaucoup de pierres ponces, et aujourd'hui sa surface en a été continuellement couverte. Cette circonstance identique avec celle qu'observa jadis Quiros en ces parages semble annoncer l'existence de quelque volcan dans les environs. A midi quarante minutes, je mets le cap au N. O. 1/4 O. pour gouverner sur l'île Kennedy, dont le point ne me place qu'à vingt-sept lieues.

2. Parvenu sur le parallèle de Kennedy, je laissai successivement porter à l'O. N. O., O. 1/4 N. O. et enfin à l'O., et nous courons toute la journée dans cette direction. A six heures du soir *l'Astrolabe* se trouvait précisément sur la position de Kennedy d'après Arrowsmith; comme l'horizon nous aurait facilement permis d'apercevoir une île haute à quinze milles de distance, n'ayant rien vu, j'en ai dû conclure que cette île doit être située plus à l'ouest. Il aurait fallu consacrer encore vingt-quatre heures et courir tout ce temps à l'ouest pour décider cette question; mais avec quarante hommes sur les cadres, je ne crus pas devoir faire ce nouveau sacrifice à la géographie, d'autant plus que cette manœuvre m'aurait souventé considérablement, et je devais me mettre en garde

contre les vents du N. E. et les violens courans de l'est à l'ouest éprouvés en ces parages par divers navigateurs. Déjà ceux que nous éprouvons s'élèvent à dix-huit milles dans les vingt-quatre heures. Ainsi, à six heures précises le cap a été remis au N. N. O., avec toute la voilure que la prudence permettait de conserver. 1828. Avril.

Les pierres ponces ont encore passé toute la journée le long du bord, mais en moindre quantité qu'hier. Tout bien considéré, je pense que ces pierres viennent de l'île du Volcan ou Tinakoro près Nitendi. Les vents violens du S. O. qui ont régné il y a quelques jours ont pu déterminer des courans de cette partie capables d'entraîner ces matières volcaniques à soixante ou quatre-vingts lieues sous le vent. J'attendais toujours le retour des vents alisés; mais, durant près de huit jours, nous eûmes à essuyer des calmes désolans ou de faibles brises du N. au N. O., qui nous forçaient à tenir le plus près, tantôt sur un bord, tantôt sur l'autre, afin de perdre le moins possible en route. D'accablantes chaleurs aggravaient encore notre misérable position. On eût dit que notre corvette, immobile au milieu des flots, y restait fixée par quelque génie malfaisant, pour nous faire sentir à longs traits les souffrances de la maladie et les privations de toute espèce auxquelles nous étions assujettis. *L'Astrolabe* qui, le mois précédent, n'offrait encore qu'une réunion d'individus satisfaits et jouissant de la santé la plus florissante, venait d'être convertie en une infirmerie flottante où le petit nombre des hommes va-

1828. Avril. lides ne semblaient être que les gardiens des malades et des convalescens. Parmi ceux-ci, les uns comme autant de fantômes, pâles, abattus et languissans, employaient un reste de force à se traîner péniblement d'un bout du navire à l'autre, pour distraire leur ennui et chercher quelque soulagement à leurs maux : d'autres, parvenus au dernier degré d'affaiblissement, restaient étendus sans mouvement là où on les transportait, heureux du moins que l'excès du mal leur ôtât en partie le sentiment de leurs souffrances.

Dans ces temps de misère et de désolation, l'équipage dut beaucoup à l'activité sans bornes et au dévouement infatigable de l'infirmier Berr. Ce brave homme semblait se multiplier pour se rendre utile aux malades et leur prodiguer tous les soins que réclamait leur état. Les trois médecins étaient frappés à la fois, et il était impossible d'enlever un seul bras à la manœuvre. Berr trouvait le moyen de servir tous ses malades, et de conserver en même temps son imperturbable gaîté.

6. A sept heures du soir, une bourrasque subite et violente de l'ouest a fait masquer toutes les voiles. Les mâts de hune ont été fortement menacés. Enfin, après de longs et pénibles efforts, nous avons pu remettre le vent dans les voiles, et nous en avons été quittes pour la vergue de perroquet de fougue brisée en deux au racage. Nous lui avons substitué la vergue du grand perroquet, et celle-ci a été remplacée par la vergue du petit perroquet.

8. On a fait monter tous les malades sur le pont pour

donner un parfum général au navire. C'était un spectacle à la fois pitoyable et bizarre, de voir tous ces malheureux, comme autant d'ombres chassées de leurs tombeaux, apparaître à la lumière avec plus ou moins de lenteur et d'efforts, suivant le degré de leur affaiblissement. Il en est quelques-uns qu'il faut porter à bras, attendu qu'il leur est impossible de faire un seul mouvement. Le maître canonnier, le brave Raynaud, est réduit à cette extrémité, et les médecins craignent pour lui une paralysie définitive et générale. 1828. Avril.

Enfin la brise se rétablit au N. E.; comme elle est faible, nous cheminons lentement au N. O., avec des alternatives de calmes et de grains. Dans la soirée du 17, nous repassons au nord de la ligne, par le méridien de 158° environ à l'est de Paris. Là nous trouvons, durant trois jours, des courans de trente-cinq à quarante-cinq milles à l'ouest par jour, puis ils se réduisent à huit ou dix milles seulement. 9. 17.

Un mois s'était déjà écoulé depuis notre départ de Vanikoro, et nous n'avions pas fait plus de quatre cents lieues en ligne droite. Il nous restait encore trois cents lieues à parcourir jusqu'à Gouaham, et l'état des malades ne s'était pas amélioré!... Il faut convenir cependant qu'il n'empirait pas. En effet, il y avait balance, depuis quelques jours, entre le nombre de ceux que la fièvre attaquait et de ceux qu'elle abandonnait. Mais pour les manœuvres du bord, il y avait perte réelle, attendu que les convalescens, encore accablés de faiblesse, ne pouvaient remplacer d'une

1828. Avril. manière utile les hommes restés valides jusqu'à ce jour.

20. Enfin le charme qui semblait agir sur nous cesse; par le parallèle de 2° latitude N., et le méridien de 156° longitude E., nous rencontrons les brises régulières du N. E., et nous commençons à cheminer d'une marche plus rapide. L'influence d'une température plus réglée se fait aussi sentir sur les malades; ma fièvre s'apaise, et de rémittente qu'elle avait été durant long-temps, elle passe au type intermittent tierce.

22. A midi, je me trouvais sur le parallèle, et à vingt lieues environ dans l'est de la position assignée aux îles Monte-Verde sur la carte d'Arrowsmith. Je m'étais mis en latitude avec ce groupe dans l'intention de courir l'espace d'un ou deux degrés dans l'ouest, pour en faire la reconnaissance. Mais justement la brise tomba, et presque toute la journée nous eûmes calme. Cette contrariété me décida à poursuivre ma route au nord-ouest, attendu qu'il m'aurait fallu rester en panne durant la nuit, et perdre peut-être deux ou trois jours, ce qui n'était point praticable dans l'état où nous étions.

23. Dans la matinée la brise de l'E. reprend, accompagnée de torrens de pluie. Mais nous faisons route,
24. ce qui nous console. La journée suivante est fort belle, et nous voyons beaucoup de fous qui viennent voltiger dans le gréement, indice infaillible de la proximité des terres.

25. Pour célébrer le second jour anniversaire de notre départ de France, au dîner je fais distribuer aux

hommes en bonne santé une double ration de rhum. 1828.
On remarque beaucoup de marsouins, frégates, fous, Avril.
noddies et phaëtons.

Maintenant je dirige ma route de manière à rencontrer le groupe de Hogoleu, exploré en 1824 par M. Duperrey. Ce navigateur avait tracé d'une manière très-satisfaisante la plus grande étendue de ce petit archipel; mais le vent l'avait contraint de laisser la partie de l'E. et du S. E. dans le vague. Je me proposais de remplir cette lacune.

C'est ici le cas de faire une observation dans l'intérêt de la navigation. A mon retour en Europe, j'ai été très-étonné de voir que, dans sa carte générale des Carolines, M. Duperrey avait placé à quarante milles environ dans l'est d'Hogoleu, une petite île basse à laquelle il avait donné le nom d'île d'Urville. Les deux officiers de *l'Astrolabe* qui avaient fait avec moi la campagne de *la Coquille* n'avaient pas eu plus de connaissance que moi de la découverte de cette île. Toutefois, en parcourant mon journal particulier, j'ai vu qu'effectivement le 23 juin 1824, au coucher du soleil, l'homme en vigie sur les barres signala une île basse à toute distance. Si dans le voyage de *l'Astrolabe* j'avais eu connaissance de cette circonstance, j'aurais combiné ma route de manière à passer près de cette terre, et à vérifier si l'île d'Urville existe réellement. C'eût été alors bien facile, puisque le 25 nous 26.
ne dûmes pas en passer à plus de six lieues dans le nord-est [1].

[1] Le voyage de l'américain Morrell vient de constater l'existence de cette

1828. Avril. Nous filions six nœuds le cap à l'ouest pour approcher du groupe de Hogoleu, et je craignais qu'une brume assez épaisse, répandue sur tout l'horizon, ne me nuisît dans cette circonstance. Cependant, dès quatre heures et demie après midi, M. Dudemaine, au travers de la brume, aperçut les sommets des îles hautes à sept ou huit lieues de distance. Peu après on commença à distinguer, des barres, les quatre petites îles basses qui paraissent être les îles Gaudichaud, Quoy et Gaimard, de M. Duperrey (la quatrième est restée sans nom). Au coucher du soleil, ces îles étaient visibles de dessus le pont.

Nous n'étions pas alors à plus de neuf milles au vent de la chaîne des brisans qui environnent le groupe, et je restai toute la nuit aux petits bords. J'avais à me défier de l'action des courans, et je n'étais en mesure d'exécuter aucune manœuvre prompte ou difficile en cas de danger.

27. La brise fut inégale, et nous eûmes des grains de pluie durant la nuit. Cependant, quand le jour revint, je vis avec plaisir que nous étions restés à la même distance de terre que la veille au soir. Je laissai porter au N. O. jusqu'à deux milles du brisant. Puis à sept heures du matin une station eut lieu, et M. Guilbert commença son travail géographique. Dès-lors nous avions une vue très-détaillée de toutes les îles occidentales du groupe d'Hogoleu. Les quatre îles de

île; le 23 février 1830, il reconnut un groupe de trois îlots bas entourés d'un récif commun qu'il nomma groupe de Westervelt et qui est évidemment identique avec l'île d'Urville de M. Duperrey.

tros, Dublon, Falang et Chamisso, seules sont formées par de hautes terres; parmi elles on distingue le pic délié de Dublon. Toutes les autres, au nombre de dix-huit ou vingt, sont de petits îlots bas, boisés et situés sur le bord du brisant. Le plus grand de ces îlots n'a pas plus d'un mille de diamètre, et il en est quelques-uns longs au plus de cinquante ou soixante toises, qui n'offrent qu'un petit plateau de coraux couronné par un bouquet d'arbres. Nous n'eûmes point fond avec cent brasses de ligne. 1828. Avril.

La station terminée, je mis le cap au S. S. E. pour prolonger à trois milles de distance la longue chaîne de brisans qui s'étend à sept milles au large des îles hautes. Tandis que nous étions rapidement chassés par une brise fraîche du N. E., c'était un spectacle digne de toute notre attention, que de voir ces îles nombreuses changer à chaque instant de forme et d'aspect, et figurer pour ainsi dire, en passant les unes devant les autres, les tableaux d'une lanterne magique. En guise d'orchestre, une longue et creuse lame soulevée par les vents d'E. venait expirer en mugissant contre la muraille de coraux formée par les polypiers, et semblait nous rappeler à chaque instant de nous tenir sur nos gardes.

Cependant la direction du récif ayant paru fuir à l'ouest, j'avais laissé porter jusqu'au sud-sud-ouest. Mais bientôt la vigie annonça que le brisant reparaissait à deux ou trois quarts au vent, et je m'empressai de remettre le cap au S. S. E., pour ne pas me trouver enveloppé dans ce repli.

1828. Avril.

A neuf heures quarante-cinq minutes du matin, une seconde station eut lieu à deux milles et demi du brisant. Alors les quatre îles hautes que nous avons désignées commençaient à fuir dans le nord-ouest, et sur un plan plus éloigné dans l'ouest-nord-ouest, se montraient déjà les îles hautes de Oudot, Chazal, et surtout la masse plus élevée et plus étendue de Tol. Tout près de nous, et semées çà et là sur le bord du brisant, une dizaine d'îles basses déployaient leur riante verdure. Parmi ces dernières, deux seulement, savoir : les îles Givry et Cerisy, avaient été vues par *la Coquille;* les autres étaient restées inconnues. Quatre-vingt-dix brasses de ligne n'ont pas encore trouvé le fond.

A midi nous observions la latitude à quatre milles seulement au nord de la partie méridionale du groupe entier. A une heure quarante-cinq minutes, nous doublions à deux milles et demi de distance la petite île basse qui termine l'archipel au sud-est, et qui a reçu le nom de l'île du Sud. Elle est située sur le bord du récif, et celui-ci se dirige ensuite brusquement au nord-ouest. Au moment où nous dépassions cette espèce de corne, non-seulement nous fûmes certains que là finissaient les îles Hogoleu, mais la vigie des barres n'apercevait même aucune terre à la distance de plus de quinze milles au large.

L'île du Sud une fois dépassée, nous gouvernâmes au N. O., afin de reconnaître la portion méridionale du groupe. Nous suivions toujours à deux milles de distance le brisant : mais désormais il nous protégeait

contre les lames du large, et, quoique la corvette cinglât avec une extrême rapidité, elle était si tranquille que ceux qui se promenaient sur le pont eussent volontiers imaginé que nous étions à l'ancre, dans le bassin le mieux fermé. 1828. Avril.

Une troisième station a eu lieu à trois heures quarante minutes du soir, à quatre milles et demi au S. O. de l'île Givry. Près de ces îles, le récif prend la direction du nord et semble laisser une ouverture conduisant vers les hautes îles du centre. Combien je regrettai alors que l'équipage de *l'Astrolabe* fût dans un si pitoyable état! J'aurais conduit la corvette au mouillage et j'aurais consacré une quinzaine de jours à étudier les mœurs de cette peuplade et les productions de son territoire. Mais c'est à peine si nous eussions été en état de relever une ancre à jet. Je ne pouvais songer à m'arrêter. Mes compagnons voyaient déjà d'un œil peu satisfait qu'au lieu de gagner immédiatement Gouaham, je m'occupais encore de travaux géographiques [1].

Je forçai de voiles pour me rapprocher de deux îles basses que je supposai être les îles Bory et Roland de M. Duperrey. A six heures et demie, nous étions à six milles au S. S. E. de l'île Bory, et à douze milles au sud du sommet de Tol. Quatre îles basses, qui doivent se rapporter aux îles Bernard, Torrès et de Blois de M. Duperrey, se montraient à toute vue sur la gauche de Tol. La lacune laissée par ce navigateur dans l'exploration du groupe de Hogoleu était donc remplie. Ainsi je remis le cap à l'ouest, pour me diri-

[1] *Voyez* note 15.

1828. Avril.

ger désormais sur les îles Tamatam et Fanadik, dont il était important pour moi de lier les positions à celles d'Hogoleu et de Gouaham.

Dans notre journée, nous avons tracé le développement de plus de cinquante milles de brisans, et les positions d'une trentaine d'îles ou îlots. Nous avons eu d'excellentes observations, et nous avons tout lieu de croire que notre travail est aussi exact qu'on puisse le faire sous voiles.

Cependant en le comparant à celui de M. Duperrey qui eut lieu en trois jours différens, dans lequel on ne faisait pas de stations, et où l'on employait tout simplement le compas au lieu du cercle pour les relèvemens des terres, on ne trouve aucune différence sensible, si ce n'est pour les points dont une des deux expéditions se trouvait trop éloignée pour assigner avec précision leur position. N'en serait-on pas disposé à conclure que, pour la plupart du temps, l'usage du compas serait en effet suffisant pour les reconnaissances opérées à la voile?

Pendant tout le temps que nous avons été en vue de ces îles, une seule pirogue s'est montrée au dedans des brisans, tandis que nous étions sur la bande orientale. Là, nous n'étions pas en position de mettre en panne pour l'attendre. J'attribue à la fraîche brise et à la brume l'isolement où nous sommes restés pendant notre exploration.

D'après la marche bien établie de ma fièvre, c'était aujourd'hui même à midi que devait avoir lieu l'accès. Comme je ne voulais point quitter le pont dans un

moment aussi critique, à onze heures je m'établis dans l'embarcation suspendue en porte-manteau du côté du vent, et je fis apporter mon manteau, décidé à le jeter sur mes épaules, afin de rester à mon poste, jusqu'au moment où le frisson serait passé. Mais ayant entendu piquer quatre heures, je descendis dans ma chambre pour faire un frugal et rapide repas; ce ne fut qu'en ce moment que je m'aperçus que l'accès n'avait point eu lieu. De ce jour j'en fus délivré. Sans aucun doute, je dus cette heureuse crise à la fatigue et à la tension continuelle d'esprit que me causa la reconnaissance d'Hogoleu. Cet événement était d'autant plus heureux pour moi, que je recouvrais par là toutes mes facultés et l'espoir de vaquer librement à mes occupations, durant la relâche de Gouaham. Du reste, j'avais bien payé mon tribut à la fièvre, puisqu'elle m'avait tenu cinquante-deux jours entiers, et que pendant la moitié de ce temps elle m'avait, pour ainsi dire, réduit à l'extrémité.

1828. Avril.

Grâce à une belle brise de N. E. qui nous a constamment accompagnés, les cent vingt milles qui séparent Hogoleu de Tamatam furent rapidement franchis. Dès deux heures cinquante minutes après midi, la vigie des barres apercevait les îles de Tamatam, Ollap et Fanadik; une heure après, nous faisions une station à dix milles dans l'est de ces îlots. Puis nous gouvernâmes au N. O. et passâmes à trois milles au N. E. de Ollap. 28.

Ces trois îles forment un petit groupe de sept milles d'étendue, du N. au S. La plus grande partie

1828. Avril. de l'intervalle compris entre les premiers est occupé par un récif. Ollap et Tamatam, les deux plus considérables, n'ont pas plus de six à sept cents toises d'étendue dans leur plus grande dimension, et Fanadik est au moins deux fois plus petit. Cependant, malgré leur modique surface, ces îlots sont couverts de bois, et nourrissent une population robuste, active et intelligente. Au moment où nous prolongions Ollap, sept ou huit pirogues se détachèrent et voguèrent vers nous. Mais comme je ne jugeai pas à propos de mettre en panne pour les attendre, deux seulement, montées chacune par cinq hommes, poursuivirent leur route jusqu'à nous. Ces sauvages nous suivirent une heure environ, et nous appelaient de temps en temps pour nous montrer de petits modèles de leurs *pros*, qu'ils désiraient échanger contre du fer, riant et dansant comme des hommes charmés de nous voir.

En ce moment, la corvette filait six nœuds au plus près du vent et avec une mer assez creuse. Cependant Pl. CCXL *bis*. les *pros* des naturels nous suivaient sans avoir l'air d'être fatigués par la mer, et il était facile de voir qu'au besoin ils auraient pu aller jusqu'à sept ou huit nœuds; c'en est assez pour donner une idée de la bonne qualité de ces embarcations.

Sur les dix sauvages qui montaient ces deux pirogues, aucun ne m'offrit les formes déliées, sveltes et gracieuses, propres aux Carolins de la belle race. Ceux-là étaient vigoureux et avaient un air de santé remarquable; mais leurs traits étaient grossiers, et l'ensemble de leur personne n'avait rien d'agréable.

A six heures, nous passions à quatre milles à l'ouest de l'endroit où M. Freycinet indique une terre aperçue du haut des mâts, à bord de *l'Uranie*, et par conséquent à dix milles plus près qu'il ne l'avait fait. Nous avions un bel horizon, et nous ne vîmes rien. L'on doit en conclure que cette terre n'existe certainement point. 1828. Avril.

Nous ne fûmes pas plus heureux, le jour suivant, à l'égard de Lamurrek. A six heures du matin, nous passions sur la position qui lui est assignée dans la carte d'Arrowsmith, et nous ne remarquâmes aucun indice de terre. Du reste, les travaux du capitaine Lütke ont démontré qu'il y avait eu erreur pour le groupe de Lamurrek, ou plutôt Namourek, et qu'il existait bien plus loin dans l'O. S. O. de cette position, très-près de la petite île Satawal. 29.

Les courans nous portant désormais de l'immense quantité de trente à trente-cinq milles par jour dans le S. O., j'eus soin de me placer de bonne heure sur le parallèle de Gouaham, afin de ne pas manquer cette île, manœuvre qui nous eût forcés de poursuivre notre route jusqu'à Manille, et eût retardé long-temps le soulagement que chacun des malades attendait de son séjour aux Mariannes.

Enfin, le 2 mai, à quatre heures quinze minutes du matin, M. Gressien aperçut dans l'O. N. O. les terres de Gouaham, et, à cinq heures du matin, je reconnus que nous nous trouvions à peu près à dix milles dans l'E. de la partie septentrionale de cette île. Je laissai par conséquent porter à l'O. S. O. et au S. O. pour 2 mai.

1828. Mai. doubler la pointe méridionale en filant six ou sept nœuds, avec une jolie brise d'E. et un temps superbe.

Nous avons remarqué quatre grandes pirogues qui venaient de la partie de l'E.; deux d'entre elles ont passé fort près de nous; nous avons alors reconnu qu'elles étaient montées par des Carolins qui allaient faire une visite à Gouaham.

Vers dix heures et demie, nous prolongions l'île aux Cocos, à un ou deux milles de distance, et à onze heures nous doublions la pointe S. O. du récif à une encâblure au plus au large. Ensuite, nous avons serré le vent sous toutes voiles pour atteindre Umata. Nous apercevions déjà un navire anglais mouillé sur la rade.

Plein de confiance dans le vent qui me paraissait favorable, je me flattais d'atteindre à la bordée le bon mouillage, pour éviter à l'équipage des manœuvres pénibles. Mais en arrivant devant la pointe Tonguen, la brise mollit et refusa en même temps; de sorte qu'il me fallut laisser tomber l'ancre par quatorze brasses. En outre, les voiles n'ayant pas été serrées assez promptement, bien qu'on eût filé sur-le-champ quarante brasses, l'ancre chassa dans une risée, et je vis le moment où *l'Astrolabe* allait être obligée de remettre à la voile, sans savoir quand elle pourrait revenir au mouillage. Ce moment fut bien douloureux pour tout le monde, et particulièrement pour les malades qui, les yeux tendus avec avidité sur le rivage, ne semblaient attendre leur salut que de leur séjour sur cette terre tant désirée.

Heureusement l'ancre s'arrêta par dix-huit brasses, 1828.
à quatre cents toises environ du mouillage que je de- Mai.
vais occuper. La chaloupe et le grand canot furent mis à la mer, et le premier élongea une ancre à jet vers le hâvre avec trois grelins pour nous touer, dès que le vent le permettrait.

Joseph Flores, alcade d'Umata, vint nous adresser les questions d'usage, et nous fûmes tous bien satisfaits d'apprendre que le gouverneur actuel des Mariannes était de nouveau ce noble et généreux Medinilla, qui accueillit et traita avec tant de magnificence et de désintéressement M. Freycinet et tous ses compagnons de voyage en 1819. Je lui écrivis sur-le-champ pour lui annoncer notre arrivée, et lui demander l'autorisation de mettre les malades à terre et de me procurer, par les habitans, tous les vivres qui m'étaient nécessaires pour de l'argent ou des objets d'échange. Je ne voulais pas m'adresser directement à lui pour cette fourniture, de peur qu'un sentiment de libéralité poussé à l'excès ne l'entraînât de nouveau dans des dépenses extraordinaires, comme celles qu'il fit pour l'Uranie, et dont il ne voulut point accepter de remboursement.

Flores, en nous quittant, nous promit de nous envoyer sur-le-champ quelques rafraîchissemens pour nos tables, et des cochons, dès le lendemain, pour l'équipage.

Il était grandement temps d'arriver au mouillage; le nombre des fiévreux n'avait pas sensiblement diminué, et l'état de plusieurs d'entre eux avait gravement

1828. Mai. empiré ; mais si nous eussions été obligés de tenir la mer quelques jours de plus, la mortalité se serait sans doute déclarée d'une manière effrayante [1].

3. Je profitai du beau temps pour mettre tout le monde à l'ouvrage, dès cinq heures du matin. Nous nous touâmes sur les grelins, et à midi nous étions amarrés sur quatre ancres ; savoir : une grosse ancre avec un câble au milieu du canal par dix brasses, une autre grosse ancre avec la chaîne moyenne par sept brasses vers le fort Sant-Angel, l'ancre bâtarde avec la petite chaîne par neuf brasses vers la pointe Tongouen ; enfin le câble de gomotou était élongé de l'arrière sur la grosse ancre à jet, mouillée par douze brasses. Les
Pl. CXCXI. trois ancres de l'avant devaient soutenir *l'Astrolabe* contre les efforts des vents d'E., tandis que le câble de l'arrière était destiné à nous empêcher de tourner sur nos ancres avec la marée. Les malades une fois débarqués, et le peu d'hommes valides pouvant être employés en corvée hors du bord, la corvette pouvait être exposée à n'avoir quelquefois que quatre ou cinq personnes : il fallait donc aviser à la mettre à l'abri de tout accident de la part des vents et des courans.

Relèvemens du mouillage. La roche isolée. — N. 6° O. — Fort San-Jose. — N. 26° E. — Fort Sant-Angel. — N. 45° E. — Église d'Umata. — N. 70° E. — Fort de la Soledad. — S. 70° E.

Sans doute j'aurais pu, comme M. Freycinet, aller mouiller sur la rade d'Apra, où je n'aurais eu rien à craindre de la part des élémens ; mais d'abord il était

[1] *Voyez* note 16.

douteux que cette manœuvre eût été praticable pour moi, dans l'état déplorable où se trouvait l'équipage; d'ailleurs il aurait fallu envoyer les malades à l'hôpital d'Agagna, à plus de deux lieues de distance, ce qui eût entraîné des frais considérables et des inconvéniens sans nombre pour le service, car mon intention était de rester à bord, comme je l'avais constamment pratiqué dans tous les mouillages. Enfin, et c'était la raison la plus décisive, je ne voulais point rester à Gouaham trois mois entiers comme avait fait M. Freycinet. 1828. Mai.

Umata seul pouvait m'éviter ces divers inconvéniens, et j'y trouvais en outre une aiguade abondante et facile, et un pays plus agréable et plus tempéré que celui des environs d'Apra et d'Agagna. Tout me donnait sujet d'espérer qu'une relâche de vingt ou vingt-cinq jours suffirait pour remettre sur pied la plus grande partie des valétudinaires.

Le brave gouverneur ne fit pas attendre sa réponse, car elle arrivait à bord au moment même où l'amarrage de la corvette venait d'être terminé. Après les complimens d'usage, Don Jose Medinilla mettait à ma disposition son palais d'Umata et le vieux couvent pour mon propre usage et celui des malades, et il donnait à l'alcade d'Umata l'ordre de nous fournir tous les objets dont nous aurions besoin. En même temps, il me prévenait que les ressources du pays étaient presque épuisées, d'une part par les trafics illicites de toute espèce qu'avait faits son prédécesseur avec les baleiniers anglais, de l'autre part par quatre mois d'une sécheresse épouvantable.

1828. Mai. L'essentiel était l'autorisation de déposer nos malades à terre et l'offre des bâtimens propres à les recevoir. Je me hâtai d'en user, et sur-le-champ la chaloupe porta à terre les malades dont voici les noms :

Imbert.	Hambilton.	Martin.
Maille.	Williams.	Doche.
Reynaud.	Richard.	Cannac.
Fabry.	Vignale.	Lauvergne.
Gossi.	John.	Croc.
Grassa.	Jacques.	Bertrand.
Castel.	Mediola.	Jacon.
Aubry.	Quemener.	Lisnard.
Goux.	Escale.	Condriller.
Bélanger.	Charles.	Spire.
Caravel.	Sper.	Vigneau.
Della-Maria.	Deleuze.	Rey.

Et MM. Gaimard, Pâris, Lesson et Faraguet.

Les deux premiers de cette liste étaient à l'extrémité; les sept suivans étaient fort accablés par la maladie, et tous les autres se trouvaient plus ou moins mal.

Qoique loin encore d'être rétablis, MM. Quoy, Lottin, Dudemaine et Bertrand, et Chieusse, Nivière, Boutin et Guérin aimèrent mieux rester à bord. En outre on devait compter une dizaine de personnes en convalescence et dans un grand état de faiblesse. On peut juger par là quelles suites funestes et opiniâtres avaient eues les malheureuses fièvres de Vanikoro.

Du reste, on doit observer que, parmi tous ces hommes, il ne se trouvait pas un seul scorbutique.

Dans la soirée, nous avons reçu la visite d'un Français, originaire du Hâvre, nommé Baptiste. C'est un ancien marin qui s'est établi dans cette île, où il a épousé la nièce de l'alcade Flores. Cet homme qui ne manque pas d'intelligence m'a dit que le peuple de Gouaham était en général très-misérable, mais qu'il devait en grande partie sa misère à sa lâcheté et à son inertie. Néanmoins il se montre difficile et exigeant dans ses marchés avec les personnes qui veulent acheter des vivres et des provisions. 1828. Mai.

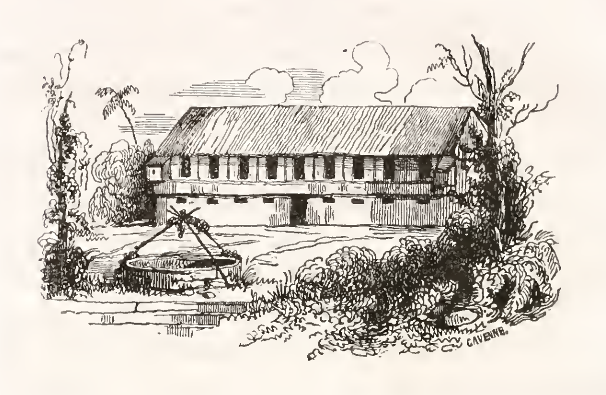
En ce moment, il y a sur la rade d'Apra deux navires capturés sur les indépendans d'Amérique par les bâtimens du roi d'Espagne. Ils sont destinés pour Manille, mais on attend des bras pour les y conduire.

J'ai trouvé que la chair du cerf était un excellent mets. Il a fait toute la journée beau temps, et, dès qu'il vient un souffle de vent, la température est délicieuse, principalement à bord de la corvette.

A six heures et demie du matin, je suis descendu à terre avec l'alcade, M. Jacquinot et le maître voilier. D'abord j'ai visité l'hôpital que j'ai trouvé très-convenable pour l'objet que nous nous proposions. Ce local est propre, vaste, aéré, et les malades y ont été distribués par les médecins en diverses chambrées, suivant l'intensité de la maladie. S'ils doivent se rétablir, je pense qu'ils seront là mieux que partout ailleurs. 4. Pl. CXCIX.

De là, je me suis transporté au Palais qui dut être jadis un endroit fort agréable, mais qui paraît abandonné depuis fort long-temps et qui ne conserve plus Pl. CLXXXVIII.

1828. Mai. que de faibles vestiges de son ancienne splendeur. Toutefois c'eût été pour moi un logement fort commode, si j'eusse voulu m'établir à terre. On y jouit d'une vue charmante, d'un très-bon air, et les appartemens en sont très-vastes.



Nous allâmes ensuite au fort Sant-Angel; c'est tout
Pl. CXCIII. simplement un rocher isolé et couronné par une petite plate-forme qui a reçu deux petits canons en bronze. Flores nous dit que les deux autres forts étaient désarmés. Nous comptions d'abord y établir notre observatoire; mais M. Jacquinot m'ayant fait remarquer que le vent s'y faisait fortement sentir, et qu'en outre il n'y avait point d'endroit propre à recevoir les instrumens, il fut arrêté que les observations seraient faites au Palais.

L'alcade Flores se rapelait bien avoir vu les bâtimens de Malaspina à Umata, et ce capitaine fit ses

observations au fort Sant-Angel et dans la batterie près de l'Eglise. 1828. Mai. Pl. CXCI.

En allant au fort et en revenant, nous traversâmes le village composé d'une centaine de cases, alignées sur deux rangs, de chaque côté de la route, et agréablement situées à l'ombre de beaux cocotiers. Ces cases sont en bois, assez proprement tenues, couvertes de feuilles de palmier et exhaussées de deux ou trois pieds au-dessus du sol pour les garantir de l'humidité. Quoique pauvres, ignorans et fainéans, les habitans paraissent en général joyeux, paisibles et contens de leur sort. Umata compte, dit-on, 298 habitans, et Merizo, située à deux milles au sud, sur la pointe méridionale de Gouaham, 303. Pl. CXCV.

A neuf heures, je suis retourné à bord et n'en ai plus bougé. Malgré le plaisir que j'éprouverais à me promener dans l'île, je me trouve beaucoup trop faible pour m'y livrer, et je me sens très-fatigué, après avoir fait quelques centaines de pas.

Le baleinier anglais avait appareillé la veille dans la soirée, sans que j'y eusse fait attention. Aujourd'hui l'on m'a raconté qu'il avait hâté son départ, dans la crainte d'être atteint par la maladie contagieuse que nous venions d'apporter avec notre corvette, et Flores paraissait lui-même disposé à concevoir quelques appréhensions. J'ai fait en sorte de lui persuader que notre maladie n'avait rien de contagieux, et les médecins ont appuyé mes assertions de toute la force de leur raisonnement.

Un des Anglais que nous avions embarqués à Ho-

1828. Mai. bart-Town, nommé Jack, a demandé à débarquer, et je lui ai donné mon consentement.

5. Flores nous a apporté, de la part de dom Jose Medinilla, un cochon, une douzaine de volailles, des œufs et des fruits. Puis il m'a raconté qu'en 1824 une flottille espagnole, partie de Cadix, vint mouiller à Umata. Elle se composait de la frégate *l'Asia*, d'une corvette et de deux bricks, et était destinée à agir contre les États indépendans de l'Amérique méridionale; mais les équipages se révoltèrent, brûlèrent la corvette, maltraitèrent le commandant, et le chassèrent à terre avec les officiers et une centaine d'hommes qui restèrent fidèles à la cause royale. Le gouverneur Ganga se rendit à bord; il tenta vainement de ramener les rebelles dans le devoir; ceux-ci le renvoyèrent avec mépris, et firent sur-le-champ voile vers le Pérou, pour aller se joindre aux indépendans [1].

Ce même gouverneur, Ganga, se permit de faire assassiner, peu de temps après, par ses gens, un capitaine baleinier anglais qui lui avait parlé avec insolence. Cette action le fit d'abord exiler à Merizo, puis il fut destitué, conduit à Manille, et enfin remplacé par Medinilla.

Il est vrai que Ganga faisait vendre à son profit, aux baleiniers, tout le bétail du gouvernement; mais il laissait aussi les habitans libres de trafiquer tout à leur aise avec les étrangers, ce qui leur était fort agréable. Medinilla, à son retour, a été obligé de re-

[1] *Voyez* note 17.

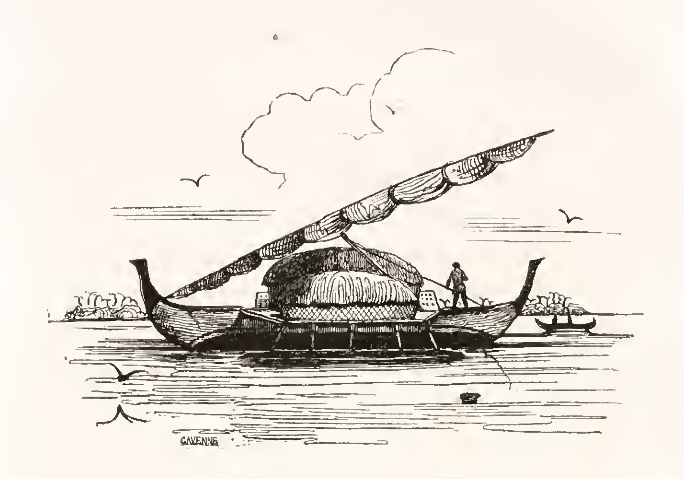
mettre les anciennes lois en vigueur, et d'interdire toute espèce de commerce. Aussi les habitans, fort indifférens au fond à l'égard des motifs qui ont pu attirer sur Ganga la disgrâce de son gouvernement, regrettent bien sincèrement son administration. 1828. Mai.

Le grand canot et la baleinière ont été tirés à la plage et abrités sous deux tentes. A bord ces embarcations nous étaient inutiles, et elles seront plus en sûreté à terre. 6.

Vers quatre heures après midi, nous avons vu passer trois pirogues de Carolins qui revenaient d'Agagna à Umata. Dans l'une d'elles nous apercevions un Européen en veste blanche, et je soupçonnai que ce devait être un envoyé du gouverneur. En effet une heure après il revenait à bord avec Flores, et il se trouva que cet individu était le capitaine dom Manoel Tiburcio Garrido qui m'apportait, de la part du gouverneur, dix beaux cochons, soixante-deux poules ou poulets, soixante-dix œufs, deux paniers de patates, une caisse de thé, une caisse de sucre pesant 48 liv., une corbeille de dix-sept bouteilles de bierre, et deux flacons d'anisette. Je fus pénétré de reconnaissance pour cette marque d'intérêt de la part du bon gouverneur, et ces objets furent sur-le-champ distribués entre les diverses personnes de l'état-major et de l'équipage. Un certain nombre de cochons fut seulement réservé pour notre départ, afin de nous servir de provisions de campagne quand nous reprendrions la mer.

Les pirogues des Carolins sont très-utiles au gouverneur pour les messages qu'il veut envoyer à une Pl. CCIII et CLXXX.

1828. certaine distance d'Agagna, car les bateaux du gou-
Mai. vernement sont lourds, grossiers, et naviguent fort
Pl. CXCVIII. mal. Il est bien surprenant qu'ayant sous les yeux les charmans et rapides pros des Carolins, les habitans actuels des Mariannes ne puissent construire que d'aussi méchantes barques.



7. Sur les dix heures, les trois pirogues des Carolins ont repris la route d'Agagna avec dom Tiburcio, que j'ai chargé d'une lettre de remerciemens pour le gouverneur. Dans l'après-midi, l'alcade a commencé à nous envoyer le bois à brûler. Il consiste presque entièrement en petits rondins d'*hibiscus*, bois très-léger et qui brûle comme des allumettes.

J'ai reçu la visite de Baptiste qui m'a raconté que le gouverneur était fort inquiet sur la nature de la mala-

die qui régnait à bord de *l'Astrolabe*. Il paraît qu'on a fait à cet égard des rapports exagérés ; et le baleinier, qui est parti d'Umata le jour même de notre arrivée, a voulu lui persuader que cette maladie était un mal contagieux, du caractère le plus effrayant, qui pouvait compromettre le salut de l'île entière. Sans doute, en répandant ce bruit, ce rusé pêcheur de baleines, poussé par un sentiment de malveillance, a eu l'intention de nous rendre suspects aux yeux de Medinilla et de nous aliéner ses dispositions hospitalières. 1828. Mai.

On doit se rappeler ce jeune Mediola, l'un des quatre naufragés de Laguemba que je reçus l'année dernière à bord de *l'Astrolabe*, et qui, à Amboine, voulut rester avec nous. Après avoir partagé toutes nos traverses, après avoir été aussi frappé par la maladie, il vient enfin de revoir sa patrie, et il a eu le bonheur de retrouver en bonne santé ses parens qui le croyaient mort depuis long-temps. Mediola s'est promptement rétabli, et il est venu me rendre visite avec deux de ses parens, pour me remercier des bontés que j'avais eues pour lui. Il m'apportait aussi en présent des fruits et des volailles ; je n'ai accepté que quelques oranges, et je lui ai dit de garder le reste pour lui-même. Du reste, j'ai été bien aise de trouver de la reconnaissance dans ce jeune homme, dont la conduite à bord a toujours été très-régulière. Je lui ai fait solder son décompte qui montait à une trentaine de piastres, et cette somme en espèces sonnantes lui a constitué une petite fortune dans son île.

Après mon déjeuner, j'ai été faire un tour à terre 8.

1823. Mai. pour visiter l'hôpital. A mon extrême surprise, comme à mon grand regret, je ne me suis point aperçu que l'état des malades se soit sensiblement amélioré. Ce triste résultat tient principalement à ce qu'il est impossible d'assujettir ces hommes à un régime convenable. Un des effets de la triste maladie contractée à Vanikoro est de provoquer un appétit insatiable, tandis que la diète serait indispensable pour la guérir; nos malades ne trouvent ici que trop facilement les moyens de contenter leur monstrueuse faim en fruits de toute espèce, racines, œufs, et même en viande. Ils se moquent des défenses, ils éludent toutes les précautions, et, par cette conduite, ils reculent l'époque où ils pourraient se rétablir. Les médecins, plus ou moins atteints par le mal, ne sauraient opposer à ces abus toute la surveillance désirable, et, il faut bien le dire, sollicités eux-mêmes par leurs estomacs, ils ne montrent pas toujours l'exemple de la modération. C'est donc un inconvénient auquel il n'y a guère de remède : le mieux est de s'en rapporter désormais à la Providence touchant notre sort à venir.

9. Il m'est parvenu des plaintes de la part de l'alcade, comme de celle des médecins, sur la conduite des malades dans le village. En conséquence, j'ai décidé qu'un officier serait chaque jour de service au palais, pour surveiller les démarches des hommes établis à terre, et les faire rentrer dans le devoir aussitôt qu'ils s'en écarteraient. J'ai annoncé d'ailleurs que je ferais punir sévèrement quiconque se permettrait de mauvais procédés envers les habitans de l'île.

Nous avons reçu aujourd'hui le complément des dix charges de bois que j'avais demandées : elles nous ont coûté cinquante-quatre réaux, environ trente-cinq francs. Mais je ne pense pas que ces dix charges de pirogues fussent égales à six stères, tant elles étaient faibles... 1828. 10 mai.

Le matelot Quemener est rentré à bord, c'est le premier homme qui soit encore revenu de l'hôpital.

M. Quoy me communique une lettre qu'il vient de recevoir de dom Medinilla, dans laquelle, au travers de beaucoup de protestations de dévoûment et d'intérêt, percent évidemment de graves inquiétudes touchant la nature de notre maladie et la crainte que nous ne soyons tentés d'aller le voir à Agagna. Il mentionne le regret qu'il éprouva de ne pas voir M. Duperrey chez lui, à Manille, en 1824. Cet officier lui avait été annoncé par M. Freycinet, comme chargé d'une mission dont le but était de vérifier les observations de *l'Uranie*. 11.

M. Medinilla me faisait aussi connaître qu'il me renvoyait par la police l'Anglais Maclean (John), provenant de *l'Astrolabe*, qui avait quitté cette corvette sans permission, pour aller à Agagna s'embarquer sur un baleinier. Maclean s'est présenté devant moi d'un air assez confus ; mais après lui avoir fait une réprimande, je lui ai déclaré qu'aussitôt que l'alcade serait de retour, je lui accorderais la permission de débarquer, attendu que je ne voulais garder à mon bord aucun étranger contre son gré. Il paraît que c'est ce mauvais sujet qui a principalement semé les bruits

1828. Mai. alarmans qui ont tant inquiété le gouverneur au sujet de nos malades. L'alcade Flores a été appelé à Agagna pour fournir, à ce sujet, des renseignemens positifs.

12. Nous avons reçu des grains et quelques rafales de vent du N. E.; mais nous sommes si solidement amarrés, que nous ne craignons rien. Si nous venions à être emportés au large, je ne sais trop où nous irions faire tête; car il arrive quelquefois que nous ne sommes que cinq ou six personnes à bord, tout le reste de l'équipage se trouvant occupé à terre à divers travaux.

13. Flores est revenu d'Agagna avec l'Anglais Anderson, qui remplit les fonctions de capitaine de port à Gouaham, et paraît posséder toute la confiance du gouverneur. C'est un homme de bonne mine, d'un ton fort décent, et qui parle passablement français. Il a servi quelque temps sur *l'Uranie*, en qualité de chef de timonnerie, ce qui fait qu'il connaissait déjà MM. Quoy et Gaimard.

Comme je soupçonnais que le but principal de la mission d'Anderson était de constater ce qu'il y avait de vrai dans la prétendue contagion de *l'Astrolabe*, je lui ai fait donner à cet égard les explications les plus détaillées par M. Quoy; puis j'ai ajouté que pour bannir toute inquiétude de l'esprit du gouverneur, je lui renouvelais les propositions que j'avais déjà faites à Flores, c'est-à-dire d'interdire toute espèce de communication entre les malades et les habitans. Un cordon sanitaire serait formé autour du couvent; des Français et des Espagnols seraient commis pour le

faire observer rigoureusement, et quiconque tenterait de l'enfreindre serait sévèrement puni.

Mais Anderson, qui sans doute avait déjà eu le temps de s'assurer qu'il n'y avait rien de contagieux dans la fièvre de *l'Astrolabe*, s'empressa de déclarer que mes propositions étaient parfaitement inutiles, attendu que le gouverneur ne conservait pas le moindre soupçon à cet égard, et que lui-même avait été envoyé pour me donner cette assurance de sa part; qu'ainsi c'était une affaire totalement finie, et qu'il n'en fallait plus parler.

Anderson a passé une bonne partie de la soirée à bord; en conversant avec lui, je me suis procuré quelques renseignemens qu'on sera bien aise de retrouver ici.

« Le banc de Sainte-Rose, indiqué sur les cartes espagnoles à dix ou douze lieues de Gouaham, et que M. Duperrey a conservé sur sa carte générale des Carolines, paraît ne point exister : divers navires ont récemment passé sur sa position sans rien trouver.

» La plupart des Carolins qui viennent à Gouaham appartiennent à Satawal; ordinairement ils se rendent d'abord à Ioulaï, puis ils passent à Lamourrek, et c'est de là qu'ils se dirigent sur Gouaham. — Ces peuples sont doux, pacifiques, incapables d'agression, ils n'ont pas même d'armes. — Il n'en est pas de même des habitans des îles Pelew, qui sont devenus très-entreprenans. Il y a peu d'années, un navire baleinier fut attaqué en pleine mer par ces sauvages. Peu s'en

1828. Mai. fallut qu'il ne fût enlevé, mais il dut son salut au courage de quelques marins qui se retirèrent dans les hunes, d'où ils firent feu sur les naturels, et surtout à la présence d'esprit d'un nègre, qui était le coq du bâtiment. Avec sa large cuiller, il puisa dans les chaudières de l'huile bouillante dont il aspergea copieusement la face et les épaules des assaillans. Ceux-ci confondus par ce nouveau genre de combat, et vaincus par la douleur que leur causait l'huile bouillante, renoncèrent au pillage qu'ils avaient déjà commencé, et s'enfuirent en poussant des hurlemens de rage et de douleur.

» Les deux matelots anglais que nous laissâmes, en juillet 1824, sur l'île Pis, dans le groupe d'Hogoleu, se rendirent à Gouaham en avril 1825, et y donnèrent des nouvelles de *la Coquille;* l'un d'eux y est encore. J'ai témoigné le désir de voir cet homme pour en tirer des renseignemens sur les mœurs des naturels, et Anderson m'a promis de me l'envoyer à bord de *l'Astrolabe;* mais il m'a prévenu que cet Anglais n'avait aucune espèce d'intelligence.

» Un baleinier qui se trouvait ici peu de temps avant nous avait à son bord deux naturels des îles Matelotas et deux autres des îles Saint-David. — Tout bâtiment de commerce qui mouille sur la rade d'Umata paie dix-sept piastres de droit d'ancrage; un tiers de cette somme revient à Anderson qui reçoit en outre le prix de son pilotage d'Umata sur la rade d'Apra.

» Les vents d'O. et de S. O. ne se font sentir à Gouaham qu'à la fin de juillet ou au commencement

d'août. Ils sont peu violens, et il y a même des années où il n'y en a pas du tout. La tenue est si bonne sur la rade d'Umata, que le baleinier qui s'y trouvait lors de notre arrivée a été obligé d'y laisser son ancre avec cent brasses de chaîne, n'ayant pu venir à bout de la relever. 1828. Mai.

» Ce baleinier avait perdu son capitaine à Coupang sur Timor, plusieurs hommes de l'équipage étaient morts et d'autres avaient déserté, ce qui l'avait rendu très-faible... Il a quitté hier au soir la rade d'Apra, de sorte que nous sommes actuellement le seul navire étranger mouillé à Gouaham.

» Les matelots des navires baleiniers n'ont point communément de paie fixe, ils sont à la part. Le capitaine, quand il n'a pas d'actions, a le douze pour cent de l'huile recueillie durant le voyage, plus ses pacotilles et le gain qu'il fait sur les fournitures qu'il se charge de faire aux matelots de son bord. Aussi ces hommes tiennent fort peu à leur navire : dès qu'ils s'aperçoivent que leur capitaine ne conduit pas bien sa barque, ou que la pêche n'est point heureuse, ils l'abandonnent et vont chercher fortune ailleurs. Souvent même, plutôt que de suivre leur navire, ils préfèrent rester sur les îles où ils abordent, et vivre avec les sauvages, sauf à s'embarquer sur le premier bâtiment qu'ils verront, pour retourner plus tard dans leur patrie. »

J'ai remis à Anderson le fusil à percussion qui appartenait à la mission, pour l'offrir de notre part au gouverneur. C'était l'unique objet de quelque prix que

1828. Mai. nous possédassions, et cette arme était encore inconnue à Gouaham [1]. Nous y avons joint les ustensiles nécessaires et cinq mille capsules. J'avais l'intention d'y ajouter une certaine provision de poudre et d'eau-de-vie, mais Anderson m'en a dissuadé en m'assurant que ces objets ne seraient d'aucun prix pour M. Medinilla. A son retour de Manille, il a rapporté pour plus de soixante mille piastres d'objets de toute nature qu'il peut débiter aux habitans de Gouaham, et il fait de fort bonnes affaires, attendu qu'il n'a point de concurrens dans ce trafic. Ce monopole qui, dans nos mœurs, serait fort peu honorable de la part d'un gouverneur, n'a rien de choquant aux Mariannes. Depuis un temps immémorial les gouverneurs se sont arrogé ce privilége; d'ailleurs, il faut ajouter que le bon Medinilla ne recevant point de solde de la métropole depuis longtemps, n'a pas d'autre moyen de se tirer d'affaire qu'en se constituant le premier et l'unique commerçant de son île.

14. Anderson est reparti pour Agagna, emportant une lettre que j'écris au gouverneur, pour le remercier de ses bonnes dispositions.

A deux heures et demie après midi je suis descendu à terre avec M. Jacquinot. En me promenant sur le derrière du couvent, au milieu d'une touffe épaisse et verdoyante de bambous, nous avons découvert un endroit où la petite rivière d'Umata forme un bassin fort agréable d'une eau pure et fraîche. J'y ai pris un

[1] *Voyez* note 18.

bain qui m'a fait tant de bien que je me suis promis 1828.
de le répéter tous les jours, jusqu'au moment de mon Mai.
départ.

J'ai fait une visite aux malades qui m'ont paru généralement mieux.

Par suite des observations que M. Jacquinot a 15.
faites du 5 au 14 mai, et en employant la moyenne des marches du nº 83 à Vanikoro et à Umata, la longitude de cette dernière place serait de 142° 12′ E., et par le nº 38, 141° 55′ long. E.; mais la marche de cette dernière montre ayant beaucoup varié dans le trajet, nous cesserons jusqu'à nouvel ordre d'y faire attention.

Ce résultat est de vingt minutes plus faible que celui qu'avait adopté M. Freycinet, et se rapproche beaucoup de celui de Malaspina. Mais nous devons faire observer que cette longitude dérivait de l'hypothèse où l'on aurait pris pour Vanikoro 164° 16′ 15″ long. E. Comme nous avons fixé définitivement cette dernière île, par le méridien de 164° 31′ 47″ E.; celui de Gouaham, par le transport du temps avec la montre nº 83, serait 142° 27′ 47″ E.

Quoi qu'il en soit, par les motifs exposés dans la partie hydrographique, nous avons établi notre observatoire à Umata par 142° 17′ 44″ long. E.

L'unique observation de latitude a donné 13° 17′ 43″ latit. N. La carte de M. Freycinet indique 13° 17′ 19″ latit. N.

Flores m'a apporté une lettre du gouverneur, qui me 16.
remercie très-poliment du fusil que je lui ai envoyé,

1828. Mai. et me renouvelle ses offres de service, en déclarant que son désir est que les malades puissent se promener partout où cela leur sera agréable.

C'est aujourd'hui le jour de l'Ascension, fête célébrée par les Espagnols avec beaucoup d'appareil. A cette occasion, le brave alcade Flores avait cru devoir me convier à dîner; je l'ai remercié poliment et me suis contenté d'aller prendre chez lui un verre de limonade dans la soirée. MM. Quoy, Sainson et Dudemaine avaient partagé son banquet qui n'avait rien de somptueux.

Ceux qui auront lu la relation de M. Freycinet trouveront sans doute une différence prodigieuse entre l'accueil distingué, les honneurs et les triomphes dont ce capitaine fut l'objet à Gouaham, et l'existence modeste et même obscure que je menais à Umata. Mais il faut faire attention que M. Freycinet se transporta sur-le-champ à Agagna, où il se trouvait à la cour, tandis que j'étais resté dans une province reculée. En outre, M. Freycinet était accompagné par une dame pour laquelle le galant Medinilla crut devoir déployer toutes les ressources de la courtoisie castillane.

18. Après avoir pris mon bain accoutumé, dans l'après-midi je fis un tour de promenade le long de la rivière. Le sol me paraît être d'une grande fertilité, bien que la culture en soit partout bien négligée; car on ne trouve çà et là que des champs de tabac, de taro, ou des plantations de bananiers entretenues avec peu de soin. Entre les mains d'un peuple actif, industrieux et commerçant, il est probable que l'île de Gouaham

pourrait devenir un des lieux les plus agréables du globe; mais qu'attendre d'une population comme celle qui occupe aujourd'hui ce territoire, gouvernée par des lois absurdes, et soumise au monopole le plus décourageant? 1828. Mai.

L'Anglais Hambilton est à l'extrémité, et son camarade est aussi fort affaibli.

Dans la matinée, le vent jusqu'alors invariable de la partie de l'E. a passé au N. O., puis à l'O., et enfin au S. S. O. Toute la nuit il a soufflé de cette partie avec des rafales brusques et violentes, une pluie continuelle qui tombait par torrens, et une forte houle qui entrait dans le hâvre. Si notre ancre du S. E. venait à manquer, la corvette irait se briser contre les roches du fort Sant-Angel, et l'on doit concevoir nos inquiétudes. Sans doute, aujourd'hui que nos matériaux comme l'équipage sont en lieu de sûreté, la catastrophe serait bien moins funeste qu'elle ne l'eût été à Vanikoro : il serait pourtant douloureux que *l'Astrolabe* n'eût échappé à tant de périls que pour venir terminer sa carrière sur les récifs de Gouaham, comme *l'Uranie* naguère sur la plage des Malouines. Ce serait ce qu'on appelle *faire naufrage au port*. 19.

Le mauvais temps a cessé dans la matinée, et j'ai vu avec bien de la satisfaction le vent reprendre sa direction ordinaire du côté de l'E. 20.

A neuf heures et demie du matin, je reçois un billet de M. Quoy qui m'annonce la mort d'Hambilton, qui est décédé à onze heures du soir. C'est la première victime des fièvres de Vanikoro, et de tout

1828. Mai. mon cœur j'ai plaint sa destinée. Hambilton s'était toujours bien conduit à bord ; à Vanikoro, il m'avait montré beaucoup de zèle et de bonne volonté ; soit comme guide, soit comme interprète, cet Anglais avait rendu de véritables services à la mission.

J'ai chargé M. Quoy de s'entendre avec l'alcade pour toutes les formalités et les cérémonies qu'il était
Pl. CXCIV. convenable de faire pour l'inhumation, et j'ai envoyé M. Dudemaine à terre pour assister, avec un détachement de matelots, au convoi d'Hambilton. La cérémonie a eu lieu dans l'après-midi ; l'alcade a réclamé pour les frais quatre piastres qui lui ont été sur-le-champ remboursées.

21. En allant prendre mon bain accoutumé, j'ai appris, sur la mort d'Hambilton, des détails qui m'ont prouvé que ce malheureux s'était tué lui-même. Il y a quelques jours, dans une des visites que j'avais faites à l'hôpital, Hambilton me supplia de lui prêter une piastre pour qu'il pût se procurer quelques oranges et des cocos dont il avait beaucoup d'envie, et qui lui feraient, disait-il, un grand bien. Le médecin m'ayant dit que ces fruits ne pourraient point lui faire de mal, je donnai la piastre. Mais au lieu d'acheter des fruits, Hambilton se procura avant-hier une pinte d'eau-de-vie de coco et un quartier entier de cerf qu'il réussit à faire cuire en cachette et à soustraire aux recherches des médecins. Puis, malgré la fièvre qui le dévorait, il mangea toute cette viande et but toute l'eau-de-vie avec ses deux compatriotes Williams et Charles. On a vu qu'il a payé promptement de sa vie cette extrava-

gance, et Williams pourrait bien partager son sort. 1828.
Le commis aux vivres Imbert est dans un état presque Mai.
désespéré, et les matelots Maille et Martin sont aussi très-bas.

Anderson est revenu aujourd'hui, afin d'engager M. Quoy à se rendre à Agagna, où le gouverneur désire le consulter touchant des douleurs violentes qui le tourmentent et qui l'empêchent de pouvoir entreprendre le moindre voyage. Anderson m'assure que ces douleurs ont été l'unique raison qui avait pu empêcher M. Medinilla de venir me rendre lui-même ses devoirs à Umata. Il ajouta que je lui ferais un vrai plaisir de me transporter, au moment de mon départ, avec la corvette, devant Agagna, pour lui procurer la facilité de me faire une visite. Tout annonce que je ne pourrai pas céder à ce désir ; l'équipage sera encore à cette époque dans un assez triste état, et loin de perdre du temps à courir des bords devant Gouaham, je serai bien aise de me rapprocher le plus promptement possible des Moluques. Mon intention est de remettre à la voile le 28 de ce mois.

Comme nous éprouvons désormais beaucoup de 22.
peine à nous procurer, à Umata, les cochons nécessaires pour notre provision de campagne, j'expédie M. Gressien avec le grand canot pour Merizo, où l'on nous a dit que ces animaux seraient plus abondans et à meilleur marché qu'à Umata. Les recherches de M. Gressien n'ont pu lui en faire trouver que cinq très-petits, qui lui ont coûté quatorze piastres.

Anderson est reparti ce matin pour Agagna, et 23.

1828. Mai. M. Quoy l'a accompagné. Je me trouvais beaucoup mieux depuis quelques jours, et mes forces reprenaient à vue d'œil. Mais aujourd'hui j'ai été assailli par des maux d'entrailles assez violens.

24. Malgré mon mal, je suis descendu pour prendre mon bain, et je me suis arrêté à converser quelque temps avec un *sergente de la milicia* qui m'a beaucoup amusé par son orgueil castillan et par le profond mépris qu'il affectait pour la population des Mariannes.

Cet homme, qui se disait ancien militaire de l'armée de Lacerna au Pérou, avait quitté cette contrée après la défaite de Cantarada et s'était réfugié aux Mariannes, où il avait épousé la fille de l'alcade de Tinian, petite femme fort éveillée et assez fraîche, qu'il avait en ce moment avec lui. La force armée des Mariannes se compose de cent soixante hommes, divisés en trois compagnies, dont voici la composition : un *sergente mayor*, qui est don Luis de Torrès, bien connu par les récits de Kotzebue, Chamisso et Freycinet, trois capitaines, trois lieutenans, trois *alferez*, neuf sergens, trois *cabos*, et le reste simples soldats.

La paie de sergent est de six *pezzos* ou piastres par mois, de l'alferez huit, du lieutenant dix, et du capitaine douze. Mais jamais officiers ni soldats ne touchent d'argent, et leurs appointemens leur sont soldés en objets divers que le gouverneur leur fait débiter à des prix triples et quadruples de ceux de Manille, et dont il retire la valeur immédiatement, ce qui lui procure d'immenses profits.

L'alcade d'Agat est lieutenant. Flores n'est que *sergente secundo* de la *tercera ;* il aspire à être fait officier à la fête prochaine du Roi, comme Anderson l'a été ces jours derniers. C'est une haute marque de faveur, et il compte que ma recommandation lui sera fort utile pour cette promotion. Dans les Mariannes, il n'y a que trois alcades en titre, ceux d'Agat, d'Umata et de Rota; celui de Tinian n'est qu'honoraire. La paie des alcades est de douze piastres par mois, comme celle des capitaines; mais les produits détournés de leurs places sont bien plus considérables, ce qui rend ces fonctions dignes d'être enviées. 1828. Mai.

Mon interlocuteur se glorifiait à chaque instant d'être avec le gouverneur le seul véritable Espagnol de l'île, traitant avec un dédain comique tout le reste de *Chamorro*, comme si ce terme eût exprimé un vil animal, un être tout-à-fait abject.

Il est remarquable en effet que presque tous les habitans des villages ont conservé la langue *Chamorro*, bien qu'il y ait plus ou moins de sang espagnol mêlé avec celui de cette race. Autant que j'ai pu en juger, cette langue m'a paru avoir une assez grande affinité avec le malais; mais on sent que je n'ai pu songer à m'en occuper, après l'immense travail que M. Freycinet doit avoir exécuté avec ses compagnons sur ce chapitre.

Quatre ou cinq hommes sont revenus de l'hôpital à bord de la corvette.

25. Je m'étais couché fort mal à mon aise, et je m'étais néanmoins endormi; mais, à minuit et demi, j'ai été

1828. Mai. réveillé par des douleurs aiguës et continues, qui m'ont rappelé celles que j'avais éprouvées à Carteret. Comme elles allaient toujours croissant, j'ai pris le parti de descendre au palais, et je me suis installé dans un des appartemens de l'ouest. Là, j'ai pris, d'heure en heure, des bains qui m'ont soulagé d'autant mieux qu'ils étaient plus chauds, et que je pouvais y rester plus long-temps. J'ai eu beaucoup à me louer des bons procédés de l'alcade.

Les souffrances ont été très-vives jusqu'à minuit.
26. Ensuite elles se sont appaisées, et de deux heures à quatre j'ai pu sommeiller quelques instans. Durant le reste de la journée, je n'ai éprouvé que des douleurs beaucoup plus modérées et un grand accablement.

Dans la soirée, j'ai reçu la visite de MM. Quoy et Anderson qui arrivent d'Agagna et me présentent une lettre très-obligeante du gouverneur. Le bon Medinilla m'envoie quelques fruits, surtout un régime de bananes de Luzon, qui passent pour être les plus délicates dans toute cette partie du globe, et un *salako,* espèce de coiffure que portent les élégans de Manille lorsqu'ils montent à cheval. Il m'assure en outre qu'il s'occupe de préparer nos provisions de campagne.

27. L'état de ma santé est toujours à peu près le même, c'est-à-dire douleurs vagues et pesanteur dans le bas-ventre. Cet état par lui-même ne serait pas capable de m'arrêter ni de m'inquiéter, mais je crains une rechute. Ce motif, joint au vent d'Ouest, me détermine à ajourner à demain mon retour à bord. Cependant, douze

des malades les moins souffrans sont retournés sur *l'Astrolabe* avec leurs effets. 1828. Mai.

M. Quoy m'a remis, de la part du gouverneur, l'aperçu des reconnaissances tout récemment opérées dans les Carolines par le capitaine Lütke de la marine russe; en outre une note relative à la découverte de deux groupes dans le même archipel, faite par le capitaine Jaymes Duncan du baleinier *l'Eclipse*. L'un de ces groupes est évidemment celui d'Hogoleu, reconnu par *la Coquille* et *l'Astrolabe*, et l'autre en est distant de cent dix milles au N. O.

M. Medinilla a donné des ordres pour qu'on mît à ma disposition le nombre d'hommes que je demanderais pour m'aider à relever les ancres et à mettre à la voile; mais j'espère ne point avoir besoin de secours étrangers.

A six heures du matin, je me suis rendu à bord, 28.
où, d'après mes ordres, on travaillait déjà à relever les ancres. A dix heures, les deux ancres d'affourche et leurs chaînes étaient déjà à poste; mais, quand on a voulu virer sur le câble, on s'est aperçu qu'il avait été coupé près de l'étalingure. Alors nous avons levé l'ancre à jet du grelin de gomotou, et nous avons laissé retomber en place une ancre de poste, pour nous tenir au mouillage jusqu'au moment où nous avons pu reprendre l'ancre du câble coupé.

La chaloupe a fait deux voyages à terre, le premier pour ramener à bord tous les malades avec leurs effets, le second pour rapporter les nombreuses provisions envoyées par le gouverneur et consistant en

1828. Mai. neuf beaux cochons, une caisse de quatre-vingts livres de sucre, une caisse de biscuits de sagou, dix sacs de riz frais, un sac de farine de sagou, vingt bouteilles de vin de Madère, six douzaines d'œufs, et une quantité de courges, pastèques, bananes, ananas, pommes d'amour, pourpier, etc. C'était encore le capitaine dom Manoel Tiburcio qui était chargé de cet envoi. Je lui ai remis pour le gouverneur deux médailles de l'expédition, l'une en argent et l'autre en bronze, avec quelques objets qui pouvaient lui être agréables, entre autres le portrait du célébre voyageur A. Humboldt, qu'il avait eu jadis l'occasion de voir et même de recevoir en Amérique, et dont il ne parlait jamais qu'avec une grande considération. Je fis aussi présent à dom Manoel, à l'obligeant Anderson et au bon Flores de quelques objets d'habillement des manufactures d'Europe, qui parurent leur faire un vif plaisir, malgré leur peu de valeur intrinsèque.

Sur les six heures du soir, j'ai envoyé M. Guilbert pour essayer de découvrir l'ancre au fond de la mer; mais l'eau était agitée : il est revenu sans avoir rien vu.

29. La mer étant très-calme, M. Guilbert est retourné de bonne heure à la découverte de l'ancre, et il est encore revenu au bout de deux heures d'inutiles recherches. A neuf heures, j'y suis allé moi-même avec le maître d'équipage; la mer était si paisible et l'eau si limpide, que je pouvais facilement reconnaître sur le fond des morceaux de vaisselle jetés du bord, et même les sillons creusés par les chaînes, mais d'ancre point.

Le maître a long-temps dragué sur cette place et n'a rien rencontré. 1828. Mai.

Renvoyé sur les deux heures et demie, Collinet a été plus heureux. A quatre heures l'ancre a été accrochée par la chatte, et à six heures elle était replacée au bossoir. Sur-le-champ, la chaloupe et le grand canot ont été embarqués, en sorte que tout est prêt pour mettre le jour suivant à la voile, si le temps le permet.

MM. Anderson et Tiburcio sont venus prendre congé de moi, et je leur ai remis une lettre d'adieux et de remerciemens définitifs pour le généreux Medinilla. J'ai fait embarquer à bord une ample caisse de coquilles qu'il adresse au ministre de l'intérieur en France.

On sera sans doute curieux de connaître l'effet qu'a pu produire sur l'équipage de *l'Astrolabe* une relâche de vingt-sept jours, dans un pays où nous n'avions rien à désirer, sous le rapport de la salubrité du climat, de la nature des alimens et de la tranquillité. Voici l'état qui m'en a été remis ce matin par le médecin.

Au poste des malades, et par conséquent plus ou moins privés de rations, on compte encore :

John.	Cannac.	Doche.
Imbert.	Aubry.	Gossi.
Maille.	Castel.	Grasse.
Martin.	Charles.	Rey.
Richaud.	Croc.	Spire.
Williams.	Deleuze.	

La relâche a produit très-peu d'effet sur ces dix-

1828. Mai. sept personnes. Les sept premières sont dans un état très-fâcheux, et je plains vivement le jeune Cannac qui est un excellent sujet.

En outre, ceux dont les noms suivent ont été remis à leurs plats, mais ne font point de service :

Vignale.	Lauvergne.	Bertrand.
Moreau.	Escale.	Denis.
Reynaud.	Divol.	Goux.
Jacon.	Sper.	

Enfin, dans l'état-major, MM. Gaimard, Bertrand, Lesson, Faraguet, Pâris et Dudemaine ne sont pas encore débarrassés de la fièvre. M. Quoy lui-même en éprouve de temps en temps des accès.

En définitive, la relâche n'a produit que quatre ou cinq guérisons complètes et une mort. J'ai déjà expliqué que ce triste résultat devait s'attribuer aux excès que les malades faisaient sous le rapport des alimens, et à l'impossibilité de les assujettir à un régime convenable [1]. D'un autre côté, le séjour de Gouaham a été très-favorable à ceux que la fièvre avait épargnés ou abandonnés ; le bon air et la bonne qualité des vivres ont corroboré les forces des uns et rappelé promptement celles des autres.

Tout bien considéré, Umata est un excellent point de relâche pour les navires qui mouillent à Gouaham dans cette saison, et pour quelques jours seulement. Autrement, il vaut mieux aller sur la rade d'Apra,

[1] *Voyez* note 19.

où l'on peut tirer d'Agagna tous les objets nécessaires, car ils sont dans cette ville en plus grande abondance et à meilleur compte. 1828. Mai.

Les mouchoirs d'indienne à carreaux rouges ou bleus, la poudre à canon et la toile bleue ont été les seuls objets que les habitans aient voulu recevoir en échange à Umata. Il est vrai que tout le reste était de si mauvaise qualité, que les sauvages eux-mêmes n'en voulaient point. Mais que pouvait-on se procurer pour la misérable somme de cinq mille francs qui avait été assignée à cet objet, lors de l'armement de *l'Astrolabe?...*

Après le grand travail de M. Freycinet sur les îles Mariannes, il serait tout-à-fait déplacé de vouloir m'étendre, avec quelques détails, sur ce sujet. Aussi vais-je me contenter d'ajouter deux mots touchant l'état actuel de cette colonie espagnole.

Tout l'archipel des Mariannes obéit à un seul gouverneur qui doit être nommé par le Roi et renouvelé tous les cinq ans. Celui qui s'y trouve aujourd'hui est dom Jose de Medinilla y Pineda, le même qu'y trouva *l'Uranie* en 1819, et qui accueillit avec tant de noblesse et de grandeur M. Freycinet et ses compagnons. Il paraîtrait qu'à l'époque où le parti constitutionnel triompha en Espagne, Medinilla fut remplacé par Ganga Herrera qui rendit le commerce extérieur libre aux habitans, et dont la mémoire leur est restée chère pour ce motif. Ganga fut destitué pour le meurtre qu'il commit sur la personne d'un capitaine baleinier anglais, nommé Estevan, et peut-être pour des raisons

1828. Mai. politiques, quand les *Absolutos* d'Espagne eurent le dessus. Medinilla revint prendre à Gouaham son ancien poste, et y rétablit en même temps le monopole et les prohibitions abrogées par son prédécesseur.

Un magasin général établi à Agagna, pour le compte du gouverneur, et pourvu de tous les objets d'industrie européenne, fournit à tous les besoins des insulaires, mais à des prix exorbitans.

Jadis la métropole fournissait, pour l'entretien de cette colonie, dix-huit mille piastres, qui se trouvaient en majeure partie absorbées par le commerce du gouverneur. Aujourd'hui cette somme cessant d'être payée, ou l'étant fort irrégulièrement, les profits du gouverneur seraient fort minces, ou se réduiraient à peu près aux objets en nature, comme cochons, volailles, et produits du sol, si les baleiniers qui paraissent assez souvent sur les côtes de Gouaham n'y versaient bon nombre de piastres et de schellings, qui retournent tôt ou tard au trésor du gouverneur. Mais s'il arrive une fois que les baleiniers apportent à Gouaham plus de marchandises que d'argent, ce monopole tombera pour ne plus se relever, et c'est probablement ce que le gouverneur fera en sorte de prévenir par tous les moyens en son pouvoir. En cela, ses vues seront secondées par le caractère routinier, l'esprit borné et la stupidité des insulaires, qui préfèrent payer à des prix exagérés des objets d'une qualité médiocre pris dans les magasins du gouverneur, à ceux que leur offrent les étrangers à meilleur compte et d'une qualité supérieure. Peut-être aussi ces malheu-

reux savent-ils qu'ils seraient exposés à des vexations 1828.
de la part de l'autorité, si elle apprenait qu'ils se fus- Mai.
sent approvisionnés ailleurs que dans ses magasins.

Le gouverneur entretient une ombre de milice de cent à cent cinquante hommes mal habillés, qu'il paie en étoffe de ses magasins, et qui seraient incapables d'opposer la moindre résistance à la plus petite force régulière. Sans aucun doute, une frégate prendrait facilement possession de tout l'archipel des Mariannes.

Les principaux produits de l'île sont les cochons, les poules, le riz, le tabac, l'arrow-root, les bananes, les patates, le sagou et quelques autres fruits. L'extrême indolence des habitans, d'accord avec la forme du gouvernement, s'oppose à tout développement de culture; mais entre les mains d'un peuple industrieux, l'excellent sol de Gouaham se prêterait à toute espèce de culture, comme sucre, café, coton, et peut-être girofle et muscade.



C'est un spectacle qui fait peine au voyageur, que celui d'un aussi beau pays entre les mains d'une popu-

1828. Mai. lation aussi apathique. Pour preuve de cette excessive paresse, nous dirons seulement qu'à Gouaham la terre n'a de valeur positive qu'autant qu'il s'y trouve des cocotiers qui sont estimés à une piastre le pied. Tous les autres terrains sont à la disposition du premier venu qui veut les cultiver; il suffit d'en faire la demande au gouvernement qui les accorde, sans prix de vente et même sans redevance annuelle. Les contributions levées sur les habitans de la ville sont fixées par des réglemens; mais celles des habitans des campagnes sont au caprice du gouverneur et des alcades, c'est-à-dire discrétionnaires.

On compte quatre mille ames sur l'île entière de Gouaham, dont mille dans la ville seule d'Agagna. Cette population n'est pas la dixième partie de ce qu'elle pourrait être, si le sol était convenablement cultivé, et si ces insulaires étaient soumis à une administration plus libérale et plus éclairée. La lèpre, les ulcères et les goîtres exercent d'horribles ravages sur les individus des deux sexes.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE DU CINQUIÈME VOLUME.

NOTES.

NOTES.

Extraits des Journaux des Officiers de l'Expédition.

PAGE 5.

J'envoyai le grand canot à terre avec les naturalistes, et plusieurs officiers pour vaquer à leurs observations.

Une course que nous fîmes à terre, le 18 décembre 1827, sur la partie de l'île Van-Diémen, qui avoisine l'île du Satellite, nous procura quelques Oscabrions et la Siphonaire de Diémen, espèce nouvelle qui abonde dans le canal de d'Entrecasteaux, où elle vit sur les rochers à la manière des Patelles. Ces dernières coquilles y sont assez rares.

(Extrait du Journal de M. Gaimard.)

PAGE 9.

Reprit d'une manière plus claire et plus positive le récit du pilote.

Le même jour, en remontant la rivière du Nord, de d'Entrecasteaux, que les Anglais ont nommée la rivière Derwent, nous apprîmes par le pilote, M. Mansfield, que le capitaine Dillon, après avoir obtenu des renseignemens importans sur

le lieu du naufrage de Lapérouse, avait été envoyé à *Mallicolo* par la Compagnie des Indes, qui avait fait les frais de cette noble mission.

Il nous était bien difficile de ne pas porter envie au bonheur du capitaine Dillon.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

PAGE 13.

J'allai rendre visite au gouverneur.

Le 19, nous allons avec M. d'Urville rendre visite au gouverneur, M. le colonel Arthur, à qui j'avais envoyé de la baie des Iles une lettre d'introduction, qui m'avait été remise à Londres, en 1825, par M. Macaulay père, à la recommandation de M. l'abbé Grégoire. Il n'était pas présumable, lorsque nous étions à la Nouvelle-Zélande, que nous viendrions relâcher à Hobart-Town, après avoir fait le tour de la Nouvelle-Guinée et de la Nouvelle-Hollande.

M. le colonel Arthur nous apprit la mort de Canning, de Talma et de La Rochefoucauld-Liancourt.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

PAGE 14.

J'y gagnai un refroidissement assez grave, bien que j'eusse eu soin de conserver mes vêtemens de drap.

Le 20, MM. d'Urville, Sainson et moi, nous allons assister, sur les bords du Derwent, à une fête champêtre que le gouverneur donnait aux dames de la colonie et aux officiers de la garnison. Nous dînons dans un cabinet de verdure élégamment disposé. La température était très-froide; il tombait même de la pluie, et tout le monde grelottait. *Very pleasant*, me disait mon voisin, à qui je répondais à voix basse : *Very*

could. En effet, c'est bien le dîner le plus froid que j'aie jamais vu ; et cependant, depuis lors, j'ai parcouru la Finlande et la Russie.

Dans la soirée, des sauvages simulés font semblant de nous attaquer. Quelques danses eurent lieu, et nous vînmes en ville prendre le thé chez le gouverneur, où nous trouvâmes une température véritablement *charmante*.

Nous eûmes beaucoup à nous louer de la complaisance de M. Pedder, grand-juge de la colonie, et de celle de M. Burnett, secrétaire du gouvernement. Ces messieurs, qui nous donnèrent sur l'établissement de Van-Diémen des renseignemens fort curieux, ne paraissaient pas avoir une grande confiance dans les récits de M. Dillon. D'ailleurs, tout le monde s'accordait à blâmer la conduite de ce capitaine à l'égard du docteur Tytler, nommé par la Compagnie des Indes pour être le médecin et l'historien de cette expédition philanthropique.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

PAGE 17.

Ce qu'il y avait de fondé dans les dispositions du marin anglais.

C'est par les trois journaux de la ville que nous apprîmes que le capitaine Dillon avait su, par des renseignemens positifs, que Lapérouse avait péri aux îles du Saint-Esprit, et que la Compagnie des Indes de Calcutta avait expédié un navire, que commandait Dillon, pour recueillir les débris de cet illustre naufrage. La Compagnie anglaise avait mis, comme historien à bord, le docteur Tytler, avec vingt mille francs d'appointemens. De nombreuses altercations, survenues entre lui et le capitaine, le firent débarquer lorsque le navire toucha à Hobart-Town, et comme ce capitaine parut avoir abusé de son autorité, il fut condamné, par un jugement que nous avons vu imprimé, à deux mois de prison et quarante louis d'a-

mende. Nous apprîmes encore que le navire de Dillon, après avoir pris aux îles du Saint-Esprit des armes, une cloche, des canons, etc., de Lapérouse, avait été empêché, par le mauvais temps, de rechercher si trois Français, qu'on disait échappés au naufrage, y étaient encore. Ces détails provenaient de la Nouvelle-Zélande, où le capitaine Dillon était allé se ravitailler.

Ces faits, plus positifs que tous ceux qu'on s'était plu à faire courir de temps en temps sur Lapérouse, modifièrent un peu le plan de M. d'Urville, le déterminèrent à ne point achever la Nouvelle-Zélande et à se porter tout de suite dans l'Archipel du Saint-Esprit pour s'assurer de la vérité de ce qu'on disait, et chercher, s'il était possible, les trois vieux malheureux Français, qu'un *Lascar* disait avoir vus il y a quelques années. En conséquence, nous séjournâmes un peu plus que nous ne comptions pour faire des vivres et prendre divers agrès dont nous avions besoin. Le temps de Noël nous retint aussi un peu; on sait que, pendant cette époque, les Anglais cessent leurs travaux et se réjouissent entre eux en famille. Presque tout le bas peuple s'enivre. Nous reçûmes un accueil très-bienveillant de la part des autorités et des personnes qui pouvaient être utiles à l'expédition. Toutes s'empressèrent de fournir au commandant les documens qui étaient en leur pouvoir pour assurer le succès de ses recherches.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 17.

Car ceux du pays sont peu propres à servir d'ornement.

Hobart-Town est une jolie ville assise au bord de la mer, sur un terrain ondulé qui dans plusieurs positions permet d'en voir tout le développement. Elle a derrière elle des montagnes dominées par une beaucoup plus élevée, souvent couverte de

nuages, quelquefois de neige, même en été, et que son sommet aplati a fait nommer la Table, par similitude avec cette montagne qui domine le cap de Bonne-Espérance. On peut ajouter qu'il en descend des rafales qui font qu'Hobart-Town est comme placée à l'embouchure d'un soufflet, ainsi qu'on l'a dit également de la ville du Cap. Les maisons ont la gentillesse, la propreté et l'agrément des maisons anglaises. Elles ont ici, de plus qu'au Port-Jackson, l'avantage d'avoir des jardins; quelques-unes même en ont de magnifiques. Nous trouvons qu'on s'est trop empressé de couper les arbres aux alentours, ainsi que dans la ville; ce qui rend cette dernière trop nue, et donne aux collines avoisinantes un aspect aride auquel ne contribue pas peu la couleur blafarde de la végétation. Le ruisseau qui traverse la ville est presque à sec dans l'été. On en économise infiniment l'eau afin de servir aux besoins de plusieurs moulins à farine. Les habitans disent que cette eau est malsaine. La rade est vaste, saine, et offre une bonne tenue pour les vaisseaux sur un fond de vase. On a pratiqué dans la mer une longue et large jetée pour faciliter le débarquement des marchandises qui peuvent immédiatement être logées dans de grands magasins construits à son extrémité. Ces édifices de première nécessité, joints à l'église, au tribunal et à la maison du gouverneur, sont les seuls que présente Hobart-Town.

Les fermes sont très-belles; et tel est le goût qu'apportent les Anglais dans leurs constructions, qu'elles paraissent de loin dans la campagne autant de petits châteaux. Toutes les productions d'Europe peuvent y venir, aussi ne manque-t-on pas à la ville d'excellens vivres de toute espèce. L'île est traversée par une grande route qui fait communiquer les établissemens qui donnent dans le détroit de Bass, avec ceux de l'extrémité Sud. Une diligence facilite ces communications. Après Hobart-Town, Launceston et Georges-Town sont les villes les plus considérables. La première paraît ne s'occuper que de commerce, tandis que les autres, par leur position intérieure, doivent se livrer davantage à l'agriculture.

Les naturels, assez peu nombreux, ont abandonné les bords de la mer et sont maintenant refoulés dans l'intérieur. Une sorte de guerre à mort, qu'auront sans doute provoquée les convicts échappés, est déclarée entre les Anglais et les naturels; guerre dans laquelle ces derniers, moins nombreux, succomberont et finiront par disparaître tout-à-fait de l'île; de sorte qu'il n'y en a que très-peu qui aient pris part à la civilisation. Nous en vîmes un qui voulut même s'embarquer avec nous, et qui montrait assez d'intelligence sous la grossièreté de ses traits noirs.

Les désertions des condamnés, qui mènent une vie sauvage dans les forêts, sont un grand fléau pour la colonie. Ils s'assemblent quelquefois en assez grand nombre pour piller les fermes isolées, en massacrer les habitans, et se livrer à toute sorte de vengeances avant qu'on ait pu envoyer les troupes nécessaires pour les réduire. Pendant notre séjour, aux fêtes de Noël, un riche négociant nous apprit qu'on venait de dévaster une de ses habitations. Cependant, on ne ménage pas ces malfaiteurs, déjà condamnés en Angleterre, puisque dans la seule année 1827, il y en eut environ cent cinquante d'exécutés.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

La ville de Hobart-Town est assise sur la côte occidentale de la rivière Derwent. Elle a beaucoup de rapports avec Sydney, et peut-être qu'elle est encore mieux pourvue que cette dernière de denrées et de vivres frais, propres aux navigateurs. Derrière elle, est une assez haute montagne, nommée comme au cap de Bonne-Espérance, *la Table*. Il en descend, en effet, des rafales d'une violence extraordinaire qui font fortement incliner les navires à l'ancre, et qui enlèvent de la surface de la mer des tourbillons de vapeurs d'eau semblables à des tourbillons de poussière. Nulle part, nous n'avions encore vu ce phénomène.

Les environs d'Hobart-Town sont moins beaux que l'inté-

rieur, où l'on trouve quelques autres villes et de très-belles fermes. A notre arrivée, il n'avait pas plu depuis neuf mois.

Les naturels sont en guerre avec les colons; mais ils sont peu à craindre et relégués dans les montagnes. Ils diffèrent étonnamment des indigènes de la partie de la Nouvelle-Hollande dont ils ne sont séparés que par le détroit de Bass.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

PAGE 34.

D'autre idée de distance que celle d'un retard habituel de cent cinq jours.

Quoique les Anglais s'enorgueillissent de leur patrie et en parlent avec fierté, ils la quittent cependant facilement, habitent long-temps leurs colonies, y meurent même avec de très-grandes fortunes. Ils ont cette différence avec nous qu'ils ne s'y considèrent point en passant, qu'ils s'y donnent toutes les commodités, et qu'ils y recherchent le même bien-être qu'ils trouveraient dans leur pays natal. De là, pour ces colonies, le grand avantage d'avoir des habitans qui, loin de chercher à amasser pour s'en aller le plus promptement possible, emploient leurs capitaux à élever des fermes, agrandir l'agriculture et faciliter le commerce. Et il y a beaucoup de ces individus. Bien entendu que je ne parle pas de ceux qui, sous l'influence de quelque culpabilité, sont condamnés à demeurer toute leur vie dans la colonie. Qu'on me cite une colonie quelconque qui, après vingt-cinq ans de fondation, aurait compté parmi ses habitans un homme riche de près de trois millions, et qui y passerait volontairement ses jours, comme M. Kemple en est un exemple à Hobart-Town. A-t-on jamais vu, même des Français avec cinq ou six milles livres de rente, aller s'établir dans nos colonies? La plupart des fortunes qui s'y sont faites n'appartenaient-elles pas à des aventuriers qui se sont hâtés d'abandonner le pays, et de le priver de l'influence de

ces grands crédits si utile à toute colonie? Aussi, une colonie anglaise de ving-cinq ans de date l'emporte-t-elle en tout et pour tout sur une des nôtres, qui compte plus d'un siècle et demi d'existence.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 38.

Puis nous continuâmes notre route le long du fleuve.

Le 5 janvier, nous appareillâmes du détroit de d'Entrecasteaux. Quel ne serait pas l'étonnement de MM. de Rossel, Labillardière, Beautems-Beaupré, tous de l'expédition de cet habile général, si, revenant dans des lieux qu'ils ont vus jadis déserts, arides et couverts de forêts, ils voyaient, devant une jolie ville, de grands vaisseaux à l'ancre, une population nombreuse, étendue dans un grand espace; des fermes charmantes couvrant la campagne; des voitures, des journaux, tous les agrémens de l'Europe enfin transportés dans un lieu où ils n'eurent que des privations à supporter dans l'important travail qu'ils y firent! Cet étonnement serait pour eux ce que nous éprouverions nous-mêmes, si dans dix ans nous retournions au Port-du-Roi-Georges, que nous avons vu désert et que les Anglais viennent également de coloniser. C'est peut-être, sur la Nouvelle-Hollande, le dernier point qui mérite d'être colonisé : il nous convenait très-bien, et peut-être que trop de lenteur et d'incertitude nous l'ont fait perdre.

Lorsqu'on a vu de près ces beaux élémens de civilisation partielle, dans la civilisation générale, on ne peut s'empêcher de dire qu'une puissance qui, en temps de guerre, chercherait à les détruire, commettrait un crime contre l'humanité et contre l'intérêt de plus d'un peuple.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

Le 23, je fais à cheval une course très-rapide à New-Norfolk avec MM. Guilbert, Sainson et Dudemaine.

Le 27, j'éprouve des coliques assez vives; le 28, elles deviennent intolérables, et je vais m'installer à terre. Je souffris des douleurs atroces pendant quatre à cinq jours; et je ne pourrai jamais reconnaître les soins pleins de bienveillance et d'amitié que je reçus, en cette circonstance, de l'excellent docteur Scott, chirurgien principal de la colonie. Je ne dois pas oublier non plus M. le docteur Jones, chirurgien-major du 40e régiment de S. M. B.

Dans l'hôtel où j'étais, les égards que l'on avait pour moi et une table d'hôte bien servie, hâtèrent ma convalescence. Depuis lors, j'ai visité le nord de l'Europe, et bien certainement je ne pourrais le croire, si je ne l'avais éprouvé moi-même : à Hobart-Town, dans une colonie qui n'existait point encore au commencement de ce siècle, j'ai trouvé, en 1827, un hôtel infiniment supérieur, pour toutes les commodités de la vie et pour les attentions dont les voyageurs sont l'objet, aux premiers hôtels de Saint-Pétersbourg, en 1831. Dans cette dernière et superbe capitale, où il n'existe ni commissionnaires, ni petite poste, ni almanach des adresses, j'ai été également malade, et si la mort était venue me surprendre pendant la nuit, elle m'eût constamment trouvé seul et sans aucune espèce de secours.

Je dois peut-être ajouter que l'un des *convicts* qui me servaient à Hobart-Town me déroba quelques livres sterlings, qui me furent rendues par le maitre de la maison.

La promptitude de mon retour à la santé me combla de joie, car j'aurais été profondément affligé d'être forcé de quitter *l'Astrolabe* au moment où elle allait se diriger vers cette île, si vainement recherchée depuis quarante ans, où Lapérouse avait succombé, et que, depuis dix ans, j'appelais de tous mes vœux.

Je ne quittai Hobart-Town, le 5 janvier 1828, qu'à l'instant où *l'Astrolabe* tira le coup de canon pour appeler le pi-

lote. Notre navire était sous voiles lorsque je le rejoignis.
(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

Le 16 décembre 1827, à six heures du soir environ, *l'Astrolabe* se reposait dans le beau canal d'Entrecasteaux des violentes secousses qu'elle avait éprouvées dans la mer Australe. Le lendemain nous parcourûmes les contours du canal pour gagner l'établissement anglais d'Hobart-Town. Nous n'atteignîmes cependant ce port que le 20 du mois, tant les rafales qui tombaient du haut des montagnes avaient mis obstacle à notre marche.

La cérémonie du salut accomplie, M. d'Urville se rendit à terre, et je l'accompagnai, ainsi que plusieurs officiers, dans sa visite au gouverneur. L'aspect de la ville, avec ses vastes rues et les jolis édifices qui commencent à remplacer les cases des premiers colons, nous offrit dès l'abord un spectacle agréable. La maison du gouverneur, élevée au milieu de jardins élégans dont les plantations paraissent récentes, brille d'une propreté qui fait valoir encore le bon goût de sa construction. Nous fûmes introduits dans un salon où le gouverneur, S. E. le lieutenant-colonel Arthur, ne tarda pas à paraître. Son accueil poli, mais empreint de toute la dignité britannique, me fit involontairement jeter quelques regards en arrière et penser aux bons Hollandais d'Amboine, qui nous avaient reçus comme de vieux amis attendus depuis long-temps. Après avoir parlé d'affaires, M. Arthur nous invita à nous rendre hors de la ville à son jardin de plaisance où se préparait une fête en l'honneur du jour de naissance de son fils aîné. Cette galante invitation fut acceptée, et à cinq heures, le commandant, M. Gaimard et moi, nous remontâmes en canot la rivière Derwent jusqu'à une anse pittoresque, où la présence d'un détachement de troupes nous annonça le parc du gouverneur.

Nous fûmes reçus par un jeune aide-de-camp, M. Franckland, dont nous ne pûmes assez admirer, durant notre séjour

à Hobart-Town, la politesse, les talens et les excellentes manières. M. Franckland nous présenta à madame Arthur et aux dames réunies en assez grand nombre sous une tente. Ce qui nous frappa d'abord, ce fut de voir que toute l'assemblée était vêtue de légères étoffes d'été, tandis que nous, sous nos habits de drap, nous grelottions aux rayons de ce pâle soleil austral près de disparaître sous l'horizon. La transition entre les chaleurs de la zône torride et ces climats tempérés avait été trop brusque pour nous laisser le temps de nous acclimater; aussi faisions-nous des vœux pour voir arriver le moment où le dîner réunirait les convives dans un lieu bien clos et inaccessible à cette jolie brise d'été, qui semblait réjouir ces dames. Notre désappointement fut grand: au signal donné, la société se rendit, par de longs détours à travers le parc, dans une grande salle de feuillage fraîche et parfumée, mais ouverte à tous les vents.

Je dois avouer que le festin me parut d'une longueur excessive, malgré l'agréable composition de la société. La plupart des dames étaient jeunes et jolies; leur mise était pleine de goût. Les toasts furent fréquens et accompagnés d'airs nationaux exécutés par la musique militaire; enfin, la séance se prolongea assez pour que nous vissions que chacun désirait comme nous un salon moins accessible au froid. Les calèches et les canots transportèrent les convives à la maison de ville du gouverneur, et un bal termina la soirée.

Pendant cette jolie fête, le grand-juge de la colonie me fit l'honneur de m'entretenir des nouvelles les plus récentes, reçues par les journaux de l'Europe. C'est de cette manière que j'appris un événement qui avait jeté la consternation dans notre patrie, et dont les Anglais eux-mêmes ne parlaient qu'avec un profond chagrin. La mort du respectable duc de La Rochefoucauld et les odieux attentats qui avaient accompagné ses obsèques avaient ému de douleur et d'indignation jusqu'à cette colonie qui semble perdue au bout du monde. Je recueillis avec une bien douce émotion ces témoignages

d'estime pour des vertus que j'avais eu le bonheur d'admirer de bien près.

Tous ceux d'entre nous que le service du bord ne réclamait pas absolument reçurent la permission de s'établir en ville, et la plupart en profitèrent. Hobart-Town renferme plusieurs hôtelleries tenues avec décence, et où la dépense n'est pas aussi forte qu'on pourrait s'y attendre dans une colonie presque naissante. Je transportai, ainsi que plusieurs de nos Messieurs, mon quartier-général à *Ship-Inn*, hôtel assez modeste, où les soins des hôtes venaient sans cesse au-devant de nos désirs. Ce séjour à terre me permit de me livrer entièrement à mes occupations; aussi mes excursions pittoresques furent-elles fréquentes dans un rayon de quatre à cinq milles aux environs de la ville. A une si petite distance, je retrouvais rarement la nature dans son abandon primitif; la main de l'homme avait presque partout ouvert des routes, planté des moissons, élévé d'élégantes habitations, et le moindre courant d'eau était mis à profit pour faire tourner les moulins qui triturent le blé ou qui débitent en planches légères les beaux madriers d'eucalyptus.

Curieux de visiter la ville à peine fondée d'*Elisabeth-Town*, située à vingt-deux milles d'Hobart-Town, sur les bords du Derwent, nous partîmes un jour de grand matin. Un tilbury et deux bons chevaux de selle servaient à transporter le docteur Gaimard, Guilbert, Dudemaine et moi. Nous avançâmes d'abord rapidement sur une route parfaitement entretenue, unie comme l'allée d'un jardin, et bordée tantôt de cultures et de jolies fermes, tantôt de forêts où la cognée et le feu avaient déjà pratiqué de vastes clairières.

A dix milles environ, nous trouvâmes une auberge où nos montures prirent quelque repos. Ce point une fois dépassé, nous cotoyâmes long-temps le fleuve, dont la vaste et paisible nappe coulait à notre droite, tandis qu'à gauche nous étions ombragés par des bois jusqu'alors respectés par les défrichemens. Ils servaient de retraite à des milliers d'oiseaux dont

les cris variés animaient ces solitudes. Après quelques heures de chemin à travers des sites toujours majestueux et sauvages, les champs bien cultivés, une église, quelques maisons plantées çà et là à de grandes distances, nous annoncèrent que nous foulions le sol que la ville d'Elisabeth-Town doit couvrir un jour de ses édifices. Nous dirigeâmes notre course vers une maison de briques brillante de propreté, qui s'élevait au milieu des arbres et des barrières blanches; là une enseigne nous apprit que nous arrivions au logis de mistress Bridger, qui tenait l'hôtel le plus fashionable de cette ville, qui n'a pas encore de rues. Nous fûmes reçus avec un empressement tout aimable, et pendant qu'en compagnie des demoiselles Bridger, nous admirions la maison, les jardins qui descendent jusqu'au fleuve, et les sites ravissans des environs, la bonne hôtesse s'occupait de nous préparer un repas qui devait dignement couronner notre intéressante excursion.

En effet, lorsqu'une table où la propreté du service allait jusqu'au luxe nous réunit tous les quatre, nous fûmes véritablement étonnés que dans un tel lieu et en si peu de temps, on pût improviser un pareil festin. Nous fîmes honneur surtout à une profusion de légumes dont l'excellent goût et le développement extraordinaire attestaient la fécondité du sol vierge qui les avait produits. Le soir approchait quand nous remontâmes à cheval. Au moment de partir, le docteur Gaimard, qui se sentait fatigué, manifestait un vif desir de passer la nuit à *Elisabeth-Town;* nous le sollicitâmes tous de rentrer avec nous en ville, où nous voulions retourner le soir pour ne pas inquiéter les propriétaires de nos montures. Le docteur céda à nos avis, et malheureusement il eut à s'en repentir. La fatigue qu'il éprouva durant la course de vingt-deux milles qui nous restait à faire détermina une maladie inflammatoire. Pendant le reste de notre séjour, M. Gaimard souffrit de vives douleurs, que l'assistance de toute la faculté coloniale parvint à peine à calmer.

Je visitai aussi avec intérêt *New-Town*, canton voisin d'Ho-

bart-Town, remarquable par ses fermes magnifiques et les jolies maisons de campagne qui bordent la rivière. Les moissons qui mûrissaient dans ces immenses vallons avaient la plus riche apparence. Jamais la vue de ces ondes dorées que soulève le vent dans les champs ne m'avait paru si agréable; il me semblait que ce spectacle, familier à ma jeunesse, me rapprochait de mon pays, et mes yeux, depuis deux ans accoutumés aux teintes sombres et menaçantes de l'Océan, se reposaient avec délices sur ces scènes de bonheur et de paix.

Le cinq janvier, à 4 heures du matin, *l'Astrolabe* était sous voiles et quittait la belle colonie d'Hobart-Town, d'où nous emportions d'agréables souvenirs.

(*Extrait du Journal de M. Sainson.*)

PAGE 39.

Pour la mission que nous nous proposions de remplir.

Une nouvelle campagne semblait s'ouvrir pour nous; nous oubliâmes et ce que nous avions fait et tout ce qui nous était survenu, pour ne plus penser qu'à reconnaître les lieux où s'étaient terminés, par une dernière catastrophe, tous les malheurs de l'expédition de Lapérouse. Aux détails circonstanciés que nous pouvions obtenir sur cette infortune, qui a fixé pendant long-temps l'attention de l'Europe, nous espérions encore pouvoir trouver et ramener quelques-uns de nos compatriotes que l'âge et la misère auraient épargnés et qu'on disait exister encore.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 101.

Qu'il aurait de quoi effrayer l'imagination qui essaierait de s'en former une idée.

Dans ces parages, nous observâmes un grand phénomène de la mer jaune produit par des bacillaires, petits corps agglomérés, presque microscopiques, qui nous paraissaient plus appartenir aux végétaux que tenir des animaux. Pendant tout un jour, nous en traversâmes des surfaces immenses. Cinq jours après, en vue du volcan *Mathew*, par un assez gros temps, nous en vîmes encore, mais qui simulaient tellement des hauts-fonds, que, ne pouvant envoyer une embarcation pour les reconnaître positivement, on fut obligé, dans le doute, de s'en écarter.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 104.

Il est probable que cette teinte sale était encore produite par la présence d'animalcules microscopiques.

M. d'Urville tenait beaucoup à reconnaître l'existence du rocher *Mathew*, dont la position sur les cartes était fort douteuse. C'est un rocher volcanique d'environ deux ou trois milles de tour, fendu et déchiqueté dans tous les sens, et lançant des tourbillons de fumée de presque tous ses points, sans explosion ni apparence de flammes. La plus basse de ses divisions offre un effet très-pittoresque, en ce que sa base, au niveau de la mer, était entourée d'une foule de petits soupiraux lançant des spirales de fumée, dont la blancheur contrastait avec le fond noir des laves. Dans plusieurs endroits, on découvrait de larges plaques de soufre, passant du jaune au rougeâtre. Sous le vent de cette île, pendant plus d'une lieue et dans un large espace, la mer avait une couleur vert-clair

(glauque), comme lorsqu'il y a peu de fond. Cependant, il y en avait beaucoup dans ce lieu-là, et aucun animalcule ne contribuait à lui donner cette teinte, que nous ne savons à quoi rapporter.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 114.

Et depuis cette époque ils n'ont plus voulu en nourrir.

Tikopia, petite île située par 12° latitude Sud, n'a que sept à huit milles de tour; elle est élevée, montueuse, volcanique, etc., bien boisée. Elle n'a point de port. On l'approche d'assez près. Sur le bord de la mer, dans le S. E., est un étang d'eau saumâtre, peuplé de canards sauvages. Ses habitans, grands et robustes, sont au nombre d'environ cinq cents, ce qui est beaucoup pour une aussi petite étendue. Ils ont quatre grands chefs qui paraissent égaux en pouvoir. Au rapport des Anglais, les femmes y ont beaucoup de retenue. Cette race appartient à la Polynésienne, comme celle des Sandwich, des Tonga, etc. Les habitans ne se coupent point les doigts et ne se distendent point outre mesure le lobe de l'oreille. Ils sont gais, confians, de bonne foi, ne paraissent point avoir d'armes offensives, et vont les premiers à bord des navires. Ils aiment beaucoup avoir des Européens avec eux. Ils retenaient vivement les Anglais qui les abandonnaient, en montrant l'ennui qu'ils avaient de s'en séparer. Il était curieux de leur voir faire ouvertement de douces instances à nos matelots pour les décider à s'en aller avec eux.

Ces insulaires ont pour tatouage plusieurs barres transversales sur la poitrine et quelquefois trois longitudinales sur toute la longueur du dos. Ils portent, comme les Carolins, leurs cheveux longs et flottans sur les épaules; mais ils en gâtent la couleur par de la chaux qui les rend d'un roux désagréable. Un petit nombre avait des anneaux d'écaille de tortue aux

oreilles et dans la cloison du nez. Quelques-uns avaient la lèpre. Ils ne se nourrissaient que de végétaux. Il est vrai qu'ils ont détruit les cochons et les poules qui ravageaient leurs plantations. Quelques individus, si ce n'est pas tous, adoptent un dieu qu'ils prennent parmi les animaux. C'est ainsi qu'une murène, considérée par eux comme le dieu de la mer, faisait reculer un chef devant lequel elle était placée. Les personnes du bord, qui allèrent à terre, y furent reçues avec les cérémonies communes à toute cette race, quelle que soit la distance qui sépare les îles les unes des autres.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

Accompagnés du Prussien Martin Bushart et du Tikopien Bréatafou, fils de Tafoua, l'un des quatre grands chefs, MM. Guilbert, Sainson, Lesson et moi, nous fîmes une course intéressante à Tikopia, le 10 février 1828.

Ayant quitté *l'Astrolabe* à trois heures et demie du soir, nous abordions à cinq heures au village de Laven-ha. La réception qui nous est faite est extrêmement gracieuse : deux naturels viennent prendre chacun de nous par la main, pour nous conduire à terre au milieu de la population de Laven-ha et auprès des deux chefs Kaféka et Fan-haréré. On s'empresse autour de nous; on nous présente des cocos, des fruits à pain, des évis, etc. Notre introducteur, Martin Bushart, nous engage à ne pas trop nous approcher des deux principaux chefs. Un grand cercle est formé autour de nous; les femmes, dont plusieurs sont jolies et bien faites, se tiennent à quelque distance. On dirait que leur modestie est plus grande encore que leur curiosité. Cependant la femme du Prussien, moins farouche que les autres, vient nous examiner de près. Son mari lui annonce qu'elle l'accompagnera sur notre navire ; elle verse quelques larmes, et bientôt elle paraît tout-à-fait consolée.

Après avoir fait quelques cadeaux aux chefs, nous parcourons le village, dont les cabanes sont dans le genre de celles

de Tonga-Tabou, mais beaucoup moins élégantes. Nous arrivons par un joli sentier à un lagon d'eau saumâtre, nommé *Déroto*, sur lequel nagent des canards. M. Guilbert, qui leur fait la chasse en pirogue, en a tué cinq en fort peu d'instans. Cette île, dont la végétation est fort belle, est élevée, montueuse et volcanique. Elle n'a point de port: sa circonférence n'est guère que de sept à huit milles.

Elle est peuplée d'environ cinq cents hommes de la belle *race jaune* du Grand-Océan, c'est-à-dire des mêmes individus qu'on trouve à la Nouvelle-Zélande, à Tonga-Tabou, aux îles Sandwich, etc. La bonté, la gaîté, la confiance des Tikopiens nous rappelaient les bons insulaires des îles Carolines. Comme ces derniers, ils se tatouent la poitrine et le dos, et comme eux encore ils portent les cheveux longs et flottans sur les épaules. Quelques-uns d'entre eux, imitant les hommes de la *race noire*, mettent des anneaux d'écaille de tortue à leurs oreilles et dans la cloison du nez. Ils sont grands, forts et bien constitués; leurs membres musculeux prouvent bien que la nourriture animale n'est pas indispensable pour le développement des forces physiques. En effet, le régime des Tikopiens est presque entièrement végétal, car ils ont détruit les cochons et les poules qui ravageaient leurs plantations. Les femmes sont, en général, assez jolies; elles portent leurs enfans dans une natte derrière le dos.

J'ai vu quelques exemples de lèpre.

La population est répandue dans quatre villages, qui sont: *Laven-ha*, *Namo*, *Outa* et *Faéa*.

Les quatre principaux chefs, dont l'autorité est presque égale, sont cependant placés dans l'ordre suivant:

1°. Kaféka, chef de Laven-ha; il a sept enfans de deux femmes.

2°. Tafoua, chef de Namo, a huit enfans d'une seule femme.

3°. Fan-haréré a quatre enfans d'une seule femme.

4°. Taoumako a cinq enfans d'une seule femme.

Le premier chef demeure à Mapsanga, village de Laven-ha.

Le second chef demeure à Arniéra, village de Faéa. Le troisième, à Lan-ha-téatou, village de Namo. Le quatrième, à Rarou-niou, près de Mapsanga.

Le premier chef, Kaféka, a fait à Vanikoro, il y a plus de quinze ans, un séjour de quinze mois. Les Vanikoriens ne voulurent point le ramener à Tikopia; il fut obligé d'attendre que les siens vinssent le chercher. Il m'a parlé de deux navires naufragés; mais il ignorait à quelle nation ils avaient appartenu. Kaféka rapporta à Tikopia des morceaux de fer, dont il fit divers outils. Il n'a vu aucun Français pendant son séjour à Vanikoro. Cette dernière observation, faite par un homme tout-à-fait désintéressé, me paraît extrêmement importante.

Le lascar *Joe*, qui est à Tikopia depuis treize ans, a visité Vanikoro deux ans avant le Prussien. Il y a vu beaucoup de pièces d'or et d'argent, qu'il nommait *gourdes jaunes* et *gourdes blanches*. Il a reçu plusieurs blessures pendant son séjour à Vanikoro.

Il n'y a pas de petits chefs à Tikopia.

Le grand-prêtre, nommé Taoura-doua, est le ministre du premier chef. Il a trois autres prêtres sous ses ordres; ces derniers font les mêmes gestes que le grand-prêtre dans les cérémonies religieuses, mais ils ne peuvent pas parler.

Chaque chef a son dieu; un poisson, dont je n'ai pu connaître le nom, est le dieu de Kaféka. La murène est le dieu de Taoumako; c'est, d'après les Tikopiens, le dieu de la mer, qu'ils nomment *Atoua dé taï*. Le dieu du ciel, nommé seulement *Atoua*, est le dieu de Fan-haréré. La roussette (chauve-souris) est le dieu de Tafoua: on la nomme aussi *Atoua tapou*.

Tikopia renferme une maison consacrée aux esprits. Les chefs offrent des fruits aux esprits avec des cérémonies particulières; ils rapportent ensuite ces fruits dans leurs maisons.

Avant de manger, les Tikopiens jettent par terre une petite portion de leurs alimens, qu'ils offrent aux Dieux.

A la mort d'un de leurs parens, ils se déchirent quelquefois

la peau jusqu'au sang. Les chefs sont enterrés dans leurs maisons.

Le vol, qui est très-fréquent, est puni par une simple réprimande, quelquefois suffisante pour forcer le coupable à changer de canton. *Atoua*, disent-ils, punira les voleurs et les fera mourir.

Dans les cérémonies religieuses, les femmes reçoivent des hommes leur nourriture. Ceux-ci la leur donnent derrière le dos.

Il y a dans l'île plus de femmes que d'hommes. Les hommes aiment beaucoup mieux avoir des garçons que des filles. A la naissance d'un garçon, on vient les féliciter et leur faire des cadeaux. On ne fête pas la naissance d'une fille.

La pluralité des femmes est permise: on peut en avoir jusqu'à quatre.

Lorsqu'il s'agit d'un mariage, l'homme va voir sa future le soir; le lendemain, la femme va trouver le chef et lui dire qu'elle est contente; le chef consent au mariage, et les époux lui apportent un panier de fruits.

Les jeunes Tikopiens ne veulent pas se marier avec les veuves. Les veufs du pays se marient avec les jeunes filles, tandis que les étrangers ne peuvent épouser que des veuves. Le lascar *Joe* a épousé une veuve, qui a de grands enfans de son premier mari; il allait souvent chez cette femme qui lui demanda un jour s'il voulait se marier avec elle; le lascar ne répondit ni oui ni non; aussitôt la veuve le barbouilla de rouge, et le mariage eut lieu.

A Tikopia, les femmes sont fidèles. Dans le cas extrêmement rare d'infidélité, il n'existe pas de punition. Cependant, si le mari le veut, il peut tuer sa femme. Le fait-il quelquefois? Jamais, me répondait-on.

Les jeunes filles s'abandonnent quelquefois; celles-là seulement se rendent parfois coupables de la mort de leurs enfans.

Le suicide est très-rare à Tikopia.

Les Tikopiens n'ont point de guerre entre eux ni avec leurs

voisins. Si des disputes surviennent parmi ces bons insulaires, ils sont grondés par les chefs, qui leur disent que les esprits les feront mourir.

Leur nourriture ordinaire consiste en fruits à pain, ignames, taros, cocos, bananes, évis, poissons-volans, etc. Il paraît qu'ils préfèrent le requin aux autres poissons.

Les cocos appartiennent à tout le monde: cependant les chefs en ont la plus grande partie.

Les Tikopiens font cuire leurs alimens sous la cendre qu'ils recouvrent de pierres brûlantes. Ils font un repas cuit par jour, de quatre à cinq heures du soir; le lendemain, ils en mangent les restes froids, et tout le long du jour, ils consomment des cocos et des bananes.

Ils ne prennent point le kava; le prêtre seul goûte cette liqueur dans les cérémonies religieuses: il la répand sur la terre en l'offrant à Dieu.

Un Tikopien presque centenaire disait que notre navire, *l'Astrolabe*, était le huitième qu'il avait vu. On ne voulut point permettre à l'équipage du premier de ces navires de descendre à terre. Le second navire qui visita Tikopia leur donna des cercles de bariques, dont ils firent des haches et des couteaux. Jusqu'alors, ils ne s'étaient servis que de pierres. Les insulaires n'ont point eu de querelles avec les divers étrangers qui les ont visités. Le centenaire racontait que, du temps de son père, des pirogues de Tonga-Tabou venaient leur faire du mal. On conserve, comme autant de trophées, à Tikopia, dans la maison des esprits, quelques fragmens des pirogues de Tonga-Tabou, dont, à cette époque, ils étaient parvenus à s'emparer.

Le nombre ordinaire des enfans dans chaque famille varie de trois à huit. Il existe quelques exemples de stérilité dans l'un et l'autre sexe. Les accouchemens sont extrêmement faciles; on ne connaît pas d'exemples de femmes mortes en couche. Les avortemens n'ont jamais lieu. La durée de la lactation est de trois ans.

La lèpre est à peu près la seule maladie qui règne parmi eux.

Il y a un médecin à Tikopia, dont l'huile de coco, administrée en frictions, est le remède universel. Ce médecin se nomme *Brinotaou;* il a une maison dans chacun des villages suivans : Outa, Namo et Faéa.

Les travaux de l'homme et de la femme consistent surtout à aller chercher des alimens : les femmes travaillent plus que les hommes. Les hommes construisent les pirogues. Le grand charpentier, *Béré-Ciaki,* dirige tous les travaux de ce genre ; il réside à Namo. Les Tikopiens travaillent la terre avec des instrumens de bois. Ils se servent pour la pêche de lignes et de filets.

Un homme qui n'a rien à manger peut aller dans le champ d'autrui ; personne ne lui dit rien.

Il y a très-peu de femmes publiques ; ce sont exclusivement des veuves ; et ce genre de commerce se fait ordinairement la nuit.

Les Tikopiens croient à une vie future : ils sont persuadés que toutes les ames vont dans le ciel. Je demandai à l'un d'eux s'il croyait à la punition des méchans et à la récompense des bons. *Il n'y a pas de méchans parmi nous,* me répondit-il très-naïvement.

Ils n'ont ni augures ni devins. — Avant d'enterrer les morts, ils ont soin de les peindre en rouge.

Les chefs ne sont pas autrement tatoués que les hommes du peuple. Le tatouage se pratique avec une arête de poisson, fendue en cinq parties, qu'ils frappent avec une longue baguette. Deux espèces de tatouage existent parmi eux : celui de Tikopia et celui de Rotouma.

Dans aucune circonstance, ils ne sont assez fous pour se couper un doigt, se casser une dent, etc.

Ils se baignent très-fréquemment.

Ils dansent quelquefois toute la nuit, quand il fait clair de lune.

Les colliers, les bracelets, les pendans d'oreilles, sont les parures ordinaires des hommes et des femmes.

Ils divisent l'année par lunes.

Ils désignent les quatre points cardinaux par les noms suivans :

> *Fagatiou* répond au nord.
> *Parapou*, au sud.
> *Ton-ha*, à l'est.
> *Raki*, à l'ouest.

Ils ont des manufactures d'étoffes de mûrier-papier.

Ils n'ont point d'instrumens de musique ; dans les danses, ils battent la mesure avec deux bâtons dont ils frappent une planche qui leur sert de tambour.

A la mort d'un chef, c'est le fils qui succède : à défaut, c'est le frère. C'est encore le frère, si le fils est trop jeune.

Les naturels, avant de parler à leurs chefs quand ils vont leur demander quelque chose, embrassent la terre devant eux.

A l'époque du départ du capitaine Dillon, beaucoup de Tikopiens furent pris d'une toux épidémique. (C'était peut-être la *grippe?*) Ils s'imaginèrent que le capitaine Dillon leur avait apporté cette maladie. Quinze à vingt jours après le départ de ce dernier, voici ce qu'ils firent pour mettre un terme à cette affection : ils construisirent une petite pirogue, la garnirent de bouquets ; les quatre fils des premiers chefs la portèrent sur les épaules tout autour de l'île. Toute la population de Tikopia assistait à cette solennité. Les uns frappaient sur les broussailles ; d'autres jetaient de grands cris. Revenus au lieu du départ, à Faéa, ils lancèrent la pirogue à la mer.

Cette cérémonie a lieu lorsque quelque épidémie exerce ses ravages à Tikopia.

Les Rats et les Roussettes sont les seuls Mammifères de Tikopia. Nous avons trouvé, dans cette île, des Colombes, des Perroquets, des Canards et fort peu d'Insectes. Les Mollusques, plus nombreux, nous ont offert des Nérites, des

Cônes, des Buccins, des Mitres, des Colombelles, des Pourpres, des Fuseaux, des Strombes, etc.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

Lorsque le commandant eut entretenu quelque temps le Prussien Martin Butchert, il fit armer un canot pour le reconduire à terre, et je fus désigné avec MM. Gaimard, Guilbert et Lesson, pour l'y accompagner. La corvette se tint sous petites voiles, et nous portâmes sur le point le plus rapproché de la côte. Après plus d'une heure de traversée, nous rencontrâmes le banc de corail qui s'avance à une grande distance dans la mer, et le canot s'y trouva arrêté. Beaucoup de naturels s'étaient assemblés sur ce récif, et, dès que nous sautâmes à l'eau, chacun de nous se trouva environné et soutenu par trois ou quatre indigènes. Cette politesse empressée nous fatigua d'abord; mais nous en ressentîmes bientôt les bons effets. Le corail était fort inégal, et les eaux cachaient çà et là de grands trous qu'il était difficile de distinguer à travers les couleurs éblouissantes du fond. Malgré la précaution de nos guides, nous ne laissâmes pas de tomber quelquefois avec eux dans ces piéges sous-marins, et chacun s'en retirait avec de grands éclats de rire.

Lorsque nous touchâmes le sable de la plage, ce fut autour de nous une véritable foule, curieuse, empressée, mais dont tous les visages respiraient la joie et la douceur. C'était à qui nous toucherait la main en signe de bienvenue, à qui surtout remplacerait nos officieux gardes-du-corps qui, mouillés comme nous des pieds à la tête, n'avaient pas abandonné leur poste et nous soutenaient toujours avec la même sollicitude, bien que notre marche sur le sable uni fût alors très-assurée.

Au détour d'une roche immense qui s'élève à pic sur la côte, nous nous trouvâmes au milieu de quelques cases, sur une petite place de verdure autour de laquelle une riche végétation répandait un agréable ombrage. Les chefs de l'île,

rassemblés en ce lieu, étaient assis, les jambes croisées, sur de longues nattes, et la population se tenait respectueusement derrière eux. Arrivés à quelques pas de ce vénérable conseil, nous fûmes invités à nous asseoir; nous obéîmes aussitôt et formâmes devant l'assemblée un cercle dont Butchert, en qualité d'interprète, occupa le milieu. Le Prussien déposa nos présens aux pieds des chefs : c'étaient des haches et des étoffes; puis il entama un assez long discours qui fut écouté avec un calme parfait. Les chefs nous firent répondre qu'ils souhaitaient que notre navigation fût heureuse et qu'ils nous reverraient avec plaisir si nous revenions à Tikopia. Cette cérémonie de présentation accomplie, nous devînmes libres de nous promener et nous nous levâmes à notre grand contentement; car le Prussien s'était laissé entraîner un peu loin, en traduisant notre courte harangue.

Autant que nous le permit l'heure avancée, nous parcourûmes les environs et nous fûmes ravis de la fraîcheur et de la richesse des ombrages à l'abri desquels ces peuples paisibles ont bâti leurs simples habitations. L'île paraît être un ancien cratère, dont un des côtés se serait éboulé dans la mer; c'est par cette brèche qu'on y aborde. L'intérieur du cratère est couvert d'une admirable végétation; vers le milieu de l'île, un lac limpide et que les naturels disent très-profond occupe la place où probablement bouillonnait le volcan. Nous vîmes dans cette course rapide très-peu d'oiseaux, une charmante espèce de canards sur le lac, et sur le récif différentes variétés de poissons faciles à saisir, mais que les naturels fuyaient avec horreur. Ces poissons étaient des Dieux, des *atouas* qui piquent impitoyablement les pieds de leurs adorateurs, quand ils vont sous les eaux du récif chercher quelques coquillages pour leur nourriture.

Les indigènes qui nous escortaient nous rappelaient, par leur douceur et leur prévenance, les mœurs paisibles des îles des Amis. Nous étions étonnés de voir des hommes si bien constitués, d'une si haute taille, donner carrière à leur joie à

la manière des enfans; ils la témoignaient par des rires, des gambades et des cris enfantins, et secouaient leur longue chevelure comme les jeunes chevaux agitent leur crinière. Ils cueillaient des fleurs, s'en faisaient des guirlandes et nous en affublaient aussi. Tout enfin chez eux respirait l'innocente gaîté d'une nature jeune et insouciante; en effet, le monde est pour eux si petit et la vie si simple, ils sont si heureux sur le coin de terre ignoré qui suffit à leurs besoins, que l'on comprend comment ils n'ont point encore les passions qui désolent le reste du monde. Il faudrait parmi eux bien peu d'Européens pour changer cette douce existence.

La race de Tikopia est belle; sa couleur est peu foncée. Les hommes sveltes et grands paraissent agiles et dispos; les traits de leur visage sont généralement agréables. On rencontre même parmi eux quelques types de figures d'une beauté parfaitement régulière. Ils ont peu de barbe et portent leur chevelure longue et pendante sur le dos; une ceinture et une petite étoffe composent tout leur vêtement. Ils y ajoutent, pour se délivrer des insectes, de longues feuilles de vacois, qui leur battent le corps par leur élasticité, et dans cet accoutrement ils ressemblent assez à un fleuve de la mythologie. Le tatouage bleu-noir qui couvre leur poitrine figure un plastron du dessin le plus élégant; sur le visage, ils se contentent d'inciser quelques petites images de poissons. Si nous ajoutons qu'ils se frottent le corps et les cheveux d'une substance d'un jaune safran, nous aurons esquissé le portrait en pied d'un indigène de Tikopia.

Les femmes sont plus blanches que les hommes, si l'on en juge par les parties du corps où l'enduit jaune a disparu. Leur taille est plus haute et surtout plus élancée que celle des autres femmes de l'Océanie. Elles portent les cheveux ras, et leurs formes n'offrent rien de désagréable. J'ai remarqué chez quelques-unes un sein fort développé sans que les contours en fussent altérés. Au reste, il faut convenir que nous avons vu peu de femmes dans notre courte exploration; on peut aussi

se permettre de penser que celles qui se sont offertes volontairement à nos regards avaient, malgré toute l'innocence possible, la conscience de leur mérite.

Enfin, nos amis nous reconduisirent jusqu'au canot et restèrent long-temps à nous suivre du regard. La nuit ne tarda pas à tomber, et bientôt nous ne vîmes plus cette île hospitalière. Le fanal que *l'Astrolabe* avait hissé pour nous guider brillait seul au large comme une petite étoile; c'était cependant tout pour nous que cette bienfaisante lueur. Vers huit heures, nous atteignîmes la corvette qui depuis long-temps était en panne pour nous attendre.

(*Extrait du Journal de M. Sainson.*)

PAGE 146.

Et il est enfin revenu à bord par la passe de l'Est.

Un canot bien armé fut envoyé pour faire le tour de l'île et saisir quelque indication sur le lieu du naufrage, selon ce qui en avait été rapporté par Dillon. Nous avions avec nous un naturel pour guide, interprété par un Anglais qui entendait sa langue. Nous naviguions dans une mer calme en dedans des récifs. Des naturels vinrent au devant de nous et échangèrent des taros, des cocos et du fruit de l'arbre à pain; mais ne sachant pas le chemin que nous avions à faire, nous ne cédâmes point aux instances de visiter leur village, qui se nomme Tanema. A la moitié du jour, nous étions dans le village de Payou, qui toujours fut indiqué comme un des lieux où l'un des navires avait péri; nous ne pûmes avoir aucun renseignement, parce qu'à notre approche les habitans effrayés prirent la fuite. Notre guide, un Tikopien et l'Anglais Hambilton furent les seuls qui allèrent à terre en se mettant à l'eau. Ils portaient des cadeaux pour les chefs. Ils ne trouvèrent que deux vieilles gens qui apparemment n'avaient pas pu s'enfuir. Il fallut continuer à contourner l'île. Bientôt après, nous

fûmes joints par trois pirogues moins défiantes; un des chefs comprit enfin ce qu'on désirait avoir, et s'offrit de nous conduire à un village où nous trouverions des débris du naufrage. Nous arrivâmes à Nama, situé sur le bord de la mer, et composé d'une douzaine de maisons qu'habitaient une cinquantaine d'individus environ. Ils vinrent tous vers nous, sans armes, et tant que le récif leur permit d'avancer. Quelque bonnes que parussent leurs intentions, nous ne nous hasardâmes point à descendre, nous avions appris à nos dépens à nous défier de tous ces peuples en général. Plusieurs vinrent dans leurs pirogues le long du canot, et là commença un échange d'objets sauvés du naufrage, qu'ils allaient chercher à leur village. C'étaient des plaques de plomb, des crochets de fer, des morceaux de cuivre de pompe, une petite pompe presque entière, une poulie, etc.; tous objets rouillés par leur séjour sous les eaux. Nous adressâmes aux plus vieux des naturels, dont deux pouvaient avoir au moins soixante ans, des questions sur l'époque où s'était perdu le navire qui avait fourni ce qu'ils nous vendaient; ils ne purent rien nous dire, si ce n'est qu'ils indiquaient constamment Payou comme le lieu où s'était passée la scène.

La nuit venue, nous mouillâmes sous une pointe qui, sans nous en douter, était celle où se trouvait le village de Vanou. Le lendemain même, nous nous en éloignions sans le voir. Nous rétrogradâmes un peu et communiquâmes avec les naturels qui échangèrent quelques objets de métal du naufrage. Aucune de ces pièces ne put nous fournir de renseignemens positifs sur le nom, ni même la nation du navire d'où elles provenaient. Nous allâmes déjeuner sur l'îlot, appelé Nanounha, et, quelques heures après, nous rentrâmes à bord de la corvette.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 172.

De ce moment, nous ne revîmes plus les habitans de Tévai, dont aucun de nous ne regretta la société.

Ce fut au tour des habitans de Manévé à venir trafiquer avec nous, ce qu'ils s'étaient interdit tant que nous demeurâmes sur le territoire de ceux de Tévé, avec lesquels ils étaient en guerre, quoique à se toucher presque. Tandis que notre navire était dans le plus étroit de la passe, ces deux villages furent sur le point de nous donner le spectacle aussi curieux que peu meurtrier d'un combat naval. Leurs pirogues s'approchaient de part et d'autre, sans que nous fussions pour elles un obstacle, car elles rodaient autour de nous; les hommes qui les montaient se défièrent long-temps et par de longs discours, en agitant leurs flèches, mais sans en venir à portée du trait. Ils paraissaient avoir autant de peur d'un côté que de l'autre; enfin, après qu'ils furent fatigués de crier, ils se séparèrent et allèrent probablement raconter à leur village qu'ils avaient été vainqueurs; comme ceux de Tévé, deux jours avant, nous dirent qu'ils avaient tué dix habitans de Vanikoro, village situé à l'opposite du leur, sur la même île; ce qui aurait fait le quart ou le cinquième de sa population. Bien entendu qu'ils n'avaient perdu personne. Nous nous dîmes : C'est absolument comme chez nous. Avec une perfection de plus seulement, c'est que les chefs ont eu l'art de se rendre inviolables et comme sacrés. Ces guerres, auxquelles ils n'assistent point, ne semblent pas trop les regarder, si ce n'est comme pacificateurs; ils les abandonnent au menu peuple, seul chargé de se faire tuer. Pour en finir sur ce sujet qui se trouve commencé, nous dirons que ces misérables peuplades de cinquante à cent individus au plus, loin de vivre en bonne intelligence dans un aussi petit espace, sont presque constamment dans un état d'hostilité les unes envers les autres. Les limites de territoire

sont très-bien fixées; les dépasser dans certaines circonstances suffirait pour déterminer la guerre, surtout lorsqu'il s'agit de commercer avec un navire. Les naturels vont toujours avec une poignée de flèches et un arc à la main, seules armes dont ils paraissent se servir; mais elles sont redoutables par leur force et leur dimension. Dans notre voyage en canot autour de l'île, nos guides ne descendirent jamais qu'armés et avec la plus grande défiance, incertains de la manière dont ils seraient reçus. Cependant, malgré cet état d'hostilité, il faut de grandes raisons pour en venir à se battre avec acharnement. Si ce n'était ainsi, la population serait bientôt réduite à rien.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 186.

Et qu'il avait été occasioné uniquement par les désagrémens et les privations qu'il avait essuyés durant son séjour chez les sauvages.

On envoya la chaloupe et une autre embarcation à Payou, afin de recueillir le plus d'objets possible. Elles revinrent en effet avec un grand canon de fer, une grosse ancre de bossoir, des pierriers de cuivre, des saumons de plomb, etc., et des fragmens d'instrumens qui ne pouvaient appartenir qu'à une expédition scientifique, enfin de grandes preuves physiques et toutes les preuves morales que ces débris étaient ceux de l'expédition de Lapérouse, quoique sur aucun d'eux il n'y eût le mot *France* indiqué d'une manière ou d'autre. Les pierriers, parfaitement conservés, sont bien évidemment de manufacture française, et surtout la forme des chiffres qui indiquent leur poids. M. Gaimard revint aussi avec ces embarcations. Il lui avait pris envie d'aller parmi les naturels avec l'Anglais Hambilton, dans le but d'en tirer le plus de renseignemens possibles sur la manière dont le naufrage avait eu lieu. M. Gaimard revint avec la fièvre, chose toute naturelle à tous ceux qui

couchent à terre, comme nous l'apprend le capitaine Dillon. Il n'apprit autre chose qu'à connaître des hommes turbulens, colères, courant à leurs armes pour la moindre chose et la moindre préférence que l'on donne à l'un d'eux.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 203.

Et qu'ils traiteraient en ennemi quiconque tenterait d'y faire quelque dégradation.

M. d'Urville se proposait d'aller lui-même faire un quatrième voyage, afin de rechercher, dans les objets submergés, s'il ne s'en trouverait point quelques-uns qui indiquassent péremptoirement qu'ils avaient appartenu à l'expédition française. Une semaine entière de pluie continuelle empêcha ce dessein, et les maladies qui commençaient à se montrer à bord le firent tout-à-fait échouer. Nous n'eûmes plus qu'à nous préparer à partir le plus promptement possible pour ne pas courir les risques de ne pouvoir appareiller le navire et traverser une passe étroite faute de bras.

Mais auparavant rien ne fut négligé de la part du commandant et de l'état-major pour obtenir les renseignemens les plus complets sur le dernier malheur arrivé à Lapérouse. Quelquefois ces insulaires marquaient de la défiance à nos questions, s'empressaient de parler les uns les autres, en paraissant craindre quelques représailles de notre part pour une chose dont ils étaient cependant innocens, et dont les plus vieux seuls avaient été contemporains. Les hommes faits rapportaient ce qu'on leur avait dit; quelques-uns des plus âgés seulement se souvenaient parfaitement d'avoir vu des hommes blancs en petit nombre, et qui étaient morts depuis long-temps.

Voici, disaient-ils, ce qui avait eu lieu il y avait bien long-temps. Par un assez mauvais temps, deux navires s'étaient perdus sur les récifs qui environnent l'île; l'un corps et biens

sur les petites îles de sable qui sont devant le district de Tanéma ; l'autre devant le village de Payou. De ce dernier navire, il se sauva beaucoup de monde. Les uns se dispersèrent dans les îles environnantes; les autres, en plus grand nombre, avaient bâti un petit navire des débris du grand, et auraient quitté l'île. On n'en entendit plus parler. Ils se seront probablement dirigés vers le détroit de Torrès et auront péri sur les récifs qui précèdent ce passage. Soit que ceux qui demeurèrent dans l'île le firent volontairement ou ne purent être emmenés, ils durent nécessairement vivre bien peu de temps sur un sol aussi malsain.

D'autres naturels, au contraire, disent que c'est devant Vanou et non à Tanéma que se perdit complètement le premier navire, et ils accusent les habitans de ce village d'avoir tué le peu de malheureux, échappés au naufrage, à mesure qu'ils arrivaient à terre. Cette version différente n'offre qu'un changement de scène, sans rien détruire du principal fait, la perte de deux navires. Il est possible que Dillon ait en son pouvoir des preuves irréfragables que ces deux bâtimens étaient ceux de Lapérouse; un mot de plus de lui sur le billet qu'il laissa entre les mains d'un naturel du village de Manévé et dans lequel il indiquait le nombre de canons qu'il emportait, eût fait cesser nos doutes et nous eût empêchés de faire les conjectures que nous donnons ici.

Sur la manière dont la catastrophe a dû avoir lieu, rien de plus simple qu'apercevant une île élevée, qu'ils ne supposaient pas avoir des récifs si étendus au large, les deux navires aient voulu la reconnaître; que le mauvais temps les ait surpris auprès des brisans, et que l'un d'eux se soit perdu dessus. Le second, en prenant le large, n'aura cependant pas perdu l'espoir de sauver quelques malheureux qui auraient pu gagner la terre sur des débris, et sera revenu pour chercher un mouillage. Apercevant une eau paisible en-dedans du récif, il aura donné dans la première coupure qui se présentait et se sera échoué sur un des côtés, ainsi que le montrent les objets de

fer étalés assez régulièrement au fond de l'eau. On pourrait même supposer que ce ne serait que les mauvais temps subséquens qui auraient détruit le navire.

Cependant, cette opinion ne serait pas la mienne dans toutes ces circonstances. J'admettrais plutôt un mauvais temps passager et les navires tombant à l'improviste sur l'île. L'un en périssant indique le danger à l'autre, qui, après avoir lutté contre le vent pour s'élever des brisans, n'aura eu d'autre ressource que d'entrer dans la coupure du récif qui lui présentait encore une chance de salut. En effet, l'eau y est profonde et l'on pourrait y mouiller dans un temps calme; mais ici le vent maîtrisait le navire qui fut jeté sur un des côtés de la passe avant que d'avoir pu mouiller; et puis il eût fallu avoir des chaînes pour tenir sur un fond madréporique. Toutefois, si la mer venait briser jusque-là et compromettait le navire échoué, une grande partie de l'équipage put se sauver pour donner lieu à ce que nous racontèrent les naturels sur la construction d'un petit bâtiment. Par tout ce que nous venons de dire, on ne peut savoir quel équipage survécut à l'autre, et si le chef de l'expédition n'échappa à tant de malheurs, que pour les voir se prolonger un peu plus et finir misérablement quelques mois plus tard.

D'après toutes ces données, le commandant ayant recueilli les avis de l'état-major sur ce que nous pensions des navires naufragés, comme nous fûmes unanimes sur ce que c'était ceux de Lapérouse, il proposa d'élever un petit monument à la mémoire de nos compatriotes morts pour la science. L'état dans lequel nous nous trouvions par les maladies ne nous permettant pas d'aller le construire au village de Payou, c'est-à-dire à six lieues de notre mouillage, il fut élevé sur un récif de la rade de Manévé. Ce fut une pyramide quadrangulaire dont la base était en pierre et le sommet terminé par une boîte en bois de même forme. Une plaque de plomb, clouée dans l'intérieur, indiquait le motif. On y joignit des monnaies françaises et une médaille de notre expédition. Le jour de son érection, un dé-

tachement fit autour plusieurs décharges de mousqueterie pendant que la corvette saluait de vingt-un coups de canon. Les habitans effrayés se retirèrent dans leurs villages et s'armèrent de leurs arcs. Mais bientôt les deux principaux vinrent à bord, non sans avoir quelques craintes qui furent promptement dissipées. Ils s'avancèrent d'un air soumis, prirent la main du commandant qu'ils flairèrent en signe d'amitié et semblaient dire : Que voulez-vous de nous? M. d'Urville leur fit dire par l'interprète que ce petit édifice était en l'honneur de notre Dieu, *Atoua*. (Jamais on ne put leur en faire concevoir le vrai but); qu'il le plaçait sous la sauve-garde des chefs du village, et que, s'il était détruit, on viendrait les punir de cette mauvaise action.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

Le 15 février 1828, à neuf heures et demie du matin, *l'Astrolabe* naviguant paisiblement en vue de Vanikoro, M. d'Urville expédia sur cette île le grand canot, armé en guerre, sous les ordres de MM. Lottin et Pâris. Le commandant me chargea spécialement de prendre des renseignemens sur la position précise de Vanou, de Payou, et du mouillage d'Ocili, dans la baie de Tévai, où était venu le navire du capitaine Dillon. Il me recommanda également de m'informer du lieu du naufrage de Lapérouse et de la direction dans laquelle se trouvait l'île de Taumako.

A midi et demi, nous étions au milieu de l'entrée de la baie. Lorsque nous eûmes pénétré plus avant, une pirogue vint vers nous, en agitant un pavillon blanc. Nous répondîmes de la même manière, et bientôt six pirogues, chargées de cocos, de bananes, de taros, etc., et montées chacune par trois ou quatre hommes armés d'arcs et de flèches, vinrent nous trouver.

Nous avions pour interprètes l'Anglais Hambilton et Brini-Warou, natif de Houvéa, île située près de Tonga-Tabou. A peine la première pirogue nous a-t-elle accostés, qu'un vieil

insulaire, dont la tête était couverte de feuillages, nous dit être le chef de Vanikoro, et se nommer Néro. M. Lottin et moi nous lui fîmes présent de deux mouchoirs; il en mit un à son cou, et l'autre autour de sa tête. Nous lui donnâmes aussi des hameçons, des pendans d'oreilles et une hache que le commandant lui envoyait. Il nous dit que le village de droite, nommé Tévai, était le lieu de sa résidence. Nous l'engageons à venir dans notre canot, ce qu'il fait sans difficulté.

Où est Ocili? lui demandai-je aussitôt. Il nous indique une petite anse, à notre gauche.

Où a mouillé le capitaine Dillon? A gauche, dans ce même endroit, nommé Ocili. Il ajoute que le second mouillage a eu lieu dans le fond d'une baie, à droite.

Où est Payou? De l'autre côté, en nous montrant la montagne du fond, nommée Mou-ha-Néfou.

Où est Vanou? Même réponse : de l'autre côté de la montagne, sur la partie occidentale de l'île.

Où est Taumako? Il dirige sa main vers le N. N. E.

La réponse à ces diverses questions était on ne plus satisfaisante. Elle prouvait que nous étions arrivés dans le véritable mouillage du capitaine Dillon.

Le vieux Néro nous donne encore quelques renseignemens. Il nous montre à gauche les montagnes de Miroua et de Néri; celle-ci est la plus voisine de Mon-ha-Néfou. La montagne, qui est à droite, est désignée par lui sous le nom de Tanharoa.

Il nous dit de plus qu'autrefois le chef de Vanou a été tué par les blancs, et que depuis lors on n'aime pas les blancs dans cette île; que Dillon a trouvé des débris du naufrage à Vanou; qu'il existe sur l'île trois chefs, nommés Boa, Valié et Oumou.

L'Anglais et Brini-Warou ayant demandé en riant au vieux Néro s'il y avait beaucoup de femmes à Vanikoro, celui-ci répondit aussitôt d'un air très-grave et presque fâché : *Tabou* — c'est défendu.

Des quatre insulaires de Tikopia qui se trouvaient à Vanikoro, il n'en reste plus qu'un seul: les trois autres, nous dit Néro, ont suivi le capitaine Dillon.

Le 23 février, à quatre heures et demie du matin, MM. Quoy, Bertrand, Faraguet et moi, nous partons dans le grand canot, commandé par M. Gressien, pour aller visiter les villages de Payou et de Vanou.

Nous avons pour interprètes Hambilton et l'indigène d'Ouvéa, et pour guides deux Vanikoriens qui nous ont été donnés par Néro, et dont l'un a fait les cinq voyages du capitaine Dillon sur le lieu du naufrage.

Nous commençons à faire le tour de l'île par le sud. Nous laissons à notre gauche une petite île de sable, nommée Noungna, et plus loin une seconde, nommée Makaloumou. C'est tout près de ces îles de sable qu'un navire s'est perdu il y a long-temps. Nos guides l'ont entendu dire, mais ne l'ont pas vu. La montagne pointue, qui est à notre droite, se nomme Guéméli. C'est la même que l'on aperçoit du mouillage de *l'Astrolabe*.

A huit heures moins un quart, nous sommes à l'ouverture de la baie de Naépé, qu'un espace de terre assez étroit sépare de la baie d'Ocili.

A neuf heures, nous déjeunons sur l'îlot Makaloumou, près du village de Nécungoulou, situé à gauche de l'entrée de la baie Naépé. Nous voyons trois pirogues montées chacune par trois ou quatre hommes.

Plus loin, près de la baie Saboé, nous communiquons avec le chef Ouaré.

A midi et demi, nous arrivons à Payou. Pas un seul individu ne se montre sur la côte. L'Anglais et les naturels descendent à terre, où ils ne trouvent qu'un vieillard et deux vieilles femmes. Tous les habitans ont quitté Payou à notre approche; ils ont eu peur, et tout ce qui a pu marcher s'est sauvé au village de Nama. Le chef lui-même a pris la fuite. Il est vrai que nous avions été obligés de mettre en panne pour

disposer les fusils qui n'étaient pas prêts. Cette circonstance peut bien avoir contribué à la terreur des habitans de Payou.

Nos guides nous disent bien positivement qu'un second navire s'est perdu sur les récifs qui sont placés vis-à-vis le village de Payou. Eux-mêmes ont conduit le capitaine Dillon à Payou, mais non sur le récif.

A une heure et demie, nous quittons Payou, village de peu d'apparence, qui ne présente qu'un petit nombre de cabanes. La végétation y est belle comme partout ailleurs; elle est surtout composée de cocotiers et de bananiers.

Après avoir vu un lieu nommé Ambi et doublé les pointes Itchaou et Nedjou, nous arrivons à quatre heures trois quarts devant le village de Nama. Aussitôt une cinquantaine de naturels s'avancent vers nous. Nous nous tenons sur les avirons. Un vieux chef à barbe blanche, Naro, nous dit avoir vu deux Français, qui sont morts depuis très-long-temps.

Nous achetons des morceaux de fer qui ont été trouvés, nous dit-il, devant Payou.

Voudrait-il nous y conduire? Il ne connaît pas l'endroit bien exactement.

Y a-t-il dans tout ce monde quelqu'un qui connaisse le lieu du naufrage? Personne.

Naro ajoute que ces morceaux de fer n'ont pas été pris de son temps; qu'ils ont été trouvés par leurs pères.

Je demande une seconde fois au vieux Naro s'il a vu des blancs. Cette fois il me répond qu'il n'en a pas vu.

Je demande si le peuple de Vanou est bon. On me répond qu'il est méchant.

Nous quittons Nama à six heures du soir, et à sept heures un quart nous venons mouiller à Vanou, dans une petite crique où nous passons la nuit.

Le lendemain, 24 février, une pirogue vient vers nous avec le chef Valié. On nous dit ici que les navires se sont brisés sur Payou.

Les environs de Vanou présentent de très-jolis bouquets de

cocotiers. Nous quittons le village à six heures et demie, et après avoir laissé à droite la baie de Raoulé et Kayamo, nous allons relâcher sur la petite île de Nanoun-ha, où nous arrivons à neuf heures. Là, nous trouvons sous les arbres, au bord de la mer, une jolie espèce nouvelle d'Auricule, de couleur jaune.

Nous buvons avec plaisir quelques verres d'une excellente bière que nous avions achetée à Van-Diémen.

A dix heures, nous quittons l'île de Nanoun-ha; à onze heures un quart nous entrons dans le canal, ayant les récifs de la pointe Manbili à quatre encâblures dans l'ouest. Nous traversons la baie de Manévai, laissant à notre droite l'île de ce nom, et à midi trente-cinq minutes nous étions de retour à bord de *l'Astrolabe*.

Nous sommes maintenant certains que Vanou et Payou sont sur la même île que la baie d'Ocili. Ce ne sont point des îles distinctes, comme on le croyait encore au départ, car le commandant dit à M. Gressien : *Vous ne ferez pas le tour des îles, vous vous contenterez de*, etc.

Le 25 février, MM. d'Urville, Guilbert, Lauvergne et moi nous allons faire une visite au village de Tévai. Le récif qui s'avance au loin rend notre débarquement assez difficile. L'aligui Néro nous reçoit dans sa cabane et nous conduit dans la maison de l'*Atoua*. M. d'Urville lui fait présent d'un collier blanc. Néro se montre peu bienveillant, et paraît fâché de n'avoir pas reçu une hache pour premier compliment. Fort exigeant dans les marchés qu'il propose, son attitude, celle de son fils et de tout ce qui l'entoure est très-incertaine. Peut-être avons-nous eu tort de venir sans armes.

La maison de l'Atoua, nommée *baïto Atoua, baïto tapou*, a six portes. Elle a onze pas de long sur neuf de large, et sa hauteur au milieu est de quinze pieds environ. Elle est soutenue par trois piliers.

Nous quittons le village de Tévai où l'on compte une vingtaine de cabanes, sans avoir obtenu aucune provision. Néro nous a parlé du navire qui se brisa sur l'île de sable.

Nous nous dirigeons sur un des villages de Manévai. A peine débarqués sur le récif, un grand nombre de naturels viennent au devant de nous et nous reçoivent d'une manière très-amicale. Ils nous prennent par les mains et nous conduisent vers le village.

Les principaux chefs sont : *Tamanon-hi*, *Kalaï*, *Mouoni-hi* et *Mérugo*.

Quatre cercles d'hommes sont occupés à faire de la pâte de taro, par la cuisson de cette racine sur un morceau de bois.

Le vieux Tamanon-hi nous offre du poisson, du taro et des cocos ; il nous dit que c'est à Vanou que les blancs (*papalan-hi*) ont été tués ; que le capitaine Dillon, qu'il nomme *Pita* (de son nom de baptême *Peter*), a dormi dans sa maison.

Un vieillard de soixante à soixante-dix ans dit avoir vu deux blancs provenant du naufrage, qui sont morts depuis très-long-temps.

Un naturel me conduit, sur ma demande, à la maison des esprits, où je vois trois têtes osseuses, dont deux placées à droite, nommées *Kaba-outou*, appartiennent bien évidemment à la *race noire* océanienne. La troisième, plus grande, placée à gauche, nommée *Gala*, a de plus belles dimensions, et pourrait bien appartenir à la *race jaune*. Au milieu de ce tombeau, on aperçoit du taro, de grands tritons et des pierres enfoncées verticalement dans la terre.

Un peu plus loin que Manévai est un autre village nommé *Pamaou*, dont le chef est une femme nommée *Cialé*. Ce village est composé de neuf maisons ; le premier en contient une quinzaine.

Ici, comme à Manévai, est une espèce de maison publique, auprès de laquelle est le lieu où l'on fait sécher le taro, en le suspendant à des traverses placées les unes au-dessus des autres. Ce lieu est également destiné à la danse. M. Guilbert et moi nous dansons avec eux et à leur manière pendant quelques instans ; ce qui paraît les amuser beaucoup, car il y a bientôt

autour de nous un cercle fort nombreux d'hommes, de femmes et d'enfans.

Nous achetons à Manévai quelques régimes de bananes.

Le 26 février, à trois heures et demie du matin, nous quittons la corvette pour faire, dans le grand canot, une seconde fois le tour de l'île, en dedans de la ceinture de brisans qui l'environne. Cette expédition, dont font partie MM. de Sainson, Lesson, Dudemaine et moi, est commandée par MM. Jacquinot et Lottin.

Depuis notre arrivée, j'étais vivement désireux de passer plusieurs jours à terre au milieu des naturels, afin d'obtenir d'eux plus facilement des renseignemens exacts sur la perte des deux vaisseaux de Lapérouse, sur le séjour des naufragés à Payou, et pour voir, s'il était possible, les têtes de ces naufragés que l'on conserve, dit-on, dans la maison des esprits.

M. d'Urville, considérant l'intérêt de la mission comme bien supérieur au danger que pouvait courir l'un de nous, eut la bonté d'approuver ce projet. Il me permit de me faire déposer à Payou avec l'Anglais Hambilton, qui connaissait assez bien la langue et les mœurs de ces insulaires.

Avant notre départ, M. Gressien eut la complaisance de me donner une esquisse assez exacte de la carte des îles Vanikoro. Cette esquisse devait me servir de guide pour les courses que je pourrais faire, soit dans l'intérieur, soit sur la côte.

A sept heures un quart, nous étions par le travers de la baie Raoulé, et à huit heures vingt minutes nous arrivons à Vanou. Les femmes prennent la fuite à notre approche, emportant avec elles leurs enfans et ce qu'elles possèdent de plus précieux. Les hommes sont presque tous armés de leurs arcs et de leurs flèches.

Je descends à terre. L'Anglais Hambilton et le matelot Quémener viennent avec moi. Les deux principaux chefs *Valié* et *Moa* me prennent par la main et me conduisent dans la demeure de Valié, où ils me font asseoir, en m'offrant des bananes et du poisson cuit enfermé dans des feuilles d'arbre.

Je demande à voir la maison des esprits. On m'y conduit, et je n'aperçois aucune tête humaine. Je m'informe s'ils n'ont point de crânes de *papalan-hi*, c'est ainsi qu'ils nomment les blancs; et je leur offre en échange des haches et du drap rouge. Ils me disent qu'ils n'en ont pas; que la mer possède les ossemens des hommes naufragés.

L'aligui *Valié* me propose de changer de nom avec lui, ce que j'accepte. Il frappe alors sur sa poitrine, en disant: Je suis l'aligui *Kaima;* et en frappant sur la mienne, il ajouta: Tu es l'aligui *Valié*. Mon nouvel ami me fait présent de plusieurs cocos, Je lui donne une hache, ce qui le rend tout joyeux. Je lui propose de nous accompagner à Nama. Il y consent et monte à bord de notre canot. Mais, au moment du départ, un homme noir, à la mine renfrognée, à l'air méchant, vient lui faire des observations, et Valié reste dans son village. Je lui donne mon portrait lithographié, dont j'avais déjà donné plusieurs exemplaires à mes bons amis les sauvages de quelques-unes des contrées que nous avions visitées. Ce portrait, fait à mon départ de France, par mon ami M. Feisthamel, actuellement colonel de la garde municipale de Paris, fixe singulièrement l'attention de *Valié*. Il le montrait aux naturels, en leur disant que ce portrait était le sien, puisque nous avions changé de nom.

A dix heures vingt-trois minutes, nous arrivons à Nama. Je descends à terre avec Hambilton et Quémener.

Un vieux chef, nommé Naro, me dit avoir connu deux papalan-hi. Je visite la maison des esprits, où je ne vois aucune tête humaine.

Le village de Nama contient seize maisons. Les habitans ne paraissent point effrayés à notre approche comme ceux de Vanou. Le vieux chef me donne les noms des différens quartiers de l'île, en m'indiquant leurs positions respectives.

Nous quittons Nama à onze heures quarante minutes, après avoir obtenu un guide, nommé *Védévéré*, qui, après beaucoup d'hésitation, nous a promis de nous conduire sur l'endroit

même où le naufrage a eu lieu et d'où les débris ont été retirés. Ce qui l'a déterminé, c'est l'offre qui lui a été faite par M. Jacquinot, d'un beau morceau de drap rouge, s'il nous montre au fond de l'eau quelques-uns des débris du navire. Ce naturel nous assure que les fragmens qu'ils nous vendent ont été retirés par leurs pères.

A deux heures, nous arrivons sur les récifs devant Payou, qui nous reste à l'est, à environ trois milles de distance.

A deux heures vingt minutes, nous apercevons plusieurs boulets de canon que nous perdons de vue, avant de nous être bien assurés que c'était réellement des boulets.

Enfin, à deux heures et demie, nous voyons bien distinctement une ancre assez grande, dont une patte est cassée. On essaie en vain de la retirer. Comme une portion de l'arrière du canot commençait à se briser, on se borna à mettre un signe de reconnaissance, et à prendre les relèvemens suivans, afin de retrouver facilement le lieu où gît l'ancre que nous venons de découvrir.

La pointe de Nama nous reste au N. N. O.

La pointe de Païou, à l'E. 1/4 S. E.

Le village de Païou, à l'E., à trois milles.

Le sommet des îles Outoupoua, au N. O. 1/2 N.

Aussitôt après, on donne à notre guide *Védévéré* la récompense promise, qui est une belle pièce de drap rouge, et de plus on y ajoute une hache, un collier et une bouteille.

A l'instant même, il était alors trois heures un quart, nous découvrons une seconde ancre, du fer et du plomb, à une longueur de canot de la première ancre. En examinant attentivement le fond de l'eau, nous voyons, à douze ou quinze pieds de profondeur, des ancres, des canons, des boulets, des plaques de plomb, empâtés dans les coraux. Leur gisement est dans une espèce de coupée où se trouve interrompue la ligne des récifs, près de Payou et vis-à-vis un lieu nommé *Ambi*, dont la distance est à peine d'un mille et demi.

La disposition des ancres et leur gisement, tout indique

que nous avons sous les yeux les débris d'un des navires de Lapérouse. Ce spectacle, à lui tout seul, est bien suffisant pour nous dédommager des fatigues du voyage. C'est un bonheur dont nous ne perdrons jamais le souvenir. Pouvoir contempler à son aise, après une série d'accidens divers, les débris de ce grand et glorieux désastre, et sentir au fond de son ame qu'on est digne de cet honneur, c'est une récompense que les hommes ne peuvent point décerner, et que fort heureusement il n'est pas en leur puissance de ravir.

Le temps et le vent ne permirent point à M. Jacquinot de me déposer sur Payou; je lui demandai s'il pourrait me débarquer à Vanou. Il était pressé de s'en retourner à bord pour faire part à M. d'Urville de l'importante découverte qui venait d'être faite; et d'ailleurs je ne désirais point le retarder. C'est ce qui me détermina à rester à Nama, où l'on fut obligé d'accoster pour déposer notre guide *Védévéré.*

Je descends à terre avec Hambilton, n'ayant pas le temps de m'informer si l'on voudra bien m'y recevoir. Je descends à Nama, absolument comme je pourrais m'arrêter à Versailles ou à Saint-Germain. Et cependant je me mettais à la disposition d'hommes évidemment mal disposés à notre égard, d'hommes noirs, laids, méchans et jaloux, dans une île où j'étais sûr de ne trouver aucun de ces gracieux dédommagemens qu'offrent les îles Sandwich, les Carolines, Taïti, et, en un mot, tous les archipels habités par la race jaune. Le désir seul de recueillir quelques renseignemens sur Lapérouse m'animait. Il était si intéressant de connaître d'une manière authentique la fin d'une expédition si malheureuse et si brillante!

Armé d'un fusil double à piston, d'un pistolet à trois coups et d'un poignard, j'avais des munitions suffisantes.

Pour donner des cadeaux, j'avais une grande étoffe de Tonga-Tabou, des mouchoirs, des épingles, des couteaux, un sabre, une scie, des clous, des pantins, des grenouilles sauteuses et une foule d'autres petits objets pour les enfans.

Pour provisions, j'avais du pain, du vin de Bourgogne,

de l'eau-de-vie (pour mon Anglais), du sucre, du café, du fromage, une cafetière et une bougie; et de plus, de l'acide citrique cristallisé, un petit flacon d'esprit-de-vin, un autre d'ammoniaque, et 25 grains de sulfate de quinine.

Muni de tous ces objets, je vais avec Hambilton au village de Nama, et sans cérémonie je m'installe dans la cabane du vieux chef *Naro*, qui m'avait déjà fourni quelques renseignemens. C'était le père de Védévéré.

J'étais fatigué et je dormis parfaitement, tout habillé, par terre, au milieu d'une épaisse fumée et dévoré par les moustiques. Hambilton voulait veiller pendant que je dormais, mais il finit par suivre mon exemple et se fier à ma bonne étoile. Il me disait, avant que je fusse endormi, que si nous ne faisions pas la garde alternativement, les naturels, certains de l'impunité, nous massacreraient pour avoir nos habits et nos provisions. A la rigueur, cela pouvait bien arriver; mais enfin, lorsqu'on a couru tout le jour, dans un pays brûlant, il faut se reposer pendant la nuit.

La cabane de Naro est assez grande, de forme ovale; elle est soutenue par deux grandes poutres. Au milieu, la hauteur est de quinze à dix-huit pieds; sur les côtés, elle n'est plus que de cinq pieds et quelques pouces. Toute la famille couche à côté de nous; les femmes sont à quelque distance.

Le mercredi 27 février, nous nous éveillons de bonne heure.

Le vieux Naro me dit qu'il est aligui de Tanéma. Il me propose d'y faire une course en pirogue, ce que j'accepte, mais après avoir fait par terre une visite à Vanou.

L'aligui Aboïo, grand constructeur des pirogues, me dit aussi avoir vu deux papalan-hi.

Je m'occupe activement à recueillir le vocabulaire de la langue de Vanikoro. Je parviens même à obtenir une chanson d'amour que je vais transcrire.

Piénémé fékaoui piénémé,
Pékoubi piénémé pékoubi.

Piénémé fékaoui piétaubourou,
Piénémé fékaoui piénémé.
Piékotcho pékoubi piékotcho,
Piékové makoubi piékové.
Piénémé piékotcho pékoubi,
Piénémé makoubi piénémé.
Piériné piékotcho pékoubi,
Piétaubourou naoudjé nilini matchévi.
Piénémé piébouéné matchévi,
Piékotcho asséguolé tégnouli.
Aévivikora gouran,
Bagnangora matcho matcho.
Agolilé matché matcho,
Natchéri débaba,
Agolilé agolilé maté mato.
Ouaïnalili débabo,
Piéiovi, piénémé, piékotcko.

Après avoir entièrement écrit cette chanson, je la chante aux habitans de Nama qui m'entourent. Leur surprise ne saurait se dire. Il est impossible de peindre la joie vraiment frénétique de tous ces insulaires qui se pressaient autour de moi. D'après les renseignemens que j'ai obtenus, il paraît que ce chant est entièrement relatif à l'union des sexes, et que cet acte, nommé *piénémé* par les Vanikoriens, y est peint avec une brutale énergie.

Le mot *pié* désigne les organes sexuels de la femme.

Les naturels exécutent une danse de Tikopia avec accompagnement de gestes.

Dans la soirée, d'autres danses ont lieu près de la cabane de Naro.

Au coucher comme au lever du soleil, les femmes et les jeunes filles de la maison d'un chef mort tout récemment renouvellent leurs pleurs et leurs cris, qu'elles recommencent

le lendemain de la même manière. Cette cérémonie doit durer huit jours, me dit-on.

Le jeudi 28 février, je fais quelques courses aux environs de Nama, que les naturels nomment *Fénoua léleï, Fénoua laouï:* la bonne terre. C'est une consolante idée que celle-là : chaque peuple pense que sa terre est la meilleure ; chaque homme a pour son pays cette affection qui est bien propre à le rendre heureux.

Les naturels persistent à dire qu'ils n'ont pas de têtes de papalan-hi ; que les papalan-hi sont morts à la mer, *maté maté té mouna*.

Après mon déjeuner, qui consiste en une tasse de café à l'eau, que me prépare Hambilton, je vais à la petite rivière de *Vagané*, qui fournit de l'eau à Nama. Je vois quelques plantations de bananiers, de taros, et je me repose à l'ombre des sagoutiers et des *barringtonia*.

Je m'arrête et je recueille quelques notes au chantier où travaillent les charpentiers. Les uns équarrissent des planches, les autres creusent des pirogues. Leur travail n'est pas de longue durée ; ou les voit se reposer presque à chaque instant. Le chantier renferme six pirogues.

A côté de la maison des esprits est une petite cabane, dans laquelle un chef de Nama, nommé Boun-hi, a été enterré. Sa tête est suspendue dans un panier. A peine suis-je sorti de cette case, qu'un des naturels va voir si rien n'a été pris ou dérangé.

Je vais faire une visite au chef Tan-halaou à qui je porte un cadeau. On me dit qu'il est absent, qu'il est allé chercher des *méï* (fruits à pain) pour l'aligui Kaima. C'est toujours ainsi qu'on me nomme.

Presque tous les naturels qui me suivent sont constamment armés d'arcs et de flèches. Il paraît que les habitans d'un village sont toujours en méfiance de ceux des villages voisins.

Je demande quelques cocos ; on m'en donne trois pour un hameçon. Après que Hambilton et moi nous les avons mangés,

les moindres débris sont jetés à la mer, parce que, disent les Vanikoriens, les cocos sont *tabous*.

Le chef Tan-halaou m'apporte quatre bananes; il refuse d'abord un hameçon que je lui fais donner par Hambilton, en disant que ce qu'il m'a offert est un présent et non point un échange.

Védévéré me montre des cicatrices provenant de blessures faites par les flèches des habitans de Manévaï. Il est bien constant que ces blessures ne sont pas toutes mortelles, comme les insulaires le disent en affirmant que toutes leurs flèches sont empoisonnées. Il est vrai qu'ils ajoutent que, pour en guérir, il faut mâcher les feuilles d'une plante grimpante, nommée *méré*, les réduire en petites parties et les souffler sur les blessures. C'est ce qui a été fait pour Védévéré.

Je me couche à neuf heures du soir. La nuit est assez bonne, malgré les douleurs de reins que j'éprouve.

Le vendredi 29 février, je me lève au jour. Je vais prendre un bain dans la rivière Vagané. Revenu au village, je vois les enfans jouer au cerceau et à la corde; une branche de bois très-flexible leur sert de corde.

A mon déjeuner, le vieux Naro et Védévéré m'apportent des *ibié*; Tan-halaou va me chercher des bananes; Pouamiéné me donne du poisson cuit. Ils me traitent toujours comme chef; ainsi, lorsqu'à leur repas, les chefs donnent deux bananes à chaque naturel et à Hambilton, ils ont l'attention de m'en offrir à moi un nombre double et même triple.

Je propose de faire une visite à mon ami Valié, à Vanou. Un assez bon nombre de guerriers m'accompagne. Ils sont tous armés; ils disposent leurs flèches en éventail, en ayant soin de m'indiquer qu'alors ils peuvent les tirer avec beaucoup plus de rapidité. Ils témoignent une grande considération pour mon fusil. Cette arme suffit à leurs yeux pour leur assurer la victoire en cas de combat. Nous allons faire une visite amicale; et cependant ils ont l'air de croire que la guerre serait possible. Ils disent que les habitans de Vanou sont mé-

chans; que ce sont eux qui ont tué les *Maras*, les Français.

Avant d'arriver à Vanou, un naturel va nous annoncer. Mes compagnons de voyage redoublent de circonspection. Bientôt Valié vient me recevoir très-amicalement. En entrant dans Vanou, les naturels disent à haute voix que je suis *Valié*, et que leur chef Valié est *Kaima*. Les habitans de Nama qui m'accompagnent disent à ceux de Vanou que j'ai établi mon domicile dans leur village : *Té aligui Kaima mohé-mohé i-Hama*. — Le chef Gaimard a dormi à Nama.

Mon ami Valié me conduit chez lui, me donne des cocos et d'excellentes mangues. Il fait offrir du bétel à mes guides. Les naturels paraissent tout surpris de m'entendre nommer par leur nom les divers chefs de Vanou, de Nama, de Payou, etc.

Après nous être reposés pendant quelques instans, toujours accompagnés de mes guides et d'un nouveau détachement que me fournit Valié, je me dirige vers la rivière *Amia*, où j'arrive après une course assez longue et par un soleil ardent. L'eau du bord de la mer, dans laquelle je marchais, était brûlante.

La végétation qui entoure la rivière Amia est belle et bien fournie comme à la Nouvelle-Zélande. Les arbres y sont d'une rectitude admirable. Je vois çà et là des bouquets de cocotiers.

Les habitans de Vanou, comme ceux de Nama, vont chercher leur eau dans de longs tubes de bambou. La distance de Vanou à l'aiguade m'a paru être d'un mille et demi environ.

A notre retour, mes guides pressés soit par la faim, soit par la crainte, à l'exception de deux, reviennent tous à Nama avant moi. Les deux chefs Valié et Moa m'accompagnent jusqu'à l'aiguade du côté de Nama.

J'arrive au moment où les femmes, revenant de la pêche, apportent une immense quantité de grands bénitiers et de grands troques.

Je vois aujourd'hui, pour la première fois, à côté de la maison des esprits, et comme jetées par terre sans aucun soin, deux nouvelles têtes de naturels. Peut-être les a-t-on retirées de la maison sacrée, pour que je ne les prisse pas pour des têtes de papalan-hi, attendu que je ne cesse de prendre des informations relativement à ces dernières, et de promettre des haches et du drap rouge. On me fait toujours la même réponse : *Ciaï papa-lan-hi* — pas de blancs.

A mon dîner, des chefs m'apportent du poisson, des troques, des *ibié* (*Inocarpus edulis*), des mangues et des cocos.

Un peu avant la nuit, arrive un moment d'alerte occasioné je ne sais par quoi, mais probablement par Hambilton, qui cherchait son couteau sans le trouver. Peut-être est-ce un soupçon qu'il a laissé paraître !... Il aurait eu tort en cela, car jusqu'à présent rien ne peut nous porter à concevoir et à plus forte raison à exprimer le plus léger soupçon. Védévéré montrait Hambilton de temps en temps en parlant avec colère. Je lui ai dit quelques mots pour le calmer, ne sachant ce qui l'irritait. Tous les autres insulaires me disaient *tchiaï* — ce n'est rien — et ils ajoutaient que Védévéré n'avait pas l'intention de nous tuer à coups de flèche.

Tous ces hommes ont parlé long-temps après à haute voix. L'un d'eux a nommé *Valié.* Est-ce que par hasard le nom de mon ami de Vanou serait à leurs yeux un titre de considération ou de crainte? Peu à peu tout s'est calmé. Mon intention était de faire aujourd'hui quelques cadeaux à Naro, à Védévéré et à leur famille; mais j'ai cru devoir différer, ne voulant pas paraître céder à leurs cris et à leur colère.

J'ai bien dormi, quoique toujours fort durement, et malgré les moustiques et la fumée.

Le lendemain 1er mars, je vois les femmes partir de très-grand matin dans les pirogues, soit pour aller pêcher, soit pour aller sur la côte cueillir des cocos, des fruits à pain, des ignames, des taros, etc.

Je fais quelques présens au vieux chef, à son fils et à tous

les enfans. Je vais prendre un bain, dans le temps qu'Hambilton est occupé à laver ma chemise, la sienne et mon mouchoir de poche, avec le savon de Windsor dont j'avais eu le soin de me munir.

Vers les sept heures du matin, l'aligui Oumou, atteint d'un sarcocèle, arrive de Payou où il était depuis plusieurs jours. Je vais ensuite prendre le frais au chantier où la brise vient se faire sentir agréablement. C'est là que se rassemblent les curieux du pays. On y voit travailler les charpentiers; on assiste au départ et à l'arrivée des pirogues; on a de plus le coup-d'œil des hommes, des enfans et des femmes qui vont chercher de l'eau.

L'aligui Oumou me dit que pendant les mois de fevrier, mars et avril, les vents sont variables et le temps est fort beau; que, pendant les neuf autres mois, les vents sont au S. E., à l'E. et à l'E. N. E. Cela, ajoute-t-il, est constant.

Je vois plusieurs vieilles femmes qui se peignent le corps en noir, comme pour se rendre encore plus horribles.

Je recueille les noms de nombre depuis un jusqu'à dix, en usage dans les différens districts de Vanikoro. Cette île, toute petite qu'elle est, présente le singulier phénomène de plusieurs idiômes différens.

Voici les noms de nombre :

	VANIKORO	TANÉMA	TANÉANOU
1	Tilou	Kéro	Iouné
2	Tarou	Lalou	Tilou
3	Télou	Rarou	Tévé
4	Tava	Rava	Téva
5	Téli	Téri	Tili
6	Taouo	Ro	Touo
7	Tembi	Rorembi	Timbi
8	Taoua	Lembidoua	Toua
9	Tanrou	Touarendi	Tindi
10	Kaoulouga	Indon-Holo	Ten-Haoulou.

La même différence se fait remarquer pour les noms ordinaires. En voici quelques exemples :

	VANIKORO	TANÉMA	TANÉANOU
Éventail	Viré	Vira	Viro
Traverse du nez	Diré	Dira	Diro
Sable	Outéka	Onolo	Onélé
Banane	Poun-ha	Ounra	Ounro
Eau	Ouïré	Nira	Éro
Arbre à pain	Mioupoué	Baloé	Bali
Canne à sucre	Tolo	Rova	Toa
Arc	Oré	Ora	Vidjane
Hameçon	Na-mataou	Mamadoou	Téouka
Oui	Io	Komono	Téléfo
Non	Taïé	Réïa	Taé
Troque (Coquille)	Pouaré	Ouo-Oura	Ouenboué
Porcelaine tigre	Vedjenbiliga	Vadjenbiliga	Animoui
Homme	Lamoka	Ranouka	Amoualigo
Femme	Vénimé	Vanimé	Vignivi
Coït	Piénémé	Tiviéna	Piindi
Chanson	Tchémako	Guidi-Mako	Lémagou
Mer	Laouré	Ourou-Vira	Virou
Pirogue	Naoué	Goïa	Kouéré
Pierre	Vaka	Vaka	Vidjinboko
Chef	Téligui	Taligui	Téligui
Cabane	Mohé	Malama	Mohé
Membre viril	Oudjé	Bivala	Bidjé
Testicule	Boua	Bouïé-nini	Bouïa-ini
Vulve	Pié	Pibiéna	Tembouïavi
Bon	Kapaï et Vakané	Gonohola et Abika	Ouaï et Ouaégo
Mauvais	Tabéo	Varé	Tamoualigo
Poisson	Gniéné	Ané	Namok-ho
Flèche	Abioné	Pounéné	Pouéné
Nez	N-Hélé	Nélé	N-Héléo
OEil	Mala	Maléo	Mataéo
Langue	Méa	Mia	Mimiaéo
Dent	Ongné	Kolé	Indjé

	VANIKORO	TANÈMA	TANÉANOU
Chemin	Néné	Nana	Anaoko
Cheveu	Ouïenbadja	Valan-batcha	Vien-batcha
Barbe	Oungoumé	Kolé	Vingoumia
Jambe	Kélé	Alénini	Aéléda
Bras	Mé	Ménini	Maïni
Oreille	Manbalenhi	Ragnengo	Tagnaïni
Mollet	Léré-Néguélé	Anguélanini	Aéléïni
Soleil	Ouoïé	Ouoïa	Aévé
Lune	Mélé	Malo-Oula	Mélélé
Demain	Kamébéou	Namadou	Nimouagaïou
Langouti	Malu	Malo	Namalou
Tête	Batcha	Valen-batcha	Ouan-batcha
Front	Nomen-Hané	Nomeng-Ho	Noma-Éné
Épaule	Outalen - Bouïen-Hané	Bélénana	Bidja-Éné
Poitrine	Bérénen-Hané	Makiri-Nana	Vadji-Varoné
Mamelles	Uran-Ha	Noraé	Éro
Lait	Ouïla	Kalan-Hora	Ouïla-Éro
Dos	Dien-Hané	Délénana	Diéné
Cou	Louan-Hané	Troué-Nana	Ouadja-Ouaéné
Ventre	Tchan-Hané	Tchénana	Tcha-Éné
Ombilic	Télan-Hané	Télénana	Téla-Éné
Cul	Vedjéma	Anguénini	Outa-Éo
Arec	Namoué	Boïa	Bouaka
Manger	Kaouan-Ha	Navan-Ho	Lévon-Ho
Boire	Kanou-Ouïré	Nanounira	Nanouéro
Pisser	Kimimi	Lamamimi	Lémimitché
Chier	Tchéboua	Liobo	Nébébé
Siffler	Léïabé	Léïabé	Léïabé
Voir	Niédi	Nérouni	Nianda
Chemise	Maloua-Mala	Malo	Namalo-Bémala
Pantalon	*Id.*	*Id.*	*Id.*
Homme blanc	Alamala	Pémala	Labamala
Venez, venez	Koumé-Tchalo	Goloma-Goloma	Ouaka-Ouaka-Émo
Asseyez-vous	Kabélou	Guidiro	Lédé
Allons	Kabélé	Guidilava	Lélévo.

Ces détails me paraissent suffisans pour donner une idée des trois principaux idiômes que l'on parle dans l'île de Vanikoro.

Pour faire connaître la manière dont les indigènes de Vanikoro prononcent les mots français, je vais indiquer quelques noms tels que les répétaient Védévéré, du village de Nama, pour l'idiôme du district de Vanikoro, et Papaki, de Manévai, pour le district de Tanéanou.

FRANÇAIS	PRONONCIATION DE VANIKORO	PRONONCIATION DE TANÉANOU
Corvette	Korovété	Korvé
Astrolabe	Tévorame	Atorame
D'Urville	Turvile	Durvile
Quoy	Koi	Koi
Gaimard	Kaima	Gaima
Sainson	Tatchon	Tchainson
Faraguet	Falagué	Falaké
Jacquinot	Lakino	Jakino
Guilbert	Guilbé	Guilbé
Gaudichaud	Golicho	Goditcho
Freycinet	Falécciné	Féciné
Rose	Roce	Roze
Stéphanie	Téfani	Téfani
France	Vanhace	Frantche
Paris	Pari	Pari
Arago	Arago	Arago
Cuvier	Kuvié	Tuvié
Geoffroy	Tchofoi	Tchofroi
Broussais	Poutchai	Boussai
Alibert	Alibé	Aliber
Dupuytren	Dupuitré	Dupuitré
Étienne	Etiéné	Étiène
Jouy	Étouï	Échouï
Guerre	Kerre	Guerre
Napoléon	Napoléon	Napoléon

Las Cases	Lakace	Lakatche
Hercule	Akule	Erkule
Amédée	Amedé	Amédé
Bonafous	Bonafous	Bonafoutche
Malte-Brun	Mato-Brun	Mate-Brun

Ces noms sont les premiers qui se sont présentés à ma pensée lorsque j'ai voulu connaître la prononciation de la première peuplade que nous avons visitée. Je possède ces noms dans toutes les langues des divers pays que nous avons explorés.

Le district de Vanikoro comprend les villages ou quartiers de Nama, Vanou, Payou, Raoulé, Kaïamou, Arambou, Aben-Ha, etc. etc., et la petite île de Nanoun-Ha.

Au district de Tanéanou appartiennent les villages ou quartiers de Tévai, Manévai, Oeili, Ébao, Mambili, etc., etc.

Je n'entrerai dans aucun autre détail sur la langue de Vanikoro; ce n'est point ici le lieu. Je dirai seulement que les indigènes de cette île prononcent l'*l* ou l'*r* indifféremment, et qu'ainsi ils disent *Vanikolo* ou *Vanikoro*. Il m'a paru que la première de ces deux prononciations est celle dont ils se servent le plus fréquemment. Souvent aussi c'est un son intermédiaire entre l'*l* et l'*r*, et qui n'existe point dans notre langue.

Je terminerai en indiquant les points cardinaux dans la langue vanikorienne; les voici :

Nord	Togolooudou
Sud	Gamouli
Est	Tan-Haké
Ouest	Lagui
Nord-Est	Nomiauou
Nord-Ouest	Palabou
Sud-Est	Vakadjiou
Sud-Ouest	Monloubaïou.

Le même jour, après avoir recueilli quelques autres renseignemens sur la langue d'Ontoupoua et de Indéni, je fais par

terre, avec Védévéré et Hambilton, une promenade à Nogamba, dans le sud et sur la route de Payou. Là se trouve une belle plantation de cocotiers dont Védévéré paraît être le propriétaire. Il me fait les honneurs de ses cocos, que je trouve excellens; et, pendant que nous nous reposons sur le sable, il amuse ses compatriotes, en faisant danser devant eux les pantins que je lui ai donnés.

A mon retour à Nama, je dîne d'un excellent appétit. Pouamiéné m'avait donné du poisson, des ibiés, des cocos, des mangues et des bananes. Je vais ensuite prendre le frais au chantier, où les travailleurs se renouvellent et où la besogne va plus vite que je ne pensais. Le vieux chef Aboïo me montre le nord comme étant la direction dans laquelle se trouve l'île de Taumako.

Les naturels viennent me dire que le vaisseau des papalan-hi (*l'Astrolabe*) est parti et m'a laissé sur leur île. Je leur réponds que je deviendrai aligui de Vanikoro, et que je prendrai une femme chez eux, ce qui les fait beaucoup rire.

Je réunis autour de moi les vieillards de Nama. Ils s'accordent à dire que les deux navires français, dont le naufrage remonte à une quarantaine d'années, se sont perdus, l'un vis-à-vis Payou, et l'autre auprès des îles Makaloumou et Noungna. Des vieillards que je suppose âgés de soixante ans me montrent des jeunes gens de vingt ans, en me disant qu'ils avaient l'âge de ces derniers lorsque le naufrage eut lieu. Parmi ces vieillards, les uns disent que tous les Français ont péri dans le naufrage; d'autres prétendent que quelques Francais sont parvenus à se sauver, et qu'ils sont morts à Vanikoro, après plusieurs années de séjour dans cette île. Il en est enfin qui assurent que les Français construisirent une pirogue des débris de la grande et qu'ils quittèrent Vanikoro. Il est vraiment difficile de déterminer, parmi ces différentes narrations, quelle est celle qui mérite le plus de confiance. Un point sur lequel on paraît s'accorder à Nama, c'est la méchanceté des habitans de Vanou.

A mon repas du soir, Okéa m'apporte un poisson cuit, Avobi me donne un coco, Lavaki un fruit à pain, tandis que Maro, Védévéré et Panogo me font présent d'une bonne provision d'ibié.

Plus tard, des danses ont lieu à côté de la cabane que j'habite, entre la maison des esprits et le petit chantier. Je prends une part active à ces danses, à la grande satisfaction de tous les naturels.

Le dimanche 2 mars, je vais de bonne heure prendre un bain à la petite rivière de Vagané. Au point du jour, mes voisines les pleureuses ont continué leur manége comme les jours précédens. Elles se lamentent beaucoup pendant une demi-heure, après quoi elles reprennent leur gaieté habituelle.

Je reviens déjeuner et prendre le café. L'aligui Maïo m'apporte deux bananes; Védévéré me donne un bambou plein de petits poissons cuits. Ce sont les femmes qui, à l'aide de filets, vont prendre ces poissons sur les réc ifs. Je fais un excellent déjeuner.

Seize naturels sont occupés à élever, dans la maison des esprits, la couverture d'une cabane voisine consacrée, à ce que j'ai cru comprendre, à l'Atoua de Tikopia, qu'ils nomment ici *Tchikopia*. Ces hommes croient que les habitans des îles Tonga sont anthropophages. Je leur dis que non; que j'ai couché au milieu d'eux et qu'ils ne m'ont fait aucun mal. Ils ajoutent que les insulaires d'*Indéni* (Santa-Cruz) sont méchans; qu'ils tirent leurs flèches sur les hommes, et que je dois me défier d'eux. Je leur réponds que chaque canon de mon fusil peut tuer dix hommes de très-loin. Dans la position où je me trouvais, j'étais bien aise, on le conçoit facilement, de ne pas affaiblir la haute idée qu'ils ont de nos armes à feu.

Je venais de dire que je voulais aller à Payou avec l'aligui Oumou. Bientôt après, Naro vient me proposer d'aller avec lui à Tanéma, ce que j'accepte d'autant plus volontiers, que nous ne connaissons point ce lieu, qu'il a une langue particulière, et que de là j'irai visiter Payou.

Mais au même instant, Védévéré s'emporte et se met dans une fureur bien plus grande que la première fois ; il me fait signe de quitter sa cabane au plus vite, de reprendre mon étoffe de Tonga et de la porter ailleurs. Son humilité habituelle fait place à la hauteur la plus insultante. Il chavire avec violence la pirogue au taro et prend ses flèches. D'autres hommes prennent les leurs, en me disant cependant de ne rien craindre. Un mouvement extraordinaire a lieu autour de moi.

Ignorant entièrement la cause de ce tumulte, de ces cris, et de la fureur subite de Védévéré, je reste tranquillement armé de mon fusil, prêt à défendre vigoureusemement mon existence, si on vient m'attaquer. Je ne me dissimule point la gravité de ma position et l'inutilité de ma défense; mais en prenant la résolution de passer plusieurs jours au milieu de ces insulaires, dont je connaissais le caractère méchant et perfide, cet accident, que j'avais considéré comme probable, était loin de me surprendre et de m'émouvoir trop vivement.

Peut-être que, sans le vouloir, Hambilton ou moi, nous avons fait quelque chose qui a déplu à nos insulaires ou qui les a outragés dans leurs idées religieuses. Il m'est permis de le redouter d'après ce qui m'est arrivé tout récemment dans mon excursion zoologique sur l'île de Tikopia. Ayant tué, sur le bord de la mer, une murène assez grande, je vis une terreur profonde se peindre aussitôt sur la physionomie des Tikopiens qui m'entouraient. J'ignorais alors que la murène était une de leurs principales divinités. Heureusement que le peuple de Tikopia est très-bon. Si un pareil événement avait eu lieu à Vanikoro, le résultat n'en aurait pas été sans doute aussi favorable.

J'attendais le dénouement de cette étrange scène, lorsqu'un naturel m'apporte un mouchoir blanc de batiste, que j'avais perdu la veille, en dansant avec les habitans de Nama. Je dis aux hommes qui m'entourent que je l'avais laissé tomber à la danse du soir, *tchémago ;* ils répètent tous: *Tchémago*, *tchémago*, et ils comprennent parfaitement l'ex-

plication que je leur donne. Mais Védévéré ne reparaît pas. Je suis disposé à croire que c'est par jalousie qu'il était ainsi en colère : il était persuadé que j'avais donné ce mouchoir à un autre qu'à lui, tandis que j'étais logé dans sa cabane. Peut-être aussi est-il fâché de ce que j'annonce toujours l'arrivée du canot pour le lendemain, et que le canot ne vient pas. En effet, ce matin même Védévéré m'a dit plusieurs fois d'un air sombre, auquel je n'ai pas fait grande attention : *Naoué nogolomaï tchiaï* — le canot ne vient pas.

Quoi qu'il en soit, la colère de ces hommes noirs est terrible; et lorsque toute une population ressemble à ceux qui étaient irrités, le spectacle ne doit pas être rassurant, si l'on n'est pas en nombre suffisant pour opposer une résistance énergique, et si l'on n'a au moins une chance de succès. Ici le sang-froid est la seule arme que je doive employer. Je tiens mon fusil sous le bras et je trace ces lignes au moment où le trouble existe encore à un haut degré.

Bientôt Védévéré reprenant son humilité ordinaire vient me donner du fruit à pain et du poisson cuit. Je demande des ibiés, le chef Tan-Halaou va aussitôt m'en chercher dans sa cabane et vient lui-même me les ouvrir.

Je me proposais de commencer aujourd'hui la distribution des présens que je destine aux habitans de Nama. La scène qui vient d'avoir lieu m'engage à la différer jusqu'à l'instant du départ. Je ne veux pas céder à leurs cris, car de pareilles scènes pourraient se renouveler alors même que je n'aurais plus rien à leur offrir, et peut-être précisément à cause de cela.

Comme je me promenais avec Hambilton, Védévéré vient me dire que le lieu dans lequel nous sommes est *tabou*, et que Hambilton doit quitter ses vètemens; que pour moi, étant aligui, j'en suis dispensé.

Notre repas du soir consiste en ibié et en café. Je fus pendant toute la nuit vivement incommodé par les moustiques.

Parmi les pleureuses qui, matin et soir, venaient régulièrement se désoler dans une cabane voisine de celle que j'habi-

tais, s'en trouvait une jeune et assez gentille, que l'on nommait *Bilo,* parce que, disait-on, elle avait été la maîtresse du Prussien Bushart, que les insulaires connaissent sous le nom de *Bilo* (de *Bill* son nom de baptême en anglais).

Hambilton, à mon insu, demanda à cette jeune fille si elle voudrait rester avec moi pendant mon séjour à Nama. Elle répondit affirmativement et d'une manière fort gracieuse; elle ajouta même qu'elle m'attendrait le lendemain dans la cabane de mon ami le chef Tan-Halaou. Je ne crus pas devoir refuser une pareille occasion d'étudier les mœurs des insulaires au milieu desquels je me trouvais; et mon exactitude fut d'autant plus grande que c'était une circonstance véritablement extraordinaire, chez une femme de la race noire océanienne, qu'un rendez-vous donné avec l'approbation des hommes, qui sont presque tous, sans exception, d'une jalousie brutale. J'arrive au moment indiqué. Tan-Halaou me reçoit avec les égards qu'il n'a cessé d'avoir pour moi, et il me dit que la belle *Bilo* est à la pêche avec sa femme. Le jour d'après, même visite. La femme de Tan-Halaou, qui est à la cabane aujourd'hui, m'annonce que la jeune fille est à Vanou. *Bilo té Vanou.* Le surlendemain, *Bilo té Payou*, me dit-on. — Bilo est à Payou. — Je ne pus m'empêcher de rire de ce singulier désappointement qui d'ailleurs me fut peut-être très-favorable. J'aurais abandonné à cette jeune fille la plupart des objets qui devaient me servir de présens; les chefs eussent été ainsi frustrés, et cette circonstance aurait pu entraîner ma perte.

Lors de ma promenade militaire à Vanou, le chef Tan-Halaou, pour m'engager à revenir promptement à Nama, me répétait souvent : *Bilo té Nama, Kabélé té Nama* — Bilo est à Nama, allons à Nama

Les chefs de Nama ou Hama sont les suivans: *Tan-Halaou, Aboïo, Naro, Oumou, Outéka, Lævaki, Maïo, Téloka, Oouma, Vaïanbou, Kondaboućné* et *Kondéabali*. Les autres principaux habitans sont Védévéré, Pouamiéné, Okéa, Avobi, Panogo, Manléléka, Ounéné, Abali, Bégaï et Naro.

Les chefs de Payou sont *Péguélé, Néméïa, Koïéotaï* et *Ténougou.*

Les chefs de Vanou sont *Valié*, *Boa*, *Vonou*, *Lavalou*, *Néla*, *Moundja*, *Vénembedjou*, *Tavagué*, *Togohoua*, *Guivi*, *Tan-Haboulou*, *Toa*, *Ouvia*, *Kaoudji* et *Kombi.*

Les chefs de Tanéma: *Naro*, *Badjé*, *Palabou*, *Kovélé* et *Tamoua.*

Les chefs de Naépé : *Amia*, *Mokia*, *Enguéa* et *Malavé.*

Les chefs de Kombé : *Togotaï*, *Tchélou*, *Kabota*, *Outangui*, *Tapitoï* et *Méguédi.*

Les chefs de Tévai : *Néro*, *Apoï*, *Ataï* et *Ouaho.*

Les chefs de Manévai: *Tamanon-hi*, *Mérugo*, *Atangoua*, *Kalaé*, *Taliava*, *Monbé* et *Lavaï.*

Les chefs de Tanéanou : *Népouaka*, *Atchenpagui*, *Andéli*, *Anié*, *Ouéoua*, *Ahové*, *Milina* et *En-Haou.*

Les chefs de Arambou : *Moundja*, *Aoïakotaï*, *Mogonofo* et *Tévéno*

Les chefs de l'île Toupoua ou Outoupoua sont : *Orimé*, *Nonboton-Hoïo*, *Avidjo*, *Tauguila*, *Bavié*, *Langou*, *Pagéva*, *Nia*, *Ladjia*, *Ogué*, *Ténounbili*, *Oua*, *Tan-Haloa*, *Aououïoko* et *Vitalé.* Ces derniers noms m'ont été donnés par *Orimé*, chef de Toupoua, qui a fait avec moi la course de Vanou.

Le lundi 3 mars, je vais de bonne heure prendre un bain à la source de Kabalé-Valé. Je lève ensuite le plan de Nama, que je terminais lorsque les naturels viennent m'annoncer qu'on aperçoit au loin les canots. Je fais aussitôt préparer par Hambilton du café pour MM. d'Urville, Gressien, Guilbert, Sainson et Pâris, qui devaient se trouver dans les embarcations.

Je déjeune à la hâte, et dans l'intention d'être tout prêt à partir à l'arrivée des canots; voulant d'ailleurs éviter à nos messieurs le trouble que peut occasioner une distribution de cadeaux, je fais cette distribution à l'instant même. Une espèce de grande hache ne se trouve point dans le lieu où je l'avais placée. Mon hôte Védévéré me dit que Dieu (*Atoua*) l'a

prise. Je lui réponds que j'en suis fâché parce que je la lui destinais. Hambilton a l'imprudence de dire, un peu en colère, que l'*Atoua*, ne se mêle pas de ces choses-là et que le voleur est sans aucun doute Védévéré. A peine a-t-il fait cette observation, si singulièrement déplacée à l'instant où nous allions quitter nos Vanikoriens, que la plupart des naturels se mettent en colère, et cela d'autant plus facilement que tous n'ont pas reçu des cadeaux selon leurs désirs. Boouma et Aboïo, le grand charpentier, se font remarquer parmi les plus turbulens. Ils parlent souvent de la grande *toki*. (C'est le nom qu'ils donnent aux haches). Plusieurs d'entre eux prennent leurs armes. Oouma pousse de grands cris et veut que je sorte avec lui : il est furieux et me menace de ses flèches. Les autres chefs me disent de ne pas sortir de la cabane et d'attendre. Je ne quitte pas un instant mon fusil et je parviens à tout calmer par des promesses. Mais bientôt après, éclatent de nouveaux troubles, dont Aboïo paraît être le principal auteur. J'ai une peine extrême à les calmer de nouveau et à les déterminer à s'asseoir; j'y parviens cependant; mais ce calme apparent, à travers lequel il est si facile d'apercevoir leur mauvaise humeur et leur colère, car ils ne cessent d'agiter leurs armes, ne semble pas devoir être de longue durée.

Le péril m'a toujours paru piquant; je l'avouerai, il a un réel attrait pour moi : je parle du péril utile. Il rend ma circulation plus active, mes idées plus nettes, mes conceptions plus promptes, mes déterminations plus rapides. En un mot, il me donne une telle intensité d'existence et un tel bien-être, que l'on doit me pardonner l'aveu que je fais ici. Cependant, à la fin de mon séjour parmi les Vanikoriens, je commençais à trouver monotone ce danger perpétuel, et à comprendre qu'il n'y a rien d'agréable à voir sa vie à chaque instant compromise au milieu de ces sauvages dont je n'entends plus la langue, lorsque, dans leur fureur, ils parlent avec une incroyable volubilité.

Quant à mon Anglais Hambilton, ordinairement je ne l'en-

tends pas très-bien ; mais maintenant, tout ému du trouble qu'il a causé par son imprudence, et d'un naturel assez irascible, il me parlait très-vite, je ne le comprenais plus du tout, et j'étais réduit à m'armer de patience. Pour que sa vue n'entretienne pas la colère des naturels, je l'envoie à la découverte des canots que je n'avais pas encore pu apercevoir.

Je ne tarde pas à aller moi-même sur la plage pour m'assurer si nos embarcations s'approchent de Nama. Bientôt j'ai le bonheur de les distinguer et je m'asseois à l'ombre en les attendant.

MM. Gressien, dans la baleinière, Guilbert, Sainson et Pâris, dans la chaloupe, arrivent à midi environ à Nama. M. d'Urville n'avait pu venir lui-même comme il le désirait. Si le péril m'a trouvé calme, je ne le suis plus en présence de nos amis.

J'avais promis d'offrir du café à nos messieurs à leur arrivée à Nama. Je voulus tenir parole ; mais au lieu de les inviter à terre, dans ma cabane, j'envoie le café dans les embarcations, afin d'éviter de nouveaux troubles.

Védévéré, pris de nouveau comme pilote, conduit les canots sur le lieu du naufrage. M. Sainson fait un dessin qui retrace très-bien la position des ancres, des canots et des boulets au fond de la mer, où l'on distinguait parfaitement six ancres, deux pierriers et plusieurs canons. Ces divers objets, quoique dans l'eau depuis quarante ans, n'étaient enveloppés que d'une couche mince de polypiers ; ce qui prouve que, même dans les circonstances les plus favorables, ces animaux n'élèvent pas leur demeure avec autant de rapidité qu'on l'avait dit.

Nous parvînmes à retirer du fond de l'eau : une ancre de 1800 livres ; un pierrier en bronze ; une espingole en cuivre ; un saumon de plomb ; une grande plaque de ce métal ; des fragmens de porcelaine, etc.

Après six nuits passées à Nama, je couche presque dans l'eau au fond de la chaloupe. Les deux nuits que je passai de cette manière furent encore plus pénibles que les pré-

cédentes, et ne contribuèrent pas peu à me rendre malade.

Le 5 mars, à cinq heures et demie du matin, j'arrive à bord de *l'Astrolabe* très-fatigué et avec une fièvre assez violente. Elle prit bientôt le caractère de fièvre intermittente pernicieuse, et grâce aux soins éclairés de mon ami, M. Quoy, je parvins à me rétablir, mais après une très-longue convalescence et de très-fréquentes rechutes.

L'île volcanique de Vanikoro, entourée de récifs madréporiques, nous a offert des matières qui, par leurs caractères, semblent appartenir, selon M. Cordier, à la période des terrains tertiaires : ce sont des Dolérites, des Basaltes et des Pépérinos.

Parmi les animaux divers que nous avons rencontrés sur l'île de Vanikoro, nous mentionnerons les suivans :

Mammifères. Le Cochon et la *Roussette de Vanikoro,* espèce nouvelle.

Oiseaux. En espèces nouvelles, le *Merle de Vanikoro,* le *Platyrhinque de Vanikoro* et l'*Hirondelle de Vanikoro.*

En espèces connues, les Colombes océanique, turvert et kurukuru, la Poule sultane à tête noire, le Souï-Manga rouge et gris, le Martin-Chasseur, le Moucherolle à queue en éventail, le Grimpereau rouge et noir, etc.

Poissons. En espèces nouvelles, la *Girelle de Vanikoro,* la *Girelle trimaculée,* le *Doule de Vanikoro,* le *Doule bordé,* le *Glyphisodon à ceinture,* le *Pemphéride de Vanikoro,* le *Denté à caudale bordée,* le *Cœsio tacheté,* la *Diacope à ventrales jaunes,* la *Diacope orangée,* le *Mésoprion à tache caudale,* le *Pimélептère lembo,* l'*Upenéus de Vanikoro,* la *Carangue oblongue,* etc.

En espèces connues, le Diagramme ponctué, l'Holocentre lion, l'Holocentre à tête large, le Glyphisodon uniocellé, le Glyphisodon du Bengale, le Chorinème de Maurice, le Platycéphale ponctué, le Scolopside à tempe nue, le Scolopside à maxillaire denté, le Scolopside treillissé, l'Amphiprion per-

chot, l'Amphiprion à tunique noire, le Gerres filamenteux, le Serran à bandelette, la Diacope axillaire, le Chétodon vagabond, le Psettus de Commerson, le Tranchoir à moustache épineuse, la belle Carangue, les Caranx gros-œil, à six bandes, de Péron, et à anale noire, etc.

Mollusques. En espèces nouvelles, le *Calmar de Vanikoro*, le *Sépioteuthe lunulé*, l'*Hélice de Vanikoro*, l'*Hélicine rubanée*, le *Cyclostome cannelé*, l'*Auricule jaune*, la *Pyramidelle ventrue*, la *Mitre de Vanikoro*, l'*Émarginule de Vanikoro*, le *Strombe de Vanikoro*, la *Cérite rubanée*, la *Cérite renflée*, la *Mélanie érythrostome*, la *Mélanie à côtes*, la *Nérite commune*, la *Stomatelle tachetée*, la *Patelle flexueuse*, la *Patelloïde orbiculaire*, l'*Oscabrion oculé*, la *Pintadine ovalaire*, la *Modiole rutilante*, la *Came foliacée*, la *Cyrène de Vanikoro*, la *Cyrène oblongue*, la *Mactre soyeuse*, la *Psammobie vitrée*, le *Barillet denticulé*, etc.

En espèces connues, l'Hélice excluse, la Doris tachetée, la Doris scabre, les Pyramidelles plissée et tachetée, la Vélutine cancellée, la Turbinelle cornigère, le Ptérocère lambis, le Strombe fleuri, les Cônes radis, de Banda, damier, vermiculé, tulipe et livide, les Cérites noduleuse et mûre, la Mélanie spinuleuse, le Nérite versicolore, la Dauphinule laciniée, les Mitres rôtie, rétuse, marbrée, petit-taon et conovule, le Turbo stellaire, la Houlette spondyloïde, la Tridacne faitière, la Tridacne maculée, les Pourpres marron-d'Inde, thiarelle et muriquée, les Colombelles rubanée et panthérine, les Tonnes perdrix et pelure-d'oignon, etc.

Les animaux divers que je viens d'indiquer, ainsi que de très-nombreux Zoophytes, appartenant aux genres Holothurie, Siponcle, Astérie, Actinie, Astrée, Fongie, Polythoé, Madrépore, Zoanthe, Chausse-Trape, Caryophyllie, Alcyon, etc., furent tous peints sur le vivant par M. Quoy, et souvent anatomisés par lui avec une constance qui a résisté aux dangers, aux privations et aux maladies. Il faut en avoir été témoin pour apprécier convenablement cette admirable ténacité

de M. Quoy qui ne peut être comparée qu'à son grand talent d'observation.

(*Extrait du Journal de M. Gaimard.*)

Mes observations particulières n'ajouteraient rien à l'histoire de notre séjour à Vanikoro, séjour si vivement désiré et bientôt si fatal à la santé de tous nos compagnons. Arrivé malade au mouillage d'*Ocili*, j'eus le bonheur d'être rétabli lorsqu'on envoya le grand canot reconnaître les débris du naufrage devant *Païou*, et j'accompagnai aussi la chaloupe qui, après une pêche longue et pénible, revint chargée d'un précieux butin. Ce n'est point une peinture que je puisse entreprendre que celle des diverses émotions qui nous agitaient quand nous nous livrions ardemment à la pêche de ces restes ignorés pendant quarante ans. Dans ces deux expéditions, on le comprendra, guidés par un seul sentiment, nous fûmes peu disposés à nous livrer à nos observations habituelles, tant une même pensée nous absorbait tous. Un d'entre nous pourtant, M. Gaimard, avec son dévouement habituel, a su mettre à profit l'intervalle qui s'est écoulé entre les deux voyages des canots. Déposé seul à Nama pendant six jours, il a pu acquérir, souvent à son grand péril, des notions qui seront bien précieuses pour l'histoire de cette contrée. Grâce à l'acte de courage du docteur Gaimard, *l'Astrolabe* aura rapporté plus que des conjectures sur les mœurs, le caractère et les habitudes de Vanikoro. Quant à moi, dans l'impossibilité de raconter ici aucun fait qui me soit particulier, je me bornerai à consigner brièvement les observations générales que j'ai faites sur le pays et ses habitans.

Le groupe de Vanikoro se compose de trois îles d'une grandeur inégale, qu'un récif de corail assez éloigné de terre entoure comme une ceinture. A peine quelques coupures, dangereuses à pratiquer, permettent-elles l'entrée dans les baies intérieures à un navire d'une médiocre grandeur. Le lagon qui s'étend entre le récif et la terre offre une nappe

d'eau toujours tranquille, tandis que les flots de la mer extérieure sont souvent, dans ces parages, agités par de violentes tempêtes.

Le sol de la plus grande île est montueux, et son piton principal s'élève à une grande hauteur. D'épaisses forêts couvrent sa surface et développent une végétation variée, dont l'humidité perpétuelle du sol entretient la richesse. Les palétuviers qui couvrent le rivage s'avancent jusque dans le sein des eaux, de telle sorte qu'on trouve rarement une plage de sable qu'on puisse aborder. C'est à l'humidité constante qui résulte d'une telle disposition de terrain et à l'abondance des pluies qui inondent ces îles si souvent enveloppées de brumes, qu'il faut attribuer la maligne influence qui règne dans le petit archipel de Vanikoro. Ordinairement la chaleur de midi s'élève au plus haut degré et détermine, sur les vases que la basse mer découvre, une vaporisation qui se condense bientôt audessus des îles, où elle ne tarde pas à retomber en torrens de pluie chaude.

Le climat de Vanikoro, mortel aux Européens, ne paraît pas beaucoup plus clément envers les indigènes. Si l'on en juge par les apparences, peu d'individus parviennent à un âge avancé; un grand nombre de femmes et d'enfans languissent dans une fièvre qui doit les consumer lentement, et sans doute la maladie, pesant davantage sur les êtres les plus faibles, en moissonne une foule avant l'âge d'adolescence.

Comme si cet état misérable de souffrance n'était pas un moyen assez sûr de destruction, les habitans de Vanikoro se font des guerres acharnées de village à village; un homme seul ne peut guère s'éloigner des limites de son district sans être en danger de mort. Quelquefois ils en viennent aux mains dans une bataille générale sur mer ou sur terre, et ils paraissent, comme les Grecs d'Homère, préluder au combat par des provocations et des injures qu'ils commencent à s'adresser avant d'être à portée des traits, les deux chefs s'attaquant de paroles et se répondant tour à tour.

Les naturels de Vanikoro sont grêles, chétifs en apparence; leur peau est noire et leur visage offre pour trait principal une extrême élévation du crâne qui est très-rétréci sur les tempes. Ils entourent leurs cheveux d'un morceau d'étoffe qui pend sur leurs épaules comme le bonnet d'un Catalan. Leur corps est ceint d'une liane noire et luisante plusieurs fois tournée autour des reins et qu'ils ne quittent jamais. Une pièce d'étoffe, qui part de cette ceinture, descend par devant jusque sur les cuisses. Leurs bras, leurs jambes, leur tête sont ornés de bracelets, de colliers, de coquilles ou de tresses de fleurs; ils se percent la cloison des narines pour y introduire un os arrondi, et se passent dans le lobe de l'oreille, élargi graduellement, des morceaux de bois rond, qui ont quelquefois quatre ou cinq pouces de diamètre. Un arc de six pieds et un paquet de flèches complètent l'équipement des hommes. Jamais ils ne marchent sans ces armes dont ils sont toujours préparés à faire usage. Leurs flèches, composées de longs roseaux, sont armées à leur extrémité d'un fragment d'os humain fort aigu qu'ils trempent dans une substance vénéneuse, à ce qu'ils prétendent.

Leurs femmes n'offrent aucune espèce de beauté. A peine trouve-t-on encore sur celles qui dépassent quatorze ans quelques traces des grâces de la jeunesse : une étoffe, tournée autour de leurs reins, est leur unique vêtement, et pour parure elles portent quelques colliers et chargent leurs oreilles d'objets d'un poids et d'un volume étonnans.

Les deux sexes mâchent habituellement de la noix d'arec mêlée avec de la chaux. Ce mélange, qui teint leurs lèvres d'un rouge sanglant, ne contribue pas peu à enlaidir encore ces pauvres êtres déjà si peu favorisés de la nature.

Ils construisent leurs villages de préférence sur le bord de la mer; ce sont ordinairement quelques cases de roseaux fort artistement bâties et de forme ronde. Chaque village possède une maison publique où les hommes se réunissent pendant le jour. Ils s'y occupent à tailler de l'écaille dont ils font des an-

neaux d'oreilles, à fabriquer des flèches, des peignes, et aussi à tuer la vermine qui couvre leur tête. Les femmes sont chargées de tous les travaux de la maison, elles vont chercher la nourriture qui consiste en plusieurs espèces de végétaux, et la préparent à la manière de la mer du Sud, dans ces fours de cailloux chauffés qui cuisent les substances à un degré si parfait. Ces fours sont creusés au milieu de chaque cabane.

Les porcs existent en petite quantité à Vanikoro, et la superstition des habitans semble en faire le mets exclusif des Dieux, c'est-à-dire des chefs qui réunissent, à ce qu'il paraît, le pouvoir spirituel et temporel. La pêche est peu abondante, et encore est-il peu d'espèces de poissons qui n'aient quelque chose de sacré qui en interdit l'usage aux naturels. Les bois abondent en oiseaux, une espèce de colombe charmante et une sorte de poule-d'eau d'une rare beauté sont les plus communs. Les oiseaux de rivage se montrent aussi par troupes nombreuses.

La religion extrêmement compliquée de ces misérables humains est un obstacle de plus à leur bien-être au milieu d'un pays qui offre déjà si peu de ressources. L'*Atoua*, le dieu, se retrouve partout pour enlever au malheureux sauvage le meilleur de ce qu'il possède, et ce dieu, c'est par la voix du chef, de l'*Ariki* qu'il communique ses intentions. Le chef seul jouit du pouvoir de conférer avec cet Atoua qui se tient sur le plus haut sommet de Vanikoro, et rarement il admet un sujet à la faveur d'être présenté au dieu redoutable, qui n'est souvent qu'un caillou, un poisson, ou même un trou en terre.

Nul doute que les îles Vanikoro ne soient encore visitées par des navires européens. Il nous parviendra certainement quelques nouvelles notions sur les malheureuses peuplades qui vivent dans ces tristes climats; mais jamais Vanikoro ne deviendra le siége du moindre établissement qui puisse y apporter un peu de civilisation. L'air meurtrier de ces parages n'attirera point de missionnaires anglais comme les îles

fortunées de Taïti et de Tonga-Tabou. Vanikoro ne sera jamais qu'un tombeau illustré par le nom de Lapérouse.

(*Extrait du Journal de M. Sainson.*)

PAGE 217.

Les flèches armées seulement de pointes en bois ne produisaient point le même effet.

Quoi qu'il en soit, cette île est de formation volcanique ancienne. Elle est toute hérissée de pitons, dont les plus élevés peuvent avoir trois cents toises; malgré la vigoureuse végétation qui en occupe jusqu'aux dernières cimes, on remarque les coulées de lave qui ont descendu jadis de ces sommets. Il ne paraît y avoir que peu de petites plaines intérieures. Le plus souvent les montagnes descendent jusqu'à la mer, et les eaux pluviales, jointes à celles des marées, forment des plages marécageuses couvertes de mangliers. L'île en est complètement entourée, si ce n'est dans trois ou quatre endroits occupés par des villages, comme à Tévé, Nama et Vanou, car Tanéma et Payou sont au milieu des marécages. Cette ceinture de palétuviers se distingue par la verdure plus tendre des arbres et par la régularité de leur masse. L'insalubrité de cette île est tellement reconnue des insulaires d'alentour, que ceux de Tikopia nous disaient qu'il suffisait de dormir à terre pour y mourir ou y contracter des fièvres qui feraient trembler, ce qu'ils nous indiquaient par des gestes énergiques. En effet, le capitaine Dillon écrivit de la baie des Iles que la grande quantité de malades qu'il avait eus ne lui avait pas permis de continuer ses recherches. Ayant laissé coucher ses gens à terre, il en perdit plusieurs, surtout des Tikopiens qui l'avaient suivi. Aussi, les cinq insulaires de Tikopia qui étaient avec nous allaient bien passer la journée à terre; mais, à la nuit, ils revenaient coucher à bord.

Dans une île d'aussi peu d'étendue, il n'y a point de rivière;

ce sont des ruisseaux ou des torrens que les pluies doivent entretenir, surtout pendant une saison. Les seules productions importantes sont le taro, qui est fade et de mauvaise qualité, l'arbre à pain, diverses variétés de bananes, le cocotier et l'inocarpus, dont le fruit réniforme a le goût de la châtaigne. Il existe aussi plusieurs autres fruits, mais rares, comme la mangue, un eugenia, etc. Voilà la nourriture des habitans à laquelle il faut ajouter le poisson qui est abondant, et qu'ils ne savent prendre qu'à coups de flèche. Les cochons, d'une petite espèce noire, y sont rares; il en est de même des volailles.

Les seuls mammifères sauvages paraissent être les rats et les roussettes. Nous nous y procurâmes trois espèces de colombes, la muscadivore, celle à calotte purpurine et une autre indéterminée; de petits crabiers, le grimpereau rouge et noir, commun aux Mariannes; deux merles et quelques moucherolles, parmi lesquelles se trouvait celui à queue à éventail. Les insectes y sont rares.

La mer nous fournissait assez abondamment des huîtres et beaucoup de poisson, lorsqu'on trouvait des lieux propres à jeter la seine; car autrement on ne pouvait s'en procurer que par les naturels. Les récifs me donnèrent assez de choses remarquables pour composer plus de trente planches. C'est là que je trouvai la *houlette*, coquille rare et recherchée dans les collections. Elle habite dans les polypiers où elle se creuse un trou. Une circonstance indépendante de ma volonté m'empêcha de la rendre aussi commune en Europe qu'elle y est rare.

Nous avons déjà dit que les habitans de Vanikoro appartenaient à la race noire du Grand-Océan. On peut les considérer comme une variété de cette race, en ce qu'ils sont plus noirs et que leur conformation se rapproche davantage de celle des nègres proprement dits. Ils sont en général petits, assez grêles. Ce qu'ils ont surtout de remarquable, c'est une apparence de rétrécissement latéral du front, produit par la saillie du coronal très-bombé en devant et par la forte arête que décrit la

ligne courbe temporale [1]. Leurs cheveux n'avancent point sur le front, et les soins qu'ils prennent de les relever et de les rejeter en arrière font que toutes ces parties sont bien visibles. Les pommettes assez saillantes donnent plus de développement latéral à la face que n'en a le crâne. Un autre caractère non moins remarquable encore, est le peu de saillie des os du nez, ce qui fait paraître cet organe comme écrasé à sa racine. Singulière ressemblance avec celui de l'ourang-outang! Par cela les bosses orbitaires, déjà très-bombées, le paraissent davantage. Le nez lui-même est épaté. Ils en augmentent encore l'élargissement par d'assez longs bâtons qu'ils se passent en travers dans la cloison. Quelques-uns s'en percent les ailes du nez et y suspendent d'assez lourds anneaux d'écaille de tortue. Le maxillaire inférieur n'a rien de remarquable. La forme du front fait que l'angle facial n'est pas trop aigu. L'oreille n'aurait non plus rien d'extraordinaire, s'ils n'en perforaient et n'en dilataient le lobe de manière à y passer le poing; et lorsqu'un accident rupture cet anneau, ils en recommencent un autre dans la lanière la plus considérable. Ce qui est particulier, c'est que ces parties qui sembleraient devoir s'amincir en raison de leur extension, prennent très-souvent au contraire, par les attouchemens et les tiraillemens, une augmentation de volume qui pourrait représenter huit ou dix fois celui du lobe. L'œil est assez grand, ovalaire et enfoncé. Le globe est saillant, bombé, et ressemble, pour la forme et la couleur, à celui des nègres. Les lèvres sont grosses; le menton petit. Les extrémités inférieures, grêles dans les uns, sont assez bien nourries chez d'autres. Le mollet est placé un peu haut, et le calcanéum, chez beaucoup d'individus, fait une saillie assez remarquable; ce que je ne voyais pas dans la race polynésienne comparée homme à homme. Autre rap-

[1] Ce rétrécissement existe bien, mais pas autant qu'il le paraît au premier coup-d'œil, ainsi que je m'en suis assuré par des mesures exactes prises par M. Lesson avec un compas courbe sur une quinzaine d'individus.

port avec le nègre. Leurs cheveux sont crépus, et, quoiqu'ils ne les coupent pas, ils ne prennent jamais en masse un grand accroissement. Ils les tiennent enveloppés dans une pièce d'étoffe qui leur pend longuement dans le dos; ce qui d'abord semble donner plus de développement à leur chevelure. En grande cérémonie ils ont d'élégans bracelets noirs et blancs qu'ils tirent de l'archipel du Saint-Esprit, ne sachant pas ou plutôt ne voulant pas se donner la peine d'en fabriquer de semblables. Il en est de même de leurs armes et de plusieurs autres choses. Cependant, ils font des anneaux d'un grand trochus qu'ils se passent aussi dans les bras au nombre de huit ou neuf de chaque côté. Ils façonnent en très-gros anneaux l'écaille de tortue et s'en pendent ainsi jusqu'à près d'une demi-livre à chaque oreille. Du reste, ils sont nus, à l'exception de l'étoffe étroite qui leur cache les parties génitales. L'usage du bétel leur détruit les dents et rougit désagréablement le contour de la bouche.

Les femmes sont laides, horribles. Les hommes âgés ont la tête nue et les cheveux courts.

Ces peuples, comme tous ceux qui habitent par de semblables latitudes, sont sujets à la lèpre. Cette maladie s'offre le plus souvent sous la forme de l'éléphantiasis. Le vieux chef de Manévé avait la figure couverte de pustules ulcérées et suppurantes.

Que dire sur la religion d'un peuple avec lequel on a de la peine à échanger quelques idées, si ce n'est celles que déterminent les besoins physiques? Ils ne paraissent point avoir de culte extérieur, et nous n'avons point trouvé d'idole. La chose qu'ils consacrent paraîtrait leur tenir lieu de divinité. C'est ainsi qu'un jour le vieux chef mena M. d'Urville à son *Atoua*, qui se trouvait être un trou de fourmis ou de cancres, au milieu des bois. Ils font des consécrations à ces Dieux; et lorsqu'ils voulaient tirer quelque chose de nous, ils avaient l'adresse de le demander pour leur *Atoua*.

Ce qui m'a le plus étonné dans cette île, c'est que les habi-

tans parlent un dialecte de la langue polynésienne, et non celle de la Nouvelle-Guinée et des îles environnantes, d'où ils tirent leur origine. Ils s'entendaient bien avec les Tikopiens et un habitant des îles des Amis. Ce qui pourrait faire supposer, jusqu'à un certain point, que les émigrations des Polynésiens jusque dans ces parages seraient antérieures à celles de la race noire.

En évaluant à mille ames la population de Vanikoro répandue dans dix ou douze villages, c'est peut-être la forcer un peu. Si l'on en juge par le village d'Ocili, qui a été abandonné, elle ne semblerait pas aller en augmentant. Douze à quinze cases contiennent une peuplade. Elles sont carrées ou ovales et faites de larges feuilles de vacoua. Le feu est au milieu et la fumée sort par la porte qui est l'unique ouverture. Nous vîmes deux ou trois individus métis, provenant de la race polynésienne. Ce croisement semble les rendre plus robustes et surtout plus intelligens.

La navigation des Tikopiens s'étend aux îles environnantes. Ils la poussent même à quarante ou cinquante lieues, malgré la fragilité de leurs embarcations, les plus imparfaites que nous ayons encore vues, après celles de la Nouvelle-Hollande. L'arbre qui forme le corps n'est creusé que d'une rainure, dans laquelle les pieds ne peuvent se placer qu'en les présentant dans le sens de leur longueur. Un balancier est d'un côté, et de l'autre une petite plate-forme. La voile est triangulaire ou plutôt en forme de cœur très-échancré par le haut. Le moindre clapotis remplit d'eau ces pirogues qui portent de trois à six individus. Lorsqu'ils se hasardent en pleine mer, ils ferment le dessus de l'embarcation qui ressemble alors à un morceau de bois creux. C'est de cette manière que s'aventurèrent les cinq Tikopiens que nous avions à bord lorsqu'ils voulurent regagner leur île. Ce ne fut pas sans avoir des craintes sur leur sort que nous les vîmes partir le soir et se guider par les étoiles. Tout le monde s'empressait de faire de petits cadeaux à ces bons habitans; ils emportèrent en biscuits des vivres pour plus d'un

mois, que leur donnèrent les matelots. Ces tentatives hasardeuses prouvent du reste la manière dont la plupart des archipels et des îles isolées du Grand-Océan se sont peuplées; et la contiguité de deux races différentes dans le même groupe d'îles.

Un fait qui s'est passé, il y a quelques années, rend compte de la manière dont Tikopia a pu être peuplée de Polynésiens, tandis que toutes les îles d'alentour ont des noirs pour habitans. Parmi les Tikopiens qui vécurent avec nous, en était un âgé de quarante ans, qui nous dit qu'il était des îles des Amis, distantes d'au moins deux cents lieues. Étant fort jeune, il était sorti de Vavao (je crois) dans une assez grande pirogue, avec huit des siens. De forts vents et les courans les jetèrent au large. Bientôt ils ne purent ni se diriger ni retrouver leur route. Abandonnés ainsi à la merci des flots, ils eurent à souffrir une horrible abstinence jusqu'à ce qu'ils furent jetés sur Tikopia. Autant qu'un enfant de sept à huit ans peut se souvenir, il dit qu'aucun d'eux ne mourut. Le jeune Espagnol que nous prîmes aux Viti nous raconta que pendant son séjour il y vint de cette manière une pirogue de Rotouma. Les relations des voyages citent plusieurs autres faits semblables qui devraient faire cesser toute discussion relative à la manière dont les îles qui nous occupent ont été peuplées, ou du moins qui devraient faire que l'on s'entendît mieux dans une circonstance où tout ce qui est secondaire paraît si simple. Il n'en est pas tout-à-fait de même lorsqu'on veut remonter à l'origine des deux races; chose dont nous ne nous occuperons point.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 236.

Si j'eusse voulu la conduire par le détroit de Torrès.

M. d'Urville, dont l'intention avait été de gagner de nouveau le port Jackson, afin de revenir avec des vivres au détroit de Torrès dans la saison convenable, fut obligé de modifier

son plan et de gagner le plus rapidement possible une relâche où l'équipage pût se reposer, et recouvrer la santé qu'il avait si rapidement perdue par de grands travaux et surtout par le séjour à Vanikoro. Bientôt commandant, officiers, médecins, matelots, nous fûmes tous atteints de maladie. Ces fièvres intermittentes débutaient quelquefois avec des symptômes graves ou pernicieux. Les anxiétés étaient augmentées par l'extrême chaleur, et dans l'accès le corps était souvent couvert de larges plaques pemphigoïdes. Le sulfate de quinine arrêta d'abord les accès; mais ils revinrent, plus adoucis il est vrai, et sans signes alarmans. La chaleur et l'humidité produite par des fortes pluies durent y contribuer beaucoup. Dans les rechutes, le quinquina n'eut presque plus d'action contre le mal. En général, il ne porta point son action sur l'estomac. Le quinquina seul détermina chez tous les malades une voracité qui leur fut très-nuisible. Sur quatre-vingt-deux personnes dont se composait l'équipage, je ne crois pas qu'il y en eût dix d'exemptes de fièvre.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 247.

J'aurais consacré une quinzaine de jours à étudier les mœurs de cette peuplade et les productions de son territoire.

Le capitaine américain B. Morrell, ayant visité à diverses reprises le groupe de Hogoleu, y mouilla et y séjourna trois jours, à la fin du mois d'août 1830. Nous avons pensé que le lecteur serait satisfait de trouver ici ce que M. Morrell a écrit touchant ces îles. Bien que ce document renferme, à notre avis, plus d'une exagération, il donnera du moins une idée plus ou moins exacte du

groupe le plus important de la Micronésie, après les îles Pelew.

De tous les insulaires que j'ai pu visiter en ma vie, ceux-ci sont certainement les plus actifs, les plus aimables et les plus intéressans. L'adresse avec laquelle ils manœuvrent leurs pirogues est vraiment étonnante; mais elle ne le cède en rien à l'habileté qu'ils apportent à leur construction et à leur gréement.

La plupart de ces pirogues sont longues et portent de quinze à trente hommes. Le fond se compose d'une seule pièce de bois, ayant généralement de trente à cinquante pieds de long et taillée en forme de pirogue, sans autres instrumens que ceux qu'ils fabriquent avec des coquilles, etc. Chacun des côtés est formé par une seule planche de quatorze à dix-huit pouces de largeur; l'un est perpendiculaire à la surface de l'eau, tandis que l'autre est un peu incliné par rapport à cette surface. Ces côtés sont solidement joints avec le fond, au moyen de fortes cordes en écorce d'arbre, ainsi qu'à la poupe et à la proue qui sont élégamment sculptées.

Ces pirogues allant souvent à la voile, et le côté incliné se trouvant toujours au vent, on supposera naturellement qu'elles seraient exposées à chavirer. Une ingénieuse invention supplée à cet inconvénient. Une plate-forme, nommée balancier, s'étend horizontalement à la distance de huit à dix pieds en dehors du bord oblique de la pirogue; à son extrémité est assujettie une pièce de bois flottant, taillée en forme de pirogue. Le poids de cet appareil empêche l'embarcation de s'abattre sous le vent, tandis que la forme aplatie de la partie sous le vent l'empêche de dériver. En même temps, le flotteur du balancier s'oppose à ce qu'elle puisse chavirer du côté du vent. Telle est la forme des pirogues simples qui cinglent avec une grande rapidité, soit à la pagaie, soit à la voile, soit avec ces deux moyens à la fois.

Leurs doubles pirogues sont construites précisément de la

même manière, à l'exception du balancier, qui cesse d'être nécessaire. Les deux pirogues sont fixées parallèlement l'une à l'autre avec des traverses en bambou. Elles ont ordinairement quarante pieds de long, et leur intervalle est de huit à dix pieds. Les bambous qui les unissent sont placés à deux pieds d'intervalle et fortement attachés aux plat-bords avec des liens en corde d'écorce. De petits morceaux de bambou sont attachés sur ces traverses, de manière à former une plate-forme de vingt à vingt-cinq pieds de longueur, sur huit ou dix pieds de large. Les naturels font agir les pagaies sur les deux bords des pirogues, et les font marcher avec une surprenante rapidité, beaucoup plus vite que nos baleinières à six avirons, armées par nos plus vigoureux matelots. Ce sont là leurs pirogues de guerre, et plusieurs d'entre elles ont leur arrière et leur avant sculptés avec beaucoup de goût, à peu près à la manière des Nouveaux-Zélandais. Leurs pagaies ont communément quatre pieds de long, avec des pelles de six pouces de large, et sont très-habilement travaillées.

Leurs voiles sont, ainsi que leurs vêtemens, fabriquées avec une belle et longue herbe qu'ils ont le talent de tisser pour en faire une étoffe solide propre à toutes sortes d'usages. Le mât, haut de douze à dix-huit pieds, est tout-à-fait perpendiculaire et placé au milieu de la pirogue ; à la tête de ce mât se hisse une vergue de vingt-cinq à trente-cinq pieds de long, suivant la grandeur de la pirogue. La voile s'étend le long de cette vergue, et quand elle est hissée en tête du mât, le bas tombe sur le plat-bord de la pirogue. Ces voiles sont taillées de manière que les pirogues n'ont jamais besoin de venir dans le lit du vent en louvoyant ; car dans celles-ci les deux extrémités peuvent également se trouver en avant. Quand les naturels veulent passer de l'autre bord, ils laissent porter tout d'un coup, jusqu'à ce que l'arrière de la pirogue devienne l'avant et se range au plus près du vent. En même temps on relève le point de la voile qui servait d'abord d'amure, et on abaisse l'autre que l'on amure à l'autre bout de l'embarcation. Ainsi,

celle-ci peut tour à tour serrer le vent sur les deux bords, sans venir précisément dans son lit.

J'ai vu de ces pirogues filer jusqu'à huit milles, à quatre pointes du vent; mais, en courant grand largue ou vent arrière, je ne doute pas qu'elles ne pussent atteindre à la vitesse de douze ou treize nœuds avec une mer calme. En touchant seulement à la voile, avec le vent du travers, ces pirogues passent et repassent entre deux îles, chaque bout servant alternativement de proue, avec une grande rapidité et sans avoir besoin de virer de bord. Les voiles, comme je l'ai observé, sont faites avec la même étoffe que leurs habillemens; mais elle est beaucoup plus forte et préparée par petits morceaux de trois pieds en carré que l'on coud ensemble. En coupant la voile pour lui donner sa forme, les pièces qu'il faut retrancher d'un côté vont de l'autre, ce qui fait que les drisses se placent sur le milieu de la vergue.

Ces pirogues servant principalement pour la pêche, nous allons mentionner les ustensiles nécessaires à cet objet. Leurs filets et leurs seines sont en fil retors qu'ils fabriquent avec une écorce d'arbre. Les mailles ont environ un pouce carré, et la longeur de la seine varie de quinze à vingt brasses avec une largeur de quinze à dix-huit pieds. En place de flotteurs en liège, ils emploient de petits nœuds de bambou, et, pour faire plonger le filet, ils se servent de petites pierres pesantes et unies au lieu de plomb. Leurs hameçons et leurs lignes sont très-ingénieusement travaillés; les premiers sont en nacre de perle et en écaille de tortue. La nacre de perle est très-propre à cet objet, attendu que les hameçons de cette espèce n'ont point besoin d'appât; car l'éclat de la nacre attire et séduit le poisson qui l'avale sur-le-champ. Leurs lignes sont de la même matière que leurs filets, proprement tordues et d'une grande force. Comme ces gens passent une grande partie de leur vie à la pêche, ils considèrent comme un jeu d'aller à quarante ou cinquante milles à la recherche de leur proie, et reviennent dans la soirée du même jour.

Lors de notre première visite, j'ai rapporté qu'une ceinture d'environ quarante petites îles en environne plusieurs autres plus grandes, dont quatre avaient environ trente milles de circonférence. Les îles de l'intérieur sont seules habitées et contiennent une population d'environ trente-cinq mille ames, divisée en deux races distinctes. Les deux principales îles de l'ouest, avec quelques-unes des petites, sont peuplées par la race indienne de couleur cuivrée, tandis que les deux îles orientales, avec leurs dépendances, contiennent une race bien plus voisine de celle des nègres. Ils se font fréquemment la guerre, ainsi que je l'appris des deux partis, bien qu'ils fussent alors sur le pied de paix. Les noirs sont les plus nombreux, étant au nombre d'environ vingt mille, tandis que le nombre des Indiens ne dépasse pas quinze mille. Je vais essayer de décrire brièvement chacune des deux tribus, en commençant par la noire qui occupe les deux îles de l'Est.

Pour la stature, les hommes ont environ cinq pieds dix pouces de hauteur; ils sont bien proportionnés, musculeux et actifs; leur poitrine est large et saillante; leurs membres bien tournés; leurs mains et leurs pieds petits. Leurs cheveux sont beaux et bien frisés, sans être semblables à ceux des Africains. Leur front est haut et droit, leurs pommettes saillantes, leur nez bien dessiné et leurs lèvres assez minces. Ils ont les dents belles et blanches, le menton large, le cou court et épais, les épaules larges et les oreilles petites et un peu plus ouvertes que les nôtres. Leurs yeux sont noirs, vifs, brillans et perçans, avec des cils longs et relevés. L'expression habituelle de leur physionomie annonce un caractère fier et entreprenant.

A la ceinture et sur les reins, ils portent une natte fabriquée en écorce d'arbre, élégamment tissue, et ornée avec goût d'une quantité de figures de couleurs diverses. Ils portent aussi sur la tête des ornemens du même tissu, agréablement ornés de diverses espèces de plumes; cette coiffure ressemble à un turban surbaissé, surmonté d'une frange riche et élégante. Les chefs ont le lobe inférieur des oreilles fendu, de manière à

présenter une ouverture suffisante pour y introduire des morceaux d'un bois très-léger, qui sont souvent aussi gros que le poignet. Cet ornement est en général enrichi d'une variété de belles plumes, de dents de requin, etc. Ils portent aussi au cou des colliers en écaille de tortue, nacre de perle et touffe de belles plumes. Leur corps est couvert de tatouage, et cette opération est généralement exécutée d'une manière tout-à-fait agréable à l'œil, présentant l'aspect d'une armure. Ils se teignent les cheveux en rouge, et la figure en jaune et en blanc, excepté lorsqu'ils vont à la guerre ; car, dans ce dernier cas, ils se peignent le visage en rouge pour se donner un air plus féroce.

Les femmes sont petites, douées de jolis traits et d'un œil noir étincelant qui respire la tendresse et la volupté. Elles ont la gorge arrondie et bien fournie, la taille élancée, de petites mains et de petits pieds, les jambes droites et la cheville du pied peu saillante. En un mot, elles semblent, à tous égards, admirablement formées pour les plaisirs de l'amour. En mettant de côté nos préjugés touchant certaine complexion, les attraits personnels de ces femmes sont d'un ordre très-distingué. Néanmoins, elles ne négligent point l'aide étrangère de la toilette, car elles se décorent des plumes et des coquilles les plus riches qu'elles peuvent se procurer par l'affection de leurs parens et de leurs frères, ou la galanterie de leurs amans ou de leurs maris. Elles portent autour de la tête et du cou diverses sortes d'ornemens faits avec des dépouilles d'oiseaux et de poissons ; leurs bras et leurs jambes sont décorés de la même manière, tandis que leur gorge est tatouée légèrement, mais avec goût. Elles portent également un petit tablier de huit pouces de large et de douze pouces de longueur, orné sur les bords d'une manière très-ingénieuse et enrichi, dans le milieu, d'un ornement en petites coquilles de choix. Par-dessus le tout, elles portent un manteau ou tunique, fabriquée avec une belle herbe soyeuse, tissue avec beaucoup de goût et d'habileté, et quelquefois bordée d'une frange élégante. Cet habil-

lement a huit pieds environ de longueur, sur six de large, avec un trou dans le milieu, tout juste assez grand pour laisser passer la tête ; il ressemble beaucoup au *poncho* des Américains du Sud.

Les devoirs et les occupations des femmes consistent dans la fabrication de toutes les étoffes, des lignes de pêche et des filets, dans le soin de la cuisine et dans celui d'élever les enfans. Elles s'acquittent de cette dernière tâche avec une attention et une tendresse exemplaires. Elles sont douces et affectionnées envers leurs maris, et à leur tour ceux-ci traitent leurs femmes avec une délicatesse et des égards qui pourraient faire rougir beaucoup de chrétiens. En un mot, elles paraissent dignes de répondre aux efforts des missionnaires qui attacheront plus de prix à la pratique de la religion qu'à sa théorie.

Les deux îles de l'Ouest, comme je l'ai déjà dit, sont peuplées par environ quinze mille Indiens de couleur de cuivre, qui sont un peu inférieurs pour la taille à la tribu des noirs que je viens de décrire. Les hommes n'ont en général que cinq pieds huit pouces, mais ils sont plus forts, plus vigoureux, plus athlétiques et mieux constitués pour la guerre et pour les fatigues que la peuplade de couleur plus foncée. Ils sont très-actifs et d'une force remarquable. Parmi eux, j'en ai vu plusieurs qui ne pesaient pas plus de cent cinquante livres chacun, et qui soulevaient notre petite ancre de bossoir, pesant plus de six cents livres, en apparence avec autant de facilité que j'aurais soulevé un poids de cent livres; pourtant ils vivent uniquement de fruits et de poisson, sans excitans d'aucune espèce. Ils ont le corps droit et arrondi, la poitrine saillante, les membres nerveux, les mains et les pieds bien conformés.

Leur teint est d'une couleur de cuivre très-pâle; leurs cheveux, longs et noirs, sont en général proprement réunis au sommet de la tête. Ils ont le front élevé et proéminent, indice ordinaire des facultés intellectuelles. Au bas de cette partie, spécialement chez les femmes, règne une paire de longs cils soyeux, noirs comme le jais et fortement arqués. On dirait d'une draperie ou de rideaux sous lesquels leur ame

sort de son palais, au travers du cristal de deux yeux noirs et brillans. Leurs visages sont arrondis, pleins et potelés, et les pommettes sont moins saillantes qu'on ne l'observe ordinairement parmi les nations sauvages. Ils ont un beau nez, modérément élevé; une bouche bien proportionnée et une double rangée de dents plus blanches que l'ivoire le plus pur. Les joues à fossette et les doubles mentons sont communs dans les jeunes gens des deux sexes. Les hommes ont le cou court et épais, et généralement couvert par devant d'une longue barbe noire qu'on laisse croître seulement à partir du menton. Cependant quelques-uns de leurs principaux chefs portent de très-grandes moustaches. Ils ont de grandes oreilles, et leur partie inférieure est percée d'une ouverture assez grande pour recevoir un ornement de la grosseur d'un œuf d'oie. Cet ornement est souvent décoré avec des dents de diverses sortes de poissons, des coquilles, des becs et des plumes d'oiseaux, et des fleurs des vallées. Ils portent aussi des colliers de la même nature. Ils ne sont guère tatoués que depuis le bas du cou jusqu'au creux de l'estomac. Souvent, sur la poitrine des chefs, c'est un tatouage non interrompu, représentant une foule de figures fantastiques, exécutées avec beaucoup de goût et de délicatesse. L'habillement des deux sexes est semblable à celui de leurs voisins de l'Est, et il ne s'en distingue par rien d'important. Ils portent des bracelets en écaille de tortue aux bras, et en nacre de perle aux jambes et à la cheville du pied. Pour la propreté personnelle, ces insulaires pourraient défier tout autre peuple de la terre. Ils sont naturellement gais, affectueux, joyeux, vifs et actifs, extraordinairement doux et affectionnés envers leurs femmes et leurs enfans, et pleins de déférence et de respect pour la vieillesse.

En général, leurs femmes sont à peu près de la même taille que les nôtres; leurs formes sont délicates, leur taille svelte et leur buste admirablement moulé. Leurs pieds et leurs mains ne sont pas plus grands que chez nos enfans de l'âge de douze ans, et j'ai souvent enfermé dans mes deux mains la taille des filles de dix-huit à vingt ans. Elles sont nu-

biles à l'âge de cent cinquante lunes, environ douze ans. Elles ont la tête petite, le front élevé, les yeux grands et noirs, les joues pleines et potelées, le nez bien fait, la bouche petite, et, ce qui ne manque jamais dans cette partie du monde, des dents superbes, ce qui ajoute mille attraits à chacun de leurs sourires enchanteurs. Leurs oreilles sont petites et leur cou très-délicatement formé; par derrière flottent leurs longs cheveux noirs, quand ils ne sont point réunis sur la tête. Elles sont extrêmement modestes et d'une grande sensibilité touchant certains chapitres. Souvent, on voit la rougeur percer sur leur visage à travers leur teinte foncée. Leur maintien annonce constamment le contentement et la vivacité; leurs mouvemens sont élastiques et comparables à ceux des Sylphides. Les Virginiennes *Pocahontas*, sous le rapport des attraits personnels et des charmes du caractère, seraient éclipsées par les femmes séduisantes du groupe de Bergh.

La chasteté et la fidélité dans le mariage semblent être des sentimens innés chez ces peuples, et l'on conçoit à peine la possibilité de violer ces vertus. Par conséquent, leurs liens conjugaux sont presque toujours heureux. Une femme ne parle jamais de son mari qu'avec un sourire de contentement, et, dans tous mes rapports avec eux, je n'ai jamais vu un homme parler durement ou insolemment à une femme. Les affections sociales sont aussi très-fortes, et, chez eux, les relations de parenté les plus éloignées semblent être plus sacrées que les rapports les plus intimes parmi les Américains civilisés. Ils sont amis fidèles, bons voisins, et montrent une obéissance implicite aux lois et aux coutumes sous l'empire desquelles ils vivent. Les actes d'injustice et d'oppression sont à peine connus chez eux; mais la charité, l'humanité et la bienveillance y règnent dans toute leur étendue. Ils combattront vaillamment pour la cause d'un ami; mais ils ne conserveront ni haine ni rancune pour toute injure qui leur sera personnelle. Les disputes individuelles sont très-rares, et quand elles ont lieu leur conduite est toujours basée sur les règles de l'honneur et de la loyauté. Un homme n'attaquera jamais son voisin, quelle que soit l'offense reçue,

s'il ne s'est assuré auparavant que, sous le rapport de la force physique, son ennemi ne lui est point inférieur, attendu qu'il aurait horreur d'abuser de sa faiblesse. Pour l'industrie, l'activité, la gaieté et la persévérance, aucune comparaison ne peut être établie entre ces naturels et ceux d'aucune des îles de l'Océan-Pacifique que j'ai eu l'occasion de visiter. Les hommes, les femmes et les enfans sont tous en mouvement depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, occupés à la pêche ou à la fabrication des armes, des ustensiles de pêche, des étoffes, des habitations et des pirogues. Tout ce qu'ils font est exécuté avec beaucoup de goût et d'adresse, bien qu'ils n'aient à leur disposition que des instrumens en coquilles, en pierres et en dents de poisson. Par leurs lois, il leur est expressément défendu de rester couchés après le lever du soleil, excepté en cas de maladie ou d'infirmité corporelle; aussi, la dyspepsie, les maladies de foie et les mille et un maux qui affligent les races civilisées, sont inconnus aux naturels de ces heureuses îles.

En décrivant les vertus et les aimables qualités de ces insulaires, je ne prétends pas faire entendre qu'il n'y ait point d'exemples, ni de circonstances isolées où les lois ne puissent être violées. Un état parfait de la société n'existe point et peut-être n'existera jamais sur ce globe si riche en anomalies. La nécessité même des lois indique le contraire. Frapper une femme est à juste titre considéré par les naturels du groupe de Bergh comme une action inhumaine et barbare, quelle que soit sa faute. Mais si une femme devient rebelle et désobéissante envers son mari, qu'elle le maltraite, et que les moyens de la douceur ne puissent la faire changer, elle est transportée sur une petite île du groupe, où nul n'habite que des femmes; l'homme qui se permettrait d'enlever l'une d'entre elles, sans la permission du gouvernement, serait mis à mort. Des punitions encore plus sévères sont infligées à l'homme qui maltraite sa femme.

Pour les tours de force, d'adresse et d'agilité, quelques-uns de ces naturels laisseraient bien loin derrière eux les hommes

qui se donnent en spectacle chez nous. Ils feront avec rapidité une foule de pirouettes en avant et en arrière, sans avoir rien d'élastique sous leurs pieds; ils sont également habiles à courir, sauter, grimper et lancer des masses pesantes, etc. Ils monteront à la cime d'un cocotier haut, droit et poli comme le mât d'un navire, en apparence avec autant d'aisance et d'agilité qu'un marin monterait le long des enfléchures des haubans quand elles viennent d'être reprises. Ils excellent aussi dans l'exercice de la natation, et semblent aussi à leur aise dans l'eau que les requins et les tortues. Ils plongeront à la profondeur de quinze toises, et rapporteront une demi-douzaine d'huîtres perlières avec tout autant de facilité que quelques-uns de nos meilleurs nageurs iraient à trois toises pour rapporter quelque chose du fond.

A l'égard des idées religieuses de ces insulaires, le peu de renseignemens qu'il m'a été possible d'obtenir peut être exposé en quelques mots. Ils pensent que tout a été créé par un certain être sage et puissant qui dirige et gouverne tout, et dont la résidence est au-dessus des étoiles : qu'il veille sur tous ses enfans et sur toutes les choses animées avec un soin et une affection paternelle, qu'il pourvoit à la subsistance des hommes, des oiseaux, des poissons et des insectes, le plus petit animal étant destiné à servir de pâture au plus grand, et tous devant servir au soutien du genre humain; que le créateur arrose ces îles de sa propre main, en laissant tomber d'en haut les pluies en temps opportun; qu'il a planté le cocotier, l'arbre à pain et tous les autres arbres, ainsi que les buissons, les plantes et les touffes d'herbe; que les bonnes actions lui sont agréables, mais que les mauvaises actions l'offensent; qu'ils seront heureux ou misérables par la suite, suivant leur conduite en cette vie; que les bons vivront alors sur un groupe d'îles délicieuses, encore plus belles et plus agréables que les leurs, tandis que les méchans seront séparés des bons et transportés dans quelque île rocailleuse et désolée, où il n'y aura ni cocotiers, ni arbres à pain, ni eau fraîche, ni poisson, ni aucune trace de végétation. Ils n'ont ni temples, ni églises, ni

formes extérieures de culte; mais ils disent qu'ils aiment l'être suprême, à cause de sa bonté envers eux.

Ils regardent le contrat du mariage comme une obligation sacrée, et il doit être célébré en présence du roi, ou de l'un des principaux officiers de Sa Majesté, dûment autorisé et délégué à cet effet. Avant qu'un contrat semblable soit formé, aucune restriction n'est imposée aux deux sexes, et les femmes non mariées peuvent accorder leurs faveurs à qui leur convient, sans encourir aucuns reproches, et sans éprouver aucune sorte de remords. Mais une fois mariées, un faux pas deviendrait une infamie. Une femme enceinte, qu'elle soit mariée ou non, est considérée avec honneur et respect; elle-même, justement fière de sa fécondité, est bien éloignée de prendre aucunes précautions pour cacher son état. Un jeune naturel en recherche d'une épouse accorde généralement la préférence à celle qui a déjà donné une preuve si authentique de son aptitude à se former une famille.

Leurs cérémonies funéraires ont aussi quelque chose de singulier. A la mort d'un proche parent, on s'abstient de toute espèce de nourriture durant quarante-huit heures; et durant un mois on ne mange autre chose que des fruits, en se privant entièrement de poisson, qui est la plus grande friandise du pays. Pour la perte d'un père ou d'un époux, on se retire en outre dans une solitude sur les montagnes l'espace de trois mois. Mais la vérité me fera ajouter une autre circonstance que, pour l'honneur de la nature humaine, je voudrais pouvoir passer sous silence. La mort du roi ou d'un chef principal est toujours célébrée par des sacrifices humains!... Plusieurs hommes, femmes et enfans, sont choisis pour lui servir de cortége d'honneur dans le monde des esprits, et ils sont fiers de cette distinction, car ils sont enterrés dans le même tombeau que lui!... Dans ces occasions, et durant les deux mois qui suivent les funérailles d'un chef, il n'est permis à aucune pirogue de flotter sur l'eau. Un petit nombre de missionnaires auraient bientôt dissipé ces ténèbres superstitieuses.

J'ai déjà dit que la race indienne qui habite les deux îles de

l'Ouest, et la race noire qui occupe les deux îles de l'Est, sont souvent en guerre, mais je n'ai pas encore mentionné leur manière de commencer et de poursuivre les hostilités. D'après tout ce que j'ai pu apprendre, voici la marche ordinaire de leurs opérations.

Si les insulaires de l'Ouest ont reçu ou croient avoir reçu de leurs voisins de l'Est quelque injure, par un agent dûment autorisé pour cette mission, ils envoient aux agresseurs l'avis que dans cinq jours, à partir de ce moment (car ils procèdent toujours par avis de cinq jours), à telle heure et dans tel endroit, un certain nombre de guerriers débarquera d'un nombre désigné de pirogues sur leur territoire, armé et équipé de telle et telle manière; enfin, que des négociations seront entamées au temps et au lieu indiqués, relativement aux explications à donner et aux réparations à exiger.

Le débarquement, la conférence et la négociation, tout a lieu en conséquence; et si le sujet de la querelle est arrangé à l'amiable, l'affaire se termine par un festin, et les deux partis sont satisfaits; mais, si l'on ne peut tomber d'accord, on a recours à la voie des armes. Un nombre égal de guerriers vient se mesurer avec les plaignans, et la raison du plus fort en décide. Durant une demi-heure, ils combattent comme des tigres furieux, distribuent la mort et les blessures sans réserve et sans pitié; puis ils se séparent, comme d'un commun accord, et se reposent le reste du jour. Les deux partis restent près du champ de bataille, occupés à enterrer leurs morts et à soigner leurs blessés.

Le jour suivant, quand les deux troupes ont déclaré qu'elles étaient prêtes, le combat recommence avec une nouvelle ardeur, et dure deux fois plus long-temps que la veille, à moins qu'un des partis ne quitte la place, et ne cède la victoire à l'autre. Dans le cas contraire, au bout d'une heure d'un combat opiniâtre, ils se séparent de nouveau, mettent de côté leurs armes, et s'aident mutuellement à enterrer leurs morts et à panser les blessés, de la manière la plus amicale. Le troisième jour, le sort de la campagne est décidé. Ils com-

mencent le combat le matin, et le continuent jusqu'à ce que l'un des partis succombe. Si ce sont les assaillans, ils abandonnent leurs pirogues et leurs armes aux vainqueurs qui sont obligés de donner un festin aux vaincus et de les ramener en sûreté sur leurs îles, où un traité de paix est ratifié par un nouveau festin qui dure deux jours. Les deux peuples sont ensuite en deuil pendant quinze jours, en l'honneur de leurs amis tués dans le combat. Après cela, les relations d'amitié sont renouvelées, et les insulaires des deux tribus vont et viennent, comme de coutume, les uns chez les autres.

D'autre part, si les assaillans sont victorieux, les autres acquiescent à leurs demandes et font le traité le plus favorable que les circonstances puissent leur permettre, toujours ratifié par un festin qui dure deux jours. Les prisonniers faits dans l'action appartiennent aux individus qui les prennent, si leur parti remporte la victoire; autrement, ils sont rendus aux vainqueurs; mais les hommes du parti qui cède ne sont jamais considérés, ni traités comme prisonniers; ils sont traités honorablement et reconduits chez eux, comme on l'a déjà dit.

Les armes qui servent dans ces combats consistent en lances d'un bois très-léger et armées de pointes en silex ou en os de poisson; ils ont aussi des lances d'une autre espèce, en bois très-pesant, d'environ quinze pieds de longueur, terminées en pointe acérée et durcies au feu. Ils envoient ces lances à la distance de trente ou quarante verges dans un but de la taille d'un homme, et ne le manquent jamais; mais ils le frappent ordinairement près du centre. Les pointes de leurs armes ne sont point empoisonnées, et je ne saurais dire si c'est par un sentiment d'honneur ou bien par défaut de moyens. Leurs casse-têtes sont fabriqués avec une espèce de bois qui ressemble beaucoup à notre *fustic;* ils ont six ou huit pieds de longueur, sont de la grosseur du poignet à chaque extrémité, mais un peu plus minces au milieu, et sont bien travaillés, bien polis et quelquefois élégamment ciselés. Ces sauvages les tiennent par le milieu et s'en servent de la même manière qu'un Irlandais fait de son *shilalch.* J'ai vu un homme,

avec cette arme, en tenir une demi-douzaine à distance. Les frondes, avec lesquelles ils commencent d'ordinaire le combat, sont faites avec les fibres de l'écorce d'un arbre et ont environ trois pieds de longueur quand elles sont doublées. Au centre est proprement pratiquée la poche pour recevoir la pierre, qui est d'ordinaire de la grosseur d'un œuf d'oie, et ils peuvent la lancer à cent ou cent cinquante verges avec assez de précision.

Les habitations de ces insulaires sont bien conçues et ingénieusement exécutées. Pour la grandeur, elles varient de vingt à soixante pieds de longueur, et de dix à trente pieds de largeur; elles n'ont que le rez-de-chaussée, avec des toits angulaires proprement recouverts de feuilles de cocotier ou d'autre palmier, qui les rendent complètement impénétrables à l'eau. Durant la saison pluvieuse, les côtés de la maison sont garnis de larges nattes que l'on met en place à la fin de novembre et que l'on enlève vers le premier février, pour les serrer sous le faîte du toit, dans un lieu destiné à cet objet. Aussi, durant près de dix mois, l'air circule librement au travers de toutes les parties de la maison, la nuit comme le jour. Quand on enlève, en février, les nattes à l'épreuve de l'eau, on les remplace, pour la belle saison, par des nattes à mailles ouvertes, ressemblant, pour l'aspect, aux filets de bastingage ou des voiles d'étai d'un vaisseau, qui servent très-bien de persiennes. Les planchers sont tapissés de nattes grossières, qui sont régulièrement lavées une fois par semaine au bord de la mer.

Leurs lits sont des nattes souples et molles, mais très-bien travaillées, et les plus délicats en ont plusieurs empilées l'une sur l'autre. Quelquefois les femmes qui sont mères ont des corbeilles ou berceaux en osier suspendus au toit de la maison pour servir de couchettes aux jeunes enfans. Ils ont aussi une espèce de lit ou plutôt de litière très-ingénieusement imaginée pour les malades; c'est une grande natte forte, étendue sur un châssis de bambou élevé d'environ dix-huit pouces au-dessus du plancher, et garnie sur les bords de filets. Ces nattes sont pourvues dans le milieu d'un trou, afin de permettre au malade

quand il est très-bas de faire ses besoins sans être dérangé. Sur ces litières sont suspendus de grands éventails en feuilles de palmier, que le patient peut facilement mettre en mouvement au moyen d'une ficelle. Ils ont aussi des nattes très-bien travaillées, destinées particulièrement aux repas, que l'on lave chaque fois qu'elles ont servi. En un mot, sous le rapport de la propreté personnelle et domestique, ces insulaires l'emportent de beaucoup sur tous les peuples que j'ai jamais vus; et ma femme me dit souvent que, pour son instruction dans la science du ménage, elle est redevable aux leçons qu'elle a reçues des dames du groupe de Bergh.

Leurs maisons sont disposées par groupes ou petits villages, rangées régulièrement, et séparées par des rues de cinquante toises environ de large. Chaque maison a un verger spacieux qui en dépend, entouré d'une palissade en bambou qui permet la libre circulation de l'air. Au centre de chaque village, est la résidence d'un chef qui dirige toutes les affaires en qualité de magistrat. Toutes les querelles locales sont soumises à son jugement, mais on a le droit d'appeler de sa sentence à celle du roi ou du principal chef de la tribu.

Ces îles sont d'une élévation modérée; chacune d'elles est haute au centre, et le sol s'abaisse par degrés pour se terminer en belles vallées et prairies fertiles qui s'étendent de toutes parts le long des rivages; partout on voit couler vers la mer des torrens d'une eau limpide. On concevra facilement qu'un groupe d'îles ainsi placé près de l'équateur, couvert d'un terrain profond et peu compacte, et sous l'influence du soleil des tropiques, doit offrir une végétation rapide et perpétuelle. En effet, on peut observer sur le même arbre, et souvent sur la même branche, des fleurs et des fruits mûrs, mêlés avec des fruits dans toutes les phases de leur croissance. Chaque feuille qui tombe est presque immédiatement remplacée par une nouvelle, tandis que les fruits, parvenus à leur maturité, sont obligés de céder la place à de nouveaux germes. Là, le printemps, l'été et l'automne se disputent continuellement l'empire de la nature. L'hiver apparaît à peine un instant dans cette lutte

et se retire avec un sourire vivifiant, plus doux encore que celui des autres saisons.

Si les habitans de ces îles possédaient quelques petites connaissances en agriculture, et qu'ils voulussent y consacrer une étincelle du talent et de l'habileté qu'ils déploient dans leurs ouvrages habituels d'une moindre importance, ces îles pourraient bientôt devenir les plus beaux jardins du monde. J'ose me flatter de l'espoir d'avoir pu contribuer à fonder les bases d'une révolution aussi désirable. Je leur ai donné à cet égard tous les renseignemens possibles, eu égard à la courte durée de notre séjour, à l'aide d'interprètes, dont le dialecte naturel était si semblable au leur, qu'ils pouvaient converser ensemble sans la moindre difficulté. Je leur procurai aussi diverses sortes de graines, qu'ils promirent de planter et de cultiver suivant mes instructions. Dans ce nombre étaient des pommes, des poires, des pêches, des prunes, des melons, citrouilles, ignames, pommes de terre, oignons, choux, betteraves, carottes, panais, haricots, pois, etc. Je n'hésite pas à croire que le café, le poivre, la canne à sucre et les épices des diverses espèces réussiraient facilement et peut-être sans culture sur ces îles.

L'abondance et l'épaisseur des forêts est une preuve évidente de la richesse du sol qui couvre la surface de ces belles îles. Je sais que les terrains élevés produisent du bois de sandal, mais je ne pourrais affirmer en quelle quantité. Partout on trouve un grand nombre et une variété de belles plantes, non-seulement dans les plaines et les vallées, mais encore sur les hauteurs et jusque sur leurs cimes. Plusieurs étaient étrangères pour moi, et il y en a, je pense, qui ne sont pas bien connues dans ce pays. Quelques-unes, j'en suis sûr, seraient fort estimées par nos amateurs d'objets scientifiques. Les cocotiers et les arbres à pain viennent ici d'une taille énorme, et leurs fruits sont bien plus gros et bien plus savoureux que ceux que j'ai été habitué à voir dans les autres îles de ces mers.

Les naturels du groupe de Bergh sont favorisés de l'eau la plus pure qui descend en torrens limpides des sources de leurs montagnes ; mais ils la boivent rarement sans qu'elle ait monté

dans les veines invisibles du cocotier, et qu'elle se soit déposée au centre de son délicieux fruit. Une fois qu'elle est ainsi purifiée dans un des plus agréables alambics de la nature, ces naturels la considèrent comme le breuvage le plus pur et le plus salutaire du monde.

Ici le climat est délicieux, jamais ni trop chaud ni trop froid. Situées au fort de ce courant aérien, appelé vent alisé du N. E., ces îles sont toujours rafraîchies par une belle brise de mer fraîche, qui entretient l'atmosphère dans un état de pureté susceptible de donner la santé, la vigueur et l'activité à tous les êtres de la nature animée.

Mes connaissances sont très-bornées quant aux animaux qui se trouvent dans ces îles, attendu que je n'ai pas eu l'occasion d'en visiter l'intérieur. Je sais que les bois abondent en oiseaux de diverses espèces, tous agréables à la vue, et la plupart doués d'un chant mélodieux. J'ai vu plusieurs reptiles de la famille des lézards, mais pas un serpent. Les insectes sont nombreux, brillans, mais pas un n'est importun. Nous n'aperçûmes aucun minéral digne d'être remarqué. Les eaux, à l'intérieur du récif qui environne le groupe entier, abondent en excellent poisson de tout genre, qu'on peut prendre en quantité, soit à la seine, soit à l'hameçon. Des coquillages de différentes sortes se trouvent sur les récifs, les bas-fonds et les rivages. Quelques-uns offrent des échantillons qui surpassent tout ce que j'ai jamais rencontré en aucune partie du monde. Je ne sache point d'endroit où le naturaliste et l'amateur puissent se procurer une collection de coquilles rares, curieuses et précieuses, plus riche que dans ces îles. Les huîtres perlières sont communes, et celles que nous obtînmes des naturels sont de la même espèce que celles de Sooloo. La tortue verte est commune, mais je pense que la tortue à tête pointue est très-rare, attendu que nous en vîmes très-peu dans l'eau, et que l'écaille se trouvait en petite quantité entre les mains des naturels.

La *biche de mer* (*holothurie* ou *trepang* des Malais) peut s'obtenir ici en grande quantité et d'une qualité très-supérieure, pourvu que l'on puisse compter sur les dispositions amicales

des naturels ; autrement le temps et la peine qu'on se donnerait pour cette pêche seraient en pure perte. Si les circonstances étaient favorables, on pourrait faire ici plusieurs cargaisons de cette denrée, et la majeure partie s'en vendrait à un prix fort élevé, si les échantillons que nous observâmes peuvent servir de règle pour juger de sa qualité en général. Quelques-uns de ceux que nous trouvâmes avaient deux pieds de longueur et dix-huit pouces de circonférence ; leur chair, une fois les intestins enlevés, pesait encore de sept à neuf livres !... C'est une dimension bien supérieure à celle de tous les mollusques de ce genre que j'aie jamais vus aux îles Fidgi, Nouvelles-Hébrides, Bougainville, Nouvelle-Zélande, Nouvelle-Bretagne, Nouvelle-Guinée, Nouvelle-Hanôvre, et même aux îles du Massacre.

Il sera curieux de comparer l'éloge pompeux qu'a fait des insulaires de Hogoleu le capitaine Morrell, avec le peu de mots que nous en avons dit nous-même dans notre journal sur *la Coquille*, par suite des communications que nous eûmes à la voile avec ces sauvages, en juin 1824. Voici littéralement de quelle manière nous nous exprimions alors sur leur compte.

Quelque étendu que paraisse être ce groupe au premier abord, par le fait il se réduit à peu de chose et doit être médiocrement peuplé. Aussi n'avons-nous jamais vu plus de douze ou quinze pirogues à la fois, bien que durant les deux premiers jours nous ayons mis plusieurs fois en panne pour communiquer avec les naturels. Ces insulaires n'ont rien de remarquable, ils sont d'une taille médiocre, plusieurs sont difformes ou affligés de maux dégoûtans. Leur intelligence paraît bornée, et je crois cette race inférieure à celle d'Ualan. Pour le bon ton et la dignité, les *tamol* de Hogoleu ne valent nullement les *uros* et les *ton* d'Ualan, bien qu'ils aient les mêmes dispositions au vol. Tout porte à croire qu'ils ont souvent vu des Européens, et rien dans le navire ni sur nos personnes ne parais-

sait vivement piquer leur curiosité ni exciter leur admiration. Leurs *maros* et leurs *ponchos* sont fabriqués avec un tissu solide et bien travaillé. Leurs *pros* sont bien faits, mais leur manœuvre est loin d'être remarquable ni pour la simplicité, ni pour l'avantage de la marche. Nous n'avons point vu entre leurs mains d'armes ni de haches en pierre. Seulement j'ai remarqué deux frondes en bourre de coco dont j'ai fait l'acquisition. Nous avons cru remarquer que l'autorité des chefs sur leurs inférieurs était assez grande, et ceux-ci ne manquaient jamais de remettre aux premiers ce qu'ils venaient de se procurer en présent ou par échanges. Quelques-uns sont tatoués, d'autres ne le sont point du tout. Déjà indifférens à l'égard des clous et même des couteaux, ils ne paraissaient convoiter que des haches qu'ils appelaient *saran*. Ils ne se souciaient point de miroirs, et ne donnaient que des bagatelles pour des hameçons. Ils portaient aux oreilles des cylindres en bois assez volumineux, au cou des colliers de diverses grosseurs, faits avec de petits disques en noix de coco et coquilles entremêlées. Leurs étoffes étaient teintes en rouge, en noir et quelquefois en blanc. On n'a pu obtenir qu'un petit nombre de mots de leur langue, que je regarde comme fort douteux quant à leur vraie signification.

PAGE 254.

La mortalité se serait sans doute déclarée d'une manière effrayante.

Enfin, après quarante-cinq jours de traversée et plus de deux mois de privation de vivres frais, nous trouvant dans les mêmes circonstances que *l'Uranie*, c'est-à-dire ayant tout un équipage exténué par les maladies, comme elle, nous fûmes très-contens d'arriver dans un pays civilisé.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 260.

Et firent sur-le-champ voile vers le Pérou, pour aller se joindre aux indépendans.

Depuis notre départ de Guam sur *l'Uranie*, il s'y est passé quelques événemens. M. Medinilla obtint de retourner à Manille. M. Ganga le remplaça. Ce fut sous lui qu'eut lieu, dans la rade d'Oumata, la révolte du vaisseau *l'Asia* et des deux bricks. Cette faible expédition, que l'Espagne avait armée avec peine pour combattre les corsaires indépendans de l'Amérique, lui fut enlevée dans quelques minutes. Il n'y eut presque pas de résistance et par conséquent peu d'hommes tués; le général fut blessé et se cassa la cuisse; lui, ses officiers et une centaine d'hommes furent déposés à terre; après quoi les mutins gagnèrent l'Amérique et se joignirent aux indépendans. Le gouverneur Ganga montra de l'énergie en allant seul à bord de *l'Asia* pour tenter de faire rentrer l'équipage dans le devoir. Ses remontrances furent vaines.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 270.

Et cette arme était encore inconnue à Gouaham.

Nous n'avions rien à lui offrir en retour. Car il ne faut pas compter un fusil de l'expédition qui lui fut donné. Dans de semblables voyages, il serait tout aussi utile d'avoir de belles pièces de nos manufactures à offrir que cinq à six mille francs en caisse. Mais j'oubliais qu'aucune de ces expéditions, celle de Baudin exceptée, n'avait été faite en grand et généreusement pourvue de tout; que toutes avaient été arrachées par leur commandant, à force de sollicitations et de preuves déduites, dans de longs rapports, du peu qu'elles devaient coûter. Cependant, je crois qu'elles ont eu des résultats qui peuvent faire quelque honneur à la France.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

PAGE 282.

Et à l'impossibilité de pouvoir les assujétir à un régime convenable.

Cependant, il 'y avait près de vingt jours que nos malades étaient à terre avec des vivres frais, jouissant de la promenade le matin et le soir aux heures où il fait le moins chaud, sans qu'il y eût de l'amélioration dans l'état de l'ensemble ; ce qu'il faut attribuer à l'impossibilité où nous étions de pouvoir les empêcher de se surcharger l'estomac de toute espèce d'alimens qu'ils se procuraient des habitans. Les maîtres n'étaient pas plus raisonnables que les matelots, et, durant tout le temps que les fièvres de M. Gaimard durèrent, je n'ai jamais fait de service plus désagréable et avec de telles gens. Obligé quelquefois de céder à leurs criailleries, je leur accordais des médicamens dont je savais que l'effet allait être détruit par leur intempérance. C'est ainsi que l'un d'eux, l'Anglais que nous avions pris à Tikopia, hâta sa fin en mangeant du cerf avec excès. Je serais aussi disposé à croire, avec le gouverneur, que le séjour d'Umata est un peu humide pour des malades, et que celui d'Agagna serait plus convenable. Nous n'avions pas à choisir. Il était de toute impossibilité à *l'Astrolabe*, une fois mouillée dans la vaste rade d'Apra, d'envoyer tous ses malades à terre et de faire le plus petit service du bord, à cause de l'éloignement où se trouve la ville. Ce que *l'Uranie* avait fait n'était pas praticable pour nous; de sorte que nous rembarquâmes presque tous nos malades avec la fièvre, après un mois de séjour. Quelques-uns cependant prirent de la force tout en la conservant, et purent faire le service entre les accès.

(*Extrait du Journal de M. Quoy.*)

FIN DES NOTES DE LA PREMIÈRE PARTIE DU CINQUIÈME VOLUME.

